



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

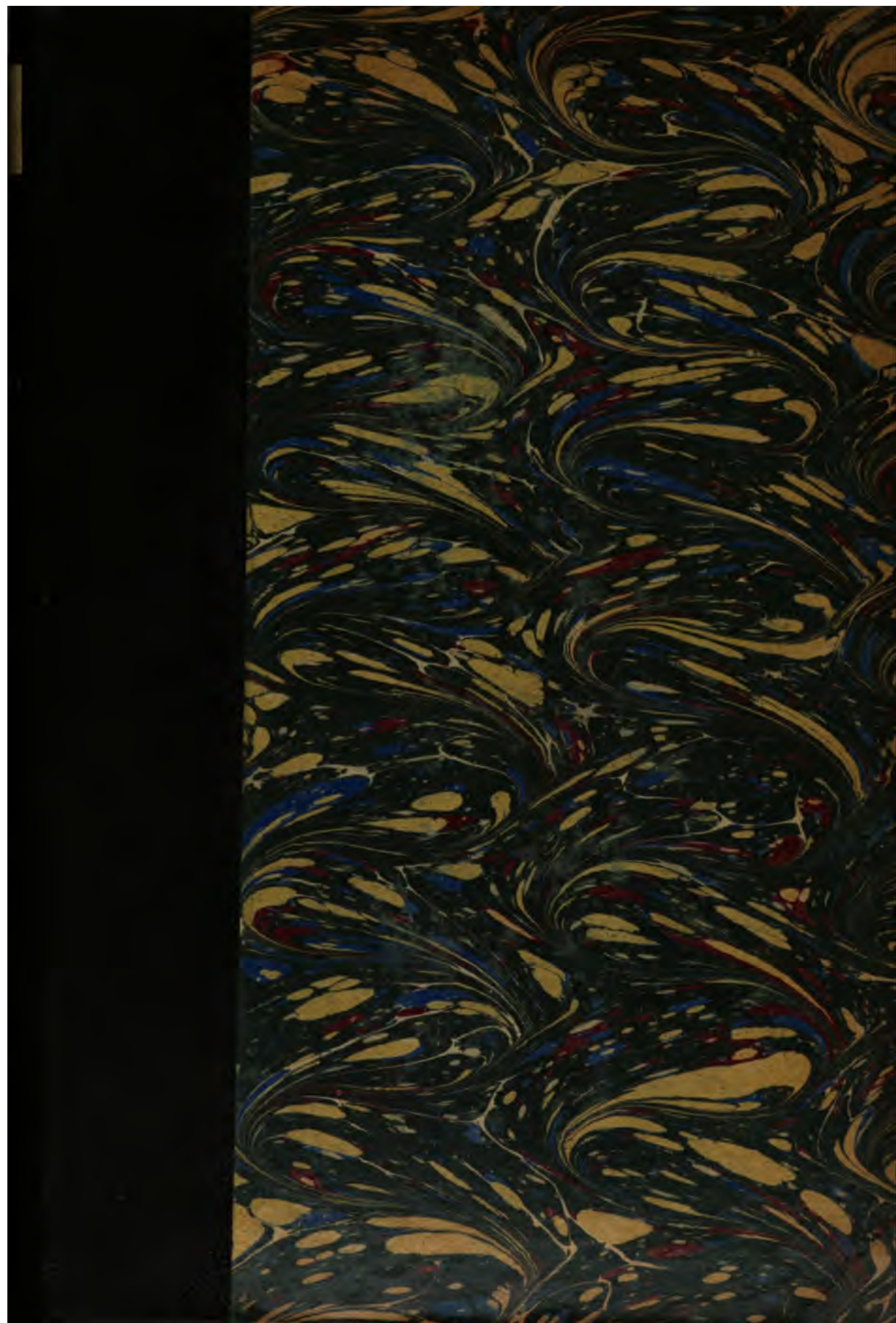
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

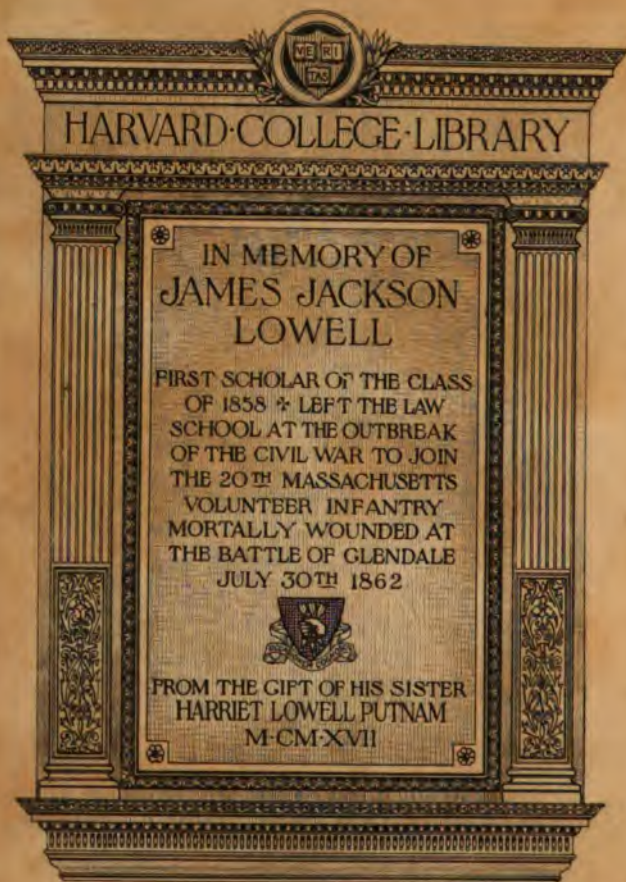
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

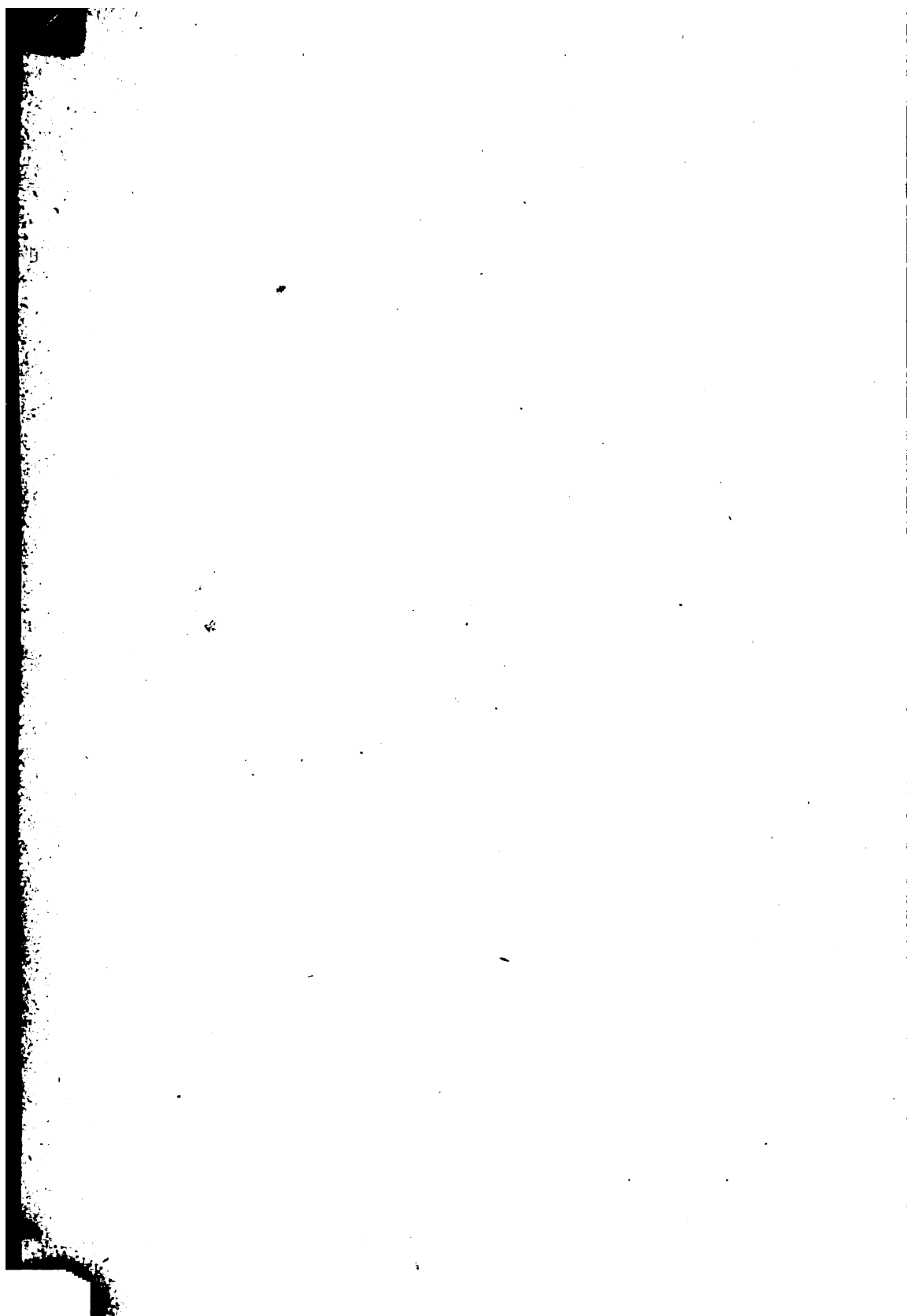
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Philol
42.10







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE LITTÉRATURE WALLONNE



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE
LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XXIV.

Tome XXXVII des publications



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
rue St-Adalbert, 8.

1897









BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE LITTÉRATURE WALLONNE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE
LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XXIV.

Tome XXXVII des publications



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
rue St-Adalbert, 8.

—
1897

Philol 42.10



Harvard College Library

May 18, 1922

J. J. Lowell fund

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 2^e CONCOURS DE 1895.

(VOCABULAIRES TECHNOLOGIQUES).

MESSIEURS,

Deux mémoires ont été envoyés en réponse au 2^e concours : « Un vocabulaire technique wallon-français ».

Votre jury le regrette : Aucun des deux ne remplit les conditions voulues pour mériter une distinction.

Le premier : *Vocabulaire du Charretier*, en wallon de Stavelot, porte la devise : *Cherchons et nous trouverons*. C'est une nomenclature, dépourvue de toute explication, et d'ailleurs incomplète, de termes qui, presque tous, si pas tous, sont rappelés dans le *Vocabulaire des Agriculteurs*, par M. Albin Body, que vous avez couronné en 1881.

Le second, qui a emprunté sa devise au n^o 111 des *Enfantines* de J. Defrecheux, est un *Vocabulaire du Cigariier, Tabatier, Pipier*, etc. Il est le fruit de recherches consciencieuses. Mais quoiqu'il présente

tous les caractères d'un travail sérieux, il ne nous a pas été possible de le couronner, parce que, d'un bout à l'autre, il confond le premier et le deuxième concours de votre programme.

Nous exprimons le vœu que l'auteur, sans se faire connaître, soit remis en possession de son mémoire; qu'il en dégage le vocabulaire technique, après en avoir éliminé les termes absolument français, et qu'il prépare avec le reste une réponse au concours n° 1 sur l'historique du métier.

Ces décisions ont été prises par trois voix contre une.

Le Jury :

Ch. DEFRECHEUX,

H. SIMON,

D. VAN DE CASTEELE

et N. LEQUARRÉ, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 23 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions.

Les billets cachetés joints aux deux mémoires, ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 6^e CONCOURS DE 1895.

(NOMS DE LIEUX DU PAYS DE LIÈGE).

MESSIEURS,

Un seul mémoire vous a été envoyé en réponse au 6^e concours : « Une étude sur un certain nombre de noms de lieux propres au pays de Liège ».

Votre jury n'a pas eu à délibérer longuement pour décider, à l'unanimité, que ce mémoire ne mérite aucune espèce de récompense.

C'est un travail superficiel, dépourvu de tout esprit scientifique. L'auteur ne s'est même pas donné la peine de rechercher les anciennes formes des noms de lieux; il s'est borné à dresser une sorte de catalogue de noms de villages qu'il classe plus ou moins logiquement en prenant pour base la terminaison. Mais il en est encore à voir dans *Pepinster*, la terre d'un nommé Pepin; il ne soupçonne pas que *Hodimont* et *Hodister* sont identiques, pas plus que *Dalhem* et *Dolhain*; il dérive bravement *Courtrai* de

cour sans, bien entendu expliquer ce dernier mot ; il identifie *meiz*, *mex* ou *meix* avec l'adverbe *mieux*, etc., etc.

Il est superflu d'en dire davantage pour expliquer le jugement de votre jury.

Le Jury :

E. DUCHESNE,

D. VAN DE CASTEELE

et N. LEQUARRÉ, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 10 février 1896, a donné acte au jury de ses conclusions.

En conséquence, le billet cacheté, accompagnant la pièce non couronnée, a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR UN MÉMOIRE PRÉSENTÉ
HORS CONCOURS EN 1894.

MESSIEURS,

Nous n'entrerons pas dans un examen approfondi du mémoire qu'on nous a envoyé hors concours sur les « *Prénoms liégeois dérivant du latin* » : c'est une œuvre qui est d'une trop grande faiblesse au point de vue du fonds et de la forme. La rédaction en est très peu soignée. La nomenclature laisse beaucoup à désirer : beaucoup de prénoms ne sont guère liégeois, et on en chercherait en vain un grand nombre qui sont très usités. L'auteur connaît peu la vraie forme des prénoms wallons. Tout ce qui concerne les étymologies est excessivement défectueux. Parmi les ouvrages consultés par l'auteur, il manque les deux plus importants : pour le français, *les Noms de baptême et les Prénoms*, par Edouard-Léon Scott; pour le wal-

lon, l'intéressant mémoire de MM. Defrecheux et Chaumont, sur les petits noms ou nom de caresse liégeois.

En somme, c'est là une œuvre très imparfaite et qui ne peut obtenir aucune distinction.

Le Jury :

N. LEQUARRÉ,

J. DELBOEUF

et I. DORY, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 11 février 1893, a donné acte au jury de ses conclusions.

En conséquence, le billet cacheté, accompagnant l'œuvre non couronnée, a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 18^e CONCOURS DE 1895.

(PIÈCES DE VERS EN GÉNÉRAL).

MESSIEURS,

Il a été répondu par vingt-deux envois au n^o 18 du concours de 1895 : *Pièces de vers en général*. Encore nombre d'entre eux se composent-ils de plusieurs pièces ; ce qui montre que l'on écrit beaucoup trop, pourrait-on dire en constatant que la qualité ne répond ici nullement à la quantité ; les concurrents semblent trop souvent oublier qu'il s'agit d'un concours littéraire.

Sans doute il est désirable de voir rédiger en wallon des petites pièces de genre renouvelées du français, telle que le sonnet, par exemple : mais qui ne sait qu'en raison même de leur peu d'étendue, la perfection de la forme est requise ? Une grosse faute, des inexactitudes, les à peu près les rendent, comme c'est ici le cas, inacceptables. Un certain nombre des pièces soumises au jury paraissent être de la même main : combien il eût mieux valu que l'auteur eût mis tous ses soins à une seule !

Si nous sommes satisfaits de voir participer à nos concours des écrivains wallons de Namur, de Charleroi, de Verviers, nous avons en même temps le regret de remettre à l'an prochain l'espoir de pouvoir

couronner des pièces provenant de ces groupes divers. Ajoutons, pour compléter une appréciation générale, que les quelques pièces plus longues qui nous ont été présentées témoignent plutôt de la recherche à froid d'un développement systématique; mais elles restent sans élan, ni ordre, sans être soutenues par le bonheur de l'expression.

De toutes les pièces examinées, le jury vous propose, en attendant de meilleurs résultats généraux, de retenir moyennant correction et en leur attribuant avec la médaille de bronze une première et une seconde mention honorable, le n° 2 *Pitits tâvlaî*, *So l' Batte âx ouhaî* et *A Colon*; et le n° 26 *Les Cense*, une chanson.

Les membres du Jury :

N. LEQUARRÉ,

Ed. REMOUCHAMPS

et J.-E. DEMARTEAU, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 11 mai 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Charles Derache, de Liège, s'est fait connaître comme étant l'auteur des deux pièces couronnées *Pitits tâvlaî* et *Les Cense*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

LÈS CENSE

PAR

Charles DERACHE.

DEVISE :

O tempora ! O mores !

MÉDAILLE DE BRONZE.

Les gosse cangèt avou lès gins :
Çou qui n' vis dû nin ine aute l'âme,
On di qu' po tot-à-fait c'è l' même,
Mais portant, è m' vèye, ji n'a nin
L' sov'nance
D'aveur vèyou,
Onque qu'a hayou
Lès cense !

Por zèlles tot l' monde a d' l'attach'mint.
I s' pou qui d'vins l' colére on dèye
Qui c'è-st-ine invenchon mādèye
Fou d' qui on n'ârè qu' dès tourmint,
Dès transe...
Mâgré çoula
Nolu n' tape là
Sès cense !

Tot comme si leus coffe èstît vûd,
On veû sovint dès riche piscrosse
Ni magnî qu' dès souwèyès crosse.
Et dire qu'is n'ont jamâye avu

L' dotance
Qu'is d'vront 'nne aller
Sins èpoirter
Leus cense !

Li p'tit Geore, tot timpe à matin,
Pâte po li scole avou corège.
Lu qui, chaque joû, minève l'arège
Il è tot cangi : D'èsse contint.

I danse...
C'è comme çoula
Hoûye pace qu'il a
'Ne grosse cense !

O cense ! on t'alme, pitit comme grand,
Ca t'è 'ne clé qui droûve totes lès sérre.
Portant j'alm'reu co mî l' misère
Qui t'aveur tot m' dishonorant.

M' crèyance,
C'è qu' malgré tot
L'honneur passe co
Lès cense !

PITITS TAVLAI

PAR

Charles DERACHE.

DEVISE :

Pau, mains bin.

MÉDAILLE DE BRONZE.

I.

SO L' BATTE AX OUHAL.

- « Louquîz donc qué vigreûx plisson !
- » C'è-st-on mâye, n'a nou risse qu'on l' nôye,
- » Et qwand vos ôrez sès chanson
- » Vos n' rigrètt'rez nin vosse manôye

- » C'è dix cense, nin 'ne dimêye di mons,
- » Èl volez-v' ?... ji n'alme nin qu'on m' sôye...
- » Louquîz don qué vigreûx plisson,
- » C'è-st-on mâye, n'a nou risse qu'on l' nôye. »

- » Droviez vosse gayoule.... là, c'è bon ;
- » I s' kitape... ! fâreû bin qu'on l' lôye...
- » Stopez l' trô d' l'abeûre, nom di nom !
- » Trop târd... vo-l'-là qui vole èvôye...
- » Louquîz don qué vigreûx plisson ! »

II.

A COLON.

Qwand on coûre avou l' bleu-mây'té
I n' fâ jamâye mèskeûre sès foice.
C'è çou qui n' fai qu' di s' repèter,
Tot corant, li rossai Jeannèsse.

Vèyez-v' li grand pindâr sav'ter ?...
I va tot comme li vint qui chèsse...
Qwand on coûre avou l' bleu-mây'té
I n' fâ jamâye mèskeûre sès foice.

A l' coine d'ine rowe, tot ènondé,
I bouhe li cou-z-à haut Nanèsse,
Mais lu n'a wåde di s'arrèster :
Ine bèlle affaire, ine feumme qu'on r'vièsse,
Qwand on coûre avou l' bleu-mây'té !

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 12^e CONCOURS DE 1895.

(PIÈCES DE THÉÂTRE EN PROSE).

MESSIEURS,

Chargé de donner, au nom du jury, son appréciation dans un concours littéraire, M. Delbœuf résuma de la sorte aux concurrents ses impressions et celles de ses collègues : « Dans les divers travaux qui nous ont été soumis, il y a beaucoup de bon et pas mal de nouveau ; malheureusement, le bon n'est pas nouveau et le nouveau n'est pas bon. »

Tel est, en somme, l'effet produit sur nous par la lecture des 8 pièces de théâtre en prose. Chose étrange, alors que débarrassé des entraves qu'apporte

le souci des rimes et de la facture du vers, le dramaturge, semble-t-il, devrait être bien plus à l'aise dans l'édification d'une pièce, tout au contraire, le voyons-nous pécher déjà dans la conception même du drame en prose. Cela et tous les défauts que nous aurons à signaler lorsque nous passerons en revue les différentes pièces, ne peuvent provenir que de la légèreté avec laquelle on accepte le plus petit motif à sujet théâtral, et des négligences apportées dans l'élaboration de l'œuvre.

Mieux du reste que toute critique générale, un examen des pièces nous convaincra de la vérité de cette allégation.

Suivons l'ordre des inscriptions :

N° 1. *Çou qui l' pèquet fai*. Égaré par des amitiés de cabaret, le père Clajot dissipe les ressources du ménage au point que celui-ci, composé en plus de la mère, d'un fils et d'une fille adultes, serait expulsé de sa demeure et verrait ses quelques misérables meubles vendus à l'encan, n'était l'intervention bienfaisante de l'huissier, ancien ami de Clajot, qui provoque le repentir de l'ivrogne et le réconcilie avec sa famille, avec son propriétaire ainsi qu'avec les autres créanciers.

Le titre par lui-même est déjà incorrect : il faudrait : *Çou qui l' pèquet fai fer*. La devise : *Castigat ridendo mores* ne se justifie guère, elle constitue même un singulier contraste avec le sujet. Sans doute le but est louable, une œuvre de ce genre fortement charpentée mériterait non seulement une récom-

pense chez nous, mais encore de vifs encouragements de la ligue antialcoolique, seulement la pièce nous soumise, est on ne peut plus mal présentée et donne à peine de ci de là une scène non pas convenable, mais passable.

Voyez le début : Que de longueurs dans les plaintes, elles se répètent d'une façon si monotone qu'elles finissent par nous agacer. Et le père ivrogne ! Quelle tête de Turc ! Toute la famille daube à l'envi sur lui, on ne lui reconnaît aucune qualité qui pourrait dans la suite plus ou moins justifier sa brusque conversion. En graduant ces lamentations, en intercalant dans ces récriminations quelques formules restrictives en faveur du père, l'auteur aurait naïvement mais éloquemment peint la situation d'un ménage d'ivrogne. Très bien décrite la scène du pochard rentrant chez lui et buvant avec ses amis ; bien nature aussi l'introduction de cet étranger de Wandre que nul ne connaît, qui s'introduit dans la demeure et fraternise avec les compagnons grâce au *pèquet*. Certes ces tableaux sont exacts et de nature à dégoûter de la crapuleuse et dangereuse ivresse du genièvre. Mais le raccord final est bien mal emmanché, le dénouement est trop subit, on s'explique difficilement le personnage de l'huissier apôtre et petit Manteau Bleu alors qu'aucune grande cause, aucune vraie catastrophe ne nous garantit la validité du serment d'ivrogne de Clajot.

Au point de vue du style, je constate les absences fréquentes des pronoms personnels, l'abondance des

redites, les longs monologues, le style sans variété : les mêmes tournures de phrases, les mêmes mots se retrouvent dans la bouche de l'huissier, de Françoise et de Louis. Le comique fait complètement défaut et les couplets sont bien faibles.

N° 2. *Ine an après*. Un jeune homme a perdu sa fiancée l'année précédente, il se meurt non tant de cette perte que de l'oubli d'une chanson chère à la bien aimée. Après d'inexplicables hésitations et dans l'espoir de le ranimer *in extremis* !, une autre jeune fille qui l'aime en secret lui chante le couplet dont elle a gardé le souvenir. Il croit d'abord revoir son amie, puis se rend compte de la supercherie opérée et cette désillusion provoque chez lui une crise mortelle.

Comme on peut en juger, ce sont là des variations sur un thème connu. C'est en somme, et l'auteur, loin de s'en cacher, s'en fait gloire : *Lèyix-m' plorer* arrangé à la sauce dramatique. Mais le cuisinier s'est montré bien parcimonieux dans la confection du brouet. Cette suite de scènes larmoyantes a vite fait d'épuiser l'intérêt du lecteur ou de l'auditeur. L'amnésie partielle joue ici un rôle important qui n'a guère sa raison d'être, pas plus que la jalousie rétrospective ou posthume de Jeannette sachant ce que désire son cousin et ne s'exécutant que forcée par l'ami Jules. Comment qualifier cet amoureux qui se meurt plutôt de l'oubli d'une chanson que de la mort même de l'adorée. Et n'est-ce point cruauté pure que l'obstination de Jeannette à refuser cette romance,

un heureux à propos de sa part évitait et la triste méprise et peut-être le fatal dénouement. Bien jolie la mélodie, l'air en est charmant, aussi l'auteur devrait-il donner une suite à ce frais couplet.

En lisant cette pièce, on s'aperçoit que l'ouvrier a pendant assez longtemps déserté l'usine et que le mantment des outils ne lui est plus aussi familier, en effet la pièce fourmille de mots et d'expressions françaises, on y constate aussi certaines discordances. Ainsi, par exemple, je lis sur la couverture, à la suite du mot *ouhe* : *eune di chaque costé*. Il faut *onque*. *Ouhe* est masculin comme le français : huis. Page 5 : *assoupi*, il faudrait *èssouqu'té* ou *èssop'té*; *i parait qu'i va mîx*, on dit : *j'ôs bin qu'i va mîx*. Page 7 : *Intrant tot absorbé*, il faudrait : *pièrdou d'vins sès pinsêye*. Page 10 : *Avant qui*, le wallon dira : *divant qui*, *amâ qui* ou *mâ qui*. Page 12 : *Ni v' dépitex nin*, le vrai mot est *ni v' mîgriyîx nin*; page 14 : *reste à vèyî*, en wallon : *seul'mint fât vèye si*; *et dont i n' pou riv'ni so l'air* se doit remplacer par : *et qui n' pou riv'ni so l'air*. *Ji l'aveu oyou chanter par Mèlie*, par n'est guère wallon, mieux vaudrait : *à Mèlie*. Page 15 : *quant à mi*, on dit : *tant qu'à mi*, *por mi*, *po m' pârt*.

N° 3. *Drame di famille* (dialecte de Namur). L'enfant gâté de bons villageois est devenu un parfait mauvais sujet. Pressé par les exigences de ses passions, il se décide à voler ses parents et surpris par son père dans la perpétration du vol, il lutte contre lui et l'assassine.

Quel a donc été le but de l'auteur en écrivant ce drame. Je ne suis pas suffisamment éclairé à ce sujet. L'a-t-il voulu faire en vue d'une représentation aux distributions de prix, établir le corollaire de ces nouvelles qu'on rencontre dans les ouvrages AMDG sous les titres de : X ou le mauvais sujet ; « du danger des mauvaises fréquentations ». « Indulgence ou faiblesse maternelle mal récompensée ». Si c'est là son objectif, il est parfaitement atteint et je m'incline. Mais a-t-il voulu soumettre son écrit à l'appréciation d'un public plus éclairé, partant plus difficile et plus exigeant, la situation devient tout autre, foin de ma précédente approbation, je proteste et je critique. Certes l'œuvre est écrite en excellent wallon, mais à part cette concession, que d'objections à faire quant à la charpente du drame. Combien pauvre est l'invention et combien peu approfondie l'étude des caractères. Pourquoi tant broyer du noir, pas n'était besoin dans une pièce semblable de pousser tout à l'extrême et de terminer en mélodrame. Évidemment, après avoir « carotté » quelques pièces de cent sous à « maman », on s'explique qu'un chenapan de village aille jusqu'au vol, mais de là au parricide ! On est tenté d'y voir un cas d'inconscience relevant de la psychiatrie plutôt qu'une tant profonde dépravation. Pourquoi ne pas s'appesantir davantage sur cette idée : *Si vos li avîx fait apprinde on bon mèsî,* il y avait là matière à d'excellents développements bien en situation. Je relève une seule plaisanterie ?

pour toute la pièce : *Pou-t-on intre quand on è d'dins*. Comment apprécier l'adresse de *Batisse* qui sent le besoin de dire *au public* qu'il va pleuvoir et qu'il vient rechercher son parapluie ? Je trouve, pour ma part, la scène III ou le départ de *Batisse* bien invraisemblable ; je ne puis croire qu'ayant à sa garde pareille somme, *Batisse* soit aussi tranquille et se dispose à laisser seules et la grosse bourse et la maison. Ce n'est pas le savetier de La Fontaine qui en ferait autant. Enfin est-il bien habile, est-il même humain de crier : *Au secours* quand son fils lève la main sur lui ? Un homme de cinquante ans est encore solide, l'irritation doit doubler ses forces et la peur doit au contraire amoindrir celles du garnement. L'amour propre familial évite la divulgation de semblables hontes et une maîtresse tripotée, une bonne correction infligée *manu paterna* semblerait devoir suffire et satisfaire les plus exigeants. *Enfantin* a dit l'un des membres du jury en parlant de ce drame et c'est bien le mot qui synthétise le mieux nos opinions.

N° 4. *Deux ange*. Une mère et sa fille brûlant d'un amour intense pour un vieil ami de leur frère et oncle, lequel ami n'a cependant rien de don Juanesque. Ce bourreau des cœurs malgré lui, après avoir accordé sa main à la mère, se la laisse reprendre pour la donner à la fille. Dans cette production, l'auteur a peut-être cru faire du marivaudage, il n'a fait qu'une berquinade. L'idée première, qui sert de point de départ, est superbe, mais

l'analyse en est complexe et ces problèmes ne comportent pas de solutions aussi simples que l'auteur se l' imagine. Au début, je ne vois point l'âge des acteurs et je ne suis pas fixé sur la situation de fortune, car il n'existe aucune indication concernant le mobilier, et le mot *rintî* ne signifie rien pas plus que *soûr-d'on rintî*. Les caractères ne s'y soutiennent pas, l'amour est mené tambour battant comme dans les opérettes ou plutôt c'est de la voltige comme au cirque. Comment ! une femme en plein épanouissement, arrivée à l'âge où la passion doit s'être accrue par le veuvage, où les sens loin de se calmer s'exacerbent physiquement, irait s'immoler pour sa fille, une enfant de 16 ans et cela en faveur de qui ? : d'un homme de 45 ans. Encore si cet homme, si Baiwir n'était pas prévenu des sentiments de la mère pour lui, mais elle-même lui en a fait la confidence.

Alors quoi ? en se prêtant aussi aisément à toutes ces variations, en acceptant l'amour de pensionnaire ou la précocité de Rosine la fille, après avoir d'abord subi l'amour de la mère, on ne peut plus l'excuser, il n'y a plus qu'à le traiter de fantoche ou de pantin. Comment aussi la disproportion d'âge ne fait-elle pas plus réfléchir Dupont, qui semble la forte tête de la famille ? Il faut bien reconnaître que tout cela est naïf et singulièrement maladroit. J'aurai d'ailleurs bien des réserves à faire au sujet du wallon qui semble à chaque instant traduit mot à mot du français. A preuve citons : page 5 : *nin du tout* ; page 6 : *et l' réalité ni dismintih'rè nin l' tâv'laî* ; page 7 : *ni*

songîx qu'à vosse bonheur personnel. A la page 8 : *fer clore lès mâlès linwe*, il faut évidemment *fer taire*; page 10 : *mi fêye è m' rivâle*, on dit : *mi fêye va so mès avône, so m' main*; page 11 : *si sacrifi à çou qu'on aîme*, le wallon exige : *po 'ne saquî qu'on aîme.* *Jône èt jolèye*, il faudrait *nozêye*, car *jolèye* a le sens de bigarré. Page 16 : *i s'attèche à l' feumme*, n'est pas wallon. — Page 21 : *i ravize à l' feumme*, l'à est de trop, etc., etc. En voilà suffisamment, je pense, pour montrer la défectuosité de la pièce au point de vue wallon.

Le n° 5. *C'èsteu ine gigolette* est une tentative de théâtre ultra naturaliste dans le genre de celles qu'on jouait jadis à Paris, rue de la Santé. C'est une suite de scènes ignobles qui se passent en cabinet particulier entre un débauché, une fille et le souteneur de celle-ci. La fille grise le « Miché » qui sort de l'aventure trompé, volé et pas content. Cette polissonnerie a pour devise : *Bin fer et lèyî dire*; faisons mieux, n'en disons rien du tout.

N° 6. *Victoire!* Des soldats belges font la petite guerre dans les Ardennes; ils arrivent dans un village pour s'y cantonner la veille de la fête. Une fermière veuve et sa fille ont à héberger deux soldats dont un sergent; tout d'abord, les femmes se sont effrayées, la mère déguise même sa fille en garçon, mais on a bientôt fait de lier connaissance grâce à l'amabilité ainsi qu'à la bonne humeur des nouveaux venus. La conversation devient plus intime, et voyez comme on se retrouve, le sergent est le fils de lait de la

fermière. D'où reconnaissance, intimité rétablie, amour et projet de mariage entre les deux jeunes gens.

Voilà du moins une bonne pièce, bien présentée. Cette idée de petite guerre dans les Ardennes n'est certes pas mauvaise et peut prêter à de jolis développements dont l'auteur a su tirer bon parti. Bien nature cette crainte des soldats : les paysans et les femmes surtout ont, par les veillées, souvenance des conquêtes d'antan et des déprédations, des violences commises par les troupes logées chez l'habitant, elles se figurent le présent analogue au passé, c'est ce qui légitime cette idée du travesti de Victoire. Le valet fou, amoureux pour rire, ne tient heureusement pas trop de place, néanmoins la plupart de ses mots manquent de sel, car ils ne sont pas en situation. Le garde-champêtre pour avoir sa raison d'être, doit se constituer le protecteur des deux femmes et l'auteur devra ajouter deux ou trois lignes afin de nous le montrer intrigant pour faire donner à la veuve, des soldats bien élevés et de bonnes mœurs. Le wallon est bon, correct, pur de mots et de tours français, mais il n'est pas assez corsé, il manque de ce diable au corps nécessaire pour enlever une action si lestement menée, il y a trop peu d'esprit dans le dialogue et l'auteur, parfois, aurait besoin de châtier son style, par exemple en évitant les répétitions de mots comme page 2 et page 5.

Un fermier bien à l'aise ayant une fille à marier, un soupirant riche mais ridicule, un valet et une servante idem, un amoureux pauvre mais sincère-

ment épris et qui nécessairement finit par l'emporter, tel est le thème du n° 7 : *Po l' cœur*. Ce n° est loin de manquer de verve, mais pourquoi l'auteur cherche-t-il ses effets dans le ridicule des noms : *Babinème*, *Pétrâte*, *Hârpique* ! Celui-ci, du moins, le sympathique amoureux, aurait dû trouver grâce à ses yeux, et lui octroyer un nom bien sonnant me semblait de toute justice. Et puis ces types qui, j'en conviens, obtiennent toujours un succès d'hilarité à la scène auprès du gros public, ce paysan flamand, idiot ; cette servante sourde, cet amoureux riche et bègue ne sont-ils pas archi connus et complètement usés. N'aurions-nous pas également quelques remarques à faire au sujet des jurons ou trop vulgaires ou trop réalistes ? Les trois premières scènes sont de purs hors d'œuvre ; il en est de même de la scène V. La scène IX (la 2^e rentrée de Babinème) n'a d'autre but que d'éloigner le *cinsi Pétrâte* et de laisser seuls Florine et le cordonnier. Le restant des scènes se suit bien, mais au point de vue de l'intrigue, le fermier ne se laisse-t-il pas trop vite persuader de donner sa fille à son galant ? L'auteur ne pouvait-il provoquer plus de résistance en créant une galerie de soupirants autres que le bègue repoussoir, ayant, par exemple, des défectuosités morales que l'ingéniosité des deux vrais amoureux aurait rendues saillantes ? En se créant des difficultés à vaincre, l'auteur gagnait d'autant plus en mérite et rompait avec la banalité inhérente à ces sortes de pièces. Rien

à dire du wallon sinon qu'il est très bon, nonobstant les quelques restrictions antérieurement énoncées.

Le n° 8. *Li jalos'rèye d'à Pierre* est l'histoire d'un *colèbeu* jaloux de son voisin qui se trouve être l'amoureux de sa fille. La pièce est bien mal agencée : tel détail ne s'explique guère, tel autre n'a aucune relation avec la pièce. Le wallon est pur, mais très pâle, fortement anémié. La scène de sorcellerie est visiblement une réminiscence *dè l' neûre poye*. On ne rencontre dans cet acte rien de remarquable ni comme esprit ni comme force comique.

Je sais bien qu'en lisant ce rapport, d'aucuns nous accuseront d'être trop sévères, trop grincheux, de ne pas être assez tolérants à l'égard de certaines pièces méritantes à plus d'un titre, dans lesquelles, à leur avis, les imperfections sont rachetées par nombre de qualités ; mais nous estimons rendre service à l'art wallon, au théâtre tout particulièrement en exigeant des auteurs des œuvres fortes et susceptibles de longue résistance. En prodiguant les distinctions, en les décernant à profusion et trop légèrement, nous leur enlèverions le seul mérite qu'elles puissent avoir : la force morale qui aide à la consécration du succès littéraire et souvent même du succès scénique. Notre responsabilité se trouverait ainsi fortement engagée ; de telle sorte qu'en cas de défaite, l'auteur serait en droit de nous rendre comptables du double échec qui l'atteindrait et dans son amour propre et dans ses intérêts. Ceci dit pour mieux expliquer encore notre parcimonie dans l'octroi des récom-

penses, résumons-nous et concluons en proposant d'accorder une seule distinction : mention honorable avec impression au n° 6, intitulé *Victoire*.

Les membres du jury :

MM. J. DELAITE,

I. DORY,

J. FELLER,

Ch. GOTHIER

et Ch. SEMERTIER, *rapporteur*.

La Société dans sa séance du 13 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Lambert-Joseph Etienne, de Liège, s'est fait connaître comme étant l'auteur de la pièce couronnée (*Victoire*). Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

VICTOIRE !

COMÈDÈYE ÈN INE AKE

PAR

Lambert-Joseph ETIENNE.

DEVISE :

Qul fai bin, troûve bin !

MÉDAILLE DE BRONZE.

PERSONNÈGE :

MACHO, <i>gârd-champête et pârrain d'à Victoire</i>	48 an.
JULIN, <i>vârlet (d'mèye bouhi)</i>	28 »
ÉMILE BONCOUR, <i>sèrgent d'vins lès piyotte.</i>	28 »
LAFLEUR, <i>sôdârt (remplaçant)</i>	35 »
MAYANE, <i>borgeuse.</i>	58 »
VICTOIRE, <i>si fêye</i>	23 »

Li scène si passe divins ine mohonne borgeuse, d'on viyège dè l' province di Lîge, li sèm'di dè l' fêsse, è meus d' sèptimbe 1889, so l' vèsprêye (¹).

(¹) Épisode de la petite guerre d'Aywaille de 1889.

VICTOIRE!

COMÈDÈYE ÈN INE AKE.

AKE I.

Li scène ravise ine pièce borgeuse d'à l' campagne. Ine ouhe è fond, onque dè hinche costé. A dreute, ine finiesse. A pruml plan, ine tâte, et ine chèyre d; chaque costé. È fond à dreute, ine armà, dè hinche costé, ine sitoûve, cial et là, lès ahèsse d'on manège. Qwand l' teûle si llve, Mayane, pèle lès cromptre assiowe à l' tâte. Victoire intèûre avou 'ne ronde tâte so 'ne cleuse.

Scène I.

MAYANE, VICTOIRE.

VICTOIRE (*tot-s-intrant avou 'ne ronde tâte so 'ne cleuse, et tot l' mostrant à Mayane*).

J'a 'bin réussi m' kuhèye èdon, mame..... louquîlz 'ne gotte, qui les rondès tâte sont bèle?

MAYANE (*tot louquant l' ronde tâte*).

Awè, mi-èfant, vos èstèz ine feumme tot oute! Malgré qui nos n' sèyanse qu'intè di nos aute po fer l' fiesse, on aime bin dè magni 'ne saquoi d'appétihant!

VICTOIRE.

Intè nos aute dihez-v' ?.... Mais on n' sé nin qui è-ce qui pou v'ni.....

MAYANE.

Què è-ce qui vaireu ?

VICTOIRE.

Èco n' sé-t-on !... on parint ou 'ne kinohance ou l'aute !....

MAYANE.

Ji n'sé nin va, m'fèye.... is ont bin trop sogne di leus jambe !... Volà bin des còp qui nos les prians, et co màye nouque di zèls n'a v'nou jusqui cial ! !

VICTOIRE.

Is polèt bin nos surprinde, amà qu' nos n'y pinsanse !....

MAYANE.

Bin, is sèront bin v'nou !

VICTOIRE (*tot r'prindant l'ronde tête*).

Ji m'va mètte cisse ronde tête là è l'ispainse avou l's aute ! !

MAYANE.

Awè, mais sèrez bin l'ouhe, savez, po l'chèt.

VICTOIRE (*tot sòrtant dè hinche costé*).

Awè, mame, i gn'a nou risse !

Scène II.

MAYANE.

MAYANE.

Sihe rondès tête, on jambon, on rosti d'vai, on polèt, dè pan, des crompire et des lègume, ine tonne di bîre so l'jontl, nos avans d'quoi fer l'fièsse comme i fà, s'i vin 'ne saqut, et ma foi, s'i n'vin pèrsonne, les pauve ènne àront leu pàrt !...

Scène III.

JULIN, MAYANE.

JULIN (*tot-s-intrant bides'mint*).

Nosse dame ?.....

MAYANE.

Qui gn'a-t-i donc, Julin ?

JULIN.

C'è..... c'è l' vèye Garitte, qui d'mande po-z-aveur ine qwâte di lèssai.....

MAYANE.

Vûdlz 'nnè foû dè moudeû qu'è-st-è l'armâ è l'officène.....
lèvez l' tape cou !

JULIN (*tot 'nne allant*).

Bon, nosse dame !

(*À part.*)

Lèvez l' tape cou, ènnè prinde foû d' l'officène, qu'è-st-è l'armâ divins l' moudeû !

Scène IV.

MAYANE.

MAYANE.

Pauve vîle Garitte, va !... C'è bin málhureux di s' trover sins d' tot rin d'vins ses vîx joû, ossu c'è d' bon coûr çou qu' ji li donne !.....

Scène V.

MAYANE, VICTOIRE.

VICTOIRE (*tot rintrant*).

Oh ho ! vormint mame.... Vos n' savez nin qui qui s' va marier ?

MAYANE.

Oh ! nènni !... qui donc ?

VICTOIRE.

Nonôre di mon l' charlt !.....

MAYANE (*tote éwarrêye*).

Oh ho ! avou qui donc lèye ?

VICTOIRE.

Avou J'han d' mon Lognai !... on va d'main tirer s' prumf
ban !

MAYANE.

Elle va fer on bon pârti.....

VICTOIRE.

Awè, ca J'han, c'è fleur di valèt !

MAYANE.

Is f'ront sûr bon manège, ossu, c'è l' bin qui j'èlèt sohaite !...
Et vos donc, m' fèye, qwand frez-v' vosse chûse ?

VICTOIRE (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Mi ?... J'a co bin l' timps mame, ji so si bin
avou vos ! !

(*Elle rabrêssè Mayane.*)

MAYANE (*tot r'souvoant 'ne lâme 'avou 'ne coine di s' vantrain*).

Awè, mi éfant, c'è vraîye !... Mais ji n' vîqu'rè nin todîs.
ji d'vîns vèye, ji v' vòreus bin vèyl mariêye divant dè mori ! !

VICTOIRE.

Mori ! !... I n' fâ nin tûser à çoula !

MAYANE.

Nènni, mais çoula vin bin sins qu'on y tûse... Si vos m' volez
fer binâhe, sâyîz dè toumer è l'ouye d'on jône homme ou l'aute...
ènnè mâque nin âtou cial, qui v' vòrîz bin hanter ! !

VICTOIRE (*tot tûsant*).

J'èl sé bin.....

MAYANE.

Gn'a-t-i nouque di zèls qui v's ahâye ?

VICTOIRE (*annoyeus'mint*).

Nènni mame !.....

MAYANE.

D'où vin çoula ?

VICTOIRE.

Pace qui d'vins l'timps, is avlt l'air di nos d'hîfrer, mais dispôye qu'is vèyèt qui nos viquans-st-à d'mèye. .. qui n's avans fait ragrandi nosse mohonne, i n' savè pus k'mint fer des adiosse avou mi !

MAYANE.

C'è çou qu'arrive sovint !!.... Mais ji v's èl di co, si vos trovez on jône homme d'adreut, vos m'rindrez-st-aoureuse tot ll rindant raison !!

(*On ô d'vins lès coulisse di dreute ine trompette qui jowe ine marche di sôdârt.*)

VICTOIRE (*tot corant à l'fignièsse*).

Èye! dai, mame..... c'è des sôdârt !

MAYANE (*tote èwarrêye*).

Des sôdârt, dihez-v' ?

VICTOIRE.

Awè !... vinez on pau vèyl, parait.....

MAYANE (*tot louquant à l'fignièsse*).

Èye! mère di Diu !... tot çou qu'ènne a !!

VICTOIRE.

Tin !!.... volà qu'is s'arrèstèt, is vont mutoi logl cial è viyège !

MAYANE (*tot fant dès èclameur*).

Bin, s'ènnè sèreu-st-ine bèlle, cisse-lal !! Binamêye notru dame !...qwand ji m' rapinse çou qui m' vîlle mère m'a raconté, ji so-st-à châre di poye, qwand ji veu ces dial ècoirps là !!

VICTOIRE.

Pinsez-v' qu'is sont si calin qu' çoula ?

MAYANE.

Awè, awè !... Qwand les Còsaque et les Kairserlik ont v'nou cial è pays, dè timps d'Napolèon, les pauvès feumme avit hâsse, allez.....

VICTOIRE.

Cès sôdârt-là, ji n' di nin, mais cès-cial, c'è tos èfant dè pays, qui n' qwèrèt qu'à fer leu chervice pâhûl'mint !

MAYANE.

Ji n' m'y fêye nin qwand même, c'è-st-ine trop laide nâtion d' gins !

(Elle st vout rassir à l' tâte, mais Macho intèure, elle va ad'divani.)

Scène VI.

MACHO, MAYANE, VICTOIRE.

MACHO.

Bonne nute, bonne nute ! !

MAYANE.

Bonne nute, gârd-champête !

VICTOIRE.

Bonne nute, pârain ! !

MAYANE.

Qué novèlle di v' vèye, donc ?

MACHO.

Pa ! ji v' vin prév'ni qui v's allez-st-aveur deux sôdârt à logi !

MAYANE *(tote èwarrêye)*.

Kimint !... nos aute logi des sôdârt ?

MACHO.

Awè !... i fâ bin, tot l' monde ènne a s' pârt ; is d'meuront

cial è viyège jisqu'à londi à matin... is vont fer l'guèrre
à Sprimont !!

MAYANE.

Bin, n's èstans gâye !... Nos allans passer 'ne bèle fièsse avou
des ètringîr divins nos mohonne, mèrci Diu !

MACHO (*tot soriant*).

Victoire àrè des galant po fer l' fièsse.

VICTOIRE (*tot r'mèttant l' manège à pont*).

Oh ! mais, pârain, ji n' tin nin dè fer l' fièsse avou des
sôdârt... qui direu-t-on avâ l' viyège ?

MACHO.

Poquoi donc ?

MAYANE.

Pace qui c'è tos foirsôlé, qui n'appointè sovint rin d' bon
d'vins les manège.

MACHO (*tot riant*).

Ha, ha, ha, ha ! Rapâh'tez-v' tote les deux... louquîz di les
r'pâhe comme i fâ... is n' dimandèt qu' çoula !

MAYANE.

Oh bin, po beûre et po magnî, rin n' lèst mâqu'rè !

MACHO.

C'è l' principâ, vos veûrez, parait !

MAYANE.

Ji n'a d'keûre, ji n' f'rè nou bin tant qu'is sèront cial !...
Volez-v' beûre on vèrre di bîre ?

MACHO.

Mèrci !!! Is vont v'ni tot à c'ste heûre, parait, vos deux logeu !

MAYANE.

Si vite qui çoula ?

MACHO.

Awè !... Tènez vola les deux billèt !

(*I li donne deux billèt d' log'mint.*)

MAYANE (*tot prindant lès billèt*).

Porveu qui ci n'sèuye nin deux mâlès âme po nos v'ni fer dè l' pône, todi !

MACHO.

Gn'a nou risse, mais d'vins tos les cas, ji vairè fer 'ne tournée pus târd jusqu' cial, po vèyt çou qui s' passe !

VICTOIRE.

Vos èstèz bin bon, pârain !... Mèrci !

MACHO (*tot 'nne allant*).

Jisqu'à pus târd !

MAYANE.

Awè !... ni mâquez nin dè v'ni, savez !

MACHO (*so l'ouïe*).

Nènni ! â-r'vèye ! !

VICTOIRE.

A-r'vèye, pârain !

Scène VII.

MAYANE, VICTOIRE.

MAYANE.

Nos èstans bin livrèye qwand même ! Deux sôdârt à logi èmon des feumme totès seûle... j'ènne a sogne, parait, mi !

VICTOIRE.

Vos n' polez mâ ! !...

MAYANE.

Ci n'è nin por mi qu' ji jâse... c'è por vos, ces sôdârt là sont comme des dis'terminé après les jônès bâcèlle... et... ine fèye qu'on à pièrdou ses jotte, on n' les r'troûve mâye tote, parait !...

VICTOIRE.

Vos m'èwarez, mame... .

MAYANE.

I gn'a d' quoi ossu !

(*A lèye même.*)

Kimint fer donc signeûr, kimint fer ?

(*Haut.*)

Si n's avîs co ine homme d'adreut avou nos aute, ci n'sèreu
co qu'on d'mèye mâ !

VICTOIRE.

Et Julin... nosse vârlet ?

MAYANE.

On d'mèye bouhî comme lu, qui volez-v' qu'i fasse, donc ?

VICTOIRE (*tot tûsant*).

C'è vralye ! !...

MAYANE.

Sav' bin quoi.... vos d'meur'rez cachêye so l' planchî jusqu'à
après d'main ; ji mètrê doirmi les sôdârt so l' sinat, di c' ma-
nîre-là, vos n' courrez nou risse !

VICTOIRE (*annoyeus'mint*).

Dimoni cachêye so l' planchî po l' joû dè l' flêsse, c'è bin
annoyeux, çoula ! !

MAYANE.

Qui frîz-v' d'aute, donc ? ?

VICTOIRE.

Ji n'è sé rin ! !

Scène VIII.

MAYANE, JULIN, VICTOIRE.

JULIN (*tot-x-intrant joyeus'mint*).

Hai, nosse dame ?

MAYANE.

Qui gn'a-t-i donc, Julin ?

JULIN.

I gn'a tant des sôdârt avâ l' viyège, dai ! !...

MAYANE (*freud'mint*).

J'èl sé bin.. .. qui n' sitronlèt-is ! !

JULIN (*tot èwarré*).

Poquoi donc, nosse dame ?

VICTOIRE.

Pace qui j'a sogne di zèl... parait, mi !

JULIN (*ènnocain'mint*).

Nin mi, savez..... ji les alme bin.....

MAYANE.

Les valèt n' polèt mâ, ci n'è nin comme les bâcèlle !

JULIN (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Qui Victoire si mousse à valèt, elle ni porè
mâ non pus !

VICTOIRE (*joyeus'mint*).

Tin !... c'è-st-ine idèye ! !

MAYANE.

Awè, mais pinsez-v' qui n' vis rik'noh'ront nin ossu ?

VICTOIRE.

Nènni..... l'à l-nute.....

JULIN (*li côpant l' parole*).

Tos les chèt sont gris, di-st-on todi !

MAYANE (*à Victoire*).

I v' fâreu des hâre di valèt, et vos 'nne avez nin ossu po
çoula !.....

JULIN.

Pa, qui Victoire mètte mes mouss'mint d' dimègne, is sont tot battant noû !

VICTOIRE.

J'èl vou bin, ji so binâhe !

JULIN (*énnoçain'mint*).

Is arît trop bon, dai, zèl, les sôdârt dè v'ni prinde nos crapaute... c'è... c'è qui ji v's atme bin, dai, mi, Victoire.

VICTOIRE.

Et mi ossu, dai, Julin !

JULIN (*tot riant d' binâhisté*).

Ha ! ha, ha, ha ! j'èl sé bin ! !

(*Cangeant d' ton.*)

Nosse dame !... volez-v' bin qui j' vâye fer 'ne tournêye avâ l' viyège po vèyf les sôdârt ?

MAYANE.

Awè !... Mais avez-v' fôré les bièsse ?

JULIN.

Awè, nosse dame !

MAYANE.

Eh bin ! vos polez 'nne aller, mais ni d'monez nin târd, savez !

JULIN (*tot sôrtant*).

Nènni !... c'è... po vèyf li cf qu'à ine grande bâte là... li maisse taburî !

MAYANE.

Awè va, sot m' vé ! !

Scène IX.

MAYANE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

I n'è nin co si sot allez, louquîz on pau quèlle idèye qu'il a-st-aou !... Et on bon coûr donc qu'il a.....

MAYANE.

Çoula n'pou nin mâquer, nos ll avans stu si bonne, nos l'avans rastrindou sins r'proche, qwand l'viyège el kiboutéve, pace qu'il è aut'mint qu'ine aute !

VICTOIRE.

C'è vraïye !... Si j'el vou fer binâhe, ji n'a qu'à ll dire qu'il è m' galant, i rèye, i rèye comme on sot !

MAYANE.

C'è-st-ine amoureux d' qwarème, savez, cila, i n'a wåde di v' fer dè l' pône !

VICTOIRE (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Oh bin, nènni, i gn'a nou risse !

(*On é dè brut d-d'fou*).

MAYANE.

Vocial ine saqui !

VICTOIRE (*tot louquant à l'fignièsse*).

Awè ! C'è les deux sôdârt, qui sont è l' cour ! !

MAYANE (*tot choquant Victoire dè hinche costé*).

Sâvez-v' bin vite so l' planchi !... Habèye !

VICTOIRE (*tot s' sâvant*).

Awè ! !...

Scène X.

MAYANE.

MAYANE.

Qui l' bon Diu et l' binamêye Sainte-Vièrge vòye qui ci n' seûye nin deux calin po nos fer dè displi !

(*On fire so l'ouhe.*)

Scène XI.

MAYANE, ÉMILE, LAFLEUR.

MAYANE (*tot droviant l'ouhe*).

Intrez, intrez, mes èfant !!

(*A part, tot r'montant l' scène.*)

I vâ co mîx qui ji faisse tot douc'mint avou zel !!

ÉMILE.

Bonne nute, madame !!

LAFLEUR (*joyeus'mint*).

Bonne nute, savez, mame !!

MAYANE.

Bonne nute vos deux ! !... Dishalez-v' donc ?

(*Elle lèst prind leu fiske, et les mette divins 'ne coine dè dreut costé.*)

ÉMILE (*tot disfant s' sac*).

C'è bin cial èmon Bâdouin, portant, èdon ?

MAYANE (*tot mèttant s' sac dî costé*).

Awè m' fi, c'è cial !

ÉMILE (*tot louquant avâ l' plèce*).

(*A part.*)

Tins, c'è drole !!

(*A Mayane.*)

Nos v's allans t'ni k'pagnèye jisqu'à londi
à matin, parait, nosse dame !

MAYANE.

Vos èstèz les bin v'nou, mes èfant, vos ârez-st-à beure et à
magnî tant qu' vos vorez ; mais seul'mint, i v' fâre bin doirmi
so l' sinat, nos n'avans nin des lét ni dè l' plèce assez so
l' planchl !!

LAFLEUR (*tot s'assiant*).

A l' guèrre comme à l' guèrre !... On n' louque nin d' si près

dai, d'vins les sôdârt !... Qwand on va-st-è l' potte, i fâ bin qu'on s' couque so les planche ! !

ÉMILE.

Gn'a-t-i longtims qui v' hâbitez c' viyège cial, nosse dame ?

MAYANE.

J'èl creu bin, j'y a v'nou à monde !

(*A part.*)

Tin ! d'où vint m' dimande-t-i

çoula ?

(*A Émile et à Lafleur.*)

N'avez-v' nin faim, mes éfant ?

LAFLEUR.

Bin ma foi... ji di l' vralye, s'on aveu on p'tit boquêt à magnî, on n'èl laireu nin là !

MAYANE.

Bin assiez-v' à l' tâve tos les deux... ji va v'ni !

(*Elle ènné va po l' hénche costé.*)

Scène XII.

LAFLEUR, ÉMILE.

ÉMILE (*tot s'assiant*).

Mi, ji n' sé çou qu' j'a, mais ji n'a ni faim, ni seuf !

LAFLEUR.

I fâ magnî po l' faim à v'ni !... I gn'a l'air dè n' rin mâquer cial... sèrgent !

ÉMILE (*tot louquant hâre et hôte*).

On l' direu, todi.....

LAFLEUR.

C'è po çoula, qui c' sèreu ine bièstrèye di s' hontî, nos 'nne àrans ni pus ni mons !

Scène XIII.

MAYANE, ÉMILE, LAFLEUR.

MAYANE (*tot-s-intrant avou l'ronde tête*).

Vocial ine bonne ronde tête àx preune, louquîz
(*Elle li mette so l'tève, adonpuis elle prind l'caf'tière so li stouve, et mette
deux jatte divant zels, tot d'hant :*)

A c'ste heûre,

vocial ine bonne caf'tière di cafè, buvez et magnîz comme i fâ.

(*A pârt, tot-s-allant quéri l'lamponette so l'armê.*)

Qwand is âront bin loffé, is f'ront comme les pourçai,
is s'couqu'ront !

(*Li nute tome.*)

ÉMILE.

Kimint, dè l'ronde tête ? ?.....

MAYANE (*tot-s-alloumant l'lamponette*).

Awè ? C'è d'main l'fièsse_cial è viyège !

LAFLEUR (*tot cōpant l'ronde tête*).

Èye ! Saint Mathi !... qué bonheûr, nos n' sâris mîx toumer !!

(*I hagne d'vins on d'mèye qwârt.*)

MAYANE (*tot mêtiant l'lamponette so l'tève*).

A la bonne heûre ! ni v' hontîz nin, savez !

(*A Émile.*)

Jans m' fi, corège, prindez ci p'tit boquêt là !

(*Elle li présinte on qwârt d'ronde tête.*)

ÉMILE.

Po v' fer plaisir, ji va magnî on p'tit boquêt.

(*I cōpe li qwârt è deux.*)

LAFLEUR.

Volà ciète dè l'bonne ronde tête !! È-ce vos qui l'a fait, nosse
dame ?

MAYANE (*sins tûser pus lon*).

Nènni, c'è m' f.... c'è... m' voisène ! Ji d'vin trop vèye po fer
ces ovrège-là !

(*A pârt.*)

J'a bin mâqué di m' vinde ! !

ÉMILE.

Bin allez, ji li fai mes complumint, on 'nnè fai nin dè
l'mèyeu à Lige !

LAFLEUR.

J'èl creu bin, on moirt si r'livreu po 'nnè v'ni magné !

ÉMILE.

Mais n'avez-v' nolle jône fèye, nosse dame ?

MAYANE (*tote embarrassêye*).

Oh !... nènni... nènni, ji n'a qu'on fl !

(*A part.*)

Vèyez-v' les âme dânéye,
èl si fâreu des jouguette ! Ji va prév'ni Victoire qu'elle si
d'mèfèye di zèl !

(*A Émile et à Lafleur.*)

Buvez et magnîz savez... ji va v'ni....

(*Elle ènnè va po l'hinche costé.*)

ÉMILE.

Awè ! allez, nosse dame !

Scène XIV.

ÉMILE, LAFLEUR.

LAFLEUR (*à Émile qui n' mague pus*).

Vos avez l'air tot drole vos, sèrgent, poquoi n' magnîz-v' nin,
donc ?

ÉMILE (*annoyeus'mint*).

Pace qui ji comptève mi trover cial èmon ine vîle kinohance,
et qui j' so blousé !

LAFLEUR (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha !... Et c'è po çoula qui vos brognîz avou
vosse vinte ?

ÉMILE.

Awè... wisse qui ji comptève èsse, i gn'a ine jône fèye;
adoncpuis c'è des pauvres gins.

LAFLEUR (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Mi j'aime mîx d'esse wisse qu'i gn'a d' quoi
s' fer glètter l' minton, qui d'esse wisse qui gn'a des jônès fèye,
et magni dè l' totoye !

ÉMILE.

Chaskeune si gosse !... I valève bin les pône dè d'mander
à c'mandant po v'ni logi cial !

LAFLEUR.

Awè !... Vos estez-st-amoureux, parait vos sergent, ji veus
çoula, mais dismèfiyîz-v', les chin ènnè crèvet di c' maladèye-là !
Jans, magnîz co on p'tit boquet, nos n'arans nin tos les joû ine
sifaite occasion, louquîz on pau, mi ?

(*I prend on bouquet d'ronde taise, et hagne divins.*)

ÉMILE.

Awè, toi, galaval... Si t'y va todîs ainsi, ti n'sârè nin
soper !

LAFLEUR.

Sia, sia !... Ji frè comme Madame Goffin, ji m' mèttrè-st-à
l'âhe !

(*I disbot'nèye et capote.*)

Scène XV.

(*Mayane intèure avou Victoire qu'è moussèye avou on grand long sârot, ine calotte
di sèye è l' hanète po cachè ses ch'vèt, on lège pantalon à ligne.*)

ÉMILE, LAFLEUR, MAYANE, VICTOIRE.

MAYANE (*distant so l'ouhe, avou Victoire, qu'è geinèye d'intrèr*).

Vocial mi f.... fi, parait, Mècheus !

ÉMILE (*tot louquant Victoire*).

Ah ha ! c'è sur on bai jône homme !

MAYANE (*tot v'nant avou Victoire à prumi plan dè hinche costé*).

Il è-st-on pau géné, parait avou les sôdârt.

LAFLEUR.

Çoula s' comprind, on n'è veu nin sovint vers cial, mais i n'a wåde... les sôdârt, c'è tos bons diale, qui l' bon Diu n' hé nin !

ÉMILE (*à Victoire*).

D'nez-m' li main, jône homme, nos estans des bons camarâde, dai !

MAYANE (*à Victoire qu'è geinêye*).

Jans, d'nez l' main à Mossieu, ainsi !

VICTOIRE (*tot d'nant l' main à Émile*).

Pusqui çoula v' pou fer plaisir, volà l' main !

ÉMILE (*tot à d'nant l' main*).

A la bonne heûre !!

LAFLEUR.

Et mi donc ?

MAYANE.

Awè dai, i n' fâ fer nou jalot !!

VICTOIRE (*tot d'nant l' main à Lafleur*).

Volà l' main ossu !

LAFLEUR.

Èye cinq cint mèye carabène !... quelle belle main qu' vos avez !

MAYANE (*tote imbarassêye*).

Awè..... ji v' va dire.....

LAFLEUR.

I va todîs è scole, mutoi ?

MAYANE.

Awè... awè !

ÉMILE.

Avez-v' avu baicôp des prix, jône homme !

MAYANE (*viv'mint*).

J'èl creus bin, qwand 'l allève è scole àx bèguène !...

(*A part.*)

Çou qu' j'a stu dire là !

LAFLEUR.

Kimint donc vers cial, les bèguène fèt scole àx valet ? ?...

VICTOIRE.

Ah ! mais c'è qwand j'esteu-st-èfant, qui m' mame vou dire !...

LAFLEUR.

Oh ho !... i m' sonle bin !....

ÉMILE.

A c'ste heûre, divins quoi studiz-v', jône homme ?

MAYANE (*viv'mint*).

Oh ! d'vins des grands lîve !....

ÉMILE (*à Victoire*).

Çoula n' vis ireut-i nin d'esse sôdârt ?

VICTOIRE.

Mi ?... oh nènni !

LAFLEUR.

Vos sèriz portant on bai p'tit sôdârt, vos âriz des crapaude tant qu' vos vôriz !

VICTOIRE.

J'aîme mîx dè d'moni avou m' mame !

ÉMILE (*pînsif*).

Vos avez raison, c'è qwand on n'a pus nolle mère, qu'on se l' trèzor qu'on a pièrdou !

MAYANE.

Vos avez pièrdou vosse mère, parait ?

ÉMILE.

Awè, volà bin des annéye !

MAYANE.

C'è comme nos aute, j'a pièrdou mi horame, vol' àrè cinq an
à l' Chand'leur !

LAFLEUR.

Oh ho !... Di quoi è-st-i moirt, donc ?

MAYANE.

Oh ! nos n'è savans rin !

LAFLEUR.

Buvéve-t-i ?

MAYANE.

Oh ! bin nènni, po çoula !

LAFLEUR (*à pàrt*).

Il è moirt di seû ainsi, s'i n' buvéve nin !

(*A Mayane.*)

C'è bin mâlheureux
çoula, nosse dame !

MAYANE (*anoyeus'mint*).

Awè, mes èfant... qwand j'y tûse.....

(*Elle vou choûler.*)

LAFLEUR.

Jans, jans... lèyans les moirt è pàye, ni jàsans pus d' coula !

ÉMILE.

C'è vraïye !... On n' les ra nin à choûler !

MAYANE.

Magniz, savez, mès èfant !

ÉMILE.

Mèrci, nosse dame..... mèrci !

MAYANE (à Lafleur).

Vos magn'rez co bin ci p'tit boquet là, èdonc, vos, m' fi ?
(Elle li présente li doréye.)

LAFLEUR.

Po v' fer plaisir..... awè, jans !

ÉMILE.

Pansà, va !... Ji creus qui t'as l' magnant vier ! I vâreu mîx
di t' chergî, qui d' t'impli ! !

LAFLEUR.

C'è l' honteux qu'el piède, çoula ! Pusqu'on nos l' donne di
bon coür... èdonc... jône homme ?

VICTOIRE.

Assurémint qui c'è d' bon coür !

MAYANE (à Victoire, à part).

Ni jâsans nin trope di sogne di nos discôper !

ÉMILE.

Nos allans fer li p'tite guèrre à Sprimont, parait, nosse
dame !

MAYANE.

Oh ho !.....

LAFLEUR.

Awè, et on s' va d'nner 'ne fameuse chaude !

MAYANE.

Qui l' bon Diu vôte qui vos n' sèylsse nin touwé todîs !

ÉMILE.

I gn'a nou risse !... On s' batte po l' po rire !

MAYANE.

A quoi çoula chève-t-i, di s' batte po l' po rire ?

LAFLEUR (tot magnant).

Po s'apprinde !....

(A part.)

A magnî dè l' ronde tête àx preune !...

MAYANE.

C'è-st-ine saquoi qu'on a nin mèsâhe d'apprinde, hoûye tot l' monde el sé bin fer !

ÉMILE.

C'è po disfinde nosse pays conte les ètringîr, s'is volit v'ni prinde çou qu' nos avans !

MAYANE.

Ah ha ! ji comprend ! !...

LAFLEUR (*tot s'lèvant*).

Ji m' sovainrè longtîmps d' vosse ronde tête àx preune, nosse dame, c'è-st-aute choi qu' dè pan d' sôdârt !

MAYANE.

Ji so binâhe qui çoula v's a bin gosté ; à c'ste heûre, ji va pèler quéque cromptîre po fer l' soper.

LAFLEUR.

Aboutez-m' les, ji les va pèler po passer m' tîmps !

VCTOIRE (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Kimint vos pèl'rîz les cromptîre ?

ÉMILE.

Awè ! Les sôdârt savèt bin fer marèye qwand i fâ !

MAYANE (*à pârt*).

Is savèt fer tot, ces pindârt là !

(*A Lafleur.*)

Ji va qwèrî l' banstai !...

LAFLEUR.

Awè, et on vî vantrain, s'i v' plai !

MAYANE (*tot 'nne allant dè hinche costé*).

Vos allez-st-avu çoula !

Scène XVI.

LES MÊME, sâf MAYANE.

ÉMILE.

Et mi, so c' timps là, ji chant'rè 'ne pitite chanson !

VICTOIRE.

A la bonne heûre ! J'aîme bin d'oyî chanter les sôdârt ! !

LAFLEUR.

Pusqui c'è l' flêsse, on s' pou bin réjouwi !...

VICTOIRE.

Oh ! awè, mi mame sèrè bin binâhe ossu !

(*A part.*)

Is n'ont nin l'air
d'êsse si méchant qui m' mame dihéve, ces sôdârt là !

Scène XVII.

LES MÊME, MAYANE.

MAYANE (*tot rintrant avou on banstai d' cromptîre, on vantrain,
et on coutaî*).

Tênez, Mossieu, volà çou qu'i v' fâ !

LAFLEUR (*tot prindant l' vantrain, et tot l' mettant d'avant lu*).

I n' mi fâ nin loumer Mossieu !

MAYANE (*tot li mettant on crameu à costé d' lu po mette les cromptîre*).

Kimint è c' ainsi ?

LAFLEUR.

C'è tot l' même, porveu qui ci n' seûye nin trop târd
à l' sope ! !

(*I rîye.*)

Ha, ha, ha, ha !

ÉMILE.

C'è Houbert Lafleur !

VICTOIRE.

Èye ! qué bai no !

LAFLEUR (*tot pèlant les cromptîre*).

Is ont tot à fait d' bai, dai, les sôdârt ! A c'ste heûre, hoûtez
'ne gotte li sergent, i v' va crohî on p'tit boquet !

MAYANE (*à Émile*).

Kimint ?? vos allez chanter ?

ÉMILE.

Awè, si çoula ni v' displai nin !

MAYANE.

Oh bin nènni, à contràve !

(*A part.*)

S'is n' fet nin pus mâ qu' çoula, il

irè bin.

ÉMILE (*chanté*).

1^{er} COUPLET.

I gn'a des ci qu'almet l' betèye,
Et qu' vantèt tote ses qualité ;
Mi j' préfère l'amour d'ine jône fèye
A vin, qu'on « tot-fer chanté !
L'amour d'ine mon-cœur jône et belle
Frent tot m' bonheur, Diu m'è témon,
Qwand c'è qu' j'y tûse mi cœur trêfelle,
Di jôye ji chante à plein poumon !
Aimer, aimer !

Ah !

Ci n'è ciète nou mystère,
Gn'a rin di si doux so l' terre.
Qui deux brave cœur
Qui s'almèt d'amour !

2^e COUPLET.

Rin n'è si bai qu'on p'tit manège
Qwand on n' lais nin d'kwoilli l'amour,
Li jôye tot fer qu'è si héritège
Avou l' douce pâye s'y d'nnèt rajour !
So l' tэрre les honneur, les richèsse.
C' n'è qui l' partège des èvieux,
Li contint'mint nos mètte è lièssc !
C'è çou qui nos rind-st-aoureux !
Almer, almer !

Ah !

Ci n'è ciète nou mystère,
Gn'a rin di si doux so l' tэрre.
Qui deux brave coür
Qui s'almet d'amour !

(*Mayane, Victoire, Lafleur caquèt des main.*)

MAYANE.

Èye ! Saint Ligf !... qui vos chantez bin !... Oh bin, po çoula,
nos allans beure ine botèye di vin !

LAFLEUR (*tot bindêhe*).

Kimint, nos nos allans fer roge è vinte ?

MAYANE.

Awè ! mafrique, ca ji veu qui v's estez deux brave valèt !

(*Elle va quèrri 'ne botèye è l'årdm.*)

VICTOIRE (*à Émile*).

C'è-st-on plaisir di v's oyf chanter, sergent !

LAFLEUR.

C'è lu qu'è l'raskignoù d'li k'pagnèye po 'ne saquoi ossu, dai !

ÉMILE (*à Mayane, qui d'bouche li botèye et qui mètte des vèrre*).

Et vos donc, nosse dame, ni chantez-v' nin on p'tit boquet
ossu ?

MAYANE (*tot vèdant les vèrre*).

Oh ! mi... ji n' sé qui des vix ræv'lai dè tims passé !

ÉMILE.

C'è tot l' même... c'è ces chanson là qui j'aîme li mîx d'oyî.

MAYANE (*tot prindant s' verre*).

Buvans todîs on p'tit côp po k'mincî ! A vosse santé !

TURTOS.

A vosse santé !

(*Is buvèt.*)

ÉMILE (*à Mayane*).

A c'ste heûre !... C'è-st-à vosse tour à chanter, èdonc ?

MAYANE.

Jans donc, jans !... Mais n' riez nin d' mi savez ! !

ÉMILE.

I gn'a nou risse ! !

MAYANE (*chanté, air ancien*).

La bouteille sur la table et le verre aussi,
Allons mes amis, il nous faut diverti.
Car en buvant l'esprit est en paix,
En fesant l'amour, et l'on n'y est jamais.
Et l'on n'y est jamais ! ! ⁽¹⁾

LAFLEUR et ÉMILE.

Vivât ! Vivât !

LAFLEUR (*tot prindant s' verre*).

Buvans co on p'tit côp, po çoula !... A vosse santé !

MAYANE (*à Lafleur*).

A vosse santé mon brave !

ÉMILE (*à Victoire*).

A vosse santé, jône... homme !

VICTOIRE.

Mèrci Mossieu..... A vosse santé !

(*Is buvèt.*)

(1) Ancienne chanson qu'on chantait dans les Ardennes.

Scène XVIII.

LES MÊME, JULIN.

JULIN (*tot s-intrant viv'mint*).

Là !... qu' gn'a-ti donc cial ?

VICTOIRE (*tot s' sâvant dè hinche costé*).

Julin ?... ah ! il è capâbe.....

Scène XIX.

LES MÊME, sâf VICTOIRE.

JULIN (*tot biêss'mint*).

Tins ? Victoire a-t-elle sogne di mi ossu à c'ste heûre ?

MAYANE (*à Julin*).

Mâle linwe, va !

(*A pârt.*)

Kimint fer ?

ÉMILE (*à pârt*).

Victoire !... mais adon... c'è cial !

(*A Mayane.*)

Rapâh'tez-v' nosse dame !...

allez li dire qu'elle vinse !

LAPLEUR (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! d'oû vin nos voltz-v' fer avaler cisse colowe-là, donc ?

MAYANE.

Pace qui nos avîs pawe qui vos n' nos fahîz dè l' pône !

JULIN.

C'è mi qu'êlîsî a consî !...

LAPLEUR.

Bin vos 'lîsî avez consî 'ne fameuse loign'rèye ! Avans-gn'

l'air d'esse des moudreu, po-z-aveur si sogne qui çoula d' nos aute ?

MAYANE.

Oh ! nènni, ca ji so honteuse des boude qui nos avans dit !

ÉMILE (*tot soriant*).

Ci n'è rin ! nosse dame, li ci qu'à on trésôr èl cache vol'ti !

MAYANE.

D'ottant pus qu'on m'aveu tot-fér dit qui les sôdârt n'estit nin tinre avou les jônès fèye !

LAFLEUR (*viv'mint*).

Oh ! çoula, c' n'è nin vraïye ! Avou les feumme, is sont comme des ognai !

ÉMILE.

Ji v'rèspônd bin qui nos n'li frans nolle pône, allez-l' houqui ?

JULIN.

Adoncpuis, ji so cial, dai, mi !

MAYANE (*tot 'nne allant dè hinche costé*).

Bin j'y va, ainsi !

Scène XX.

ÉMILE, LAFLEUR, JULIN.

ÉMILE (*à Julin*).

Estez-v' dè l' mohonne, vos, camarâde ?

JULIN.

Mi ?... j'èl creu bin, ji so l'vârlèt, c'è mi qui sogne les bièsse !

LAFLEUR.

Oh ho !...

(*A part.*)

On veu bin qu'i lèsi tin sovint k'pagnèye !

ÉMILE (*à Julien*).

Gn'a-ti longtims qu' vos èstèz cial ?

JULIN.

Awè... dispôye qui l' dame à-st-hérité.

ÉMILE.

Kimint... elle a hérité, l' dame !

JULIN.

Awè... di tot plein des cense ! !

ÉMILE (*tot éwaré*).

Oh ho !... Hante-t-elle, li fèye di cial ?

JULIN (*tot joyeux*).

Awè ! ! volà longtims.....

LAFLEUR (*à Émile*).

Vos estez horbou, sergent !... Vos polez bin taper vosse herna aute pâ !...

ÉMILE.

C'è dè vèyi ! !

(*À Julien.*)

A-t-elle dèjà stu dansé à l' fièsse avou s' galant,

Vi ctoire ?

JULIN.

Nènni... mais elle li la promèttou !

ÉMILE.

Oh ho !... Di wisse prov'néve, vos, mon brave ?

JULIN.

Mi ?... ji so di Houte-s'i-ploù !

LAFLEUR (*à pârt*).

Ji creu qu' li mâque on bois, mi, à cila ?

Scène XXI.

LES MÊME, MAYANE, VICTOIRE.

MAYANE (à Victoire qu'è moussêye à bâcêlle et qui n'oïse intrer).

Jans, jans, grande sotté, intrez, is n' polèt wåde di v' fer dè l' pône !

JULIN (tot corant so Victoire).

Ji sos cial èdonc, mi !

ÉMILE (à Victoire).

Sèyîz pâhule, mam'sêlle, vos n' polez mâ !

VICTOIRE (tot-s-intrant).

Nènni j'èl sé bin, mais ji so gênêye dè l' balourdrêye qui j'a fait ! !

ÉMILE.

C' n'è rin d' çoula, d'ottant pus qui ji n' so nin ine ètringîr po vosse mame !

MAYANE (tote èwarrêye).

Tin ?... qui estez-v' donc, m' fi !

ÉMILE.

C'è bin vos qu'è Mayane Bâdoin, qu'a-st-avu on p'tit valèt à l' nourice qu'on louméve Émile Boncour èdonc ?

MAYANE (tot fant des èclameur).

Èye ! binamêye notru dame !... Kimint donc, sèreusse vos ?...

ÉMILE.

C'è mi même !

MAYANE (tot l' rabrêssant).

Oh ! mi p'tit Émile !... Po c' còp cial, i fâ qui ji v' rabrêsse !... È-ce ti possibe, comme vos estez div'nou ?

LAFLEUR.

I n'aveu nin des mustache comme hoûye, parait, di c' tims-là !

(I rîye.)

Ha ! ha ! ha ! ha !

MAYANE (à Victoire).

Jans donc, rabrèssé Émile ossu, pusqui c'è vosse fré d' lèssai !

VICTOIRE.

Pusqui c'è m' fré... j'èl vou bin !

(*Is rabrèssét*)

JULIN (à Lafleur).

Vos 'nnè là onque qu'a pus d' chance qui mi... ji n'a mâye
aou c'ste aweur là !

LAFLEUR.

C'è qu' vos n' savez nin les parole qu'i fâ dire !

MAYANE (à Émile).

Mon Diu Signeûr !... qui j' so binâhe di v' rivèy ! !

ÉMILE

Et mi ossu, ca mes parint m'ont tofer dit qui v's estlîz ine
brave feumme; ossi vite qui ji sava qui nos logî cial è viyège
ji cora tot près dè c'mandant, li d'mander po poleur logî cial,
po v' vini vèy !

MAYANE.

Vos avez bin fait !

ÉMILE.

Mâgré les pîrre qui vos tapîz è m' vòye, j'aveus comme on
prèsintumint qui c'esteu cial; mais comme vos m' dihlîz qui
v' n'avîz qu'on valèt, et qui m' mame m'aveu tofer dit qui j'aveu
stu acclèvé avou 'ne pitite bâcelle qu'on louméve Victoire,
à c' moumint-là, ji fou tot amaqué.

VICTOIRE.

C'è pace qui nos avîs sogne des sôdârt, parait....

ÉMILE (*amoureux'mint*).

Ènne avez-v' co sogne, à c'ste heûre !

VICTOIRE (*tot soriant*).

Oh bin, nènni !

JULIN (*bides'mint*).

Ni mi non pus, savez.....

LAFLEUR.

I n' si fâ mâye rappoirter d'après les brutinège.

MAYANE.

Çoula, c'è bin vrafye !

(*A Émile.*)

Mais k'mint s' fai-t-i, qui vos estes sôdârt ?

ÉMILE.

Pace qui l' sôrt l'a volou ainsi !... Mais l' meus qui vin, j'aré fait m' timps !

MAYANE.

Oh ho ! Poquoi vosse papa ni v's a-t-i mèttoû nou remplaçant donc ?

ÉMILE (*anoyeus'mint*).

Mi papa !... il è moirt volà bin des annêye... bin málhureus'mint !

MAYANE (*viv'mint*).

Qui d'hez-v' là ?

ÉMILE.

Awè, il è moirt di chagrin ! Après l' moirt di m' mame, po r'hasi l' cla, mi papa rèsponda po onque di ses camarâde, qui s' sáva à lon pays, tot nos ruinant à plate costeur !....

MAYANE (*tot fant des èclameur*).

Oh ! mon Diu ! è-ce ti possibe ? ?

ÉMILE.

Si bin qu'on joû ji m' trova tot seu, sins pus d' tot rin, et sins rattrait !

MAYANE.

Oh ! mon Diu qué málheur ! .. Et qu'allez-v' fer qwand v's ârez fais vosse timps d'vins les sôdârt ?

ÉMILE.

Ji r'prindrè m' mestl d' pondeu, qui m'a d'nné dè pan
à magni, tant qu' j'intrasse à l'arméye ! !

MAYANE.

Wisse irez-v' dimoni ?....

ÉMILE.

Ji n'è sé rin !.....

VICTOIRE.

Çoula n' vis ireut-i nin dè v'ni d'moni avou nos aute ?

ÉMILE.

Sia, mais.....

MAYANE.

Mais quoi ?... jâsez ?....

ÉMILE.

Pusqui Victoire a on galant, ji n' voreu nin v'ni k'mahî ses
amour.

VICTOIRE (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Mi, on galant ? Oh ! bin, nonna !

ÉMILE (*joyeus'mint*).

È-ce vralye ?

LAFLEUR (*à Julin*).

C'esteu 'ne boude ainsi, vos, çou qu' vos d'hîz tot-rate ?

JULIN (*tot bonass'mint*).

Nonna !... Victoire, c'esteu m' crapaude, mais pusqu'elle aime
mîx s' fré qu' mi .. qu'elle hante avou, parait....

LAFLEUR.

Vos avez raison, fez comme mi, d'monez jône homme !

VICTOIRE (*à Julin*).

Ji v's alm'rè todîs bin, savez, Julin !

JULIN.

Et mi ossu... savez.....

ÉMILE (à *Victoire*).

Et mi, m'afmev-v' bin ossu ?

VICTOIRE.

Ji n' vis sâreu hére, èdonc, pusqui m' mame vis veus vol'tf !

MAYANE.

Ah ! qui j' so binâhe di v's ôre jâser ainsi tos les deux !
Ji so même è liêsse, mi fi Émile, dè poleur hoûye vis prover
mi rik'nohance po les binfait qui vos parint ont-st-aou por mi ! !

ÉMILE.

Kimint l' rik'nohance ?

MAYANE.

Awè ciète ! !... et même di pus, c'è grâce à vos, qui nos
viquans hoûye à noste âhe !

ÉMILE.

Tins ? d'où vin çoula ?

MAYANE.

Qwand ji v's euri acclèvé, li joû qui ji v' rèpoirta è vosse
mohonne, ji plorève à chaudès lâme dè falleur vis qwitter ;
mâgré qui j'aveu stu foirt bin payêye, vosse papa, vèyant qui ji
v's aveu pris à coûr, mi d'na par rik'nohance ine obligation
so l' vèye di Lige... Mi, ni mi homme, nos n'savî çou qu'c'esteu
di c'ste imâge là ; j'èl wârda bin des annêye comme ine rilique
è ridan di m'comode, si bin qu'après l'moirt di m'pauve
homme, j'èl mostra-st-on joû à nosse mateur, qui m'dèrit qui
c'esteu comme on billèt d'lot'rèye. I marqua l'numéro so
s'calpin, tot m'dihant qui louqu'reu si ji n'aveu rin wangnî.....

LAFLEUR (*li côpant l'parole*).

Li rèsse s'advène, vos avîz fais rawse, comme à tourniquet
d'à Marèye !

MAYANE.

Awè ! nos avîs wangnî vingt cinq mèye franc ! !...

(*Is fèt turtos des éclameur.*)

ÉMILE.

Ah ! qui j' so binâhe po vos aute ! !

VICTOIRE.

Por vos ossu, èdonc !...

MAYANE.

Oh ! awè, i v's ènnè r'vin ine pârt !

ÉMILE (*à Victoire*).

Oh ! nonna, ji n' dimande qu'ine sôre, c'è di v's almer, et d'èsse almé d' vos !

JULIN.

Awè, ca almer sins èsse almé, c'è comme dè l' jotte sins sé !

VICTOIRE (*à Émile*).

Sèylz pâhule, Émile, j'y mettrè dè l' bonne vol'té ?

ÉMILE (*amoureux'mint*).

Oh ! merci Victoire, qué bonheûr por mi d'èsse vinou cial è vosse mohonne !

Scène XXII.

LES MÊME, MACHO.

MACHO (*tot-s-intrant*).

Eh bin !... qué novèlle, cial ?

VICTOIRE.

Elle sont bonnes, pârain !... Ji v' présinte mi galant.....

MACHO (*à côpant l' parole*).

Ah ha ! qui v's aveu-j' dit !

MAYANE.

Vos estez maqu'rai, seur'mint, vos ?

MACHO.

Nonna, mais po l' jou d'hoûye, l'instruction a fait drovier

les oûye à tot l' monde, les sôdârt comme les borgeu savèt bin
rèspecter les bravès gins !

VICTOIRE.

Et d'ottant pus, qwand c'è-st-ine kinohance !...

MAYANE (*viv'mint*).

C'è li p'tit Émile Boncour qui j'a st-aou à l' nourice, qwand
j'auri Victoire, là, vos v's è sov'nez bin èdon ?

MACHO.

Oh ho ! . i n'è pus p'tit savez à c'ste heûre !...

(*À Émile.*)

Ji so binâhe dè
fer vosse kinohance, pusqui v's estez amoureux di m' fiyoule !
(*Il s' dinnèt l' main,*)

ÉMILÉ (*tot R d'nnant l' main*).

Et mi ossu ! gârd-champète ! !

MACHO.

Eh bin ! si vos v' duhez l'on l'aute, qwand vos v' marèyrez,
vosse mame porèt bin dire qu'elle marèye les deux èfant qu'elle
veu l' pus voltî, ca elle m'a bin sovint jâsé d' vos !

MAYANE.

Oh awè çoula !... C'è çou qu' nos frans-st-amâ pau d' tims,
s' plaise-t'a Diu !

JULIN (*à pârt*).

Ji pou bin r'prinde mes miche, po c' côp cial.

LAFLEUR.

Mi, ji m' rafèye d'èsse ci joû là, po v'ni à banquet !

VICTOIRE.

Oh ! awè, nos invitrans tote les k'nohance.

LAFLEUR.

Li sergent n'a nin tant magnî qu' mi, mais i s'a rattrappé so
aute choi !....

ÉMILE.

Oh ! awè !... c'è tot m' grand bonheur, ca c' joû là, j'ârè 'ne gintêye feumme, et ji r'trouv'rè ine bonne mère !

MAYANE.

Ah ! bin m' fi, c'è todîs ainsi, cial so l' tère, qui fai bin, trouve bin ! A c'ste heûre, po fièstî vos accoord, amusans-nos, fans l' fièsse turtos èssonle !

JULIN.

Awè ! vive les sôdârt ! !

VICTOIRE (*chante*).

Pusqui vos nos là d'accoird
Divins nos hantrêye
Onque comme l'aute cial à l' pus foirt
Qu'on chante et qu'on rêye.
On n' fai mâye nou bon mariège.
Qwand on n' si dû nin.
Po fer 'ne aoureux manège
I fâ l' contint'mint !

RÈSPLEU.

Haye les vîx comme li jônêsse
Qu'on s'amuse qu'on sedye è liêsse
Les borjeu, les sôdârt
Qu'on profite turtos dè l' fièsse,
Les borjeu, les sôdârt
Qui tot l' monde cial y prinse pârt !
(*Is répètèt turtos l' rèspheu.*)

LI TEULE TOME.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 14^e CONCOURS DE 1895.

(SATIRE SUR UN MUSÉE, ETC.).

MESSIEURS,

Votre quatorzième concours, bien qu'il semble à première vue de nature à exciter la verve railleuse de nos auteurs, n'a pas produit plus cette année que les années précédentes; deux pièces seulement nous sont parvenues : *On musèye à Lîge* et *A grand lombârd, li vinte des gage*.

La première nous a paru conçue d'une façon assez indécise; ce n'est pas une description et ce n'est pas, non plus, une satire; les quelques traits piquants qu'elle renferme ne suffisent pas pour justifier une récompense.

La seconde vaut mieux; c'est un tableau assez complet et qui ne manque pas d'observation ni même d'un certain comique; mais il est trop pro-

saïque et l'auteur n'a pas suffisamment transformé son sujet en laissant agir un peu plus son imagination.

Telle qu'elle est, la pièce nous a paru mériter une mention honorable, mais sans impression au bulletin.

Le Jury :

MM. Ch. DEFRECHEUX,

J. MATTHIEU

et Victor CHAUVIN, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 10 février 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Charles Derache, de Liège, s'est fait connaître comme étant l'auteur de la pièce intitulée : *A grand lombârd, li vinte des gage*. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 15^e CONCOURS DE 1895.

(SCÈNES POPULAIRES DIALOGUÉES EN VERS).

MESSIEURS,

Deux pièces nous sont parvenues pour ce concours : *Après l'messe di mèye-nute* et *Ine copenne inte les bergî d' Noyé*.

Ce ne sont pas, à strictement parler, des scènes populaires dialoguées, mais plutôt de véritables Noël, dont les auteurs (ou l'auteur) se sont donné beaucoup plus de peine que ne le font d'ordinaire nos concurrents; on sent que les sujets ont été étudiés et travaillés avec soin et il est facile de s'apercevoir que la langue est très pure et très correcte.

C'est au premier Noël que nous accordons nos préférences; le sujet est bien wallon et heureusement conçu, malgré des longueurs et des répétitions; certaines parties même sont vraiment poétiques;

aussi lui avons-nous accordé une mention honorable, avec impression.

L'autre Noël est inférieur au précédent et ne nous a pas paru mériter de récompense.

Le Jury :

MM. Ch. DEFRECHEUX,

J. MATTHIEU

et Victor CHAUVIN, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 10 février 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Joseph Schoenmaekers, vicaire à Saint-Georges-Engis, s'est fait connaître comme étant l'auteur de la pièce intitulée : *Après l'messe di mèye-nute*. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

Après l'messe di Mèye-nute

SCÈNE POPULAIRE DIALOGUÉE (WALLON D'HU)

PAR

Joseph SCHOENMAEKERS.

DEVISE :

Chaque fêsse a sès jôye.

LI MAME.

Jans, haye, Marèye ? dishombrez-v' di v' lèver.

Vos n' sèrèz mâye prête,

Po-z-aller ôre li grand mèsse di Noyé :...

Vos èstèz 'ne mazètte

Et 'ne nawe jône fèye; vos n' tusèz qu'a doirmi

Et à fer toilètte....

V' lèyèz vosse mâme ovrer à s' fer mori

Divin les bouquète;

Poquoi n' vinèz v' nin on p'tit pau m'aidf,

Vos qu'estez couh'nire ?

Ji v' kinohe bin, qwand s'rè po lès magnf

Vos vairèz l'prumîre ?

Allons, corrège, hoûye vos allez s'trumer

Vosse longue cotte à rôye,

Et l' nou chapia qu' vosse matonte a-st-ach'té,

Chèrgi d' ruban d' sôye ;...

Comme j'arè bon, ji sèrè fîre di vos !
V's allez-t-èsse si gâye....
V' n'arez nin frûd, avou vosse grand pal'tot
Divin cès nivâye....

MARÈYE.

Taihiz-v' donc, mâme, on-z-è si bin è lét
D'vin cès tîmps d' geâlêye;
Lèyèz m' soqu'ter, ji n'a wâde di mâquer
Li mèsse dè l' journéye....
J' sos si nâhle d'avu travayî hîr
A r'nètti l' manège.
Et, po m' lèver, mâgré même tos mès d'sir
J'ènne a nin l' corège....
On n' pòrrè nin waitî, tèl'mint qu' frè spais
Mi bèlle nouve toilètte;
N'è-c' nin parèye ? à l' mèsse dè jou, j'irè
Po qu'on m' veuye ine miètte ?

LI MAME.

Vosse pitit fré, 'l è pus corègeux qu' vos
Il è d'jà st-èvôye,
Avou s' montia, sès gros novias sabots
Li cour tot plein d' jôye....
Vos sèpèz bin qui mes jombe ni vont pus
Comme divin m' jônèsse,
Si ji polève, j'iru priyî l' bon Diu
Po qu'i m' rinde mès foice :
Ah ! m' fêye... Qui n'a-je co mès jombe di vingt on
Et 'ne vigreuse poitrène !
Sins m' fer hairi, j'ènne iru comme l'èfont
A l' mèsse di matène.
Hoûye li sâveur appoite so l' monde ètîr
Sès faveur et s' pâye,
Lu qu'èstu roi, i dishind dè biâ cîr,
Divin les nivâye !...

MARÈYE.

I farè bin m' lèver po v' fer plaisir
Ca, j'alme tont di v' plaire...
Et sûre l'eximpe dè bel èfont dè clr
Qu'a k'nohou l' misère.
Fisez bin vos bouquette, fâ chèrgt l' feu...
Qu'elle sèyèsse roslonte...
Et vos cougnou, qu'on les trouve co mèyeu
Qu' les cl di m' matonte !...
Ni mâquez nin, tot-rate, d'aller qwèri
Ine aune di sâcisse ;
I n'a dè l' boune, à l' finiesse dè crassf
Vos sèpez bin wisse.

LI MAME.

I n' tin qu'à vos di v'ni, vaici, v' moussi
Tot près dè l' coulèye ;
Adlez li stouve, v' n'arez nin frûd vos pld
Tot hapant 'ne blamèye...

MARÈYE.

Et mi p'tit fré, n'è-st-i nin co riv'nou
Dè l' mèsse di Mèye-nute ?
Volà deux heure... i m' sonle qu'il è tadrrou ;
Dispôye vingt minute
I d'vreu èsse cial, i s'rè surmint d'morer
Avou s' viye matonte
Divont l'âté dè bel èfont mamé,
Ax loumîre blawtonte !...

LI MAME.

Nosse brave èfont, il è st-èvôye priyf
Li bon Diu, po s' mère ;
Li p'tit Jésus qu'a l' clé dè paradis
Qu'è v'nou hoûye so l' tèrre...

MARÈYE.

I va rintrer... i m' sonle qui j' l'ô riv'ni...
C'è lu qu' bouhe à l' poite;
Pauve pitit coirps, il arè bin gangnî,
Ine boune chaude bouquète !...

LI MAME.

Bonjou, mi-èfont, abèye vinez r'châffer
Vos main ègealèye...
Vèyez l' bon feu qu' por vos j'a-st-apprusté
Chouquez-v' è l' coulèye...
Bouglz vos châsse, v's arez mèyeu vos pîd
Vinez d'vin mes brèsse
Mi p'tit poyon... vos estez trop ginti !...
I fâ qu' ji v' rabrèsse.

L'ÈFONT.

J'a bon, dai, mame, magré qu' fève on timps d' leup
J' n'a frûd qu'à m' narène...
J' wage qu'elle è pus roge qui l' cisse d'on pèqu'teu
Qui houme des sopène...
Bin moussi comme j'estu, ji n' polève mâ
Di sinte les frudeure,
On deu r'mèrci li bon Diu qwand on-z-a
Ine boune chaude mousseure.

LI MAME.

Avez-v' priyî, mi-èfont, adlez l'âté
Dè maisse d'à l' copète ?
L'avez-v' vèyou, tot p'tit, tot èwalpé
Couquî d'vin s' fahète ?
N'oyève-t-on nin patrouyî des chap'let
Tot avâ les vòye ?
Èt des respleu, tot comme âx jouî des roi
Dè l' jônèsse è jôye !

L'ÈFONT.

Mame, c'è d' tot cour qui j'a priyî por vos
Et po m' sour Marèye.
Tot l' timps dè l' mèsse, j'esteu so mes deux g'nox
Waitant s' tièsse crolèye.
J'a tont priyî li bel èfont mamé
Di v' rifer habèye ;
Ah ! qu' j'arè bon, li joû qui vos porrez
Roter so vos skèye.
N's irons èssonne à l'èglise li r'mèrci
Et brouler 'ne chandèlle...
Ji veu d' vaici, là wisse qu'il è couqui
A fond dè l' chapèlle.

LI MAME.

Ah ! brâve trésôr, comme vos vèyez vol'ti
Vosse mame qu'è malâde !
Ça m' rind corège... i m' sonle qui ji va mix
Dèjà d'pôye tot-rate...
Ni rouviez nin qui l' cîr qu'è-st-hoûye contint
Accoide, les jou d' fièsse,
Ax jône èfont qu'almet bin leus parint
Grâce, jôye et richèsse...
Estu-t-i bia, mi fi, li p'tit bon Diu
A fond dè l' chapèlle ?
N'avu-t-i nin des verdeure atou d' lu
Et tote à l' pus belle ?

L'ÈFONT.

Il è si bia, li p'tit mamé Jésus
Couqui d'vin s' rislîre...
J' n'a mâye vèyou noule èfont pus bia qu' lu
Divin l' vèye ètîre...

Ses deux bleus ouye estît broqué sor mi
I m'tindéve ses brèsse...
Tot l'timps dè l'mèsse, ji m'plaihéve à l'louqui
Ca, j'avu 'ne boune plèce...
Ses deux massale estît tote bleuves di frûd
Et ses lèpe nozéye
Si drovît co pus lage qui mes deux dûgt
Et tote disong'téye...
Atou di s'banse on vèyéve adlé lu
Baicôp des lounfîre
Mèye feu qu'blawît, so l'bel èfont Jésus
Comme ine aloumfîre...

LI MAME.

Des moncia d'homme, ènne avu-t-i baicôp !
Surmint par cintafne ?
Dès binde di feumme, avou leu vîx jagau
Comme âx jou d'nouvaïne ?
Et vosse matonte, ni l'av' nin raminer
l'o li d'ner vosse brèsse ?
Elle è halcrosse ! elle a sogne di toumer
A cåse dè warglèce.
Li pauve viye âme ! poquoi, n' l'av' nin houqui
Po magnî 'ne bouquète ?
Et bure ine tasse... Lèye, elle tin si vol'tî
A chaf'ter 'ne miyète....
Si linwe, elle rote... elle va comme on molin...
Qwand elle bû s'copète...
Elle sai qui l'cafè fai banni l'chagrin,
Li pauve vie maquète !

L'ÈFONT.

C'è po çoula qui j'a riv'nou trop târd
A cåse di m' matonte,
C'è mi qui l'a r'miné, comme on sôdârt,
Mâgré ses nononte...

Elle vairè sûr, elle m'i l'a promèttou
Tot m' fizant 'ne carèsse
Po houmer n' jätte... elle ni vairè qu' dè jou
A càse di s' vilèsse.
Mais ji jàse trope... J'a portont ine faim d' leup....
Dispòye hîr, à l' nute,
J'ode... les bounès bouquète qui sont so l' feux
Dinez-m' ine bin côte ?...

MARÈYE.

Taihez-v', donc, mame, lèyez r'poiser l'èfont
Vos jàs'rez tot-rate...
Aboutez li li cougnou l' pus ross'lont,
Il a faim comme qwate...
Et dispèchez-v' à c'ste heure qu'il è r'châffé
D'appontl l' gronde tâte,
So l' tims qu' j'irè qwèri l' pot d' bourre salé
Qu'è-st-à fond dè l' càve.

LI MAME.

Awè, bécèlle, sièrvez dè chôcolât
Avou les bouquète...
Nosse jône glawine aim'rè co mîx çoula;
Appoirtez l' pailète ?
Por mi, vos m' frez mi p'tite tasse di café :
I n'a qu' ça qui m' dispiète;
Ça m' gostrè tont, avou mi p'tit boquet
Di rostie bouquète...
Corège, mi-èfont, magnez so tote vos dint
Mais sins v' fer malåde...
Mèttez-v' à l' tâte; ca, vos d'vez avu faim
Nos jàs'rons tot-rate.
V'là des cougnou... prindez çou qu' vos volez
Dè l' tripe, dè bouquète...
Ou dè l' sâcisse qu'on vin d'aller ach'ter;
Elle é frisse et nète !...

L'ÈFONT.

Comme c'è bon, mame, sûr... on dirâ qui m' sour
E-st-ine vraiye couh'nfre;
Po les bouquette, elle n'a nin spârgni l' bourre,
... Et k'nohe li manfre
Di fer l' couhine... Qwand elle arè marié,
Çou qu' ji li sohaite...
Li ci qu'elle hante... Qu'i s' vante d'avu trové
Ine jône fêye si faite...

MARÈYE

Pitite glawine... hoûye, vos m' vairez miner
A l' mèsse di dihe heûre,
Avou m' bèle toilètte... i fâ bin m' mostrer
Ji vièrrè m' moncœur...
J'a n' si bèle cotte... et des noviâ solé...
Ji sèrè si fire...
S'i m' trouve si gâye... i vòrè mi s'poser
Sûr avant l' Saint-Pirre !...

LI MAME.

Taihez-v' donc, Marèye !... vos avez bin l' tîmps
V's estez trop prèssèye...
Adlez vosse mame, v's estez nâhie d'èsse bin,
V's estez 'ne foirsaulèye !...

L'ÈFONT.

Binamèye mâme, irè-j' co miner m' soûr
A l' mèsse dè l' journèye ?...
Si v' volez bin, vos frez tont d' jôye à m' coûr
Èdonc là, Marèye ?
Ca, j'aime tont d'ôre ces biâ respieu d' Noyé
Qu'on chante so l' doksâle...
Et j' vouru bin bâhi l'èfont mamé
So sès deux massale.....

LI MAME.

Awè, mi-èfont, qwand vos v's ârez r'poiser
So vos deux orèye.....
Avou Marèye, v' porez aller hoûter
Cisse doûce harmonèye !...
È cisse bèlle nôte, vos n' divez nin rouvf
Li ci qu'on flèstiye
Cè'-st-ine èfont d'hindou dè paradis
Hoûye... i fâ qu'on l' priye...
I vin so l' terre po drovi l' paradis
Qu'Adam l' prumî homme
Avu pièrdou, po sès fâte, ses pèchî
D'avu magnî l' pomme...
Por nos, pus tard, i s'rè clawé so 'ne creux
I vièrs'rè des lâme...
Lu, l'èfont Diu !... li pône, li faim et l' seu
Vont mèsbrugî si-âme !...

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 3^e CONOURS DE 1895.

(GENTILÉS OU NOMS ETHNIQUES WALLONS).

MESSIEURS,

Nous avons reçu, en réponse à cette question, un tout petit mémoire, si l'on peut qualifier ainsi une simple recette en quelques lignes pour *créer* une catégorie de mots wallons.

L'auteur s'est imaginé qu'il fallait indiquer le moyen de forger des gentilés wallons. Il se trompe. Nous demandions de faire la liste des gentilés ou noms ethniques wallons. Et quoi qu'en pense l'auteur, ils ne sont pas si nombreux. Il s'agissait donc de recueillir les mots wallons de l'espèce, *qui sont en usage*. Nous attendions, en un mot, des matériaux précieux pour le dictionnaire wallon complet que la Société est dans l'intention de faire. « On comprend, dit l'auteur, que l'on puisse dire aussi bien Flémali, Flémalai et aussi Flémalien ». Dites-nous seulement lequel de ces trois vocables est usité.

Avec un pareil système, comment m'assurer si Sterlin (ceux de Ster?), Mamdien (j'écrirais Mamedien, de Malmédy), Ramelotain, Tinlotain, Treuponet (de Trois-Ponts), Theutai, Palognard (de Palogne), Mächwet (de Marche), et quelques autres, n'ont pas été tous fabriqués par l'auteur, et sont puisés dans la langue courante des Stavelotains? De plus, Brâhi (de Bra?), Chestrolai (de Neufchâteau?), Samiot, Haloni, Thunien devaient être accompagnés d'une note explicative.

Ce travail ne répond nullement à la question proposée et ne mérite aucune récompense.

Les membres du Jury :

N. LEQUARRÉ,
J. MATTHIEU
et I. DORY, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 13 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. En conséquence, le billet cacheté accompagnant la pièce non couronnée a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 11^e CONCOURS DE 1895.

(CONTE OU NOUVELLE EN PROSE).

MESSIEURS,

Une seule pièce a été envoyée au concours; elle a pour titre les *Roûleux, histoire di Noyé*.

C'est un conte où la mysticité est poussée trop loin et qui par suite manque de vraisemblance.

Il est en wallon de Namur et contient un certain nombre d'expressions du terroir qu'il sera fort utile de conserver dans les archives.

C'est du reste là le principal mérite de cette composition.

Le jury, à l'unanimité, propose d'attribuer à son auteur une mention honorable, sans impression.

Les membres du Jury :

V. CHAUVIN,

E. DUCHESNE

et Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 9 mars 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Léon Pirsoul, de Namur, s'est fait connaître comme étant l'auteur de la pièce intitulée : les *Roûleux*, ayant obtenu une mention honorable sans impression.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 13^e CONCOURS DE 1895.

(PIÈCES DE THÉÂTRE EN VERS).

MESSIEURS,

Deux pièces seulement ont été envoyées à notre concours dramatique en vers. Cela était à prévoir; du moment que nous avons décidé d'adjoindre à celui-ci, un concours de pièces en prose. En effet, la prose se prête mieux que les vers à la scène. Mais, ce que nous étions en droit d'espérer, c'est que ne prendraient part à notre concours en vers, que des personnes connaissant les règles de la versification.

Or, des deux pièces reçues, l'une est d'un auteur qui ignore absolument ces règles. Nous n'entreprendrons pas d'analyser *Çou qu'ine mâle gawe pou fer*. Cette pièce, longue comme une semaine sans pain, est absolument dénuée d'intérêt et d'esprit de suite; les caractères de ses personnages changent subitement comme si une fée des contes de Perrault venait les toucher du bout de sa baguette. L'auteur, dans une note qu'il adresse à notre secrétaire, réclame l'indulgence pour son orthographe, parce que, dit-il, travaillant quatorze heures par jour, sans même avoir le dimanche pour se reposer, il ne dispose que de trente minutes par jour pour écrire.

Cette confession mérite un conseil : employez, futur Scribe, ces trente minutes à lire les bonnes pièces wallonnes, d'abord, ensuite, prenez un traité de versification française : les règles sont à peu près les mêmes pour le wallon.

La seconde pièce, *L'enfant trouvé*, en wallon namurois, possède, à côté de certains défauts dont nous parlerons plus loin, de grandes qualités. Analysons d'abord ces quatre actes.

Le cabaretier Myin Dubois et dame Catherine, son épouse, ont élevé une jeune orpheline, devenue aujourd'hui une gentille demoiselle ne manquant pas d'amoureux. L'un d'eux même, *Ziré*, machiniste au chemin de fer, lui propose de devenir sa femme; mais le cœur de Marie a déjà parlé. Henri Gilon, un employé, a su se faire distinguer et nous le voyons, au premier acte, implorer et obtenir un rendez-vous de la fille adoptive des Dubois.

Myin porte le deuil de son épouse ; non seulement par les signes extérieurs, mais au fond de son âme. Après le départ de Marie (il languit depuis le jour de sa mort) il est pris de faiblesse et meurt en prononçant le nom de sa femme.

Lorsque la toile se lève sur le second acte, deux ans se sont écoulés. Marie est devenue mère des œuvres de Henri. Celui-ci a perdu sa place et s'est livré à la débauche. La scène représente un marché à la droite duquel se trouve une église. Notre héroïne arrive avec l'intention d'abandonner son enfant. Auparavant, toutefois, elle veut demander à Dieu

protection pour le petit être et elle entre dans le temple. Lorsqu'elle en sort, elle rencontre Henri quittant un estaminet voisin. Elle le supplie de donner un nom à son enfant et se déclare trop faible pour nourrir son fils : elle se relève de maladie ; son lait est tari. Henri refuse et s'éloigne, laissant la mère, désespérée, qui, se voyant seule, dépose le petit être dans la manne d'une revendeuse du marché, *Lalïe*, l'épouse de *Blanc*, un houiïleur qui, au premier acte, est venu annoncer son mariage au cabaret Myin.

On conseille à *Lalïe* de déposer l'enfant au Commissariat ; mais, en vraie femme du peuple, elle répond qu'elle ira déclarer sa trouvaille, mais que l'enfant ne restera pas sans mère. Elle a déjà une fille, ce petit garçon lui fera le couple.

Au troisième acte, qui se passe le soir du même jour, nous sommes chez *Lalïe*. Elle attend son mari, qui doit revenir de la houillère. Elle n'est pas sans un peu d'inquiétude, la bonne femme ! Que dira son homme quand il saura que la famille possède un nouveau rejeton ? Une bouche de plus à nourrir, cela compte dans un ménage de mineur ! Elle le sait bon, cependant ; elle a confiance. Mais voilà bien d'une autre mésaventure ! Elle a perdu son porte-monnaie, sans doute en faisant le trajet jusque chez le commissaire !

Marie, alors, survient. Elle a trouvé l'objet perdu et le rapporte, heureuse de voir l'intérieur où son fils est appelé à vivre.

Blanc arrive à son tour : Lalle lui conte la nouvelle qui est loin de lui déplaire : garçon et fille, ce sera le souhait d'un roi !

Nous avons sauté vingt ans, lorsque la toile se lève sur le quatrième acte.

L'enfant trouvé a embrassé la profession de musicien. Il fait ses études à l'étranger. Au lever du rideau, nous voyons *Blanc*, tout interdit d'une dépêche qu'il vient de recevoir : son fils adoptif l'informe qu'il a bien réussi son examen, qu'il a le premier prix d'instrument et qu'il arrive à cinq heures. *Blanc*, en faisant part de cette nouvelle à sa fille Lucie, lui apprend qu'André n'est pas son frère.

Lucie est tout heureuse de cet aveu, car elle aime André. Elle racontera la chose à Marie, la vraie mère d'André, qui reste maintenant avec les parents adoptifs de son fils. Au retour d'André, on l'instruira des incidents qui ont accompagné sa naissance. Lui aussi aime Lucie et de frère et sœur, les enfants deviendront mari et femme.

Cette pièce est bien écrite. Le wallon est fort pur, les vers coulent de source et le dialogue est bien mouvementé.

Signalons, cependant deux hiatus qui auront échappé à l'auteur :

Et on crâne cou éco !

et à la dernière page, dernier vers :

Honneur au travail et à l'honnêteté.

L'auteur doit éviter, cependant, un défaut grave

qui dépare son œuvre : la recherche d'effets scéniques en dehors de l'action. Il est évident que l'orage qui éclate, au premier acte, n'a été placé là par l'auteur que pour pouvoir faire agiter une platine en zinc ! Et *Blanc* qui chante les joies du mariage avec accompagnement de coups de tonnerre ! Alors qu'instinctivement, pendant l'orage, on parle bas.

C'est également pour chercher à empoigner le public que l'auteur fait mourir Myin en prononçant le nom de sa femme ; mais cela est du clinquant et non de l'or pur.

Un homme qui vient encore de faire des réflexions sur la façon dont d'autres jouent aux cartes, qui répond à Marie lui disant que son souper est prêt : je suis content, car je me sens en appétit et puis qui meurt de consomption, en prononçant le nom de sa femme, quelques minutes après, cela n'est pas naturel. On meurt subitement d'une attaque d'apoplexie ou de la rupture d'un anévrisme ; mais la mort de Myin n'est pas naturelle et on ne l'a introduite que pour faire une fin d'acte accompagnée de trémolos à l'orchestre.

Le dramaturge aurait dû comprendre que son œuvre était suffisamment poignante par elle-même, sans qu'il eût besoin de recourir à ces vieux mots et à ces trucs démodés.

Cette phrase, entre autres, se reproduit à plusieurs reprises : *Sauvé ! Merci, mon Dieu ! merci !* et je crains fort qu'au lieu de l'émotion que l'auteur en attend pour les auditeurs, elle ne suscite le rire ; car

cette phrase a été, avec *Où suis-je ?* parodiée bien souvent !

Disons, pour finir, et ceci est une impression toute personnelle, que nous n'aimons pas le dénouement amené par l'auteur. Cette jeune fille, toute heureuse d'apprendre que le jeune homme près duquel elle a vécu vingt ans, comme une sœur, n'est pas son frère, et qui déclare immédiatement qu'elle l'aime et qu'elle croit qu'il en sera de même de son faux parent, nous semble bien près d'avoir éprouvé un amour incestueux. La pièce gagnerait aussi de valeur, pensons-nous, si l'auteur pouvait des 2^e et 3^e actes, qui sont assez maigres, n'en faire qu'un seul.

Ses restrictions faites, comme nous l'avons dit, la pièce a de grands mérites et le jury décide de lui accorder un second prix.

Les membres du Jury :

Ch. DEFRECHEUX,

l. DORY

et Ch. GOTHIER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 11 mai 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. Le billet cacheté accompagnant la pièce couronnée a fait connaître que M. Léon Pirsoul, de Namur est l'auteur de cette pièce intitulée : *L'enfant trouvé*. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

L'ÈFANT TROVÈ

PICE ÈN QUATRE AKE EN VERS

PAR

Léon PIRSOUL.

DEVISE :

Li malheùr d'onque fai l' bonheùr di l'aute.

COMPOSITION DÈ L' PICE.

Prumî ake :

LI CABARÈT D'A MYIN.

Deusainme ake:

L'ABANDON D' L'ÈFANT.

Trosainme ake :

ÈMON L' BRAVE LALIE.

Quatraînme ake :

20 ANS APRÈS.

Li prumî ake si passe en 1878; li 2^e et l' 3^e en 1875; li 4^e en 1895.

Tote l'affaire si passe à Nameur.

PERSONNAGE :

LALIE, marchande di légume	28 an.
TITINE, vie marchande di légume	55 »
BATISSE PIRAUX, LI BLANC, ouvi houyeux.	80 »
MARIE, mesquène d'à cabarèt d'à Myin.	24 »
LUCIE, fèye d'à Blanc.	21 »
HENRI GILSON, employé, galant d'à Marie	25 »
ALPHONSE, si camarâde.	25 »
ZIRÉ, machinisse au ch'min d' fièr.	27 »
MYIN DUBOIS, cabar'ti.	60 »
ANDRÉ, fi d'à Marie; (l'èfant trové), artisse.	21 »
FÉLICE, plafonneux, pratique d'à Myin	40 »
ZANTE, peinte, pratique d'à Myin.	85 »
LOUIS, sèrwi, pratique d'à Myin	40 »
Gamin	12 »
Bèveux, one agent d' police, deux sôlèye, des passant, des madame, et des gamin.	

Personnage de prumi ake :

MARIE, sièrveuse do cabarèt	24 an.
MIYIN DUBOIS, cabar'ü	60 »
HENRI GILSON, employé d' notaire	25 »
ALPHONSE, si camarade	25 »
ZIRÉ, machinisse au ch'min d' fier.	27 »
BATISSE PIRAUX, LI BLANC, houyeux.	30 »
FÉLICE, plafonneux	40 »
ZANTE, peinte.	35 »
LOUIS, sèrwi	40 »
Des Monsieur.	

Costume : MARIE, on bia d' vantrain blanc, bèlle et prôpe, foirt gaie; MYIN, tènue d'intérieur, on tricotté, l'air abattu, vix et poite li doux; HENRI, bin prôpe, costume di monsieur; ALPHONSE, bin prôpe; ZIRÉ, ablemint et calotte do ch'min d' fier, i poite li doux; BATISSE, mettu comme li dimègne; FÉLICE, d'vantrain, calotte dauborée dit chausse; ZANTE, blouse di peinte; LOUIS, court saurot, one miètte mannèt.

Li scène si passe par on londi dins l' cabarèt d'a Myin en 1873.

Li théâtre riprésinte on cabarèt bin ètèrtinu; uche au fond, uche à droite et à gauche fond; comptoir à droite au prumi plan, ètagère; trois tauve, tchèyalres par ci par là; affiche à l' muràye, one situve di cabarèt.

LI CABARÈT D'A MIYIN.

AKK I.

Au lèver do rideau, Marie poite des pinte sur on plateau au trois homme qui sont à l'tauve do fond; à l'tauve di dvant à gauche si trouve Félice, Louis et deux ôte jouant aux caute. Miyin è st-stampé à leu droite et waite jouer. Zante lit l'gazette à l'tauve di droite; les cia do fond causent-nu èchonne; li lampe, qui pind au mitant do plafond, è-st-allumée; on jône monsieur è-st-au comptoir, causant avou Marie.

Scène I.

MIYIN, MARIE, FÉLICE, LOUIS, ZANTE *et des bèveu.*

LOUIS (*i jouent-nu aux caute*).

Si j' rinterre mi p'tit roi, sûr qu'is estalnnent capotte,
Mais nos gangnans tot l' malme, Marie, sièrvos des gotte.

MARIE (*riv'nant au comptoir*).

Tot d' suite les homme !

FÉLICE (*d'mandant aux aute*).

Mais quoi, è-c' qui nos jouans co ?

DEUZÈME JOUEU.

Jouans sept ligne tot fou !

MARIE (*dins l' comptoir*).

È-c' des gotte po tortos ?

PRUMI JOUEU (*machant*).

Non, cher pitit crèton, por mi fau mètte one pinte
Et l' principal di tot ni vos fioz nin rattinde !

MARIE (*apprêtant l' tournée*).

Tot d' suite vos auroz ça !

(*On Monsieur interre va au comptoir ad'lé l' prunt Monsieur.*)

DEUXÈME JOUEU (*waittant s' jeu*).

Passe !

LOUIS (*waittant s' jeu*).

Et mi, ji n' sé quoi ?

(*A Dubois.*)

Et vos, qu'è-c' qui vos chonne, qui fau-t-i fer Dubois ?

MIYIN (*waittant deux jeu*).

Bin mi, ji n' freuve nin tant, ji risquéereuve one couye,
Mais vos froz sûr vosse ligne; c'è bin rare quand ji m' brouye.

FÉLICE (*mouais tapant-là s' jeu*).

S' on vou jouer comme ça, mi ji n' va nin pus lon !...
Tot à l'heure nos pièdrans jusqu'à noste pantalon !
Miyin waite tos les jeu, pousse Louis po qu' i vòye,
È-c' jusse ça ?

MIYIN (*riv'nant à droite*).

Ji comprend, ça vou dire qui j'èvòye !

MARIE (*appoirtant l' tournée*).

Les homme, voci vos gotte !

(*Les dèveu do fond s'ortens-nu.*)

MIYIN (*allant à Zante, aux joueu*).

Mèttans qui j' n'a rin dit.

Ji n' fai nin ça por mau, j' pinseuve vos fer plaigi !

LOUIS (*à Miyin*).

Ohi, Félice è mouais pace qu' i sin qu' va co piède !

(*I jouent-nu.*)

MIYIN (*à Zante on Monsieur vou carrèssi Marie*).

Et qui nouvelle don Zante, qu'è-c' qu'on dit su l' gazette ?

ZANTE (*mèttant l' gazette su l' tauve*).

Oh ! Miyin, gn'a rin d' rare, todis l' même tos les joû ;
Des crime, des accidint.

PRUMI JOURU (*jouant*).

Co cinq ligne n's èstans foû !

MIYIN (*à Marie*).

Marie, donnez-m' one pinte et toi don Zante, qu'è boisse ?

ZANTE.

Marie, donnez-m' one pinte di vle bire namuroise.
A propôs, gn'a Dupont qui vint di m' raconter,
Qui t' maujonne è-st-à vinte et qu' t'alleuve nos quitter ?

MIYIN (*anoyeux*).

Ohi, Zante, c'è bin l' vrai ji m' ritire des affaire ;
Et quand ji songe poquoi, ji n' sé m' passer qu' dè braire.
(Marie siève les deux pinte ; Myin r'soùve ses oûye avou on noir mouchot.)

LOUIS (*à ses camarâde*).

Bèvans nosse gotte, vos aute ?
(I bèvent-nu.)

ZANTE.

Ohi, c'è malhèieux

On a tortos ses pône !

MIYIN.

N's èstafne si bin nos deux...
Durant bintôt trinte an qui nos viqualne èchonne,
Jamais l' queuewe d'on ramage, car elle esteuve trop bonne !
(Les Monsieur do comptoir sôrtent-nu, Marie les rêmoine.)

FÉLICE.

Nos n'avans pus qu'one ligne et gn'a l' croûye qu'è-st-au trô ;
Ni rians pus, messieu, là qu'i toûne des carreau !

MIYIN (*les lârme aux ôûye*).

Nin co su hiût joû d' tîmps, l' brave feumme esteuve êvôye...
Ji so bin malhèreux, j'irè bintôt l' rivôye !
Vos m' là tot seu su l' terre ?

(*Marie sôrte pa l' comptoir.*)

ZANTE (*po l' consoler*).

Ni vos disbauchîz nin,
Gn'a vramint pont d'avance di vos fer tant d' chagrin.

MIYIN.

C' qui vos m' dijoz c'è l' vrai, mais du moins ji m' solage
Quand ji pou causer d' lèye, et ji r'trouve do corage.

FÉLICE (*monais, si lèvant*).

Oh ! c' coup-ci, c'è trop foirt !... piède avou roi garni !

PRUMI JOUEU (*riyant*).

Gn'aveuve pont d' pont dins l' jeu.

LOUIS.

Nè rin n' s'avans fini,
A c'ste heûre nos p'lans bin boire !

(*Is vont au comptoir.*)

Scène II.

LES MÊME et BATISSE.

BLANC (*intrant*).

Salut, la compagnie !

TORTOS.

Ah ! Blanc.

(*On orage passe, on étind ploûre et tonné; il allume tîmps in tîmps.*)

BLANC (*gaie*).

Allons Miyin, donnez-nos l' gotte ?

MIVIN (*criant*).

Marie !...

(*Marie rinterre.*)

Sièrvos vit'mint des gotte.

LOUIS.

Et bin, commint va-t-i ?

BLANC.

A la douce frère Louis, mais n' fai nin bia sôrti.

(*I allume.*)

I tonne, i ploû à r'lache, c'è l' momint d' mètte ses botte.

ZANTE.

Ohi, c'è-st-on tims d' chin !

BLANC.

Mais mi, ji fais ribotte,

Ji so gaie aujourd'hu, ji rote à l' pleuve au vint !

PRUMI JOUEU.

A l'honneur di qué saint ?

(*I tonne.*)

BLANC.

Ça n' m'arrive nin sovint,

Mais, si ji fai l' ribotte, por mi c'è-st-on joû d' fièsse ;

Si ça dure cor one miètte, ji pièdrè vramint l' tièsse !

Sèm'di ji m'a marié ?... bèvans... à vote santé !...

ZANTE.

Bin, là l' prumère novelle !

(*I allume.*)

TORTOS (*lèvans l' vèrre*).

Po vosse prospérité !

BLANC.

Si marier, c'è laid jeu, car on s' brouye co quène fîye,

Mais quand vos chèvoz bin, c'è-st-on bia joû dins l' vîye.

(*I tonne.*)

MYIN.

Ah ! Batisse c'è bin l' vrai, mi j'aureuve donné m' song,
Tote mi vie po m' chère feumme.

BLANC.

Faut qui j' chante one chanson !

On a tant causé su l' mariage
Et mostré tos les p'tits défaut.
Maugré ça, ji n' piède nin corage,
Car mi p'tite feumme è comme i fau.
Elle è-st-honnête et travayeuse,
Deux qualité rare po l' momint.
Ossi, ji saurai l' rinde heureüse,
Jè li frè todis s' contint'mint.

RÉFRAIN.

Ci sèrè l' paradis su l' tèrre
Ji so binauche rin qu' dè l' waitt;
Li bonheur c'è-st-one grande affaire, } *bis.*
Nos nos voirans todis volt !

Ah ! j'èl pou dire franch'mint, c'è-st-one bin brave bauchelle
Et c' qui n' gâte nin l'affaire, c'è qu'elle è-st-assez belle.

(*l allume.*)

LOUIS.

Allons, tant mieux Batisse, toi qu'è-st-on brave ovri
Ji so binauche po t' même car tè l'a bin gangnè.

BLANC.

Merci, cher camarade !

(*A Marie.*)

Fèye, rimplichoz les vèrre.

(*Aux auts.*)

Ohi, ji n' so qu'ovri, qu'one grumiote dissus l' terre,
Ji n'a po tote fôrtuno qui m' corage et mes brès,
Ci n'è qui pa s' travail qui l'ovri parvèrè !

(*On étind cor one miètte tonner.*)

ZANTE.

Ça c'è bin l' vrai va, Blanc.

LOUIS.

A vote santé, Batisse !

BLANC (*aux homme*).

È-c' qui vos v'noz tortos, nos frans mon Mitisse.

(*Is èvont.*)

Jusqu'à pus taurd, Miyin !

MIYIN (*su l'uche, i waite one miètte*).

Ohi !

Scène III.

MIYIN et MARIE.

MARIE (*allant coire les vèrre di d'sus les tauve*).

Qué brave garçon,

I cause tot ossi bin qu' Monsieur Henri Gilson !

(*Surprise.*)

Tènoz, commint s' fai-t-i, volà qu'il è chlge heùre

Et qui n'euche nin co v'nu ? Sûr qui verrè d' ta l'heùre.....

(*Elle sôrte pa l' drolte; i tonne cor one miètte.*)

MIYIN (*rié'nant*).

Qué tims, todis qué tims. C'è-st-à n' oisu sôrti;

I plou jamais parèye, gn'a Mouse va co grochi.

(*Réfléchichant.*)

Oh ! Batisse è marié ! bin ji n' m'è douteuve wère,

Portant on s' voi sovint li pus drole di l'histoire !

Ah !... ji croi qui l' commère qu'a seû li scamoter

Sèrè todis heureùse, elle pou bin s'è vanter.

MARIE (*rintrant*).

Miyin s' vos v'loz mougnt, gn'a voste soper qu'è prête !

MIYIN (*en-s-y allant*).

C'è ça m' fèye, ji m'y va ! Ji sin qui m' gozi grètte.
(*I sôrie pa l' droite.*)

Scène IV.

MARIE.

MARIE (*tote seule; waittant ènn' aller Miyin*).

Miyin n' viqu'rè pus wère, il èva tot douc'mint,
Dispôye qui s' feumme è moite on voi bin qu'i distin.
(*Elle rimèt tot à place et r'frotte les taupes.*)
Brave homme, ji m'è fai mau, car il è vramint m' père.
Si ji n' l'aveuve nin ieu, j'aureuve quène flye misère !
Ji sôrteuve di l'hospice quand j'a v'nu m' présinter,
Ji n'esteuve qu'one éfant nin trop foite di santé.
Quand il a seu m' mâlheur, qui j'esteuve ôrpheline
I m'a vite accepté po sièrvu s' bonne Cathrine.
J'esteuve vramint leu fèye. Ji les vèyeuve vol'tt,
J'aureuve fait tot por zèls, j' m'aureuve sacrifici.
Volà d'abôrd onze an, qui j' so-st-à leu service,
Si n'a-st-i qu' tos bonheûr; mais volà c' qu'è l' pus trisse,
Cathrine su hiût joû d' tîmps a-st-i foû di c' monde-ci ?
Alôrs, l' tristesse è v'neuve, pupon d' bonheûr vaici...
Comme one plante qu'è malade, Miyin lai baler l' tièsse
I rattind après l' moirt comme on jône rattind l' fièsse ?
Mais mi, què va-j' div'nu ? faureuve m'ènne occuper...
Po ça, ji sé foirt bin qui j' poureuve mi marier;
Ziré mi voureuve bin, mais volà ji préfère,
Monsieur Henri Gilson, employé d'on notaire.
(*Gâte.*)
I vin m' vòye tos les joû et, ça m' saisi vramint
Qui n'euhe nin co passé ? Quène flye à cause do tîmps
Qui n'aurait seu sôrti... Choûte ?... on cause su l' pavée...
(*Rintrant dins s' comptoir.*)

Scène V.

MARIE, HENRI, ALPHONSE.

(Is inteurent-nu li dos l' prumî, i r'serrent-nu leu parapli.)

HENRI *(intranf).*

C' n'è pus ploûre, c'è widî.

ALPHONSE *(riyant).*

Gn'a les vanne sont lèvée ?

MARIE *(à paurt).*

C'è li !

HENRI *(v'nant à Marie et li donnant l' mouain).*

Bonsoir Marie ! Ça va-t-i todîs bin !

MARIE *(gaie).*

Ohi, monsieur Henri.

ALPHONSE *(moquant, adlé l' comptoir).*

Et les amour, ça prind ?

MARIE.

Ça prind foirt bin, monsieur ! Qu'è-c' qui vos allez prinde,
Qu'è-c' qui j' pou vos sièrvu ?

ALPHONSE *(v'nant à gauche).*

Mi ji m' va boire one pinte.

HENRI.

Mi sièrvoz-m' on cognac; mèttoz-è onque por vos.

MARIE.

Vos estoz bin aimabe.

(Apprêtant l' toårnée.)

HENRI *(à Alphonse, à paurt).*

Cours t'assîte et lais-nos,

J'a deux mot à li dire ?

ALPHONSE (*bas à Henri*).

Vos p'loz fer, camarade,
Ji m' va lire li gazette !

(*A paurt.*)

Ji choutrè l' couyonnâde !

MARIE (*sièrvant*).

Messieu, voci vos vèrre.

ALPHONSE (*moquant*).

A vote santé, crèton !

Pitit ange des amour !...

(*I choque et va à l' tauve gauche.*)

MARIE (*riyant*).

Oh ! mon Dieu, qué doux nom !...

HENRI (*adlè Marie*).

Alphonse ni cang'rè nin, car fau todis qu'i riye !
Mais, qui nouvelle vaici ?

MARIE.

Todis l' même !

HENRI.

Chère Mariye,
Vos m' pardonn'roz, nèdon, d'awoi stl si taurdu ;
Ji n'aureuve vramint seu v'nu, pus timpe aujourd'hu !

ALPHONSE (*à paurt*).

Ça j'él croi, d'pôye deux heûre nos èstans mon Toinette.
Nos amusaîne les fèye tot causant d'amourette !

MARIE.

Vosse bèsogne vos rit'neuve ?

HENRI.

Ohi, ça presse bramint ;
C'è comme on fait exprès, tot l' monde fai s' testamint !

ALPHONSE (*à paurt*).

I li frè l' cinq ossi t'te à l'heure ?

MARIE.

C'è qui j' pinseuve

Qui l' timps...

HENRI.

Ci n'è nin co po l' timps qui j' rèscul'reuve;
Po v'nu d'lé vos Marie, ji pass'reuve dins do feu,
Ji n' sé nin ci qui j' freuve ?...

ALPHONSE (*à paurt*).

Henri, joue li grand jeu !...

Ça brûle ?...

MARIE.

È-c' qui c'è vrai ?

HENRI (*avou passion*).

Commint fau-t-i vos l' dire ?

Vos n' pinsez nin bin sûr qui j' vins vaici po rire.....

Oh ! non, ji vos rèspecte et ji vos voi voltl...

ALPHONSE (*à paurt*).

Wàye ! l'èfant fou dè l' berce, là l' gros mot qu'è lacht.....

HENRI.

Ohi, j' vos voi voltl, j'ènnè piède vramint l' tièsse,
Dispôye li jou qu' ji v's a vèyu, là, d'lé l' fègnèsse.
A c'ste heure, chaque coup qui j' passe, mes ouye vont là tot droit,
Ji croi todis v's y r'voûye !...

ALPHONSE (*à paurt*).

Il è tot l' même adroit.

MARIE (*heureuse*).

Si c'è l' vrai c' qui vos d'joz, ji sérè bin heureuse.

Ji doi v' dire one saquoi car mi ji so curieuse;

(*Sérieuse et l' fixant dins les ouye.*)

Bin vrai, vos v'loz m' marier ?

HENRI.

Ji n' l'a jamais catché !

ALPHONSE (*à part*).

Oh ! c'è ça, po s' cou-ci gn'a l' pèchon qu'a bèché.....

(*Il s' lève et va podré vèye pa l' fègnèsse.*)

MARIE.

Alôrs ji m' fiye à vos.

ALPHONSE (*à zèle*).

Gn'a l' pluie è-st-arrétée ?

(*Il s'ôte à l' cost, à gauche.*)

MARIE.

Woit, ji vos vois volté, ji sins m' cœur qui toctée,
Ji sins bin qu' c'è l'amour, l'amour qui j'a por vos.

HENRI.

Ji vos r'merci Marie, des parole qui vos d'joz.

(*Avou feu.*)

Vos m' rindoz l' pus heureux, qu'on pou trouver su l' terre !
Pusqui j' sé vos pinsée, mi ji n' saurais nin m' taire,
Fau qui j' diye tot à fait, tot c' qui s' passe didins m' cœur.
Marie, mi chère Marie, ci n'è qu' vos qu' fait m' bonheur,
Ci n'è qu' por vos qui j' vique ! Vraimint tote li journée
Ji vos r'voi d'avant mes ouye, vos estoz m' seule pinsée.

MARIE (*heureuse*).

Henri, qu' vos estoz bon ?...

HENRI (*il t'nant les mouain*).

Si ji n' vos vèyeuve pus,
Ji vos l' jure divant vos, j'aim'reuve ottant moru !
Volà bin l' feu d' l'amour qui vos avoz fait prinde
Et qui n' distindrè nin, po ça n'uchlèz pont d' crainte.

MARIE (*heureuse*).

Comme vos m' rindoz binauche, comme mi cœur è contint...
Ah ! ji vos aime ossi déjà dispôye longtims ?

HENRI.

Ji n' oiseuve nin pinser d'ètinde one chòse parèye,
Tos vos doux mot sont là, d'mèré dins mes orèye ?
(Alphonse rintèrrs.)

MIVIN (*dins l' coulèsse*).

Marie, v'noz deux minute ?

MARIE (*à Henri*).

Tot d' suite ji va riv'nu !
(*Elle s'ôte pa l' droite.*)

Scène VI.

HENRI, ALPHONSE.

HENRI (*l' s'èvant*).

Ohi ! ji vos rattind.

ALPHONSE (*riv'nant do fond*).

Qui nouvelle, è-c' conv'nu ?
L'affaire è-st-elle baclée ?

HENRI (*fiant l' loûr*).

Diquoi... don ?... quène affaire ?...

ALPHONSE (*moquant*).

Parait qu' ça n' va nin mau ! On n' saveuve vos fer taire ?
Pauve feumme elle è dins l' bonne ? Pinse-t-elle qu'on va l' marier...
Elle pourè bin rattinde, elle a l' timps d' chamosser ?

HENRI (*sérieux*).

Non Alphonse, t'è trompé ! Ji n' so pus du tout l' même,
Cit-cile jè l' vois volté ?

ALPHONSE (*moquant*).

T'è l' trouve bonne comme dè l' crème

HENRI.

C'è-st one brave bauchelle, qu'a des bellè qualité.

ALPHONSE (*s'èpoirtant*).

Tote les feumme, c'è les même?... Lais-l' bin là su l' costé !...
L'amour c'è des bièstrie, ça n'amoinne qui l' misère,
On s' va foute dins l' pènin pinsant qu'on va-y-èsse clère....
Choute-mu, suis mes conseil. Ti voirè qu' j'a raison ?

HENRI (*tièsse bache*).

Non, ça c'è-st-impossibe....

ALPHONSE (*v'lant l' rimostrer*).

Mais toi, qu'è bia garçon,
Qui n'è nin l' prumî v'nu, puis qu'a cor one belle place,
Commint c' qui ça s' pou fer qui t'è co si bonasse ?
Allons, causans franch'mint ?

HENRI.

Ji so pris, jè l' sins bin !

Ji n' pou pus m'è disfer...

ALPHONSE (*mouais*).

Bin, fau-t-èsse on gamin ...
On vrai pâpâ laulau?... Volu prinde one mesquène ?
Bin j'ireuve co pus vite mi pinde à l' bardaquène....
Mesquène di cabaret, qu' tot l' monde vint rabressî,
Les jône tot comme les vîx tortos vont l' caressî ?...

HENRI (*r'lèvant l' tièsse*).

Alphonse, ci n'è nin l' vrai, c't'èlle cile elle è-st-honnête.

ALPHONSE (*v'lant l' fer comprinde*).

Comme les aute, jusqu'aux gn'gno?... Ji sé qu'elle n'è niu laide,
Mais là m' façon d' pinsée : c'è-st-on bia p'tit boquet,
On s' dèrang'reuve co bin, po sayt dè l'awê ?
Mais, quand c'è po s' marier c'è-st-one aute paire di manche
Faut bin waittî c' qu'on prind car avou l' tims ça cange...
Puis nos estans trop jône; amusans-nos todis,
Nos r'grett'rans nosse jône tims; ritin bin ci qui j' di ?

Fians danner les bauchelle, racontans l'zi des craque
Et quand on tint l' pigeon vite au fèrant qu'on l' flaque.....
Allons, cause ?

HENRI (*pensif*).

Ji n' sé quoi ?... Taijans-nos, là qu'elle vint ?

Scène VII.

LES MÊME et MARIE.

MARIE (*rintrant*).

Vo-m' ci d'jà, ji rarrive.

ALPHONSE (*à Henri*).

Ni n'mèrans pus longtims ?

HENRI.

Non, nos 'nne allans !

(*À Marie.*)

Marie, avant d' quitter l' maujonne

Fau qui j' vos d'mande one chòse.

(*Alphonse va dins l' fond.*)

MARIE.

Diquoi ?

HENRI (*doux*).

Vos qu'è si bonne,

Vos n' mè l' refus'roz nin. Vos d'mand'roz po sòrti,

Di d'ci dins one bonne heure, ji sèrè su l' marchi !

MARIE (*saisie*).

C'è-st-one chòse impossible...

HENRI.

Nonna !

MARIE (*balsinant*).

Commint m'y prinde ?

HENRI (*prêt à 'nne aller*).

Fioz tot c' qui vos pouroz, mi j'irè vos rattinde...

ALPHONSE (*dins l' fond, à paurt*).

Qu'è-c' qui m' chipotte co là ?

MARIE (*qui n' sé quoi*).

C'è qui.....

HENRI.

Surtout ni manquez nin ?

Fioz-c' qui vos p'loz,

MARIE.

C'è deur, ci qui vos v'loz.....

Scène VIII.

LES MÊME et ZIRÉ.

ZIRÉ (*intrant*).

Bonsoir mèssieu !

TORTOS.

Bonsoir.

ZIRÉ (*à l' tauve di gauche, pirdant l' gasette*).

Marie, on vèrre di blre ?

HENRI (*à Ziré*).

È-c' qu'i plou co, monsieur ?

(*Marie è dins l' comptoir.*)

ZIRÉ (*sèch'mint*).

Ça n' vau nin l' potnne dè l' dire.

HENRI (*à Alphonse*).

D'abôrd nos ènne frans. È-c' qu'on è prête, vailà ?

MARIE (*poirtant l' pinte à Ziré*).

Volà Ziré ?

ALPHONSE.

Ohi, j' transi...

MARIE (*ri'v'nant*).

Vos 'nne allez d'jà ?

ALPHONSE (*à Marie*).

N's allans vòuye les bauchelle,

(*A Henri.*)

N'è-c' nin l' vrai, camaràde ?

On a tant do plaiji d' fer croire des couyonnàde !...

HENRI (*ènn' allant*).

Ohi ; jusqu'à pus taurd.

Marie les rémoine, puis Henri li di bas en fiant des signe.)

C'è bin conv'nu, nèdonc ?

Por à hiût heure ?

MARIE (*fiant signe qu'ohi*).

Ohi !...

(*I sòrtent-nu, Marie va su l'uche et waitte.*)

Scène IX.

ZIRÉ et MARIE.

ZIRÉ (*l' gazette è l' mouain*).

C'ste homme-là n' m'annonce rin d' bon !

MARIE (*ri'v'nant rêfléchichant à paurt*).

Ohi, mais, po sòrti, j'aurè bin malaugte !

(*V'nant dins s' comptoir.*)

ZIRÉ (*à paurt*).

Li sènne què l'attrap'rè, sèrè co bin logie.....

(*A Marie.*)

Bin, Marie, qui nouvelle, ça va-t-i comme on vou ?

MARIE (*r'lavant des vèrre*).

Tot douc'mint là, Ziré. On fai tot çu qu'on pou !

L'orage è-st-i passé ?

ZIRÉ.

Gn'a co saquant nûlée,
Mais j' croi qu' c'è tot po ça ! C'è-st-one fameuse soirée.
Cang'mint d' conversation, fau qu' ji d'mande one saquoi ?
Avoz... rêflèchi po..... c' qui j'a d'mandé ?...

MARIE (*fiant l' loûr, rilavant*).

Diquoi ?

ZIRÉ (*gêné*).

Bin, vos savez bin, donc, po l'affaire.... do mariage.

MARIE (*si rappèlant*).

Ah ! ohi, ji comprend !... Non, Ziré ...

ZIRÉ (*anoyeux*).

C'è damage !

Car ji vos voi volt !... Ji chercheuve po v' mette bin.

MARIE (*douce*).

Ji sé qu' vos estoz bon, mais là, malhèreus'mint,
Ji n' so pus maisse di m' cœur, ji n' pou rin vos promette...

ZIRÉ (*triste*).

Ah ! ji comprend seul'mint poquoi v's estîz si frette,
Poquoi vos n'avez nin choûté tos mes doux mot.....
One aute aveuve passé !... A c'ste heûre, mi ji so d' trop !...

MARIE (*po l'arrêter*).

Mais vos n' compirdoz nin ?...

ZIRÉ.

Sia, ji sé c' qui s' passe.

Volà d'jà saquant joû qui c'ste affaire-là m' tracasse.....
Ji m'intèresse di vos, comme si v's estîz mi-éfant

MARIE.

Mais, Ziré...

ZIRÉ.

Choutez-m' bin, ji vou dire tot portant ?
Vosse cœur n'è pus d'à vos ?

MARIE.

C'è l' vrai, ji vos l' cofesse

ZIRÉ.

Mais l'homme qui vos l'a pris, ois'rtz bin dire qui è-ce ?

MARIE.

C'è...

ZIRÉ.

Ah ! ni d'joz nin s' nom, ji n'èl sé qui trop bin ;
Il esteuve co vaici, gn'a nin cor on momint ?
C'è-st-on bia jône monsieur, qui vos a tourné l' tièsse...
I sé bin çu qu'i fai, car ci n'è nin one bièsse !...

MARIE (*à part*).

C' qui l' jalous'rie fai dire ?

ZIRÉ.

Rit'noz bin c' qui j' vos di,
I vos promettè tot, li bonheûr po todîs,
Li mariage, tot c' qu'on vou, mais si pus grande inviye,
C'è d' vos prinde on momint, çu qui gât'rè vosse viye....

MARIE.

Mais vos v' mèttoz dins l' tièsse totès bêtise, Ziré ;
Avant qui vos n'intréche, i m' jureuve di m' marier !

ZIRÉ.

Fau bin qui faiye comme ça, qui vos promette des chose,
I vos catch'rè les spène, ni vos l'rè vûuye qui l' rôse.
Ji sé bin c' qui c'è d' ça, car mi, j'aveuve one soû
Qu'è moite gn'a nin longtîmps pusqui ji poite co l' doû,
Qui s'aveuve lèyl prinde tot comme ji vos l'explique.
Li père di s' pæuve éfant a vite quitté l' Belgique,

Putôt qui d' marier m' soû !... Volà c' qu'on voi sovint.
Des jône homme sins cœur qui tappe-nu l'honneur au vint...
Waitîz bin c' qui vos floz, car on coup l' farce jouée
C'è bin fini, trop taurd di dire : « j'a-stî trompée ! »

MARIE.

Ziré, ji comprind bin tote vos bonnès raison,
Mais ji crois bin qu' Henri n' freuve nin parèye action !

ZIRÉ.

Qui l' bon Diè l' vôte, l'av'nir nos dirè qué nouvelle !...
Ji vos a rêspecté comme one bin brave bauchelle,
Ji vos vèyeuve voltî, ji v'leuve fer voste bonheur.
Mais pusqui vos n' p'loz nin, ni foirciz nin vosse cœur !
(I boî s' pinte et pays.)

MARIE.

Ça m' fai dè l' pousse por vos, qui v'leuve mi rinde heureuse
Ji m' sovaire d' vos si pus taurd j' so malheureuse.....

ZIRÉ (*ênne allant*).

Marie, rêfléchichoîz !.....

(D'lé l'uche.)

Vos avoz co do tîmps,

I n'è nin co trop taurd !....

(I sôrt.)

Scène X.

MARIE.

MARIE (*tote seule*).

(Li sâvant.)

J'y song'rè, n' craîndoz rin !

(Tote pinsive et doûc'mint.)

Portant, si d'jeuve li vrai, sereuve one chône terribè;
Henri qu' m'abandonn'reuve..... Non, non, c'è-st-impossibè ?
I m' dijeuve co t'te à l'heûre, qu'i n' viqueuve qui por mi,
Qu'i n' rattindeuve qu'one chône, li momint d' nos uni,

Qu'i n' sèreuve bin heureux, qui quand n' sèraïne échonne...
C'è bin l'amour qui cause, dijoz qu'è c' qui vos chonne ?
Ziré qui m' voi vol'tt, voi l' dangt tot costé.
C'è malhèreux por li, mais qu'è-c' qui j' pou-z-i fer ?
Li cœur ni s' commande nin ; quand i cause fau qu'on rote
Si ji n'a nin Henri, ji croi qu' ji d'vairè sotte !...
(*Il sonne en quart d'heure.*)
Volà l' quart di hiût heûre ! Il è timps dè sòrti...
Commint va-j' fer, mon Dieu, faurè-t-i co minti !...
Ji n' oise nin-z-è causer, j'a peu qui n' mi questionne
Mi qui n'èva jamais, qui n' bouge nin dè l' maujonne....
Là qu'i vin justumint ?...

Scène XI.

MIYIN et MARIE.

(*Musique en sourdine po les deux scène finale.*)

MIYIN (*interre tot douc'mint, l'air foirt abattu et s' lai chair
sur one chàyère*).

MARIE (*allant à li*).

Miyin, qu'è-c' qui v's avoz ?

MIYIN (*lent'mint*).

Ji n' so nin bin dins m' pia.

MARIE.

Ça m' fai dè l' poïne por vos.

(*A paurt.*)

Ois'rè-j' bin li causer....

MIYIN.

Vos sèrroz, savoz, m' fèye,

Mi j'ènne trè coucht, ji sin qui j'a sommèye !

(*Il s'lève et vou 'nne aller.*)

MARIE (*à paurt*).

Voci l' momint d' causer !

(*A Miyin.*)

Miyin !

MIYIN (*si r'tournant*).

Quoi, qu'è-c' qui gn'a ?

MARIE (*tot près d' lu*).

Bin choutez, vos savoz c'è bin rare quand j'èva,
J'alme mia d'mèrer vaici ?

MIYIN.

Po ça, v's èstoz gintiye ?

MARIE (*douce*).

Pou-j' bin sòrti one miètte ?...

MIYIN (*saisi*).

Poquoi fer, don Marie ?

MARIE (*à paurt*).

Qu'è-c' qu'i fau qui j' li die ? Quoi li raconter ?... Ah !

(*Tot cherchant.*)

J' vins d'apprinde pa. . Ziré, qui... l' fèye d'à..... Dòre Balhat
È su l' point dè moru.... ji voureuve l'aller vòuye.

MIYIN.

Ci c'è po ça, j' vou bin ; mais surtout n' fioz qui l' vòuye.

MARIE (*binauche, à paurt*).

Ji so tot l' même sauvée !

MIYIN (*à Marie*).

Ji n' mi sin nin trop bin

J'aureuve peu qui..... quéne flye....

(*I va s'assise divant li stove.*)

MARIE.

Ji n' taug'rè wère, Miyin !

Por aviè les nouve heùre ou po hiùt heùre et d'mée...

MIYIN (*l' coupant*).

Nin pus taurd, savoz ?

MARIE.

Non, non, ji sèrè rintrée !

(*A paurt.*)

Quéne flye qui j'aureuve frèd, ji m' va prinde mi mouchoi.

(*Elle li prind d'lé l'comptoir, li met su s' dos, elle quitte si d'vantrain ; puis sérieuse.*)

Ji n' sé s' c'è-st-one idée, mais m' cœur bat cran'mint roid...

MIYIN (*à li-même*).

Comme ji m' sin div'nu flauwe, ji n' tin pus su mes patte.

MARIE (*pinsive*).

Ji n' sé si j' doi 'nne aller ?...

MIYIN.

È-c' qui j' sèreuve malåde ?

MARIE (*quittant s' mouchoi*).

Non !... non, ji n'irè nin !... mi d'voir mi r'tin vaici...

MIYIN (*à Marie*).

Vos sèrroz bin les uche, et les fignièsse ossi !

(*Waitant Marie, qui pinse.*)

Eh ! bin, n'è 'nne allez nin ? Vollà d'abòrd hiût heûre ;

Si vos rattindoz co, vos 'nne froz nin t'te à l'heûre !

MARIE (*rimèttant s' mouchoi sins l' sawoi*).

(*A paurt.*)

Henri, m' rattind j' so sûre !...

(*Waitant Miyin.*)

Si s' douteuve où c' qui j' va.....

(*I sonne hiût heûre, satsie.*)

Hiût heûre !... Henri..... Henri !....

(*Allant d'lé Miyin.*)

Miyin... ji... ji... m'èva ! ..

(*Elle cour érôye pa l' fond.*)

Scène XII.

MIYIN.

MIYIN (*tot seu, après on momint*).

Gn'a l' lampe qu'èva douc'mint, gn'a pus wère di pètrole.

(*Réfléchichant one myèuse.*)

Qu'è-e' qui Marie aureuve, i m' chonne qu'elle è tote drole ?

(I s' lève d'on randon.)

Là qui j'y songe seul'mint, ni m'a-t-elle... nin trompé...
I m'chonne qu'elle trônneuve tote, quand elle m'a v'nu d'mander
L' permission po sôrti....

(I s' rassid en disant :)

Non, ci n'è nin c' qui j' pinse !...

*(Comme tot-à-l'heure on ètind ploûre, i tonne todis pus foirt puis il allume;
ensin on deusème orage qui passe.)*

(Miytn choûtant.)

Tènoz... qu'è-c' qui j'ètind ?... C'è l'orage qui r'commence !...

(I allume on gros coâ, i s' lève.)

Ji m'èva... ji so mau... ji n' saureuve pus d'mèrer...

Ji m' va monter couchi... ji sèrè mia dins m' lét !...

(I tonne.)

(I èva tot doûc'mint todis pus accablé.)

Mon Dieu, comme ji d'vins drole .. ji plée dissus mes jambe...

È-c' qui j'aurè co l' foice di monter jusqu'à m' chambe ?....

(Il allume, i tonne, li lampe distint causu.)

(Miytn tot piêrdu.)

Ah !... ji stoffe... ji n' voi pus... mes oûye sont tot brouyi...

Mi voix... divin trop flauwe..... ji n' saureuve pus crif.....

(I chai à l' terre comme one masse.)

Ah !.....

(Si r'lèvant sur on brès.)

Ji so bin jondu...

(Il arrache tot c' qu'il a su s' poitrine.)

Comme ji souffe dè l' poitrine...

C'è tot, l'heure è sonnée... ji vos r'trouve, chère Cath'rine !....

(I r'chai po l' bon.)

RIDEAU.

|

|

Personnage do deuzème ake :

LALIE, feumme do Blanc, marchande di légume 28 an.
TITINE, vie marchande di légume. 35 »
MARIE, ancienne mèsquénne 36 »
HENRI JILSON, employé 27 »
ALPHONSE, si camarade 27 »
One agent d' police.
Des madame, passant, soûlée, gamin.

Li scène si passe su l' marché des jotte, au comminc'mint di l'hivier 1875.

Costume : LALIE et TITINE, habiemint prôpe di marchande di légume; MARIE, habile pauvreteus'mint et tote en noir, l'air malåde; HENRI, minape, costume tot rapé; ALPHONSE, bin prôpe comme au prumi ake; AGENT, en t'nue.

Li théâtre riprésinte li marché des jotte; dins l' fond à droite et à gauche, si trouve one tauve avou des légume dissus; des banse autoû des tauve. Au mitant de l' place on perron; à gauche, au prumi plan, intrée d'on cabarèt; à droite au prumi plan, intrée d'one reuwe, astoc l'église Saint-J'han. Au fond à gauche et à droite intrée d'one reuwe.

L'ABANDON D' L'ÈFANT !

AKÉ II.

Au lèver do rideau, Titine et Lalie sont d'lé leu tauve; tims in tims passe des gins et tote sôrte di chòse qui pou passer su les reuwe; one madame marchande des légume.

Scène I.

LALIE, TITINE, *one Madame, Passant.*

(Lalie, adlé s' tauve soffêlle dins s' covet po fer rallumer s' feu.)

TITINE (*à l' Madame*).

Allons, pirdoz-les !

MADAME (*v'lant 'nne aller*).

Non, c'è trop chère.

TITINE.

C'è po rin !

LALIE (*dè l' Madame, tot sofflant, à paurt*).

Bon Diè, ça fai l' madame, ça n'a nin deux skèlin !

MADAME (*s'arrêtant*).

Po quinze cense les deux botte !

TITINE.

Pirdoz-les, malaujle !

Vos m' fioz téll'mint causer, qui j'è so tote naujle.

(Li Madame, pàye et 'nnè va.)

A vote service Madame !

(Madame sôrte.)

Scène II.

LALIE, TITINE, *Passant, Agent, Gamin.*

LALIE.

Qui c' qui c'è, donc c' feumme-là ?

TITINE.

J' n'èl connais nin d' pus qu' vos !

(V'nant d'lé Lalie.)

Quéne chicoteuse c'è ça.

LALIE.

Elle marchande dissus tot.

(Des gins passent-nu.)

TITINE.

Tot à fait cosse trop chère.

Faleuve tos mes poria po d'ix cense po li plaire. .

Ci n'è pus comme dins l' tims !

LALIE.

Ah ! l' commerce è chèyu !

TITINE.

Et on crâne coup èco ! Car mi, j'a d'jà vèyu

Vinte sur one seule journée cinq ou ch'ix berwèttée !

Mais qué vindage alòrs !... Vosse vie matante Citée

Pou v's è dire one saquoi.

(Des gins passent-nu.)

LALIE.

Ji sé bin qui d'vint taurd,

Qui c' n'è pus wère li tims qu'on gangneuve tant des caur.

A c'ste heùre faut grètter deur !

TITINE.

Ah ! c'è bin l' vrai, va, m' fèye.

Scène III.

LES MÊME, Gamin et des soûlées.

(Des gins, vont autoû des tauve d'à Lalle et Titine; deux soûlées vègnent-nu d' droite, des gamin les suturent-nu en les fiant dâmnner.)

PRUMÈRE SOULÉE.

Gn'a m' feumme qui m'a quitté, pasqui j'aîme bin l' botèye,
Mais mi, ji m' va vinde tot...

(On gamin li attache on papî à s' dos et l' sache pa l' pal tot, tos les aute si moquent-nu d' zêls.)

(Si toûrnant sur les gamin.)

T'te à l'heûre !... sacrè... gamin ?...

DEUZÈME SOULÉE (aux gamin).

Si vos n' futoz nin l' camp, vos sauroz po combi !...

(On Monstieu passe adlé zêls.)

N'è-c'-t-i nin l' vrai monsieur ?...

(I passe tot vite sins l' waitt.)

PRUMÈRE SOULÉE (à s' camarâde).

Vins, n's frans boire li gotte ?

DEUZÈME SOULÉE.

Wèsse qui n's estans vaici ?...

(Les gamin vont cor autoû d' zêls; one agent parat, les gamin courent-nu évoye.)

PRUMÈRE SOULÉE.

Bin su l' marchi des jotte !

(Is interrent-nu au cabaret à gauche.)

Scène IV.

LALLE et TITINE.

TITINE (riv'nant do fond gauche).

Lalle, c'è d'abôrd tot po l' marchi !... Qui fai frêd ?

LALIE.

Mi, c'è m' dèraine samolne.

(Bricolant dans s' covet.)

Ah ! qué mannèt covet...

C'è qu'i n' chauffe nin du tout; c'è l' vrai, savoz, Titine;
Ji n' sé au monde di Dieu, ci qu' l'a dins l' capotine ?

TITINE.

Nos trans mon Chitna boire one jatte di cafeu,

Vos pidroz vosse covet nos l' r'mèttans do feu....

(Elles sortent-nu à gauche.)

Scène V.

HENRI.

HENRI.

(Il arrive di droite, tot seu, tot ptusif, habitté pauvreteus'mint.)

Les tims sont bin cangl !... j'a bin fait des biestré,
J'è fais co po l' momint; c' qui m' tracasse c'è Marie !
Jè l'a vèyu volté, mais tot passe même l'amour...
Il arrive des momint qu'on attrape tortos s' tour.
Elle a ieu l' sinque ossi, mais ça m' richait su l' tièsse
Et ji vois bin à c'ste heùre, qui j' n'a-st-l qu'one vraie bièsse...
Mi jè l'a rindu mére et j'a v'lu m'è disfer,
Car, quand j'a connu l' faute, ji n' l'a pus v'lu marier !...
Et v'là d'jà d' ça, deux an... ji n'a pus sté tranquille,
(Des gamin vègnent-nu doùc'mint voler des carotte à l' banse d'à Lalle.)
Elle vineuve mi trover dins tos les coin dè l' ville;
Elle mi r'clameuve des caur po-z-èlèver l'èfant !...
Et mi po l' continter j' l' tappeuve saquant franc...
Alphonse aveuve raison, qui n'a-j' suit ses consèye ?...
Mais non, j'esteuve aveule !... Tot l' monde vou fer parèye !...
C'è quand il è trop taurd qu'on r'grette li tims passé,
On chai si téll'mint bas qu'on n' sé pus s' ramasser !

J'a tot d'suite cangl' d'vle, ji n' so pus qu'one canâye,
Ji boi comme on trau d' terre et ji r'cherche les batâye.
J'enne a si téll'mint fait qu' mes parint m'ont chessi
Et s'ils avalnent oisu, j' croi qu' m'auraient bin r'noyî...
A c'ste heûre, ji n' travaye pus; j'a stî chessi pa m' maisse,
Pasqui j'aveuve volé saquant franc foû di s' caisse !...
J'èl oise bin dire mi même, ji n' f'rè jamais rin d' bon...
Ji n'a qu'one chòse à fer, d' m'ègagî po l' légion !...
*(I va po'nne aller pa l' gauche, Alphonse interre; Lalie et Titine rivègnent-nu
à leu tauve et des gins vont d'lé zèls.)*

Scène VI.

HENRI, ALPHONSE, LALIE, TITINE, gins.

ALPHONSE (*li rèscontrant*).

Tins, quî volà !...

(Saisi.)

Henri !...

(Allant à li.)

Qué nouvelle ?

HENRI (*gêné*).

Ça n' va wère.....

(A paurt.)

I m' va r'clamer les caur qui j' li doi ?...

ALPHONSE.

Vie histoire ?

(A paurt, en l' waitant.)

Il è tot l' même minabe...

HENRI (*tièsse bâchie*).

C' n'è pus wère li bon timps,

Quand n's avaine tant d' plaiji...

ALPHONSE.

Mais, c'è pace qui t'vou bin
Si t'è pauve et minabe, ça ci n'è qui di t'fauté,
Ti bonheur è croulé comme on vrai chèstia d'caute...
T'aveuve one si bonne place, des bons parint...

HENRI (*tièssse bâchê*).

C'è l'vrai.

ALPHONSE.

Qui t'vèyafne volt comme li purnale di leu-z-ouye !
A c'ste heure, i t'ont chèssé, car ti n'è...

HENRI (*r'lèvant l' tièssse*).

Qu'one arsouye...

ALPHONSE.

Portant, gn'a cor on r'méde ?

HENRI.

On r'méde, disse ?.. li quéque donc ?

ALPHONSE.

Marier Marie...

HENRI.

Jamais !...

ALPHONSE.

Poquoi ?

HENRI.

Pace qui j' di non !

Ji sé qu'ji n' fai nin bin, mais ji n' cange nin d'idée.

ALPHONSE.

Portant c'è-st-one grande faute qui d'mande d'èssse réparée ?
Ah ! si t' m'aveuve chouté !

HENRI (*embêtté*).

C'è bon, n' causans pus d' ça !

Ji sé bin c' qui j' doi fer ! j'a m' tiesse comme on' saya !

ALPHONSE

Et po mes vingt franc, donc, faurè-t-i co rattinde ?...

HENRI (*r'tournant ses poches*).

Faurè bin, camarade, ji n' saureuve nin les rinde !

ALPHONSE (*à paurt*).

Nin one vie cense sur li..... fau qui j' ll die deux mot.

(*A Henri.*)

Intrans one miètte vaici !

(*Is interrent-nu au cabarèt, gauche.*)

Scène VII.

LALIE et TITINE.

LALIE (*à Titine*).

C'è l' vrai, c'è comme vos d'joz !...

(*One Madame va d'lé Laïte.*)

Qui d'mandez, donc, Madame ?

MADAME.

On kilog d' chicorée !

LALIE.

Tot d' suite vos auroz ça !

(*Elle li siève.*)

Vos sèroz bin pèsée.....

Scène VIII.

LES MÊME et MARIE.

MARIE.

(*Arrive di droite, avant-scène, tassant, poirtant one èfant su ses brès.*)

Ji n' sé ci qui j' doi fer.... et portant, faurè bin,

Ah ! pauve pitit èfant, li qui n' si doute di rin !...

Li qui j' voi si volté, mi seul bonheur su l' tère,
Faurè m'è séparer... car ji n' viqu'rè pus wère....
Mon Dieu, qu'è-c' qu'i d'vèrè si j' mour à l'hospitau ?
On l' mètrè dins l'hospice, quène fle i toun'rè mau...

(Sospirant.)

Ah ! comme li vie è deur... comme j'aurai sti punte,
Ci n'è qu'on misèrabe qu'aurè v'nu gâter m' vie...
Apuis l' moirt d'à Miyin qu'a v'nu tot boul'verser...
Ji n' saureuve quausu dire tot c' qui j'a traversé !
Les parole d'à Ziré sont présinte à m' mémoire,
Si j'èl aveuve chouté ?... mais, ji n'èl v'leuve nin croire.
C'pendant j'a sti trompée !... trompée par on vaurin....
Qui m'a volé mi-honneur et traité comme on chin !
Ji fieuve mau j'èl sé bin, j'esteuve one miyètte coupabe,
Mais ji n' saveuve nin co, di d'quoi l'homme è capabe...

(On étind l'orgue di l'église Saint-Jean qui va.)

Ji so bin décidée, fau qu' j'abandonne mi-êfant...
Portant mi-amour por li divin todis pus grand...
C'è mau çu qui j' va fer, mais qui l' bon Diè m' pardonne
C'è l' misère qui m'oblige car mi ji so trop bonne !...

(A-st-êfant.)

Avant d' nos séparer, fau qu' j'adresse au bon Diè,
Mes dairènès prière....

(Choûtant l'orgue.)

L'èglîche è là, tot près...

(Elle va à droite, avant-scène.)

Scène IX.

TITINE, LALIE, HENRI, ALPHONSE.

LALIE (à Titine).

Là qu' j'a d'abôrd vindu tot c' qui j'aveuve su m' tauve.
Di d'ci dins dîx minute, ji r'mètrè tot dins m' cauve !

TITINE.

C'è cor one bonne journée, ji n' mi plain nin non plus.

LALIE (*waitant*).

Vos n'avez pus grand chòse !

TITINE.

Saquant tièsse di cabu !

Nos irans nos r'chandi et n' boirans cor one jatte !

(Elles sortent-nu pa l' reuwe do fond gauche, Henri et Alphonse sortent-nu do cabaret.)

ALPHONSE.

Ainsi, c'è-st-inutile ?...

HENRI.

Ohi, j' l'a dit tot-rate,

Et po n'importè quoi, persòne ni m' frè cangi ?

Jè va 'nne aller po l' France et j'irè m'ègagi...

ALPHONSE.

Eh ! bin, tant pire por toi... ji voit qu' gn'a pont d'avance,

Di t' fer comprinde raison ! Ji t' fai cadeau d' mes sence,

Ji t' sohaite bon voyage...

(Li donnant l' morain.)

HENRI.

Merci !

ALPHONSE.

Mais, t'aurè deur

Et ti r'grett'rè sovint ti vîx pays d' Nameur...

(Henri d'mêre tièsse baché, Alphonse vou 'nne aller pa l' droite avant-scène et voit arriver Marie ; i rèscole saist et dit au public.)

Marie, avou-st-èfant !... oh !... l'affaire si complique ?...

(I cour évôye pa l' fond à droite.)

Scène X.

HENRI, MARIE.

(Marie, rabrèssé si t'èfant et n' rimarque nin Henri qui waitte à l' terre tot pinsif.)

HENRI.

Di d'ci dins vingt-d' quatre heure, j'aurè quitté l' Belgique...

Ji n'a pont d'fcaur sur mi, faurè fer l' vòye à pfd !

(Décidé.)

Ji n' rescule nin po ça !... j' so prête... j'a mes papl !...

(I vou 'nne aller, mais i r'marque Marie, il è saisi.)

Quoi ?... Marie...

MARIE *(saisie)*.

Oh ! Henri... c'è l' bon Diè qui l'avôye...

HENRI *(à paurt, en s' risachant)*.

Commint c' qui j' va m'y prinde, po 'nne aller sins m' fer vòye?..

(I vou 'nne aller douc'mint.)

MARIE *(s'avançant)*.

Henri ?

HENRI *(s'arrêtant)*.

Wàye, ji so pris...

(I bache li tièss.)

MARIE *(d'lé li)*.

Choutez-m' on seul momint...

HENRI *(embêté)*.

Eh ! bin quoi, qu'è- c' qu'i fau ?... Aye, qu'on s' dispêche vit'mint...

MARIE.

Si ji m' trouve su vosse vòye, c'è l' hazard qui m' amoïne,

Ji n' vos a pus vèyu dispeuye bin des samoïne ?...

C'pendant ji songe à vos...

HENRI *(lèvant les spale)*.

Volà todis s' chanson...

MARIE.

Ji so binauge di vos r'vòye, por one èsplication,

Et puis, po v' rappèler tote vos bèllès promèsse...

(Suppliante.)

Henri, ji so malåde, ji plée dizo l' faiblesse ;

Si j' vineuve à moru, qui d'vèreuve nosse pitit ?

(I n' bouge ntn, ni di rtm.)

Vos n' dijoz rin, portant, c'è vosse song, c'è vosse fi !...

HENRI (*comme on s'approche*).

Oh ! c'è c' qui ji n' sé nin !...

MARIE.

Taijoz vos, malhonnête ?

N'è d'joz pus des parèye, car li bon Diè v's awaite...
Si ji n' so pus honnête, ci n'a stf qui par vos,
Vos seul, qui m'a trompé, qui m'a promettu tot...
V' savîz bin c' qui vos filz, vos l'avez su l' consiince,
Et l' bon Diè tin des vège bramint pus grande qu'on n' pinse...
Quand j'esteuve mon Miyin, vos n' causîz wère comme ça ?
Vos n' viqulz qui por mi, mais... ci n'è pus c' timps-là...
Li faute è faite, c'è tot... ji n' so qu'one malhèreuse !...
Quand ji passe dins les reuwe, ji so vramint honteuse.
Tot ça, c'è cause di vos !... Vos p'loz tot réparer,
Si vos choutez vosse cœur, vos pourroz nos sauver...
Ji rattind vos parole !

HENRI (*embêté*).

Po m' nêyî dins l' misère,

Jamais !...

MARIE (*rêculant, saisie*).

Henri !... c'è tot !... Ci coup-ci ji voi clére !
Vos n'estoz qu'on vrai lâche !

HENRI (*levant les spalle*).

Ci n'è nin do novia !...

Avoz d'abôrd fini ?

MARIE (*s'eschauffant*).

Vos n'estoz qu'on bouria....

Waît, vos n'valoz nin co l' boquet d' coide po vos pinde !...

(*Waltant et éfant et l' rabrêssant.*)

Pauve éfant !...

HENRI (*li waitant su l' costê, mais ni plèyant nin*).'

Ji m'èva, ji n' vou pus rin ètinde
Car ji m' sin tot r'moué !...

(*I sène vite pa l' droite.*)

MARIE (*rilèvant l' tièsse, li vèyant 'nne aller*).

Ni riv'noz jamais pus.....

Scène XI.

MARIE.

MARIE.

(*Elle è tote seule, i n' passe personne, riv'nant à l'avant-scène.*)

A c'ste heure, c'è fini, tot espoir è disparu.....
Pauve pitit innocint, vos n'avez puspont d' père,
Quéne fle dins saquant jou, vos n'auroz pus vosse mère...
(*Elle brat.*)

Mais, mon Dieu, quand ji songe poquoi ji so vaici,
Ji frum'jle, ji trônne tote !...

(*Elle va vèye di tos les costê.*)

Ji n' voi persòne par-ci,

Profitans do momint...

(*Elle avance dins l' fond, waitant todis autoû d' lèye, elle découvre si-t-èfant.*)

Jè l' va mette là, dins l' banse...

(*Elle riwaite si-t-èfant et l' rabrèsse.*)

Faut qui j' vos abandonne, por mi liquéne souffrance...

(*Allant tot près, puis riv'nant cor en l' rabrèssant, waitant autoû d' lèye.*)

Ji vos quitte, chér èfant, mais si j' pou co viquer,
Ji sèrè todis là, po rach'ter c' qui j' va fer !

(*L' rabrèssant.*)

Chér pitit ange, adieu !...

(*Elle li met vite dins one des banse d' à Lalle ; on fait du brât dins l' cabarèt, les soûlées sont poussées à l'huche, Marie en les vèyant cour vite évoye pa l' fond droite.*)

Scène XII.

Les deux soulée, gins, LALIE, TITINE.

(Li prumère soulée è déjà assez long et n' di rin, i waitte si camaråde, qu'è foirt soû et qui s'arrête devant l'uche do cabarèt.)

DEUZÈME SOULÉE (*mostrant l' pougne au cabarèt*).

Vos auroz d' mes nouvelle,

Sâle mannet cabar'ti !...

(Li prumère soulée vint l' sacht po l' brès mais l'aute si r'toûne diarus.)

Vas-è, pourichinelle,

Ti n'è qu'on vrai gamin ; si ji m' choutreuve jamais,

(Des gins vègnent-nu les voye.)

T'aureuve one fameuse danse ; ji n' sé quî qui m' tin...

PRUMÈRE SOULÉE.

Mais,

Faureuve sawoi po ça !... C'è qui gn'a co persônnne,

Qu'a seu l' batte, là, c'ti-ci...

DEUZÈME SOULÉE.

Comme on chèt ji t' sitrônne...

PRUMÈRE SOULÉE.

Bin saye, si ti t' sin homme !

DEUZÈME SOULÉE (*i l'apougne*).

Attin, j' t'èl va mostrer...

(I s' battent-nu, si d'churent-nu et vont culbuter d'lé les banse d'à Lalie ; les gins sont d'lé zèls.)

LALIE (*en è r'sachant onque*).

Hai là, c'è bon comme ça, t'èl va tot dischurer...

DEUZÈME SOULÉE (*allant à droite*).

Canaye, ji n' ll fleuve rin...

PRUMÈRE SOULÉE (*devant l' pougne, allant à gauche*).

Ji t' sipiereuve les patte...

TITINE.

Allez-r'zè d'lé vosse feumme...

PRUMÈRE SOULÉE (*mouat*).

Mi, ji n' so nin one gatte...

LALIE.

Non, mais o' n'è nin bin fer, dè batte one homme qu'è soû,
Vos divrlz-t'èsse honteux...

PRUMÈRE SOULÉE.

C'è d'jà po l' troizème coû...

Nérin, nos nos r'voirans...

*(I va pa l' droite, avant-scène et l'autre va comme i pou pa l' droite do fond;
les gins l' waitte-nu 'nne aller.)*

Scène XIII.

LES MÊME, *sauv les DEUX SOULÉE, puis ONE AGENT.*

ONE GINS (*qui waitte*).

Il ènne a 'ne belle di chique...

LALIE (*adlé sèls; Marie vin s'mostrer à l' coine dè l' reuve di droite
avant-scène, waitte su l' place*).

C'è-st-one saquoi d' bin laid, one homme qui boi do chnique.

TITINE.

Ji plain les malhèreuse qu'ont des homme comme ci-t-là;
Volà d'abôrd onze heure.

LALIE (*allant à s' tauve*).

Ji m' va r'mette mes banstia...

*(Elle ramasse des banse di d'sus l' costé; les gins rient-nu d' voye li soulée;
Lalie prend l' banse arou l' éfant.)*

MARIE (*à paurt, qui waitte*).

Qu'è-c' qui l' brave feumme va dire, quand...

LALIE (*saisie, waittant l' banse*).

Titine, vin one miètte....

MARIE (*trônnante*).

Qu'è-c' qui va-t-arriver...

(*Elle waitte todus.*)

TITINE.

Poquoi ?

(*Elle vin avou des gins.*)

LALIE.

Waitte dins m' bans'lette,

Ci qui j' vin dè trover; c'è-st-on bia gros mouchoi...

(*Lévant l' banse.*)

Comme li banse è pèsante....

TITINE.

Qu'è-ce ça por one saquoi ?

(*Elle disfait one miètte li mouchoi, i waittent-nu tortos.*)

TORTOS (*saisi*).

One éfant !...

(*Lalle li prend.*)

TITINE.

È-c' qu'i vique ?...

ONE GINS.

Què-c' qui c'è qu' l'a v'nu mette ?...

MARIE (*trônnante*).

Persónne ni m'a vèyu !

LALIE (*l'éfant dins ses brès*).

Il è cor à l' fachette...

Commint c' qui gn'a des mère qu'aband'nu leu-z-éfant ? ..

MARIE (*à paurt*).

S' elle saveuve mes raison...

LALIE (*li rabrèssant*).

Et mi qui les aime tant...

TITINE.

I faut n'awoi pont d' cœur...

LALIE.

Et vramint pont d'entraye...

Po fer des ake parèye; faut-esse co d' pus qu' canaye...

MARIE (*cachant s' visage*).

C' qu'i fau qui j'ètinde dire...

LALIE (*mostrant l'èfant*).

Waitlz l' bia p'tit mouchon.

ONE GINS.

I pinse vòuye si moman !

MARIE (*si t'nant à poinne*).

Comme ji souffe !...

LALIE.

T'a raison !

Pusqui jè l'a trové, jè l' rèpoite è l' maujonne

Avou mi p'tite Lucie, i s'amus'ront èchonne...

A c'ste heure j'a deux èfant...

MARIE (*lèvant les brès au ciél*).

Sauvé !... mon Diu, merci...

(*One agent d' police interre bon-s-è rold di gauche et vin d'lé les gins.*)

AGENT D' POLICE.

J'arrive au grand galop !... parai qu'on s' ba vaici ?

ONE GINS (*riant*).

On s'a battu, v'loz dire ?...

ONE AUTE (*à pawrt*).

Quand l' bataye è bin hiôte,
On voi seul'mint l' police !

AGENT.

Mais...

LALIE.

Là bin dix minute...

TITINE (*moqueuse*).

I n' v'laine nin vos rattinde, vos d'mèrîz trop longtîmps !

AGENT (*veux*).

Ji n' so nin tos costé !... Puis çoci n' vos r'garde nin...
Et pont d' rassemblement !...

(*I pousse les gins.*)

ONE GINS.

Mais gn'a cor one affaire ?

AGENT.

Quoi ?

LALIE (*mostrant l'enfant*).

Là c' qui j' vin d' trover, là, dins m' vie banse d'onzère.

AGENT (*saisi, perdant s' calpin*).

One enfant... mais quand ça ?

(*Marie si r'mosterre à droite, saisie en vèyant l'Agent d' police.*)

MARIE.

Li police !

LALIE (*l'agent s'crit*).

Bin choutez :

Ji r'metteuve tote mes banse et j'alleuve èraller
Quand, sins m'attinde à rin, ji r'marque on bia mouchoi.
Ji crie après Titine, j' trôneuve, ji n' sé poquoi !

Ji sache li banse d'lé mi, ji sins qu'elle è pèsante
J' prind l' mouchoi, j' voi l'èfant !... alors j'esteuve trônante

L'AGENT (*qu'à écrit tot l' tîmps*).

Bin c'è-st-one saquoi d' drole !... Personne n'a rin vèyu ?

TORTOS.

Personne !...

AGENT (*à Lalie*).

D'abord nosse dame, avou mi faurè v'nu !

LALIE

Monsieur, gn'a nin dangl' pusqui l'èfant j' l'aurdée.

AGENT.

Fau qu' vos v'noche au bureau.

LALIE.

Mais pourquoi ?... quéne idée ?

Li pauve pitit éfant, mi jè l' voi d'jà volté...

MARIE (*heureuse*).

C'è l' bon Diè qu' m'a guidé ..

LALIE.

Ji n' sé trop l' riwaiti

Ji n' pou pus m'è disfer ?

AGENT.

Fau v'nu d'lé l' commissaire,
L'èfant n'è nin d'à vos, faut v'nu gn'a pont d'affaire;
Si personne n'èl riclame, on pourrè vos l' lèyi...

TITINE (*à Lalie*).

Lalie, va jusqu'à là, po l' police fau plèyi !
Ji r'mettrè tes banstia !

LALIE (*si décidant, à l'Agent*).

Bin vinoz, ji so prête.

ONE GINS.

Madame, ci qu' vos floz-là mèrite bin qu'on l' répète,
V's avoz l' cœur bin placé, vos floz l' pus belle action !...

TORTOS.

C'è bin l' vrai.

MARIE (*rifrottant ses oûye*).

Quéne brave feumme !

AGENT (*à Lalie*).

Vos froz l' déclaration

Puis vos r'vèroz ?

LALIE.

C'è bien !

(*I sôrtent-nu.*)

GINS.

On l' saurai vite è l' ville !

(*Tos les ctos qui sont en scène vont jusqu'au fond do théâtre en moîn'rant Lalie
qui va pa l' reuwe droite do fond ; Marie en les vèyant 'nne aller avance su
l' place et suti doûc'mint les gins en djiant :*)

MARIE.

Ji sé qu'i sèrè bin, ji pou moru tranquille !

RIDEAU.

Personnage do troisième ake :

LALIE, femme do Blanc, marchande di légume 28 an.
TITINE, vie marchande di légume. 35 "
MARIE, ancienne mesquenne 26 "
BATISSE LI BLANC, ovri houyeu. 32 "
Deux p'tits éfant à l'fachette.

Li scène si passe dins l'chambe d'à Lalie, li même jou qu'au deuzème ake
à 7 heùre à l'nait.

Costume : LALIE, tènue di moïnage prôpe; TITINE, comme au deuzème ake; MARIE,
comme au deuzème ake; BLANC, hably'mint d'travail di houyeu avou s'bidon,
p'tit bourgèron bleu.

Li théâtre riprésinte li chambe d'à Lalie, prôpe moïnage; uche au fond à gauche;
on buffet, fond à droite, chand'ler avou chandelle dissus l'buffet; one situe
à gauche avou one cheminée, des chàyère, tauve à droite, tot près one berce; uche
à droite, 2^e plan.

ÈMON L' BRAVE LALIE.

AKÈ III.

Au lever do rideau, Titine et Lalle sont en scène; Titine è-st-assise à gauche dè l' berce et Lalle à droite. Titine tin li p'tite Lucie su ses brès et joue avou; Lalle tin l'èfant trové et li donne à mougner; li lampe è-st-allumée, elle si trouve su l' tauve.

Scène I.

LALIE et TITINE.

TITINE (*elle chante et fait danser l'èfant*).

A dada
Sur lé ch'val dè son papa,
Il a tant mangé
Du blé
Qu'il est tout pèlé !...
Hioup !.. ta !.. ta !..

Oh ! li p'tite canâye va !

(*Elle li rabrèsse.*)

Fioz rizette à moman ?

LALIE (*elle donne à mougner au p'tit*).

Waitîz donc, comme i mougne, li pauve pitit èfant.

TITINE.

Comme i vos waite !

LALIE.

I m' fai des ouye, c'è-st-one affaire !

TITINE.

Mais, vos n' racontez nin, çu qu'a dit l' commissaire ?

LALIE.

Tin, ji n'y songeue nin ! J'a fait l' déposition
Di c' qui s'aveue passé. J'a d'mandé l' permission,
D'aurder l'êfant por mi, qui j' ll sièvreue di mère !

TITINE.

Et qu'a-t-on répondu ?

LALIE.

Li commissaire Rosére.

Di service au bureau, m'a promis qui freuve tot,
Tot o' qu'i sèreue possibe po qu' l'êfant seuye d'à nos,
Si di d'ci dins quinze joû. gn'a persónne quél' riclame,
L'êfant d'vairè nosse fi.

TITINE.

C'è quéne flye d'à 'ne grande dame ?

LALIE.

Mi ji n'a nin l'idée, o'è putôt d'à 'ne pauve gins !
Car, quand on waite les lagne, on voi qui ça n' tin nin.
I gn'a tant qu'ont misère, qui n'ont nin one seule crosse
Po nourri leu-z-êfant, qui traînnent-nu viès leu fosse !
Po n' nin les vouye moru, leu mère, qui les alme tant,
Les abandonne sovint à l' pitié des passants...

TITINE.

C'è bin l' vrai ! Li misère pousse à fer bin des chôse ;
Et quand on y songe bin, l' viy des pauve n'è nin rôse !

LALIE.

Et nos nos plaindans co nos aute maugré tot ça !
Nos d'vans r'merci l' bon Diè !

TITINE (*i sonne ? heûre*).

Là sept heûre, ji m'èrva !

(*Elle met l'êfant dins l' berce.*)

I fau bin qu' j'è r'vôye vouye qui novelle à m' moinage ;
(*Riv'nant.*)
Qu'è-c' qui Baptisse va dire quand i r'vèrè d' l'ovrage ?

LALIE.

Oh ! Baptisse m'approuv'rè, ji sé qu'il a bon cœur,
Por li, les p'tits éfant, c'è l' pus grand d' ses bonheur !
I d'mande tot-fér on fi.

TITINE (*ênne allant*).

Po fer l'cope avou l' fèye !
Et bin, vos 'nnè là onque !

LALIE (*waitant l'éfant*).

I m' chonne qu'il a sommèye !
Ji m'èl va r'mètte dins s' berce !
(*Elle li r'met.*)

TITINE.

Et mi ji m' va raller.
Allons, po jusqu'à d'moin !
(*Elle éva.*)

LALIE (*pirçant l' lampe*).

Taurgiz, ji m' va v' lumer.
(*Elle va l' lumer.*)

Scène II.

LALIE.

LALIE.

(*Quand elle rivin, elle waitie à ses cass'role su li stove, puis r'vin s'asste
à gauche de l' berce et bercéye.*)

Baptisse sèrè saisi quand j' li dirè l' novelle ;
Vollà passé sept heûre, ji so sûr qui distelle.
Li qui n' s'attind à rin, i sèrè bin surpris,
Quand jè li va mostrer qui nos avans on fi !

Au matin gn'aveuve rin, nos n'avaïne qui Lucie,
Por à l' nait quand i r'vin nosse famille è grochle !
C'è vite fer dè l' bèsogne... et portant c'è comme ça,
Nin co sur one journée vo-l-là div'nu papa !
Ji m' rafte qu'i rinterre !

(Elle se lève.)

Ji m' va mette les assiette

(Elle met l' tauve.)

Ji crois qui l' soupe è chaude, quittans-l' ju dè l' couviète
(Elle va à li stove et fai c' qu'elle di.)
C'è qui, po m' cher Baptisse, li qui j' voi si vol'ti,
J'alme bin d'esse todi prête, quène flye di m' fer brutt.
Mais, c'è l' mèyeu des homme ; gn'a bin wère di parèye
Et dire qu'i gn'enne a tant qui n' sont qui po l' botèye !...
Li travail et s' famille, volà ses grands plaiji.
Quand si journée è faite, qu'i sin qu'il è nauji,
I s'assid tot près d' mi, li s' gazette dilé l' tauve,
Ou joue avou li p'tite et li raconte des fauve !
Enfin ji n' di qu'one chôse, il è bon comme li poin ;
Ossi j'è so fine sottte et j'èl siève aux p'tits soin !

(One pèse.)

Tènoz, ji songe seul'mint, téll'mint qu' j'esteuve pressée,
Qui j' n'a nin co compté c' qui j'a fait su m' journée !

(Elle va à l'armoire coire si chena puis r'vin.)

Ji n' mi plain nin todis, j'a cor assez vindu !

(Elle waitte didins, puis tote saisie.)

Mais, commint ?... è-c' bin l' vrai !... Mon Dieu j'a tot pièrdu...
Mes live et m'porte-monnaie èstainnent didins m'grande poche...

(Elle sache foû on mouchoir roge.)

Dins m' chena gn'a pus rin !... gn'a pus qui m' mouchoir roge...
Ji m' va vite à l' vallée, dire qu'on waitte aux èfant,
Pace qu'i fau qui j'èvôye qui j'a 'ne saquoi d' pressant.
Alòrs, ji courrè vite dissus l' place dè l' Mannouye,
Ji n' frè vramint qu'one couse, ji courrai tote li vouye

(Elle vou 'nne aller, mais justumint on bouche à l'uche ; saisie elle rèscule.)

I m' chonne qu'on bouche ?... Entrez !

Scène III.

MARIE et LALIE.

MARIE (*entrant timid'mint*).

Bonsoir, Madame !

LALIE.

Bonsoir

I fai spais su l' montée, donc ?

MARIE.

Bin, cor assez noir !

Madame è-c' bin vaici, èmon Baptisse Delfosse ?

LALIE.

Ohi, poquoi ?

MARIE (*waitant l' berce*).

Pace qui...

LALIE (*saisie, tot d'on côû*).

Mon Dieu !... vos v'noz d'à l' fosse ?...

Baptisse..... sèreuve... toué ?...

MARIE (*vite, po l' rapaûgî*).

Non, j' vos rappoite çoci !

(*Elle li donne li grande bourse avou les caur et les lîve.*)

LALIE (*pîrdant l' bourse, tote saisie*).

Mes lîve et m' porte-monnaie !

(*Pîrdant l' moain d'à Marie.*)

Commint va-j' vos r'merci !

(*Après on momint.*)

Comme vos m'avez saisi, ji n' mi ra nin co tote !

C'è qui d'on côûp d' grisou, l' houyeu è vite capotte.

Commint c' qui v's avez seu qui l' bouse esteuve mi bin ?

MARIE.

C'è pas l' pus gros des lîve, gn'a vosse nom qu'è scrît d'dins.

Si j'aureuve aurdé tot, ji n' sèreuve nin pus riche.
Ji so pauve, j'el sé bin, mais j' gangne honnét'mint in' miche.

LALIE.

On voi qui v's estoz brave, ji vou vos r'compinser !

MARIE.

Oh ! madame !

LALIE.

Ji vou mi ! Vos n' vois'roz nin r'fuser.

MARIE (*à paurt*).

S' elle si douteuve jamais...

LALIE.

Ji va vaici, dins l' chambre

Et ji r'vin.

(*Elle s'orte à droite.*)

MARIE.

Fioz madame !...

Scène IV.

MARIE.

MARIE.

Ji trônne tote su mes jambe !

(*Elle walte autoû d' lèye, puis fixée li berce et choûte s' on n' fai pont d' brât.*)

Persônnne ni m' saureuve vouye... cher fi, v'noz dins mes brès !

Quéne fyle c'è l' dairin coûp, qui vosse mère vos voirè...

(*Elle va po prinde si fi, mais elle ditmeure tote salsie.*)

Qu'è-c' qui j' voi... deux èfant !... on direuve one germåle,

Mais, ji r'connais bin m' fi, mi cher binainmé Chåle.

(*Elle li prind dins ses brès et l' rabrèsse.*)

Ji n' pinseuve pus vos r'vouye, mais l' bon Diè n' l'a nin v'lu,

Comme par on coûp d' hasard ji vos r'voi aujourd'hu !

J'esteuve adlé Saint-Jean et ji voi v'nu l' police.

On èmoinne li brave feumme, l'agent sieuve si service;

Ji m'avancé d'lé les gins et ji voi dins l' couro
Comme one espèce di sache qu'esteuve cor assez gros...
Jè l' ramasse, j' waite didins... por mi c'estait l' richesse.
Alôrs, ji m' dimandeuve à qui ça pleuve bin esse ?
Ji m' risache su l' costé, ji r'waite cor on coûp d'dins
Et j' voi dins l' fond dè l' bouse one cope di p'tits calpin.
Ji prind l' pus gros des deux et j' vois scrî drî l' couviette
On nom : Madame Delfosse ; i gn'aveuve même one lette.
Quand j'a vèyu c' nom-là, mi coirps à tot r'moué,
C'esteuve li nom dè l' feumme qu'on v'neuve di rêmoinrner.
Ji v'neuve dè l'ètinde dire et j'a d'mandé st-adresse.
J'a v'nu dix cou dins l' reuwe, passant d'zo ses fègnesse,
Car ji n' oiseuve intrer ! Après bin des momint
Ji so tot l' même montée rinde ci qui n' mi vin nin !
En même tims,

(Elle s'itrint-st-éfant.)

Ji pou r'vouye li seul trésôr di m' vie.

Mi pauve pitit éfant, qu'avait l' mine si jolle !

(Elle li rabrêsse, puis dressant l'oreye.)

Merci, mon Dieu merci, di m' protéger tant qu' ça.

Rimettans-l' bin douc'mint, ji vin d'ètinde des pas !

(Elle li rabrêsse co et l' rime comme il esteuve.)

Scène V.

LALIE et MARIE.

LALIE (*avou des habîemint*).

Tènoz, pirdoz çoci !

MARIE.

Mais !...

LALIE.

Gn'a pont d' mais qui tègne,

Voci deux chautès cotte qui j' metteuve li dimègne.

Vos m'avez dit d' t'à-l'heure qui v's estîz pauve ?

MARIE.

Ohi,

Mais vos estoz trop bonne.

LALIE.

Non, non, pirdoz çoci !

Ji di qu'one telle action mèrite si rècompinse ;

Elle sèront bonne por vos, gn'a wère di diffèrince !

MARIE.

One rècompinse Madame, vos l' mèritez mia qu' mi,

Ji n'a quausu rin fai, po qu' vos m' traitèche ainsi !

Mais vos, c'è bin aute chòse !

(Elle watie li berce.)

LALIE.

Vos...

MARIE *(saisie, à pawrt)*.

Ji divreuve mi taire !...

LALIE.

Vos savez bin c' qui gn'a ?... Vos connichoiz l'affaire ?

MARIE *(èbarrassée)*.

Ohi !... j'esteuve d'lé Saint-Jean, des feumme.. m'ont dit tot !

LALIE *(on ètind monter)*.

Què di-st-on ?

MARIE.

Bin.....

LALIE *(choûtant)*.

On monte !... C'è m' boulomme, taijans-nos !...

Car i n'è sé co rin.

(Elle va viè l'uche.)

MARIE *(à pawrt, allant à droite)*.

Mon Dieu !

Scène VI.

MARIE, LALIE, BAPTISSE.

BAPTISSE.

(Il interre en chufflant, il è co tot mannèt, i met s' bidon su li cheminée.)

Bonsoir, Lalie.

LALIE *(riv'nant à l' berce)*.

Bonsoir, Baptisse !

BAPTISSE *(vèyant Marie)*.

Madame !

(Puis à Lalie tot quittant s' pal'tot.)

Li p'tite è-st-elle couchte ?

È-c' qu'elle tosse cor one myiète !

LALIE *(traînant)*.

Ohi !... mais

BAPTISSE *(saisi)*.

Mais diquoi ?

Sèreuve-t-elle .. par hazard... aureuve-t-elle... one saquoi ?

LALIE *(Baptisse vou s'avancê, Lalie l'arrête)*.

Ni vos saisichoz nin, gn'a...

BAPTISSE *(avançant malgré lèye)*.

Sia, ji vou vouye ?...

(Arrivé d'lé l' berce i n'oise pus avant.)

Mi pauve pitite Lucie !...

(I s' lance dissus.)

MARIE *(à paurt)*.

Ji voureuve iesse èvouye !

BAPTISSE *(divant l' berce, s'arrête saisi)*.

Qu'è-c' qui tot ça vou dire ?... Ji voi deux p'tits éfant ! .

Ji r'connais nosse pitite. . mais l'aute ?...

LALIE.

Ni d'joz nin tant ?

Ji m' va vos raconter tot c' qui concerne l'histoire,
C'è-st-one bin drole di chòse, ça ji vos prie dè l' croire.

BAPTISSE.

Ji vos choûte ?

MARIE (*qu'è gênée*).

Mais madame, ji va quène fyle géné,

Ji m'éva.

LALIE.

Dimérez donc brave feumme, dimérez ;
V' n'estoz nin d' trop vaici ! Volà c' qui gn'a Baptisse :
J'alleuve rimette mes banse didins l' cauve d'a Jilisse
Nos estaîinne si binauche, li vindage alleuve bin
I n'esteuve co qu'onze heûre et nos n'avaîinne pus rin.
Nos allans mon Chitna po boire nosse pitite jatte,
Quand nos sôrtans, ji vois deux homme qu'allainne si batte...

MARIE (*à paurt*).

Ji sins m' cœur qui sônne tot quand ji m' rissovint d' ça !

LALIE.

Tot en s'epougnant, i roulent-nu dins mes banstia...
Ji cours vite adlé m' tauve quène fyle qu'on n' m'è l'ècrasse.
Les deux homme bèroulaînnent dins les broûs, dins les basse
Tot s' donnant des côup d' pid, des côup d' pougne tot costé !
On les a séparé, car i s'aurainnent chetté !
Do tims qu'ils ènn' allainnent, mi ji r'metteuve mes banse
Mi dispéchant vit'mint, pusqui j'esteuve d'avance.
J'alleuve awoi fini, quand tot d'on côup ji voi
Dins l' fond d'one di mes banse one espèce di mouchoi ?
J'èl vou prinde, mais.....

MARIE (*à paurt*).

C'esteuve mi-éfant !...

LALIE.

Gn'aveuve aute chose....

C'esteuve...

BAPTISSE.

(Waitant l' berce.)

Li p'tit !

LALIE.

Tot jusse !... bia comme one pitite rôse !

Ni d'mandant qu'à viquer ! Vite, j'èl prind dins mes brès
Et jè li siève di mère...

MARIE.

L' bon Diè vos r'compins'rè !

LALIE.

Merci, madame ! Apuis comme one agent passeuve
Nos li avans dit tot et pusqu'on l'exigeuve,
J'a stî d'lé l' commissaire qui m'a co d'mandé tot.
Alòrs mi, j'a d'mandé po qu' l'èfant seuye d'à nos ?
Si persônne n'èl riçlame, i sèrè d' nosse famille...
Dijoz si j'a bin fait ?

BAPTISSE.

Ohi, t'noz vos tranquille
C'è-st-one charmante action qui vos avoz là fait...
I gn'a tant d' malhèreux su l' terre !

MARIE.

Ah ! c'è bin l' vrai !

BAPTISSE.

Et ji n' trouve rin d' pus bia, qui d' s'aidl l'onque à l'aute,
Mais par malheur à c'ste heûre, ci n'è pus wère li môde !
On fai chacun por li, tant pîre po l' cia qu'a foin,
Mais mi, po l' malhèreux ji paurtage todîs m' poin
Ji n' so nin riche portant !

(I prind l'èfant dins ses brès.)

MARIE (*à paurt*).

Si doi-t-esse on brave père !

LALIE (*à Baptisse*).

C'è-st-on bia p'tit garçon.

BAPTISSE (*li waitant*).

Cher éfant... v's estoz clére !

Tant qui j' sèrè su l' terre, j' frè c' qui j' pourè por vos,
Vos sèroz comme nosse fi !

MARIE (*à Baptisse*).

Qué bon cœur qui v's avoz ?

Et vos p'loz bin iesse sûr, si s' moman... v's èttindeuve
Qu'elle vos poitreuve dins s' cœur bènichant vosse belle œuve !

BAPTISSE (*à paurt*).

Ji n' sé nin si m'è l' chonne, j'a d'jà vèyu c' gins-là ?...
Mais où, ji n'è sé rin !...

LALIE.

Blanc, vos n' sauriz fer mia ;

Ji saveuve bin d'avance qui vos n' p'llz mau d' rin dire.

MARIE.

Portant, gn'a tant des homme qu'ont l' cœur deur comme li père.

(*À paurt.*)

Mi, ji sé c' qui c'enne è !...

BAPTISSE.

C'è l' vrai, gn'enne a bramint !

Et qui faient-nu moru leu pauve feumme di chagrin.

Ji ois'reuve bin wagi, ji so sûr qui j' gangn'reuve,

Qui l' éfant qui j' tin là, c'enne è cor one belle preuve.

Li mère s'enne a disfait putôt qu' dè l' vouye moru...

Ou bin tote li samolne li père rintreuve bèvu...

Ou quène fyle c'è l'èfant d'one malhèreuse bauchelle,
Qu'on galant a trompé !...

*(Marie, si lèyant aller, car elle esteuve tote drole au comminc'mint
dè l' tirade d'à Baptisse.)*

MARIE.

Mon Dieu !...

LALIE et BAPTISSE.

Tènoz, qu'a-t-elle ?

(Lalie cour vite tot près et Baptisse rimet l'èfant è l' berce.)

BAPTISSE (à Lalie).

Mais qui c' qui c'è c' feumme-là ?

LALIE (d'lé Marie).

Ji m' va vos l'espliquer.

MARIE (*rivint à lèye*).

C'è... fini !... Qui... j' so mau !...

LALIE.

Sauroz bin vos lèver ?

MARIE.

Ohi !

LALIE.

V's estoz malåde ?

BAPTISSE.

Lalie, donne vite one gotte ?

MARIE.

Merci, v's estoz bin bon !

BAPTISSE.

Poquoi, vos trônez tote !...

MARIE.

C'è l' faiblesse, ci n'è qu' ça... non, non Monsieur, merci !

Ji m'a sintu 'nne aller, car i fai choûd vaici.

LALIE.

Tot l' même li stuve è roge !

(A Baptisse.)

Baptisse fau qui j' vos die

Poquoi madame è v'neuwe vaici.

BAPTISSE.

Ji choûte Lalie

(A paurt.)

Mais w'a-j' vèyu c' feumme-là ?

LALIE.

Elle passeuve justumint

Qui j'alleuve au bureau.

MARIE.

Ji vèyeuve tant des gins

Qu' j'a v'lu vouye c' qui gn'aveuve.

LALIE.

Mi j'esteuve tote pièrdeuwe...

Ji m' dispêcheuve téll'mint qu' j'a pièrdu m' bouse è l' reuwe.

One miètte après, vaici madame è l'a r'trové.

Lèye ni vèyant qu' si d'voir, vins di mè l' rappoirter.

BAPTISSE.

Quoi qu' ji n' vos connais nin, madame, j' vos félicite;

(A paurt.)

Ji n' pleuve mau d' pinser ça, ji vou qui l' diale mi pite...

J'aveuve one aute idée !...

(Mostrant les deux feumme.)

Vos p'loz roter vos deux !

LALIE.

Ohi, Baptisse, c'è l' vrai ; mais si n's estans heureux,

Ci brave feumme-ci n' l'è nin !

BAPTISSE.

Poquoi ?

LALIE.

Ji m' va vos l' dire :

Li misère li cochesse !

MARIE (*si r'drèssant*).

Ci n'è nin co ça l' ptre.

Si j'esteuve seul'mint pauve, ah ! ci n' sèreuve co rin...

Mais ji sin l' maladie qui m'èpoite tot douc'mint.

Si j'aveuve li santé ji cherch'reuve di l'ovrage,

J' travay'reuve comme vos aute, j'a bramint do corage ! .

Mais, non ! ji so trop flauwe ji n'oise aller nulle pau,

Ji doi fini mes joû sur on lét d' l'hospitau.

Persônne ni m' rigrètrè, ji so tote seule su l' terre !

BAPTISSE.

Tote seule, dijoz ?

MARIE.

Tote seule !

LALIE

Pauve bauchelle, quéne affaire !

MARIE.

J'alleuve roter tote seule, j'esteuve comme vos... èfant

Quand li bon Diè m'a r'pris, mi papa, mi moman !

Ji n'a jamais connu tote les doucès caresse

Qu'one mère donne aux èfant !

BAPTISSE.

Li bonheur dè l' jônesse !

MARIE.

Ji n'a rin ieu d' tot ça !

BAPTISSE.

Mais portant, si vos p'lîz

Marier on brave ovrf, qui vos voireuve voltî ?

È-c' qui vos n' trouv'rtz nin li bonheur qui vos manque ?

Dijoz, qu'è-c' qui vos chonne ?

LALIE (*à paurt*).

Pauve feumme, comme elle è blanque...

MARIE (*trisse*).

Non ! car tot ça vèyoze, n'a nin stî fait por mi !

J'almeuve on bia jône homme, qui m'aveuve tot promis.

Alòrs, j'esteuve heureuse, ji pinseuve esse sauvée,
Ji fleuve des^{se}bia projet, j'aveuve tote sôrte d'idée !
Mais l' bon Diè qui voi tot, nos a v'nu séparer...

LALIE et BAPTISSE.

Il è moirt ?...

MARIE (*bachant l' tièsse*).

Moirt !... ohi !...

(*A paurt.*)

J'alme mia n' rin raconter

(*A sêls.*)

Ji m' disgostée dè l' vîe !

BAPTISSE.

Tot l' même v' n'avez pont d' chance...

Pusqui v's estoz tote seule, sins wère di conichance,
Si vos d'mèrer par ci, vos p'loz v'nu tos les joû
Quand ci n' sèreuve seul'mint qui po nos dire bonjoû.

LALIE.

C'è sûr, ça frè plaiji, vos sèroz dè l' maujonne !

MARIE.

(*V'lant 'nne aller, ses r'gard vont sovint do costé dè l' berce.*)

Fuchîz sûr, ji vairè, car vos estoz trop bonne.

BAPTISSE.

Mi, j'alme les malhèreux, c'è m' caractère ainsi.
C'è comme si t'èfant-là, j' l'alme dèjà comme mi fi.
Ah ! j'ènn'è frè one homme, s' on n' vint nin nos l' riprinde,
One homme, jusse, brave et bon.

MARIE.

Qui l' bon Diè vos ètinde !

(*Elle sôrte.*)

RIDEAU.

Personnage do quatrême ake :

LALIE, feumme do Blanc	48 an.
MARIE, ancienne mesquène.	46 »
BAPTISSE, li Blanc	50 »
ANDRÉ, l'èfant trové, artissee musicien	21 »
LUCIE, feye d'à Baptisse	21 »
ON GAMIN	12 »

Li scène si passe dins l'chambe d'à Lalie; il è 2 ou 3 heùre après-midi en 1895.

Costume : LALIE, costume bin prôpe; MARIE, costume noir bin prôpe; BAPTISSE, costume d'intérieur bin prôpe; ANDRÉ, costume di jône homme bin prôpe; LUCIE, costume di jône comère bin prôpe.

Li théâtre riprésinte li chambe do molnage d'à Baptisse; one belle chambe; uche au fond mitant, fignièsse au fond à gauche et à droite; uche au 3^e plan à gauche, cheminée au 1^{er} plan gauche; uche à droite 2^e plan, one armoire tot près d'l'uche; pitite tauve à gauche et à droite, des chèvère; des diplome et des palmes aux muraye; on man'quin d'onzère, avou des hablemint d'sus.

20 AN APRÈS.

ACTE IV.

Au lever do rideau, Baptisse ll on bouquet d' papi; c'è-st-one dépêche;
il è-st-assis à droite.

Scène I.

BAPTISSE.

BAPTISSE (*tot seu*).

Volà pus d' vingt-cinq coùp qui j' rilt c' papi-ci :
C'è-st-one dépêche di m' fi. « Cher père, bien réussi.
Premier prix d'instrument, embrass' sœur et chèr' mère.
Reviendrai train cinq heùre ! » Li bonheur mi fai braire !
Ah ! jè l'aveuve prédis volà d'abòrd vingt an,
Qui j'ènnè freuve one homme, mais j' n'espèreve nin tant.
J'è v'leuve fer one ovri capàbe di gangni s' viye,
Polant si présinter où c' qu'il aureuve l'inviye.
Mais j'a cangi d'idée; ji m' va vos dire poquoi :
L'èfant qu'alleuve è scole, apirdeuve n'importe quoi,
Il estait todis l' prume, c'estait signe d'one foite bolle;
En effet à quinze an, i finicheuve ses scole.
Il aimeuve li musique et suiveuve les lèçon.
Et mi par on bia joû j' ll rapoite on violon !
Vraimint tote li journée i studieuve comme one homme,
Ossi, volà ses prix, tote one masse di diplome,
Des médàye d'ôr, des palme et c' n'è nin co fini,
Car po l' conservatoire, il a co l' prumt prix.

Il è co professeur à li scole di musique,
C'è-st-one artisse di pus po nosse pitite Belgique.
Ji m' rafie dè l' rivoûye, dè l' sitrinde dins mes brès
Et dè l' féliciter di ses novia succès.
Mi fèye li voi voltî pinsant bin qui c'è s' frère
Et li, l' pauve ôrphulin, crois todis qui j' so s' père.
J' n'a co woizu ll dire et portant faurè bin
A c'ste heûre qu'il è-st-one homme ji croi qu'i sèrè tîmps.
(*Il d'meure tot pinsif.*)

Scène II.

BAPTISSE et LUCIE.

LUCIE (*intrant pa l' droite*).

Papa, n'a-t-on nin v'nu d'èmon Françoise Magotte ?

BAPTISSE (*pinsif*).

Non, m' fèye !

LUCIE.

I faurè bin, qui j' ll rèpoite si cotte,
Pusqui ll fau po d'moin.

(*V'nant d'lé Baptisse.*)

Tot en flant l' commission,
Ji songe à ça papa, s' j' alleuve à li station
Po rattinde noste André ?

BAPTISSE.

Voste idée è foirt bonne ?...

LUCIE (*li waitant*).

Mais qu'avoz, don papa ?

(*Elle li prind les moain.*)

Vos estoz drole qu'i m' chonne...

Estoz malåde ?...

BAPTISSE.

Non, m' fèye, vos p'loz vos rassurer
Si vos m' trovez pinsif, ci n'è qu'à cause d'André !

LUCIE (*saisie*).

D'André?... li qu'è si bon !... qu'a-t-i fait po v' dispaire ?

BAPTISSE.

Rin ! mais l' viye di vosse frère n'è vrainmint qu'on mystère.
J' pou vos causer franch'mint, vos estoz viye assez,
Ji croi qui j' pou vos dire tot çu qui s'a passé !

LUCIE (*saisie, à paurt*).

Mon Dieu, qui va-j' apprinde ?...

BAPTISSE.

Vos sèroz bin saisie,
Car vos n' vos doutez d' rin, mi chère pitite Lucie.

LUCIE (*qui transi*).

Allons, dijoz vit'mint papa, j' rattind todis...

BAPTISSE (*li pirdant les moain et l' fixant*).

André, n'è nin vosse frère !...

LUCIE (*allant à gauche, astomaquée*).

N'è nin... qu'avoz... là dit ?...

BAPTISSE (*triste*).

Nin pus, qu'i n'è nosse fi !...

LUCIE (*v'nant d'avant li et l' waitant*).

C'è vrai, c' qui vos v'noz d' dire ?
Oh ! non, ji n' vos croi nin, vos d'joz ça, c'è po rire ?

BAPTISSE (*sérieux*).

Non, chère èfant, c'è l' vrai ?... c'è-st-one èfant trové ?
Gn'aurè bintôt vingt an, qu' vosse mère l'a rappoirté...

LUCIE (*gaie*).

Alòrs, ji so sauvée !... C'è comme si jè l' sinteuve

Ah ! qui j' sèrè heureuse ?...

BAPTISSE (*saisi, à paurt*).

Mais, qu'a-t-elle... on direuve...

(*A lèye.*)

Mi ji n' comprind nin du tout, vosse magnère d'agi ?

Li chòse qui j' vin d' vos dire vos fai donc bin plaiji ?...

LUCIE.

C'è l' vrai, vos n' savoz nin poquoi ji so binauche,

Cher binainmé papa, vinez fau qui j' vos bauche.

(*Elle li rabrèsse.*)

BAPTISSE.

Mais, qu'è-c' qui... ça vou dire ?

(*A paurt.*)

Ji n' sé s' elle mi comprind ?

LUCIE.

Ji m' va vos l'expliquer, car ji n' vos catch'rè rin.

André, l' pus bon des homme.

BAPTISSE.

Gn'ènnè a wère di parèye,

LUCIE (*containe*).

A tote les qualité possibe.

BAPTISSE.

C'è bin l' vrai m' fèye.

LUCIE.

Ji n'esteuve qu'one èfant, qui dèjà mi p'tit cœur

Ni batteuve qui po m' frère. Li pus grand d' mes bonheur

C'esteuve d'esse adlé li, mi r'poisant su si spale.

Et li, po m' fer containne, mi baujeuve su l' massale.

Les année ont passé, nos estans div'nu grand

Nos nos aimans todis comme quand n's-estainnent èfant.

Seul'mint noste amitié pirdeuve one aute tournure,

C'è l' bon Diè qu' nos moindr'neuve, papa ji vos l'assûre !

BAPTISSE.

Ji comprend vosse bonheur ! André, sé-ti ça ?

LUCIE.

Non !

BAPTISSE (*saisi*).

Alôrs, mi chère èfant, s'il aveuve one mayon ?...

Qu'è-c' qui vos friz ?

LUCIE.

Papa, vos p'loz vos t'nu tranquille;
I m'a dit, nin on coû, mais ji pou bin dire mille,
Qui n' si mari'reuve nin, qui n' v'leuve nin nos quitter,
Qu'il aveuve comme one dette qui falleuve raquitter.
Il a compris papa, qui v's avoz rindu poîne,
Qui vos avoz travayî bramint des samoine
Po ll fer s' position !

BAPTISSE.

Et ji n'èl rigrette nin.
Ji so binauche di li, car il a pris l' bon ch'min.

LUCIE (*elle va po 'nne aller*).

Ji transi dè l' rivouye !...

BAPTISSE (*on doigt su s' bouche*).

Nin on mot, j' vos en prie ?

LUCIE (*allant à gauche*).

N'uchîz nin peu, papa; ji m' va voûye d'lé Marie
Po qu'elle vègne avou mi !

(*Elle s'écric.*)

Scène III.

BAPTISSE.

BAPTISSE (*tot seu*).

Sûr qu'elle dirè qu'ohi,
Car elle aime noste garçon comme si c'esteuve si fi !

C'è-st-one honnête commére, qu'a ieu s' jônèsse gâtée,
Ou bin qui catche on s'crèt, ça todìs stl mi-Idée.
S' on lî cause do passé, c'è rare quand elle respond !...
Mais, lèyans-là tot ça ni causans qu' di m' garçon.
Dispouye vingt an qui j' l'a, çu qui m' chonne li pus drole,
C'è qu'on n' l'a nin r'clamé !... Mi, j'a t'nu mes parole,
J'a v'lu lî donner m' nom, qui poite avou fiérté.
C'pendant, gn'a cor one chòse qui vin co m' tourminter !
Tos les quinze di chaque mois l' facteur m'apporte one lette;
Didins, s' trouve on mandat po touchî quate rotlette.
Li cia qui mè l'avoûye, ci n' pou-tesse qu'on parint;
J'a sayl d' sawoi quî, mais jamais ji n' trouve rin !
Il è possibe qu'on joû nos saurans l' fond d' l'histoire,
En tout cas ji n' crain rin, ça ji vos prie dè l' croire.
Mi feumme è-st-è l' coujènne, ji m' va lî dire deux mot.
(I sôrtie pa l' droite.)

Scène IV.

MARIE et LUCIE.

(Marie et Lucie r'interrent-nu pa l' gauche.)

LUCIE *(dans c' qu'elle di)*.

Ji sèrè tot d' suite prête; mi p'tit mouchoi su m' dos
Et ji quitte mi d'vantrin.

MARIE *(va à droite)*.

Por nos aute, quène dicausse,
On è tortos contint.

LUCIE.

Gn'a qu' papa !

MARIE *(saisie)*.

Tins !... à cause ?.....

LUCIE (*choûte si gn'a persônnne*).

Ji m' va vos dire poquoi, mais n'èl rèpètez nin,
Là qui fini d' m'èl dire; quéne fie vos l' savoz bin :
André qu' nos aimans tant, li gâté dè l' maujonne
Et bin ci n'è nin m'frère, maugré qui j'èl richonne !
C'è-st-one éfant trové !...

MARIE (*saisie*).

Ji saveuve bin tot ça,
J'a connu vos parint au rappôrt di c' chòse-là...

LUCIE.

On pou dire qui j'a stî l' pus heureuse des bauchelle
Quand tot-à-l'heure papa m'a-t-appris l' grande nouvelle !
Pusqui n' n'estans qu' nos deux, j' vou vo raconter tot.

MARIE.

Ji vos choûte, chère éfant, c'è d'André qu' vos caus'roz ?

LUCIE.

Jè l' vois si bin voltî, qui j'è pied vramint l' tiesse ;
Ainsi vos compirdoz, comme mi cœur è-st-à l' fièsse.
Li qui n'a pont d' parint,

(*Marie bache li tièsse.*)

Qui n' les a nin connu,

Sins m' moman qu' l'a trové, qu'è-c' qui sèreuve div'nu ?...
S'il aureuve co s' moman, qui j' connireuve si d'meure,
J'ireuve vite tot près d' lèye sins rattinde on quart d'heûre,
Po li dire ci qui s' passe ! Fau qu' nos cherchanche après !...
Nos l' trouv'rans, j'è so sûre, li bon Diè nos aid'rè.....

MARIE (*tote drole, à paurt*).

S' elle saveuve qui c'è mi ?...

LUCIE (*Marie si tai*).

Vos n' dijoz rin, Marie ?...

Portant, vos qu'è si bonne.....

(*Cangeant d' ton.*)

Vos n' v'loz rin m' dire quéne flye ?...

MARIE (*drole*).

Mais... ji n' sé rin....

LUCIE.

Sia, causez n'uchtz nin peu,
Persônne ni saurè rin, pusqui n' n'estans qu' nos deux ?

MARIE (*lèvant l' tièsse, Lucie li fixée*).

Vos v' trompez...

LUCIE (*si r'tirant*).

Oh ! non na, ji li tot dins vos ouye,
Vos d'voz sawoi bramint ?...

MARIE (*saisie, à pawrt*).

Ji trônne tote comme one fouye !...

LUCIE (*elle vou 'nne aller à droite*).

Ji cour vite qwère papa, li vos frè bin causer ?...

MARIE (*l'arrêtant*).

Gn'a nin dangi d' tot ça, ji m' va vos continter.

LUCIE (*adlé lèye*).

Enfin, ji saurè quoi !

MARIE (*avou précaution*).

Mais, ci qui j' va vos dire,
Ni doi nin s' répèter, vaici n' s'agi nin d' rire.

LUCIE.

Li s'crèt sèrè bin t'nu.

MARIE.

D'abôrd, ji m' fie à vos ;
Ni vos saisichoz nin, di c' qui vos ètindroz.

(*Avou feu.*)

Volà passé vingt an, Lucie, one brave commère
Abandonneuve si fi parce qu'elle aveuve misère ;
L'èfant esteuve sauvé, mais l' mère alleuve bin mau !
Elle a d'mèré deux mois sur on lét d' l'hospitau....

Quand elle a bin sti r'faite, elle a cherché d' l'ovrage
Car c'esteuve one bauchelle qui n' manqueuve nin d' corage.
Alôrs, tot c' qu'elle gangneuve, elle l'avoyeuve vaici;
Elle a les ouye su s' fi, car elle dimeure par-ci !...

LUCIE (*qui transi*).

Mais, dijoz-m' vit'mint s' nom ?

MARIE (*balsinant*).

C'è.....

LUCIE.

Causez donc sins crainte...

MARIE (*balsinant*).

C'è.....

LUCIE.

Qui donc ?...

MARIE (*si décidant*).

C'è mi !...

LUCIE.

Vos !... j'aureuve du vos comprinde...

(*Elles chaient-nu dins les brès l'one di l'aute.*)

Qu'è-c' qui moman va dire, quand elle appirdrè ça ?

MARIE.

En tout cas, mi ji m' chège d'averti vosse papa !

(*On étind do brut à droite; c'è Baptisse et Lalie qui vègrent-nu.*)

One saquî, taijans-nos !...

Scène V.

LUCIE, MARIE, BAPTISSE, LALIE.

(*Quand elles veuvent-nu Baptisse et Lalie, Marie fai l' sènne qu'apprète Lucie
po 'nne aller; Lalie rimeî les affaire à place.*)

BAPTISSE.

V' n'estoz nin cor évouye ?

LUCIE.

Bin, nos avans co l' timps...

LALIE.

Po couru tote li vouye,
Vos sèroz frèche di chaud ?

MARIE.

Nos irans li p'tit train;
I sèrè bin cinq heûre quand arriv'rè nosse train !
(Elles vont 'nne aller, Lucie prend des pice et rovie one saquet.)

LALIE.

Rivnoz tot droit savoz ?

LUCIE.

Nos n'irans qu' mon Françoise !
(Elle sortent-nu pa l' fond.)

Scène VI.

BAPTISSE, LALIE et On Gamin.

LALIE *(ou l'uche)*.

C'è ça, nos v' rattindans !...
(Puis riv'nant, elle voit one saquet su l' chetière.)
Elle a rovi l' chamoisse ?

BAPTISSE.

Ji comprind foirt bin ça, car l'êfant n' si sint pus,
Elle è si bin binauche qu'on n' saureuve pus l' tinu...

LALIE *(d'îé Baptisse)*.

Aureuve-t-on bin pinsé volà n' dijalne d'année,
Qui nosse pitite Lucie, qu'a todis stl gâtée,

Aureuve vèyu voltî l'êfant qu'j'aveuve trové ?

BAPTISSE.

Ji n'p'leuve mau d'pinser ça ! Mais ji doi dire qu'André
È-st-one fleur di jônne homme ; ji croi qu'pus d'one mam'zelle
Sèreuve fiér dè l'awoi !

LALIE.

Po ça, c'è-st-on modèle.

BAPTISSE.

Alôrs, si position.

LALIE.

Là c' qui compte po bramint,
C'è-st-one chòse qu'on waite foirt.

BAPTISSE.

Ça, ji vos croireuve bin.
Tot en causant Lalie ji vois qui nosse tîmps s' passe,
Nos n'avans co rin dit su l'affaire qui m' tracasse ?

LALIE.

Volà seul'mint l' grand eoûp !...

BAPTISSE.

Comme i sèrè saisi !
Ji n'sé commint m'y prinde po dire one chòse ainsi
(A Lalie.)
Si vos li d'jîz, don vos ?

LALIE.

Mi, ji n'aurè nin l' foice,
C'è bin trop foirt por mi.

BAPTISSE.

Vau mia s' taire quand on n'oise,
Ji caus'rè pusqu'i fau.
(On bouche.)

LALIE (*choûtant*).

Ji croi qu'on a bouché ?

Intrez ?

(Elle va douviè, on gamin interre poyrant on bouquet év'loppé; Baptisse s'avance et prend l' bouquet, puis l' donne à Lalie qui vint à l'avant-scène.)

GAMIN.

C'è-st-on paquet d'à Monsieu Dèrouchi;

(Pirdant one lette foâ di s' poche.)

Li lette esplik'rè quoi.

(I li donne et vou 'nne aller, mais Baptisse l'arrête et li donne one saquoi.)

BAPTISSE.

Tènoz, là vosse dringuelle.

GAMIN.

Merci, monsieur.

(I sortie, Baptisse rivin tot liçant l' lètte.)

LALIE (*waitant l' paquet*).

C'è-st-on bouquet d' fleur; qu'elle sont belle !

BAPTISSE.

C'è l' directeur d'André qu' nos avoûye on bouquet.

Il è fiér di s' t'élève qui r'vin couviè d' succès.

LALIE.

Ça doi li fer plaiji. Ji m' va l' mette là su l' dresse,

C'è mi què li donn'rè, vos n'auroz qu'à fer l' rèsse.

BAPTISSE.

Is vont bintôt rentrer, pusqu'is r'vèront tot droit.

LALIE (*choûtant*).

Choûte ?...

BAPTISSE.

On cause dissus l'uche.....

LALIE.

C'è zels, j'ètind leu voix !...

Scène VII.

MARIE, ANDRÉ, LUCIE, BAPTISSE, LALIE.

*(L'uche do fond st tappe au lauge; Marie, André et Lucie st mosterrent-nu;
André au mitant, court à Baptisse et Lalie.)*

BAPTISSE et LALIE.

Cher éfant !...

ANDRÉ.

Cher parint !...

(I les rabrèsse toûr à toûr; Marie poite on paquêt et Lucie poite li caisse au violon; elles mettent-nu tot su l' sauve gauche.)

BAPTISSE.

Vos d'vîz passer l'épreuve,

Vos v'là sôrti l' prumî, c'è pusse qui j' n'espéreuve.

Por mi c'è-st-on bonheur qui d' vos féliciter.

(I li donne li moatn.)

Vosse rinommée è faite, à c'ste heûre vos p'loz roter.

LALIE (qu'a stî quèrè li bouquet).

Et monsieur l' directeur di vosse-t' académie,

Vin d'avoyî çoci !...

(Elle li donne.)

MARIE.

Qué bia bouquet, Lucie.

ANDRÉ.

I sé d'jà l' résultat; j'irè l' rimerci d'moin,

Mais vos saquant parole, cher père, m'ont fait pus d' bin

Qu' les cadeau qu'on m'a d'né !... C'è comme one récompinse.

LUCIE.

Qui cause bin, donc Marie ?

BAPTISSE.

Ji vos a dit c' qui j' pinse.

ANDRÉ.

Vos estoz contint d' mi, ji n'è d'mandeuve nin d' pus;
Ossi vos l' savoz bin, j'a fait tot c' qui j'a plu.
Ji saveuve qui les cense qu'on donneuve po m'instruire,
C'estait l' prix d' vos soueur et même ci qu'è co pire,
V's allz risquer vosse vie po gangni saquant caur;
Il è timps d' vos r'poiser, vos avoz fait vosse paurt.
Vos foice èvont douc'mint et vosse tièsse divins blanke.

LALIE (à paurt).

C'è-st-on cœur d'ôr qu'il a.

BAPTISSE.

C' n'è nin l' corage qui m' manque
Et si ji n' travaye nin, c'è qu' j'a l'influenza.

MARIE (à Baptisse).

Vos choût'roz vos èfant ?

LUCIE.

Dijoz qu'ohi, papa ?

BAPTISSE (*trainant*).

Portant...

ANDRÉ.

Gn'a rin à fer, l'affaire è-st-arrangée.
N'allez nin quène fie croire, qui l'ambition m' guidée,
Qui l' fierté m'euhe touché ? Non ! ji n' so nin honte
Di m' vanter d'avant tot l' monde d'esse li fi d'on houyeu.
Ji connais bin des homme qui n'ont qu'one fayée place
Et qu' par fierté n' waite-nu pus leu père quand i passe ?

LUCIE (à paurt, à Marie).

S'i saveuve.....

MARIE (*bas à Lucie*).

Taijans-nos ?

ANDRÉ.

Ji n' so nin di c' trimpe-là.

LALIE.

On connai vosse bon cœur.

ANDRÉ.

On m'a montré comme ça.

BAPTISSE.

Bin, ji so fier di vos, ji n' vos trouve pont di r'proche,
Qui do contraire, ji n' pou vos fer qui des èloge.
Vos avoz todis sti l'èfant l' pus comme i fau,
Qui respècte ses parint, qui n'a jamais fait l' mau.

ANDRÉ (*li donnant l' moain*).

Oh ! papa !

LALIE.

C'è bin l' vrai.

MARIE (*bas à Lucie*).

Si nos sòrtaine one myète ?

(*Elle è gênée et Lucie li r'tint dè sorti.*)

LUCIE (*bas*).

Vos n' divoz nin quitter...

BAPTISSE (*à paurt*).

Voci l' momint d' m'y mette ?

(*À André.*)

André, vos m' choût'roz bin, ji doi vos dire on s'crèt
Qui vos concerne ?

ANDRÉ (*saisi*).

On s'crèt ?...

MARIE (*à Lucie, elle bache li tièsse*).

I n' pinse wère qu'è-c' qui c'è ?...

LALIE (*à paurt*).

Qué côup qu' ça va li d'ner !...

BAPTISSE.

C'è-st-one chòse importante,
Ji so foirci d' vos l' dire, li consciince m'èl commande...
Vos n'estoz nin nosse fi ?...

(Tote one scène di gèsse po Marie.)

ANDRÉ.

(Saisi, pièrdu, waitte tot l' monde toûr à toûr.)

Què d'joz ?... ji... n' so nin.....

BAPTISSE.

Non !...

LUCIE *(à Marie, à paurt)*.

Faut-i dire tot ?...

MARIE *(à Lucie)*.

Nin co...

ANDRÉ *(saisi)*.

Portant..... ji poite vosse nom ?...

BAPTISSE.

C'è l' vrai; volà vingt an, probablèmint vosse mère.
V'neuve vos abandonner po v' tirer dè l' misère.
C'è su l' marchi des jotte qu' tot-à-fait s'a passé.
Tot en r'mettant ses banse, Lalie vos a trové;
On a cherché longtims po connèche vosse famille,
Mais jamais rin, c'esteuve totès poïne inutile.
Comme on n' vos r'clameuve nin, nos aute sins chipoter,
Nos avans vit'mint dit, qu' nos d'valnne vos adopter.
(André, tièsse bachie, li mouchoi su ses oûye.)

MARIE *(à paurt)*.

Ni doi-t-i nin m' maudit ?

LALIE *(trisse)*.

C'è-st-one fameuse saisine...

BAPTISSE.

Lucie n'esteuve alòrs qu'one tote pitite gamine.

ANDRÉ (*rilèvant l' tièss, mais abattu*).

Bravès gins, ji n' sé nin commint ji dois vos r'mèrci,
Des poïne et des tourmint qu' vos v's avoz d'né por mi,
Mais mi-affection por vos sèrè vosse belle couronne.
Quand à m' pauve mère, s' elle vique, c'è d' tot cœur qu' je
[l' pardonne.]

MARIE (*heureuse*).

Merci, mon Dieu !...

ANDRÉ (*à ses parint, puis waitant Lucie*).

Alôrs... Lucie ?...

LUCIE (*s'avançant*).

N'è nin vosse soû !...

Mais mi-amitié por vos d'vin pus grande tos les joû.

ANDRÉ.

(*Va d'lé lèye, Marie les waitte, Baptisse cause avou l'alte.*)

Nos estans libe à c'ste heûre...

LUCIE.

N'allans nin co trop vite.

Vosse pauve mère, j'èl connais ?

(*Marie étindant ça, è saisie.*)

LALIE (*saisie, à Baptisse*).

Qui di-st-elle là, li p'tite ?

(*l s'avancent-nu.*)

ANDRÉ (*saisi*).

Vos l' connichoz ?...

BAPTISSE (*Marie si cache les oûye*).

Commint ?... C' n'è nin possible ?

LUCIE.

Sifait,

Car ci n'a stî qu' par lèye qui j'a seu tot-à-fait.

ANDRÉ (*qui transi*).

Dimeure-t-elle avar-ci ?

LALIE.

Nos l' connichans quéne fiye !

LUCIE.

Nos l'aimans d'jà tortos, car vo-l'-là, c'è... Marie ?...

ÈCHONNE.

Marie !...

*(Tot l' monde è saist, André cour dins les brès d'à Marie, Lucie
cause avou Baptisse et Lalie.)*

BAPTISSE (à Marie).

Alòrs, c'è vos... qu'avoyeuve tos les mois...

MARIE.

Ohi, c'èsteuve bin mi.....

(André et Lucie sont tot près l'onque di l'aute.)

LALIE.

Vos nos diroz poquoi

Vos v's avoz résigné, volà tant des année,

A v' disfer d' voste éfant ?

MARIE.

Ji r'grette bin m' faute passée.....

Ji sé qu' vos m' pardonn'roz quand v' sauroz mes raison.

ÈCHONNE.

Nos vos pardonnans d'jà.

MARIE.

Ji sé qu' vos estoz bon.

BAPTISSE.

C'è justumint poquoi, vos n' divîz nin rattinte,

Si longtîmps po causer !

MARIE.

Ji n' v'leuve nin vos l' riprinde,

Li qui fleuve vosse bonheur, qu' vos vèyoze si voltî.

Ji m' continteuve dèjà quand ji pleuve li waitt.

ANDRÉ.

Ji vos aimeuve ossi, car vos estoz si bonne.

LALIE.

Vos avoz todis stf li bonne ange dins l' maujonne.

ANDRÉ.

Mais, ji voureuve sawoi qu' c' qu'esteuve mi papa ?

È-c' qui vique co, moman ?

MARIE (*saisie*).

Ni causez jamais d' ça,

Li qui m'ènne a tant fait ! Vos n'aviz co nul âge

Quand i nos a quitté.

BAPTISSE (*à part*).

Qu' gn'a des homme qui sont lâche !...

MARIE (*à André, et triss'mint*).

J'esteuve pauve et malåde, et rin... rin !... po-v' nourri.....

Alôrs j' vos a stf piède, mais j'ènne a bin souffri !...

ANDRÉ (*li rabrèssant*).

Oh ! pauve moman !... mais, li ?...

MARIE.

Di li, rin !... pont d' nouvelle !...

Mais bin deux ans après, su l' gazette di Bruxelles,

J'a li qu' l'esteuve toué tot s' battant au Tonkin.

Il esteuve à l' légion étrangère !

BAPTISSE.

Li quéne fin !

MARIE.

A c'ste heûre rovians tot ça ; il è moirt j'él pardonne.....

BAPTISSE (à Marie).

Fau qui j' vos die one chòse, tant qu'on è cor èchonne !
(A André.)
Tos les quinze di chaque mois, on m'avoyeuve vingt franc.
A c'ste heùre, ji sé seul'mint qui v'nalnnent di vosse moman.
È l' place di m'è sièrvu, ji les metteuve à l' posse;
Dispeuye ostant d'année li somme è div'neuwe grosse.

LALIE.

Volà d'abôrd quinze an.

BAPTISSE (à André).

J'a fait ça, c'è por vos,
Aujourd'hu j' fai mi d'voir et ji vin vos r'mette tot.
(I li présente on livrèt d'épargne.)

ANDRÉ (li refusant et avou feu).

Oh ! jamais, ji n' frè ça ?... Les caur qu'on vos donneuve,
Vos les avoz gangnî. Si jamais j' les pirdeuve,
Ji n' sèreuve qu'on vrai lâche et ça ji n'è l' frè nin !
N'è-c' nin vos qu' m'a sauvé, qui m'a mostré l' bon ch'min,
Qui m'a fait ci qui j' so ?...

BAPTISSE (balsinant).

Bin...

ANDRÉ.

Non, ji n' doi nin l' prinde...

BAPTISSE.

Mais, c' qui j'a fait por vos, ni doi nin vos surprinde,
Ji n' dimande rin po ça !

ANDRÉ.

Non ! rin ni m' frè cangl...

MARIE (à Baptisse).

Vos l's avoz mèrité.....

LALIE (à Marie et André).

Vos p'loz 'nne awoi dangl ?

(I falent-nu signe qui non.)

BAPTISSE.

Pusqu'i fau j' les pidrè.

(A paurt.)

Mais ji n' les tairè wère.

ANDRÉ.

Ji n' vos d'mand'rè qu'one chòse po bin fini l'affaire.

BAPTISSE.

Di quoi ?

ANDRÉ (avou feu).

Volà c' qui c'è : comme si j'aveuve bin seu
Qu' Lucie n'estait nin m' soû, l'amour è v'nu tot seu ;
Tos les joû c'esteuve pire, car elle è si gintie.
Ossi po l' rinde heureuse ji donn'reuve tote mi vie !
Ji t'neuve mi sintumint catchi dins l' fond di m' cœur.
Aujourd'hu c'è trop foirt ji dois mostrer m' bonheur.
C'è poquoi j' vou vos dire, qui po viquer sins lèye
Ji n' saurè nin !

LALIE.

Vos v'loz d'mander... li moin d' nosse fèye ?

ANDRÉ.

C'è vrai.

BAPTISSE.

Bin, c'è d'à vos.

ANDRÉ (il pirdant les moain).

Merci.

LUCIE (va l' rabrèsser s' papa).

Papa, merci.

BAPTISSE (*mostrant l' livrèt su l' costé*).

Ji vos spaugne on cadeau qui vos frè bin plaiji,
Sèrè po vosse mariage ?...

MARIE (*à tortos*).

Là l' pus bia joû di m' vie.

LALIE (*à Marie*).

Et c'è l' seule rècompinse qui nos d'mandaine, Marie.

MARIE.

Ji n' roviyrè jamais voste œuvre di charité :
Honneur au travayeu et à l'honnêtrêté.

RIDEAU.

FIN.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 4^e CONCOURS DE 1895.

(RECUEILS DE MOTS WALLONS.)

MESSIEURS,

En réponse à la quatrième question du concours de 1895, deux manuscrits sont parvenus au Comité. Le n° 1, portant pour devise : *Aîman todi bin nosse vî wallon*, nous offre un recueil de *mots wallons différant de l'idiome liégeois, en wallon de Stavelot écrit tel qu'il doit se prononcer*; le n° 2, qui a pour devise : *L'union fait la force*, est un lexique du dialecte de Tintigny et en général du pays gaumet (1).

Nous examinerons d'abord le travail le plus important et le plus soigné, qui est de toute évidence le manuscrit 2.

L'auteur se justifie dans sa préface de n'avoir traité que le *littera b* du quatrième concours en négligeant le *littera a*. L'excuse était inutile : la quatrième catégorie comprend deux concours différents et l'auteur rentre sous ce rapport dans les conditions du programme. Mais il est une autre question qu'il ne s'est pas posée en nous envoyant son travail, c'est celle-ci : le pays gaumet parle-t-il un dialecte wallon ? Si le doute sur ce point de linguistique s'était

(1) Nous écrivons *gaumet*, et non *gaumais*, comme l'auteur du lexique, parce que le féminin de ce mot est *gaumette*.

glissé dans son esprit, peut-être il nous aurait privé de son travail. C'eût été dommage, en vérité. Nous accueillons l'œuvre avec plaisir et reconnaissance ; mais, étant constitués en jury pour la critiquer, nous croyons que notre première tâche de critique est de montrer à notre correspondant que la parenté entre gaumet et wallon n'est pas aussi étroite qu'il se l'imaginait.

Les habitants de la province de Liège ou du nord du Luxembourg sont frappés de l'étrangeté du langage de leurs compatriotes du sud, et ils y comprennent peu de chose. Il y a entre wallon et gaumet : 1° des différences phonétiques nombreuses, qui n'ont pas encore été recueillies ; 2° des différences de vocabulaire qui constituent proprement la matière de ce lexique. De l'exposé des unes et des autres il résulte, à notre avis, que le gaumet ne peut guère être rangé parmi les variétés du dialecte wallon. Son orientation n'est pas vers le nord, mais vers le midi. Si le *Rouchi* du Hainaut a été définitivement détaché du *Wallon* par les linguistes et rattaché au *Picard*, il faudra en détacher aussi le *Gaumet* pour en faire une variété du *Lorrain*.

Voici les principaux traits phonétiques qui séparent nos deux dialectes en question (1).

.
Ce qui n'est pas moins caractéristique de l'originalité de ce patois, c'est qu'un grand nombre de mots,

(1) Suivaient quelques pages qui ont été reprises en un travail séparé. Nous les supprimons pour éviter double emploi.

et des plus usités, sont inconnus à la wallonie; c'est que des expressions communes, qui reviennent dans le langage à tous les tournants de phrase, sont différentes des expressions employées chez nous. Le français les possède, aussi le lorrain, le champenois; le wallon les ignore. Il ignore *tchû* (bout, morceau), *couchû* (tablier), *dujette* (besoin), *tchartchi* (chercher), *courdounî* (cordonnier), *froumèie* (fermer), *nounette* (épingle), *pachône* (personne), *bayi* (donner), *âk* (quelque chose), *êchwa* (hier), et mille autres. Le gaumet dit *ainlà*, *ainsi*, *toulà*, *touci*, *touplé*, *pa dé cô* (parfois), *catout*, *catant*, *kabé* (combien beau), *tchû* au lieu de *mon*, à *mon* (chez). Le futur du verbe *aller* est tiré de *vadere*, non de *ire* : *dju n'î vèrà-m* = *dji n'îrê nin*. Le *pas* de la négation française, rendu en w. par *nin*, est remplacée là-bas par la négation *mie* : *sa n' tu rwât mi* (cela ne te regarde pas), *nu mi fâr* (ne pas faire), *i n' vèlou-m* (il ne voulait pas). Le lexique d'ailleurs est là pour compléter la démonstration sur ce point.

Bref, ces différences de lexique et de phonétique mettent le sud du Luxembourg en dehors de la wallonie. Bouillon est wallon, Florenville, Chiny, Tintigny, Etalle, à plus forte raison Virton, ne le sont pas. Il y a naturellement une zone mixte, assez large, où les traits du wallon et ceux du lorrain s'entremêlent. La limite naturelle me parait être les grands bois qui s'étendent au nord de la Semoy depuis la région allemande jusqu'à la Meuse.

Hâtons-nous de dire, en dépit de cette conclusion,

que nous accueillons ce lexique gaumet avec plaisir, et que nous le considérons comme rentrant dans les conditions de la question posée. C'est que d'abord la limite méridionale du wallon n'a pas été jusqu'ici fixée aussi rigoureusement que la limite occidentale. Ensuite il convient de laisser un sens assez élastique à ce mot de dialecte wallon pour n'exclure aucun des villages romans de la Belgique. La science, en effet, eût-elle établi des limites certaines, qui songera donc à étudier les idiômes de nos frontières belges, si les Belges ne le font pas ? Sans compter que le vocabulaire et la phonétique des dialectes voisins peuvent servir à éclairer, à expliquer notre wallon.

Abordons maintenant l'examen du lexique soumis à notre appréciation. C'est un travail consciencieux et que l'auteur déclare — avec un certain orgueil — entièrement original. Nous regrettons pourtant que l'auteur n'ait pas connu le dictionnaire wallon de Dasnoy (1). Sans être un modèle à suivre, puisque le but de Dasnoy, comme celui de Remacle, tout différent du nôtre, était d'enseigner le français et d'extirper les wallonismes, ce dictionnaire pouvait suggérer à l'auteur l'idée de recueillir une foule de mots qu'il a laissés échapper. D'ailleurs la connaissance de nos meilleurs dictionnaires, Grandgagnage, Forir, Lobet, Remacle, n'aurait pas nui à l'originalité

(1) J.-B. DASNOY. *Dictionnaire wallon-français, à l'usage des habitants de la province de Luxembourg (?) et des contrées voisines (!)*. Neufchâteau, 1858. C'est tout simplement un dictionnaire du pays de Neufchâteau.

de cet ouvrage. Ils auraient forcé l'auteur à supprimer des mots comme *antiquaille*, *boustifaille*, qui ne sont d'aucun terroir ; et que de rapprochements, de comparaisons fécondes ils auraient suggérés !

Ce lexique contient environ onze cents mots. Voilà pour la quantité. Il en reste bien des centaines à recueillir, mais onze cents mots choisis naturellement parmi les plus pittoresques et exhalant le parfum du pays gaumet, forment une utile et point méprisable contribution à l'étude des dialectes.

Sans être une œuvre de linguiste, l'ouvrage a été composé avec soin. Les mots sont très scrupuleusement définis. L'auteur a été aussi préoccupé de noter exactement l'orthographe. Si donc les remarques qui vont suivre font une place plus large à la critique qu'à l'éloge, c'est que le beau et le bon se constatent en une phrase et ne s'analysent guère, tandis que les déviations du bien sont diverses et doivent être signalées à part.

L'ORTHOGRAPHE. — Dans notre manuscrit *eu* fermé est distingué de *eu* ouvert par un accent aigu ajouté à l'encre rouge ; le *ch* et le *j* qui se prononcent purs sont soulignés de rouge pour les distinguer du *tch* et du *dj*. C'est très scrupuleux. Évidemment le signe rouge manque parfois par inadvertance, comme dans *creûjette*, *frumije*, *fâjin*. La comparaison des dialectes montre avec certitude qu'il faut prononcer *chtoûve* et non *tchtouve*, *coichi* et non *coitchi*, *chtraque* et non *tchtraque*, *châr* et non *tchâr*, *chardèy* et non *tchardèy*.

Il y a parfois omission d'accents. Ainsi il fallait

écrire avec l'accent circonflexe *âche* (aise), *crâie* (fente). On trouve écrit de deux façons dans le même article, *alôndâie* et *alonâie*, *amîlèie* et *amileie*.

H non aspiré n'est distingué qu'une fois, par un trait rouge, de *h* aspiré. Tous les *h* initiaux seraient-ils aspirés sauf dans un seul mot? Non, il y a omission. Ce qui le prouve, c'est que l'auteur a quelquefois deux façons d'écrire le même mot. Il répète à la lettre *u* les mots *uche*, *uchîr*, *uchia*, déjà inscrits à la lettre *h*. De même il dit *èchoi* et *hèchoi*, *iâie* et *hiâie*, *hossi* et *ossi*, *houf* et *ouf*, *oinclèie* et *huinclèie*.

On rencontre certaines inconséquences assez singulières : *Attachans*, *codâxans* avec *s* finale au lieu de *t* à la 3^e personne du pluriel ; *fèdan*, sans *t* final, quoique le mot *fendant* soit énoncé dans la définition, et que l'auteur, — est-il nécessaire de le dire? — affecte une orthographe gallophile. *Noir-bot* (littéralement *noir-bois*) ne doit pas avoir de *t*. Enfin, méprise comique cette fois, l'auteur écrit *il est* comme correspondant du français *il a*. Si *a* se prononce *è*, ce n'est guère une raison pour transformer *il è* en *il est* ! Influence du verbe *être* ! De même au futur, il faut écrire *il arè* et non *il aret*, puisqu'il n'y a pas de *t* dans *il aura*.

L'*e* muet du milieu des mots est tantôt figuré, tantôt remplacé par une apostrophe, tantôt supprimé. On trouve *assosnèie*, *agadlèie*, *handlèie*, d'autre part *brût'neie*, *bruch'tèie*, enfin *ajeveleie*, *braijeneie*. Dans d'autres cas il confond *e* et *eu* ouvert : Il y a quatre *e* dans *lemerette* dont aucun ne se prononce

comme ses voisins : il devait écrire *leumerette* ou *leum'rètte* en soulignant cet *eu*. La graphie est ici insuffisante. Elle l'est encore dans *fnau* (fenaïson) : il faut prononcer *fnau* avec *au* ouvert, contrairement à l'usage français.

Comment faut-il prononcer *en* dans *dèpense*, *emberlificotèie*? C'est *en* du français, qui représente deux sons, va nous induire en erreur. Pourquoi deux *l* à *dèhollèie*? Sans vouloir critiquer la présence des deux *l*, je voudrais savoir par quelle étymologie l'auteur justifie cette orthographe. En effet, du moment que, dans la transcription d'un dialecte sans passé littéraire, on s'éloigne de l'écriture phonétique, il faut des raisons, des raisons d'étymologie ou tout au moins d'analogie.

Ces raisons, notre auteur ne prétend pas les avoir. Il se préoccupe même fort peu d'étymologie, même quand elle paraît des plus simples à découvrir. S'il s'en était soucié, il n'eût pas écrit en un seul mot *mortauvége* pour *mort-aux-véges* (mort aux vers), à *larboulette* au lieu de à *la r'boulette* ou *reboulette* (à rebours), *néxa* pour *'néx-a* (venez-en), à *naveure* pour *a-n aveur* (w. *èvèr*, *èn-èvèr*), *parfanch'min* pour *parfand ch'min* (profond chemin), *maumurvin* pour *mau mu r'vint* (littér. *mal me revient*).

DÉFINITIONS. — Si maintenant nous abordons le plus important de la tâche que se propose le rédacteur d'un dictionnaire, les définitions, nous aurons à examiner si les définitions sont données de façon à nous enseigner bien réellement, d'une façon adé-

quate, la signification des mots. Après un examen très minutieux, nous pouvons affirmer qu'*en général* l'auteur a défiui avec beaucoup de scrupule et d'exactitude. Et puisque nos critiques pourront amener tantôt des citations et des exemples, il est juste que l'éloge aussi apporte des preuves. Voici donc des exemples de définitions irréprochables :

« *aheuquîre* (S'), v. pr. se couvrir la tête et tout le haut du corps d'un voile épais, ou bien y relever une jupe ou le dessous de la robe. Dans le pays gaumet les femmes du peuple, proches parentes d'un défunt, accompagnent le cercueil à l'église et au cimetière et se couvrent la tête pour la circonstance d'une longue pièce d'étoffe noire qui dissimule complètement le visage, le buste, et les mains. Cette pièce d'étoffe porte le nom de *heuque* (*eu* fermé), d'où le verbe *s'aheuquîre*. Relever une jupe par dessus sa tête pour se garantir du froid ou de la pluie, c'est aussi *s'aheuquîre*.

« *Arroi*, n. m. Grand filet de pêche, lesté de plomb à la partie inférieure, garni de flottes de bois au-dessus et barrant toute la rivière.

« *Barau deu*, n. m. Faux étage fait de grosses pièces de bois au-dessus d'une grange pour y entasser les récoltes.

« *Fligi*, v. intr. Appuyer fortement en marchant sur une glace mince pour la faire fléchir ».

On rencontre même des analyses de sens assez fines :

« *Tâgèie* (en parlant à la 2^e pers. du pluriel); *tâte* (à la 2^e pers. du sing.). Expression persuasive et affir-

mative qui n'a pas d'équivalent en français et qui s'ajoute ordinairement à la particule oui (*oïu*) : *oïi tâgèie*, *oïi tâte*, que l'on pourrait rendre par *oui, n'est-ce pas?*; ou à une phrase courte : *néza avu mi tâgèie*, *vina avu mi tâte*, c'est-à-dire : venez, viens avec moi donc. La valeur de l'expression n'est cependant pas rendue ainsi exactement ».

Sans doute l'auteur aurait dû commencer par traduire littéralement : *taisez, tais-toi*, et peut-être alors aurait-il vu plus clairement encore que ce mot s'employait *pour fermer la bouche* à toute objection; néanmoins ces essais d'analyse et de traduction sont très louables.

Il y a des cas cependant où la définition me semble moins heureuse. Ou bien l'auteur, par un excès de précision, a donné une définition trop spéciale; ou bien, défaut plus rare, elle se trouve être trop générale ou trop vague; ou elle est trop périphrastique; ou enfin insuffisante par ignorance de l'étymologie. Nous allons parcourir ces divers cas, espérant que l'auteur, très capable de travailler avec méthode, tiendra compte par la suite des remarques qui lui paraîtront fondées.

1. *Définitions trop spéciales.* — L'auteur a essayé de rendre, de la façon la plus circonstanciée possible, le sens des mots. Quand il se trompe sous ce rapport, c'est par excès de zèle : c'est qu'il a considéré comme nécessaire et inhérente au sens une particularité accessoire et accidentelle. Il a noté le sens entendu réellement par lui et n'a pas voulu géné-

raliser. Ce procédé plein de probité est celui de la méthode expérimentale elle-même, et nous serions mal venus à en faire grief à l'auteur. Si donc *foulèie* signifie pour lui *effacer ce qui est écrit à la craie*, c'est qu'il a entendu le mot surtout au jeu de cartes, il songe à l'ardoise où l'on marque les points à la craie. Mais il est évident que la craie ne fait pas partie intégrante du sens de ce mot, et que *foulèie* signifie *effacer*. De même *affolèie* ne se dira pas seulement d'un coup dans les parties naturelles. *Hassoï* est défini *encombrement, désordre dans une cuisine*. Or, si le même désordre se produisait dans une salle à manger, le mot sans doute lui serait applicable. *Cuisine* n'indique donc pas une condition ou une restriction de l'emploi du mot, il évoque seulement un cas où le mot est très employé.

2. *Définitions trop générales.* — L'opposé se rencontrera par exemple dans les mots suivants : *Su dèrochi, se déj-ter fortement*. On voudrait savoir quels sont les sujets possibles de ce verbe. De quoi ou de qui dit-on qu'il se *déroche*? — (*Fâre*) *bé d'avant l'uche* est expliqué par *gaspiller en peu de temps son bien*. Cette définition trop abstraite ne laisse pas soupçonner le pittoresque du tableau évoqué : c'est gaspiller si complètement que les meubles soient mis devant la porte pour être vendus aux enchères. — *Plaquette* n'a pas la signification abstraite de *refus d'absolution*, mais l'expression *avoir la plaquette* signifiera *se voir refuser l'absolution*, parce que la *plaquette* (w. *plantchette*) est la petite porte du confes-

sionnal qui met en communication le prêtre et le pénitent.

3. La définition peut être incomplète ou erronée pour d'autres causes. Il peut arriver à notre auteur de classer à tort un mot dans la même catégorie grammaticale que le terme français qui a servi à le traduire. *Voûie* équivalent de notre wallon, *èvoy*, étant traduit par *parti*, sera considéré comme un participe passé. — *Aque* n'est pas un nom masculin, c'est un pronom indéfini, le aliquid latin. — *Aracotëie* qui est un adjectif, ne peut être traduit par *linge* etc. — *Avant* n'est pas plus adjectif que le français *debout* ou *ensemble*. — *Dèbîgi*, donné comme adjectif, est expliqué comme un verbe — *Târsi* adjectif, ne peut être défini par la locution infinitive *être en retard*. Fautes vénielles sans doute, et qui portent même en elles leur enseignement comme pour les faux adjectifs *voûie* et *avant*.

4. Il y a une insuffisance d'analyse à peu près de même nature quand l'auteur donne comme mots à part des locutions évidemment composées, telles que *néxa*, *ca-tout*, *touplé*, *touci*, *toula*. Il faudrait les décomposer en *'nex-a*, *ca-tout*, *tout-plé*, *tout-ci*, *tout-là*, quitte à expliquer ensuite que *tout-plé*, par exemple, mérite sa place dans le lexique parce qu'il est toujours employé là où le français dit *beaucoup* sans complément : j'en ai beaucoup, *dj' a-n â tout-plé* (= tout plein); que *tout-ci*, *tout-là* sont presque toujours employés pour renforcer les adverbes trop courts *ci* et *là* :

'nez-a tout-ci : venez-(en) ici ; *ké ku t' fâs tout-là?* : qu'est-ce que tu fais là ?

Beaucoup de ces définitions auraient gagné en précision si l'auteur avait cherché, autant que possible, à mettre le correspondant français de même racine à côté du mot gaumet. Qu'il ne veuille pas faire d'étymologie, c'est son droit. La *Société de littérature wallonne* n'exige pas d'ailleurs que ses bienveillants auxiliaires possèdent des connaissances scientifiques extraordinaires. C'est sa besogne à elle de coordonner, de classer, d'éclairer les uns par les autres les matériaux que les travailleurs de bonne volonté voudront bien lui envoyer, et elle est reconnaissante de toute aide, de tout effort consciencieux. Si nous demandons beaucoup ici à notre auteur inconnu, c'est que nous le croyons très capable de nous satisfaire, aussitôt que nous aurons signalé nos *desiderata*.

Nous engageons donc l'auteur de ce lexique à rechercher toujours le vrai correspondant français du mot à définir. Souvent ce mot, une fois trouvé, le dispensera de plus longue explication. Qu'il résiste aussi à la manie de rejeter le mot français identique pour faire paraître son patois plus original, pernicieux défaut dont les meilleurs dictionnaires, comme celui de Forir, ne sont pas exempts. Au lieu donc de traduire *âche* par *jouissance*, *de l'ce*, qu'il traduise tout d'abord par *aise*. *binâche* signifie *bien content*, c'est exact, mais la traduction étymologique *bien aise* serait certes plus précieuse pour un étranger.

Elle rattacherait immédiatement le mot dialectal à quelque chose de connu ; elle ferait de l'étymologie simplement, sans étalage de science et sans pédantisme. *Bisbie* peut être expliqué par *différend*, *querelle*, mais *bisbille* ne doit pas être omis. A côté de *cabré* je voudrais le français *cabri*. A côté de *courci*, *courroucé*. *Calouneïe*, n'est-ce pas *canonner*? *alônâie* n'est-ce pas *halenée*? Et ainsi de suite : *feintèie* est le mot *fienter*, *fidarchet* est le mot *fil d'archal*, et le *t* final doit disparaître ; *fierot* est un diminutif de *fier* ; *dèviti*, c'est *dévêtir* ; *ambardes*, qui est également dans le dictionnaire de Dasnoy, n'est qu'une corruption de *aubades*.

Que de fois aussi le correspondant français aurait remplacé avec avantage une longue périphrase ! Lisez à ce sujet les articles *chaquiran*, *pèrèie*, *domiche*, *tèché*.

L'auteur d'autre part ne se prive pas toujours d'indications ou de conjectures étymologiques. Parfois il rencontre bien, comme dans les articles *su racrapotèie*, *cu d'boûré*, *mancé* ; quelquefois l'essai reste indécis comme dans *casse-le-cou* (une sorte de gâteau), *glowé* (motte de terre). Elle est fausse pour (*voir*) *èvi* : détester, qui s'explique par (*videre*) *invitum*, et où le verbe *éviter* n'est certainement pour rien.

L'insuffisance de rapprochements étymologiques ou d'analyse de certains composés ou simplement le manque d'information a pu causer aussi des erreurs partielles ou totales dans les définitions. Est-ce que

antômie, vraisemblablement le liégeois *atomèy*, a bien le sens de personne *lourde, gauche, peu dégourdie*? Je pense qu'il signifie plutôt peu entreprenant, qui ne se remue pas plus qu'une *momie*, qu'un *squelette*. — *Fourboure* ne peut signifier *faire jeter un premier bouillon*, et *fourmougni* ne se dit pas nécessairement de *deux* cochons dont l'un mange beaucoup et l'autre peu. — *Frouyan* est l'exco-riation que désigne le wallon *froyon* (entrefesson). — *Hoirs* (héritiers) n'a-t-il donc plus que le sens de jeunes garçons espiègles? Sera-t-il permis de traduire *c'est un espiègle* par *c'est un hoir*? Non, n'est-ce pas? preuve que l'idée d'*héritier* n'a pas disparu.

Pour continuer à d'autres points de vue l'analyse de notre manuscrit, nous avons eu le plaisir de voir que l'auteur a tenu à expliquer maints usages, lorsque la clarté de la définition l'exigeait, et a recueilli beaucoup de dénominations locales de plantes. Il a des connaissances précises en botanique et l'on peut être sûr de ce qu'il avance. Quant au folklore, lisez les articles *bâyâ, brouïan, acude, pusëie, fouettage, Henri-Crochet, ambardes, amîlëie, dossâie, rue Saint-Bernard*. Nous sommes étonnés de rencontrer si peu de noms d'animaux. Sans doute l'auteur, bon botaniste, est aussi bon zoologiste. Il lui suffirait de raviver ses souvenirs en parcourant le *Vocabulaire de la Faune wallonne* de M. J. Defrecheux.

L'auteur ne peut avoir la prétention d'être complet. Il a encore beaucoup à recueillir autour de lui, et,

comme il possède de grandes qualités d'exactitude et de clarté, avec l'amour, semble-t-il, des choses du terroir, nous l'engageons vivement à continuer une œuvre si bien commencée. Qu'il prenne la bonne habitude de noter sur fiches, c'est-à-dire sur carrés de papier de la grandeur d'une carte correspondance, les mots, les tournures, les phrases pittoresques, les proverbes, les croyances, les usages. C'est le moyen de recueillir sans fatigue beaucoup de matériaux qu'on peut ensuite facilement classer et recopier. Qu'il se serve aussi du dictionnaire de Dasnoy comme aide-mémoire. Qu'il ne néglige pas les termes abstraits, même quand ils lui sembleraient moins curieux, qu'il n'omette pas non plus des termes qui lui paraîtraient trop parents du français : *lyèf*, *sèy*, *leüy* sont évidemment les mêmes mots que lièvre, sel, loup, mais ils sont prononcés d'un coup de langue bref et énergique, et terminés par un *y* qui est étranger au wallon comme au français et qui mérite bien la notation. Ce n'est pas à dire que chacun de ces mots doive nécessairement trouver place dans le lexique avec accompagnement d'analyse grammaticale et de définition. Des phénomènes de même nature pourraient être réunis et former un seul article de grammaire. On trouve à la fin du lexique un embryon de grammaire. L'auteur peut y ajouter beaucoup et se faciliter la tâche en tout point, s'il veut travailler suivant une méthode comparative. La lecture de nos dictionnaires wallons le dispensera de rédiger de longues explications, là où

il lui suffisait de citer un mot correspondant wallon à côté du mot usité dans son village. Elle lui fera voir plus clairement ce qui est original et ce qui ne l'est point, ce qui mérite une mention à part et ce qui doit être réuni en faisceau dans une grammaire plutôt que dans un dictionnaire. Il pourra se guider sur les deux essais de grammaire wallonne de M. Julien Delaite. S'il veut bien s'inspirer ainsi des travaux publiés par les membres de la *Société* ou sous leurs auspices, nous ne doutons pas qu'il soit à même bientôt de nous envoyer une œuvre de tout premier ordre. Nous proposons cependant de décerner dès maintenant à ce recueil une **MÉDAILLE EN VERMEIL**.

Nous voudrions pouvoir couronner aussi l'autre travail, le manuscrit n° 1. Mais il est loin de donner tout ce que promet son titre. Des cinq cents mots qu'il contient environ, les trois quarts existent en liégeois sans différence appréciable de prononciation. On n'accusera certes pas l'auteur de longueur dans les définitions. A chaque mot wallon correspond un mot français, bien ou mal choisi, sans autre éclaircissement. A côté du premier mot wallon, l'auteur a eu l'idée par après d'inscrire des synonymes, sans souci de la lettre alphabétique, ni des nuances de signification. L'ordre alphabétique d'ailleurs, qui n'est déjà pas suivi d'une manière irréprochable dans le précédent travail, est absolument méconnu ici. Quelques exemples de la manière de l'auteur nous dispenseront d'en dire davantage :

Adioss — fadesser.

Agadlé — mal arranger.

apôxitt (A l') — aposté, guet

Astrapâtt, âstikott, bouhett — accident.

Bourinn, rahoûrr — brouhaha, foule.

eûré (A l') — temps perdu, après repas.

èkroukî (S') — s'engosiller.

Groumai, lawet — sorte de boulie épaisse (sic).

Tout en remerciant l'auteur inconnu des peines qu'il s'est données, nous sommes bien forcés d'ajourner la récompense. Il a fait preuve de bonne volonté : qu'il fasse preuve maintenant de plus de science, de précision, de patience dans les recherches. On n'improvise pas un dictionnaire en quelques heures.

Les membres du jury :

Joseph DEFRECHEUX

Julien DELAITE,

et Jules FELLER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 13 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté, accompagnant la pièce couronnée, a fait connaître que M. Edouard Liégeois, instituteur en chef, à Grâce-Berleur, est l'auteur du *Mémoire sur les mots wallons de Tintigny et du Pays gaumet*. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

LE PATOIS GAUMET

(DIALECTE DU LUXEMBOURG MÉRIDIONAL)

I. — Phonétique du Gaumet et du Wallon comparés

PAR

Jules FELLER.

II. — Lexique du patois gaumet

PAR

Edouard LIÉGEOIS.

PHONÉTIQUE
DU GAUMET ET DU WALLON
COMPARÉS

PRÉFACE

Les notes suivantes faisaient partie d'un rapport présenté à la *Société liégeoise de littérature wallonne*, en juin 1896, sur un *Lexique du patois gaumet* envoyé au concours. Il m'avait semblé que la Société pouvait accueillir l'ouvrage sans toutefois se donner l'air d'englober dans le wallon les autres patois romans parlés en Belgique. Il me parut prudent, avant d'entamer la critique de l'œuvre, de délimiter en trois ou quatre pages le domaine de la langue wallonne vers le sud. La Société manifesta le désir que cette partie du rapport fût imprimée séparément, avec les développements nécessaires. D'autre part, M. Liégeois, auteur du *Lexique* examiné et couronné par le jury, aurait voulu voir figurer ces remarques en tête de son ouvrage. C'est pour satisfaire à ce double désir, trop flatteur pour moi, que la *Phonétique du gaumet et du wallon comparés* va précéder le *Lexique du patois gaumet*.

Déjà, dans les *Mélanges wallons* ⁽¹⁾, M. J. Simon, de Châte-lineau, avait tracé la frontière linguistique du wallon à l'ouest. Un autre co-signataire de ce volume, M. Boclinville avait l'intention de faire le même travail pour la frontière méridionale. D'autres préoccupations l'ont détourné jusqu'ici de cette recherche. Les notes que nous publions en attendant n'ont pas la prétention d'épuiser le sujet. Elles instituent d'abord, pour la curiosité des wallons et des gaumets, un parallèle entre les deux dialectes. De plus elles visent à porter l'attention des

(1) *Mélanges wallons*, offerts à M. Maurice Wilmotte, par Clément Boclinville, Arthur Bovy, Auguste et Georges Dautrepoint, Jean Haust, Auguste Gittée, Eugène Monseur et Jules Simon.

linguistes sur une région inexplorée, par où passent les limites de phénomènes linguistiques importants. Parfois elles traceront approximativement ces limites. Jusqu'ici, faute de renseignements suffisants, les Horning et les Meyer ont englobé sous le titre vague et naturellement provisoire de patois de l'est, des dialectes vraiment différents. Il est rare que lorrain et wallon ne se marient pas sous leur plume, souvent d'une façon aventureuse. Notre étude fournira au moins des matériaux plus abondants aux grammairiens des langues romanes, leur épargnant ainsi des inductions et des assimilations trop hâtées.

Nous n'avons pas essayé de tracer une ligne de démarcation *ne varietur* entre lorrain et wallon. Une pareille limite ne peut être fixée rigoureusement. Il y a toujours, aux confins des dialectes, des zones plus ou moins larges de pénétration réciproque, où s'entrecroisent et s'enchevêtrent les limites d'expansion des phénomènes linguistiques. Choisir un seul trait dialectal à l'exclusion des autres et le présenter comme caractéristique d'un patois, c'est bien arbitraire. Pour échapper à ce que les classifications ont toujours d'artificiel, nous déclarons ne présenter qu'un faisceau de différences entre le dialecte gaumet et les patois romans plus septentrionaux, sans décider si les différences constatées sont génériques, ou spécifiques, ou indicatrices de simples variétés. Et puis, à quoi bon chagriner par une conclusion trop catégorique ceux qui se plaisent à donner au mot wallon une extension plus grande ? J'ai rencontré de braves gens qui se sentaient blessés dans leur orgueil national quand je leur disais que la langue du Hainaut, en grande partie, n'était plus du wallon. J'en scandaliserais d'autres en affirmant que le gaumet n'est plus du wallon. Laissons parler les faits : leur éloquence suffira.

En dernière analyse, d'ailleurs, n'est-ce pas l'histoire qui devrait décider ? Historiquement, le problème peut s'énoncer

ainsi : les habitants des bords de la Semois ont-ils reçu leurs mœurs, leurs idées et leurs vocables du nord ou du midi ? Mettons à part les choses qui se créent ou se recréent sur place : de quel centre, ou plutôt de quels centres, ont rayonné les autres choses, les contes, les chansons, les fabliaux, les coutumes agricoles, les coutumes de la vie familiale et communale, et, partant, le langage véhiculaire de toutes ces activités ? Quels réseaux d'allées et de venues coloniales, commerciales, intellectuelles ont, dans la suite des siècles, déterminé la phraséologie et la phonétique d'un canton ? A l'histoire de répondre, en s'aidant de la linguistique sans doute, mais en l'aidant aussi pour la solution de ces questions compliquées. En tout cas, puisqu'il s'agit ici du pays gaumet, bien des choses lui sont venues du sud avec les chants d'amour et la Loi de Beaumont.

La région étudiée ici est principalement celle du lexique : Tintigny et le pays gaumet. La Semois forme strictement la limite du pays gaumet vers le nord. Les transsémariens, surtout les habitants des bords de la Rulle, se nomment Hognets. Leur langage, dont nous parlerons à l'occasion, se distingue de celui des gaumets, outre des différences notables, par une prononciation extrêmement brève de tous les sons finaux. Au dialecte hoguet appartiennent les villages de Marbehan, Rulles, Houdemont, Habay, Villers-sur-Semois et ses dépendances : Harinsart et Mortinsart. Au delà de l'immense forêt qui couvre la Semois au nord, règne le Chestrolet, dialecte de Neufchâteau, et plus loin l'Ardennais.

Je dois les matériaux de mon étude à mon expérience personnelle du patois d'Etalle, expérience déjà ancienne et qui avait besoin d'être rafraîchie, au travail de M. Liégeois, originaire de Tintigny, enfin aux connaissances de M. Cozier, instituteur de l'Ecole moyenne de Verviers, originaire de Rossignol, qui s'est prêté avec autant d'intelligence que de patience à mes

longues enquêtes. J'ai consulté, — avec la prudence nécessaire, — les textes imprimés : ceux de la *Parabole de l'Enfant prodigue* publiés jadis par la *Société de littérature wallonne* (t. VII), puis des contes parus dans *Wallonia*, une de nos deux revues de folklore. Pour la comparaison avec les patois des départements français avoisinants, la *Revue des patois gallo-romans* de Gilliéron et Rousselot, m'offrait des textes soigneusement transcrits, les *Patois de Champagne* de Tarbé (Reims, 1851, 2 vol.), des textes nombreux et variés. Enfin j'ai mis à contribution les *Etudes de Dialectologie wallonne* de M. Wilmotte (Romania, XVII, sqq.), pour l'ancien wallon, les *Mélanges wallons* déjà cités, les articles de M. P. Marchot sur les patois du Luxembourg. Les recherches de l'abbé Rabiet sur le patois de Bourberain, les travaux analogues de Horning, et la *Grammaire des langues romanes* de Meyer-Lübke ne m'ont pas quitté.

Une observation de pure forme. Le désir de rendre mon travail plus accessible m'a fait ajouter des explications, des préliminaires, des traductions de formules inutiles et même encombrantes aux yeux des grammairiens et des linguistes de profession, insuffisantes aux yeux des autres. Que les uns me pardonnent trop d'amplification et les autres trop de sécheresse. D'ailleurs les travaux de MM. Doutrepont, Delaite, etc., parus dans ce recueil ont dû procurer aux lecteurs ordinaires du Bulletin quelque expérience de ces sortes d'ouvrages. Le premier a donné maintes définitions de termes que je me dispenserai de répéter, le second a utilisé l'alphabet phonétique de la *Revue des patois gallo-romans*, dont je me servirai également, en priant le lecteur de se reporter à leurs travaux.

CHAPITRE PREMIER.

VOYELLES.

A

1. A tonique libre du latin devient *ĕ* en gaumet, *ē* en wallon, à moins que cet *a* n'ait été soumis à l'influence de phonèmes qui en ont modifié l'ordinaire évolution. L(atin) pratum, w(allon) *prĕ*, g(aumet) *prĕy*; l. clavem, w. *klĕy*, g. *klĕy*; l. nasum, w. *nĕ*, g. *nĕy*; et de même, là où le w. dit *asĕ*, *sātĕ*, *ostĕ*, *adlĕ*, *wĕ*, *Noyĕ*, le g. dit *asĕy*, *sātĕy*, *ĕtĕy*, *adlĕy*, *wĕy*, *Nowĕy* (assez, santé, été, auprès, gué, Noël).

2. Sous l'influence d'une palatale suivante, cet *a* a eu d'autres destinées. Il y a ici deux cas à examiner : 1° celui de la finale -aticum, fr. -age; 2° celui où l'*a* est suivi (immédiatement ou non) d'une palatale (*c, g, e, i*), ou, comme les grammairiens disent souvent pour abréger, d'un *yod* (*y*).

La terminaison -aticum, qui présente *ĕte* comme développement régulier en w. devient *āte* en g. — W. *poyĕte*, *vĕyĕte*, *vĕxĕte*, *vĕyĕte*, *mānĕte*; g. *pŕyāte*, *vĕlāte*, *vĕsāte*, *vŕyāte*, *mĕnāte*, *fŕiēāte*, *fānāte*. Au reste on ne peut songer à donner cette différence comme une caractéristique dialectale. D'abord si -*ĕte* l'emporte dans le nord wallon, -*āte* gagne du terrain à mesure qu'on s'avance dans le Namur et le Luxembourg. -*ĕte* se dit encore à Vielsalm (*vĕlĕte*), à Hotton, à Havelange (*pārĕte*). La limite passe donc au sud de ces villages, puis s'infléchit au nord vers Hannut (*vĕyate*). Au sud de cette ligne -*āte* règne jusqu'au delà des frontières belges. Mais le pays messin dit *perĕge*, *gĕge*. La voyelle oscille donc entre *a* et *ē* dans le pays lorrain comme dans le pays wallon.

3. *A* + cons. + *y*. Devant les consonnes ou voyelles palatales (*i*, *e* qui deviennent *y*; *c*, *g* qui deviennent *y*), *a* persiste en *g*. Le mot *persiste* est assez hasardeux : il n'est pas possible de dire si cet *a* provient directement de l'*a* latin, ou s'il est une modification postérieure d'un *a* palatalisé par le phonème suivant. Quoi qu'il en soit, en wallon comme en français, *a* dans ces conditions passe à *e* (*ai*, *é*, *è*); et, comme les formes de cette espèce sont nombreuses, il suffirait de cette différence pour donner au gaumet un cachet d'étrangeté vis-à-vis du wallon. Exemples : L. *facere*, w. *fě*, g. *fār*; et de même w. *plēr*, *tēr*, *brēr*, g. *plār*, *tār*, *brār*. L. *factum*, w. *fě*, g. *fā*; et de même w. *plē*, *tē*, *brē*, g. *plā*, *tā*, *brā*. W. *trē*, g. *trā* (trait d'attelage). Fr. *tais-toi*, w. *tēs-tū*, g. *tā-t*. G. *lěz ar dū dyū*, ardennais *lěz ērčēr dō dyū*. L. *veracum*, w. *vrē*, *vrěy*, g. *vrā*. Habacum, le village de Habay : g. *hābā*. Gladium, g. *glā* (glafeul); geai, *gyā*; magis, *mā*; jamais, *gyēmā*; magidem, *mā*; magistrum, *māt*; laid, *lā*; w. *krěy* (fente), g. *krāy*; aise, baise, abaisse, punaise : *āe*, *bāe*, *ābāe*, *pūnāe*. Sapio (je sais) — *sāy* à Willancourt, *sé* sporadiquement par analogie des 2^e et 3^e personnes. Mais j'ai, tu as, il a, w. *gy'ě* (nord-w. *gy'ā*), *t'ā*, *il ā*, donnent très régulièrement en g. *gy'ā*, *t'ě*, *il ě*. Laisse-moi faire, w. *lě-m fé*, g. *lāy mū fār*.

Il en est de même de *a* atone devant une palatale : *placere* = *plājŷ*. Lait se traduit en w. par le diminutif *lěsě*, en g. *lūsě* : le g. *lě* est emprunté et ne se trouve que dans deux ou trois expressions d'origine étrangère : *lě d' kūlyčěf* (lait de couleuvre = euphorbe), *lě d' pūy* (lait de poule). Laissez-moi faire, w. *lěyī-m fě*, g. *lāyě-m fār*.

Tel est aussi l'usage constant des dialectes parlés au sud du gaumet. En patois messin on dit *gyēmā*, *mā*, *gyě t' rěcontrā* (je te raconterai), *fār*, *ār aerem*, *vrā*, *plyār* (* *plācěre*), *pětnāy* (pastinacam, w. *pătñěy*); *gy'ā*, *t'ě*, *il ě*. En meusien on dit *gyě t' fārā fār*. La Champagne prononce *ě* (cf. Tarbé, textes à la fin du 1^{er} vol.).

Limite nord du phénomène. — A Suxy, au nord de la Semois, cet *a* devient déjà *e* : *ɔpũ n' lũ dɛrɛ mĩ*, *ɔpũ n' l'ɛ mĩ fɛ*, et même j'en ai surpris des traces dans le langage de mon interlocuteur de Rossignol. A Bouillon on dit *fwêr* (facere), *fwê* (factum) *ɔp'ê*, mais *ɔpãmwã*. A Bièvres, au fond de la région S.-O. de la province de Namur, on dit *plêr*, *fwér*, *fwé* (facit, factum), *lêchĩ* (g. *lãchĩ* = laisser). La limite du phénomène *a + y = a* passe donc entre Suxy et Rossignol, traverse Bouillon, puis se dirige vers la Meuse au sud de Revin (cf. Tarbé I, p. 155, ligne 3). Ceci soit dit pour répondre sommairement au vœu de Meyer-Lübke inclus dans ces mots (I, p. 222) : « On n'a pas encore fixé la limite de cet *a* du côté du nord ».

Exceptions. — En w. *pacat* (il paie), se dit *põy*, ardennais *pãy*; haie devient *hõy*, ard. *hãy*. Mai = *mãy*, braie = *brãy*. En g. *pãy*, *pãyê* (payeur), *hépãy* (hait-paie), *hãy*, *mãy* (mois de mai). Le g. dit encore *frêj*, *brêj*, *ãgès* (fraise, braise, chiste), en dépit de la palatale.

4. -arium, -ariam. — Le suffixe -arium a donné -ier en fr., *ĩ* en w. et en g. Exemples gaumets : noms de métiers : *bũtẽĩ* (boucher), *põrũtẽĩ* (porcher), *gũdũĩ* (chevrier); noms d'arbres : *srũĩĩ* (cerisier), *põmĩ* (pommier), *pũũrũĩ* (poirier), *grũũĩĩ* (groseiller); adjectifs : *prõmĩ* (premier), *dãrũĩ* (à Tintigny, Sainte-Marie, etc., *dẽrũĩ* à Rossignol) (dernier).

5. Mais la ressemblance s'arrête au masculin. -ariam, qui fait en liégeois *ĩr*, en verviétois *ĩ* (¹), en namurois *ẽr*, en ardennais *ĩr*, donne en gaumet -*yẽr*. La diphtongue ancienne a été protégée par l'*r* que conservait l'*a* du féminin. C'est une sorte de loi en gaumet que dans le même mot la même voyelle prend un son fermé long ou un son ouvert bref selon que la consonne finale tombe ou se conserve : *lê*, *lãy* (loup), *trê*, *trãy* (truite), *nũ* (novum), *nyẽf* (novam). Donc tandis que le masc.

(¹) Cf. *Les parlers du nord et du sud-est de la province de Liège*, par GEORGES DOUTREPOINT et JEAN HAUST, dans MÉLANGES WALLONS, page 34.

-yé est devenu *-yi* puis *ī*, le féminin a gardé la diphtongue intacte, ce qui crée une nouvelle différence très caractéristique. Exemples : w. *prümīr* (arden. *prēmīr*), g. *præmyēr*; w. *dyērēn*, *dērēn*, g. *därnyēr*, *dërnyēr*. Il en est de même des nombreux substantifs féminins en *-ière* : *ūvriēr*, *rīvyēr*, *pūsīyēr*. Voyez dans le *Lexique*, entre autres mots, *dhūseyēr*, *ēdyēr*, *eīnyēr*, *kōtyēr*, *fæmyēr*, *fūryēr*, *mājlyēr*, *fōrōyēr*, *pōrōyēr*, *ōzyēr*, *byēr*, *sivyēr*, *trōwyēr*.

Le chestrolet dit encore *-yēr*, mais au sud de la province de Namur, à Bièvre, on dit *tchōdār*, *sōrsīr*.

A TONIQUE LATIN SUIVI D'UNE NASALE.

6. A suivi de *n*, *m* passe à *é* en gaumet et en wallon. Mais en terminaison masculine (c'est-à-dire contenant toute voyelle autre que *a*) la nasale se perd en g. sans nasaliser la voyelle précédente. L. *famem*, nord-w. *fē*, sud-w. *fwē*, g. *fē*; *panem*, n.-w. *pā*, s.-w. *pwē*, g. *pē*; *granum*, w. *grē*, g. *grē*; *demain*, n.-w. *dmē*, s.-w. *dmwē*, g. *dmē*; *andain*, g. *ādē*. Je néglige d'indiquer, comme étrangères à ce point-ci, les variations de la nasalisation wallonne suivant les régions. Il y a bien ça et là des flots où les mots précédents subissent une dénasalisation partielle ou totale, mais alors on a affaire à un phénomène local qui attaque toutes les voyelles nasales indistinctement. C'est là une cause d'erreur pour les grammairiens étrangers qui ne peuvent pas toujours apprécier à distance la qualité d'un phénomène. Si on avait dit *grē* à Seraing comme on le dit dans le pays de Herve, Horning n'aurait pu s'empêcher d'y voir un signe de plus d'identité entre le wallon et le lorrain. Mais en gaumet et en lorrain le caractère du phénomène en question est différent. A côté de *pē*, *fē*, on trouve même *pīy*, *fīy* à Virton, et *pyē*, *fyē* aux environs de Virton. Le patois messin dit *pēy*, *fēy*.

Canem semble faire exception ici comme ailleurs : il devient *teē*. C'est que, dans ce mot, *a* précédé de *c* initial a donné

d'abord *che*, et le mot s'est trouvé dès lors dans une autre situation que les précédents.

7. A + n, m avec terminaison féminine, c'est-à-dire suivi de *a*, s'est aussi changé en *é*, mais la terminaison féminine a ici conservé la consonne, suivant une loi générale. Pourtant, à la différence du wallon, l'*n* n'a pas réagi en gaumet sur la voyelle précédente pour la nasaliser. On aura donc : lanam, w. *lên*, g. *lên*; ranam, *rên*, *rên*; granam, *grên*, *grên*; ramam, g. *rêm* (branchettes pour ramer les pois, w. *dě rē d' pœ*, de ramum); semaine, w. *sămên*, namurois *sămwên*) g. *smên*; fontaine, w. *fontên*, g. *fantên*.

8. An, am, entravés. — A la différence du w., le passage de *a* à *é* et la perte de la nasale s'observent aussi lorsque an, am, sont suivis d'une palatale. L. plan'cam (planche), w. *plāue*, g. *plēue*; man'cam (manche), w. *māue*, g. *mēue*. De même à l'atone on trouve *plēuei*, *plēueët*, *mēueët*. Manducat fait *mēue*, et l'on dit à l'atone *mēdyi*, *mīdyi* (Etalle), *mīdyā* (Virton) « mangeons ». Cambiare (changer), w. *kādyi*, ard. *kādyé*, g. *teēdyi*. Manducare a reçu un traitement bien différent en wallon. Tandis qu'on dit encore *mwēdyi* à Bièvres, la nasale de ce mot en w. s'est unie au *y* suivant : n.-w. *manī*, *ī mādī*. Le mot est d'ailleurs fort torturé : au nord de Houffalize, Laroche, Marche, Ciney on dit *manī* ⁽¹⁾, le sud dit *munī*, *muné*, la voyelle étant modifiée par la labiale *m* qui provoque la production d'un *w* (cf. § 25) ⁽²⁾. Ce traitement n'est pas inconnu au g. A Virton, d'après l'*Enfant Prodigue*, on emploie *munī* concurremment avec *mēdyi* : notez *munē* (mangeaient), au § 16 des deux versions, pp. 113 et 115, en parlant des cochons, et au § 23 *mīdyrā* (mangerons), *myēdyā* (mangeons), en parlant des personnes. On dit encore l'*a-munī*, litt. l'à-manger, et l'*amunēer*, « la machine à manger, la gueule ».

(1) Voyez la carte de M. Boclinville dans *Mélanges wallons*.

(2) Si mon explication est exacte, on pourra trouver quelque village à la limite où l'on dise *mwōnyī*, intermédiaire entre *manī* et *munī*.

Cependant blanche, franche font *blāwe, frāwe*, en w. *blāk, frāk*, dont le *k* mérite attention.

9. A + n, m, entravé par une autre consonne qu'une palatale, devient *ā*, et la consonne nasale disparaît : *āfā* (enfant), *pōrlā* (parlant), *tēerā* (tisserand), *tā* (tant), *āvā, pās, grā, grāt*. Traitement conforme au wallon et au français qu'il suffit de constater. Stannum, w. *stē*, g. *ēiēy*.

A TONIQUE DEVANT LES VÉLAIRES (*l, r*).

11. A tonique libre devant *l* a subi en g. un traitement varié : 1° talem, w. et g. *té*; qualem : *ké*; salem, w. *sé*, g. *sēy*. Avec terminaison féminine : palam, w. *pēl*, g. *pēl*; alam, w. et g. *él*; scalam, n. w. *hal*, hōl, s. w. *eal*, g. *eyēl* : il faut compter avec l'influence du *c* devant *a*. Mortalem : *mōrtēl* est un mot de la langue religieuse. Meyer-Lübke veut voir dans toutes ces formes une influence littéraire (Gram. I, § 250), et il a raison pour *él* puisque le *Psautier lorrain* donne la forme régulièrement dérivée *aule*. De même, pour les mots à terminaison masculine qui ont conservé *l* finale : ce sont aussi d'évidents emprunts. Parfois l'instinct populaire a supprimé l'irrégularité en adoptant pour le mot le genre féminin. Ainsi *ôtēl* (autel. altare), devient fém. en g. tandis que le w. *āté, ôtē*, régulièrement formé, reste masculin. Le wallon, dans les mots *mōrtēl, ôtēl* (hôtel). *rēyēl* (réel au sens d'équitable), fait aussi d'instinct le changement de *ē* français en *é*, mais la consonne finale trahit un emprunt. S'il n'y a point d'adjectifs anciens de ce genre, c'est qu'ils désignent des rapports que le peuple rend longuement par plusieurs mots. Je ne sais toutefois si M.-L. a raison également pour *sēy, té, ké* : la chute de *l*, la présence du composé *kēkēnk* (quelqu'un), des proverbes comme w. *té ti, té mi* (tel toi, tel moi) sans analogue en français, me semblent un garant d'antiquité.

12. 2° Mais le vrai traitement de *a* libre devant *l* se voit dans malum, g. *mōl*, malam : *mōl*, nidalem : *nif*, * wisalem :

viēō (putois), valet : *vō*. En wallon la voyelle oscille de *ā* à *ō* : ard. *ā* pur, liég. *ā*, verv. *ō*, nam. *ō*.

13. A devant *l* entravé. — L'*a* passe de même à *ō* en g. quand *l* est suivi d'une consonne. Exemples : fallit, w. *ī fā*, g. *ī fō*; falcem, w. *fā*, g. *fō*. Saltat, g. *sōt*; sal'cem, w. *sā*, g. *sō*; calcem, w. *teā*, g. *āteō*; à l'atone palpebra, w. *pāpīr*, g. *pōpyēr*. Cependant caballum, g. *tefō*, fait en ard. *dyvō* et non *dyvā*, en verviétois *dyvō* pour *dyvō*; alter fait partout *ōt*; enfin le w. *spāl*, g. *ēpāl* doit provenir de spatla et non de spalla qui est le point de départ ordinairement admis. Aliquid, al'quid devient *āk* dans certains villages (Rossignol, Tintigny, Etalle); on dit *ēk* à Suxy, *ōk* ailleurs; c'est *yōk* à Bièvres (*Wallonia* III, p. 155); le mot est inconnu en w., sauf dans la zone tout à fait méridionale.

14. A + pl, bl (-abulum, -abilem, -abulam) aboutit à *ōl* en gaumet, traitement bien différent du wallon, si l'on veut ici porter son attention sur les consonnes en même temps que sur la voyelle. Exemples : tabulam, w. *tāf*, *tōf*, g. *tōl* (*s' mēt ā tāb* dans *Enfant prod.*, p. 114, est une expression d'emprunt); stabulum, w. *stāf*, *stōf*, g. *ētōl*; Etalle, village du pays gaumet, se dit *ētōl*; rabulum rable ou rouable, w. *rāf*, *rōf*, g. *rūōl*; érable : *ōjrōl* à Rossignol, *ōrjōl* à Tintigny. Fabula a donné *fōf* par une métathèse de *l* qui a conservé l'*f*; w. *fāf*, *fōf*. Les adjectifs suivants n'ont à peu près aucun correspondant en wallon : *rājōl* (piaulard), *hōdōl* (importun, fatigant, *hōdēy* = fatigué), *hāterōl* (qui se remue difficilement, difficile à manier), *pājōl* (paisible), *sērvijōl* (serviable). On trouve dans le nord-w. *pāhul*, *pōhul*, *mālēdūl*, *mōlēdūl* que je rapprocherais volontiers de *hōdōl*. Dans le sud, en pays de transition, on a *hōdāl* à Lavacherie; *hāmāl* à Laroche; *āmōl*, *hēyōl* (germanique *hat + abilis*) à Forrière — *hāyāf* à Laroche; *sērvijōl* à Neufchâteau.

Limite de -*ōl*. La limite extrême de ces formes en *ōl* au nord passe à la hauteur de Saint-Hubert. D'après M. Marchot (*Patois du Luxembourg central* dans *R. des P.-G.-R.*), Cham-

plon, Flamierge, Amberloup, Lavacherie disent *rāf, tāf, stāf* : c'est le pur traitement wallon de la voyelle et des consonnes; Nassogne, Forrière, Masbourg, Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne, Wellin ont *rōf, tōf, stōf*, avec *ō* du midi et les consonnes du nord; Arville, Saint-Hubert, Freux présentent *rōf, tōl, stōl* avec *f* et *l* en mélange; Moircy a *rāl, tāl, stāl*, avec *a* du nord et *l* du midi. Tout le pays au sud de cette région donne, sauf coloration locale des voyelles (cf. *sěrvijēl* ci-dessus), les mêmes résultats qu'en gaumet; il faut évidemment faire abstraction de l'*s* de *stōl*, g. *stōl*. *Sab* (sabulum) et *tāb* sont des imitations du français.

Le lexique rend cet *o* par *ō* pour le village de Tintigny. En réalité il s'agit ici d'une nuance difficile à noter entre *ō* et *ô*. L'*o* de Liège est un *ā* encore actuellement noté *ā* dans les publications liégeoises; celui de Verviers est *ō* et s'imprime souvent *au* : c'est l'*au* du français Laure, Paul, Maurice, mauvais; l'*o* de Tintigny représente le son *au* ordinaire du français, *ō* mi-fermé; enfin le son que nous notons *ô* est tout à fait fermé.

16. A + v, b. Tandis que *clavem* fait en w. *klé*, en g. *klèy*, *clavum* donne en w. *klā*, *klò*, en g. *klō*, *klōw*. Cette différence de traitement provient de ce que la labiale *v* devant *o*, *ou* est plus vélaire que devant *a*, *e*, et a transformé l'*a* précédent comme les vélaires *l*, *r*. On ne peut ici, comme le fait Rabiet (*Patois de Bourberain*, dipht. *au*), considérer le *v* comme disparaissant et *clavum* comme ayant la diphthongue *au* = *ô* : *clò* n'aurait jamais donné *klā* en wallon. — On ne pourrait fournir d'exemples gaumets correspondants à *habuit*, *sapuit*, w. *ū*, *sū*, car le g. a laissé s'éteindre le passé défini au profit du passé indéfini.

17. Il y a encore à s'occuper ici de la terminaison -*abam* de l'imparfait latin. *Fabam* devient en w. et en g. *fēf*. L'imparfait en -*abam* avait aussi donné en w. *ēf*, et *y-abam* : *īf*. -*ebam* au contraire a donné *ē*, *ēf*. Cet *ē* existe partout en w. au

conditionnel présent, qui était composé avec *habebam*, mais pour l'imparfait de l'indicatif, par suite des tendances à l'unification, une des trois désinences wallonnes l'emporte, éliminant plus ou moins complètement les formes concurrentes (voir pour les détails DOUTREPONT et HAUST dans *Mélanges wallons*, pp. 44-47). Or tandis que le wallon *év*, produit de *-abam*, s'est étendu souvent à toutes les conjugaisons, le *g.* a fait triompher *ou*, *o* produit de *-ebam*, dont nous reparlerons à la lettre *é*. La dissemblance est ici complète.

18. *A + r* libre. Il ne se dégage pas de règle fixe des formes tirées de *rarum*, *carum*, *clarum*, *amarum*, *avarum*, *quare*. *Rār*, *avār* en *w.* et en *g.* sont d'évidents emprunts. Liège seulement a su donner une empreinte wallonne au premier de ces mots en prononçant *rōr*, et de même *sīgōr* (cigare). *œīr* (*carum*) est une forme ancienne tenant compte du développement de *ca* initial, puis traitant *e* secondaire comme l'*e* primaire de *ferus*, *fīr* : *œīr*. Mais ce mot n'est usité qu'en parlant de la *cherté* des objets : on dit *œēr*, du français *cher*, dans le sens du vieux mot *binamé* (bien-aimé). Le *gaumet*, diphtonguant l'*e* de *cher* comme s'il était primaire, dit *eyēr* *āmī*, *mā eyēr dyā* (cher ami, ma chère « gent »), mais le *e* trahit l'emprunt. *Clarum*, *g.* et *w.* *klér*; féminin en *g.* *klért* : *d'lā bēl klért ōw*, mais : l'*ōw* à *klér*; *fyēr* fait aussi *fyért* au fém. De part et d'autre *amarum* devient *āmēr* et *quare* *kā* comme proclitique.

19. Les infinitifs en *-are* non précédé d'un *y*, et les formes verbales dérivées de *-atum*, *-atis*, *-ate*, reçoivent invariablement la terminaison *é* en *w.* *ēy* en *g.* Dans certains villages, par une loi de phonétique syntaxique, la semi-voyelle de *-ēy* ne se prononce pas quand une consonne suit. On dit à Rossignol *dyū n'ī ā-m ētēy* « je n'y ai pas été », mais *dyū n'ī ā-m ētē vwār*; *dy'ā bē wātēy*, mais *dy'ā bē wātē mā wāsō*. Ce *y* est naturellement impossible à conserver quand le verbe est suivi d'un pronom enclitique réduit à sa seule consonne. Si donc

on dit à Tintigny, d'après le *lexique*, *früyëy vôt küllôt*, on dira cependant sans *y* : *äbäeë-v* « baissez-vous », *läyë-m* « laissez-moi », *dëhëse-l* « secouez-le ».

Cette finale *ëy* n'existe nulle part en w., mais se rencontre abondamment en Lorraine et en Champagne. A Mangiennes, canton de Spincourt (Meuse), on dit *öläy* (aller), *päsäy* (passer), *tümäy* (tomber). Dans l'Argonne : *ëtëy*, *sövëy*, *kürëy*, *märyëy* devant les voyelles, *ë* devant les consonnes (cf. *Revue des P. G.-R.*). A Bérù (arrond. de Reims) on dit *ëdëy*, *äetëy* (TARBÉ I, p. 99); à Auvé (arrond. de Sainte-Ménéhould) *ramanseil*, *trouveil*, suivant l'orthographe de Tarbé I, 105; dans le canton de Sainte-Ménéhould *rassaziei*, *cherchiei*, *dounë-m*, *traitë-m* (Tarbé I, 113).

20. Dans le féminin -atam, pas plus en g. qu'en w. ou en fr., la terminaison féminine n'a eu la force de conserver l'*r* intact. -atam devient *äy* en g., *ëy* en w. G. *büäy* (lessive), *kädyöläy* (bigarrée), *nikäy* (nichée), *pënräy* (panerée), *ä lä välläy* (de haut en bas), w. *büwëy*, *kädyöläy*, *nikäy*, *ä l' vällëy*.

Le son *äy* se continue au midi : c'est le traitement du pays messin (*ënay*, *rüsay*, *rättray*) et de la Meuse (*dëüsäy* « pelée »). Pour le nord, Tintigny se trouve sur la limite. A Rossignol on dit *büëy*; à Etalle *büäy*; à Tintigny le participe féminin seul est tantôt en -*ëy*, tantôt en -*äy*. Je trouve dans le *lexique* : *lè néjëët sä ämëlëy. dü lä byër ëvëëtëy. sük! sük! mārën lä pôte tröwäy*. Mais les substantifs féminins en -ée y sont tous en *äy* : *ävyöäy*, *bästäy*, *brëäy*, *büäy*, *käbërläy*, *kärüäy*. La limite, partant de Habay, passe donc à Tintigny, puis se continue vers le S.-O. entre Virton et Florenville.

21. A + r entravé. En w. a + r entravé se conduit absolument comme a + l entravé (§ 13), et nous aurions pu les ranger sous le même titre si la même analogie existait en gaumet. Mais il n'en est ainsi que pour moitié. Le w. dit *hār*, *hòr*, hart; *ëār*, *hòr*, déchirure; *sār*, *sòr*, sart; *lār*, *lòr*, lard; *rnä*, *rnò*, renard; *māy*, *mòy*, marne; *pār*, *pòr*, part; *läse*, *lòse*,

large; *teār, teòr*, char; *teār, teòr*, chair; *tār, tòr*, tard. Le gaumet dit *hór, sór, lór, rnó, mól* (marne), *pó* (part), *lòrte*, conformément au traitement de *al* entravé. Mais il dit *ab, teā* (carnem), *eār* (déchirure, messin *hhā* suivant une orthographe du cru), *tār*, à l'atone *tārxi* (tardif). Les adjectifs français en *-ard* sont en *-ā*, fém. *-āt*. W. *brëyā, brëyò*, g. *brāyā*; il en est de même en messin. Les patois w. et g. sont riches en adj. de cette désinence : voyez dans le *lexique* : *pīlā, cānyā, bōwā, bābrūyā, bācāyā*, etc. Cependant lézard se dit, à Tintigny tout au moins, *lējòrt* fém. (arden. *ōn lāzāt*), ortie se dit *kūeòrt* fém., en dépit de la règle précédente. Barre (verrou) = *bòr*. Carrum w. *teār, teòr*, est traité en g. comme ayant ar libre : *teé*, en messin *teéy*.

22. A tonique entravé par d'autres consonnes que *r, l*, persiste en *g*. En wallon, le sud a toujours *a*, le nord remplace *ā* du sud par *â, ò*, mais *ā* persiste sans passer à *ò* : s. w. *mālāt, pās* (pâte), *krā* (gras), *krās* (grasse), *ām* (âme), *māy* (mâle); nord-w. *mālòt, pòs, krò, kròs, òm, mòy*; sud-w. *pāy* (paille), *ðj' gāðj* (je gage), *kj' ðj' vāy* ou *kj' ðj' vāe* (* *vadyam*), n. w. *pāy, ðjū* ou *ðj' wāðj, kū ðj' vās*. Cependant *krāe* (graisse) se dit au nord *kròh*.

23. Quand les deux consonnes qui suivent *a* sont semblables (*tt, ss, pp*) ou de même espèce (*pt. cy, ty*), *a* subsiste généralement. Cependant on observe en w. une tendance à passer à *ë*. Le phénomène est plus ou moins général suivant les régions. En gaumet il n'y a guère dans ce cas de passage à *ë*; néanmoins, comme l'*ë* reparait au sud, en Lorraine, en Champagne (par ex. à Bourberain), on ne peut considérer cette différence comme caractéristique. Exemples : saccum, w. *sēte*, g. *sāte*; cattum, w. *teë*, à Tintigny *teë*; bracchium, n. w. *brēs*, ard. *brë*, g. *brä*; lassum de (laqueum), w. *lēs*, g. *lās*; drap, w. *drë* (*drā* dans certaines exceptions), g. *drä*; il attache, w. *ātēte*, g. *ātāte*; w. *ātēte* (épingle); platea, w. *plēs*, g. *plās*; glaciem, w. *glēs*, g. *glās*, * quattor w. *kwāt, kwët*, g. *kāt*; w. *ägēs* (pie), g. *ägās*.

Nous avons examiné jusqu'ici l'influence qu'exerce sur a latin un phonème suivant. Les phonèmes précédents ne restent pas toujours sans action sur la voyelle. Voici les deux cas principaux.

24. Quand l'a est précédé d'une palatale (*c, g, c* + consonne, *ie* + cons., cons. + *y*), il aboutit à *ĭ* en *g.*, à *ĩ*, *yé* en *w.* Ainsi les finales -are, -atum précédées d'un *yod* ne font point -*yěy* en vertu du § 19, mais -*ĩ*. Au lieu donc d'aboutir à -*yé* comme dans le pays messin au sud, ou les Ardennes luxembourgeoises au nord, le gaumet a la finale *ĩ* pour l'infinitif, *ĩ* pour le participe masculin, *ěy* pour *y*-atis, *ĩy* pour le participe fém. et les subst. fém. correspondants. Exemples: abaisser et abaissé, liég. *ābāhĩ*, ard. *ābāēē*, *g.* *ābāēĩ*; vous abaissez, liég. *vōz ābāhĩ*, ard. *v'z ābāēē*, *g.* *v' ābāēēy*; abaissez-vous, *g.* *ābāēē-v'*. Part. fém. liég. *dūbīhěy* (gercée par la bise: *bīh*), ard. *dībījěy*, *g.* *dēbījĩy*. Subst. fém.: *w.* *sěwěy*, *g.* *sāwěy* (sachée); *w.* *kūrěy*, *g.* *kārĩy* (bête crevée, litt. curée), *w.* *nūtěy*, *g.* *nūtĩy* (nuitée), et de même *g.* *ārěhĩy* (toile d'araignée), *klěhĩy* (quenouillée), *kūrđjĩy* (écourgée), *kĩrĩy* (cuillerée), *sāyĩy* (seillée), *těhĩy* (torgniole), *rāyĩy* (* exradicata), *ārĩy* (areata).

A côté de ces verbes en *ĩ*, il faut noter soigneusement un assez bon nombre de verbes en *ĩr* provenant de *y*-are. Comme c'est par la consonne finale qu'ils se distinguent du *w.*, il sera plus régulier d'en parler à propos des consonnes.

Le suffixe toponymique -iacum produit aussi *ĩ*. Auby, Ancy, Azy, Baranzy, Chevigny, Chiny, Hachy, Messancy, Mussy, Sivry, Suzy viennent de primitifs en -iacum (cf. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique*, 471-520).

25. Quand l'a nasal est précédé d'une consonne labiale, cette labiale peut dégager en *w.* devant l'a une semi-voyelle *w*. Nous avons déjà cité à un autre point de vue les exemples *fwě*, *mwě*, *pwě*, *dmwě*, (§ 6); *samwěn* (namurois, § 7); *fwěr*, *fwé* (Bouillon, Bièvre, § 3). J'ai tâché d'expliquer au § 8 l'alternance

māñi, *mūñi* par l'influence de la labiale : manducare devient *māñi* dans la région où panem devient *pā*, mais il devient * *mwēñi*, * *mwōñi*, *mūñi* là où panem devient *pwē*. La forme *mwēñi* que je trouve à Bièvre est un sûr garant que *mūñi* contient un *w*, lequel devait nécessairement être résorbé par l'*u* qui suit. Nous retrouverons cette influence d'une labiale précédente à propos de *e* + nasale (§ 47). Il n'est pas absolument nécessaire qu'une nasale suive, puisque *facere*, *factum* peuvent devenir *fwēr*, *fwè*, mais il est nécessaire que ce soit une labiale qui précède pour favoriser l'apparition de cet élément labial *w* : nulle part on ne rencontre *lwēn* pour laine, ni *twēr* pour taire. En gaumet ce *w* devant *a* latin n'apparaît pas : *ōrmwār* (armarium), en regard du *w. ārmē*, *ōrmō*, a bien l'air d'avoir subi l'influence du français armoire.

A ATONE.

L'examen de *a* atone ne fournira rien de bien caractéristique pour différencier *g.* et *w.*, et d'ailleurs nous en avons déjà fourni incidemment plusieurs exemples. Nous nous bornerons donc à quelques remarques.

26. *A* protonique c'est-à-dire exclusivement *a antétonique* dans la seconde syllabe du primitif latin disparaît en *w.* et en *g.* d'une façon plus radicale encore qu'en français. L'*e* muet qui représente cet *a* à l'intérieur des mots français forme encore syllabe en poésie; le poète wallon qui écrit ces *e* à l'imitation du français n'oserait leur donner une valeur syllabique. L'*e* ne se réveille en wallon qu'à la fin du vers féminin chanté. Nous écrivons donc *w. pātemē*, *pōtemē* (parchemin), *māismē* (habillement), *plēnmē* (pleinement), *bōnmē*, *byēsme* (bêtement), *ōnyēsme* (honnêtement). Tel est le traitement de -amentum et de -amente. Les subst. et adv. en -ment empruntés au français changent au contraire cet *e* muet en *ē* dans le sud-*w.*, en *ē/ū* dans le nord-*w.* : *būgrūmē*, *korēktumē*, *ōnētrūmē*, *ābilyūmē* (habillement), *āpārtūmē*. Le suffixe

-atorem devient -*ê*; *trôvê*, *kôlê*, *fôteê*; -aturam devient *êr*: *trêvêr* (trab-atura); mirabilia = *mêrvêy*; sacramentum = *sêrmê*, *syêrmê*; donnerai = *dôrê*, *dêrê*, *dôrê*; aimerai = *êmêrê* et de même de tous les conditionnels de verbes en -are. Pas de différence saillante en gaumet: *bâtmê*, *bûnmê*; *sûyêy* (secatorem); *trâvêr*; *bârâ* (bailleraï = donneraï).

27. Dans les mots dérivés de formes où *a* était tonique, *a* antétonique latin subit les mêmes changements qu'à la tonique. Ainsi :

1° Quand il est suivi d'un *y*, il reste *a* (§ 3) : g. *plājī* (placere), *ājī* (aisé), *tājē* (taisez! cf. *Lexique*), *lāsē* (lait), *ôj' fārā* (je ferai), *êrwāī* (regarder). *ālādī* (gâter un nid), *ādā* (aidant); en messin *plyājī*, etc.; en w. *plêzīr*, *āhī* ou *ôhī*, *têhī*, *lêšē*, *ôjī frê* ou *ôjū frê*, *rīwêī*, *êlêdī*, *êdā*.

2° Devant l, r, l'a/o de la tonique subsiste d'ordinaire à l'atone : g. *môrlêy* (manner); *mômûrvê* (litt. mal-me-revient); *êwāy*, de ôw. w. *sêwêy*, de êw (*sêwê* = exaquare). De même g. *môrdī*, w. *mārdī*, *môrdī*; *kôzī*, w. *kāzī*, *kôzī*. Mal- est traité irrégulièrement dans le g. *mālāt*, *mālājī*, à *mālô*, liég. *mālāt*, *mālāhī*, à *mālvô*.

3° A atone devant deux consonnes semblables se transforme comme il a été dit au § 23 : g. *rābrāsī*, w. *rābrêšē*, *rābrêšī*; g. *âtêteī*, w. *âtêteē*, *âtêteī*.

28. A atone subsiste dans les monosyllabes proclitiques : jam, g. et w. *ôjā*, quam tantum, g. *kā-tā*; quam totum, g. *kā-tū*; quam bellus, g. *kā-bê*. Ce *kā* est tout à fait inconnu en w.; aussi une phrase comme le g. *kā-tū k' vālā* « comme en voilà » est-elle pour un wallon une énigme.

29. En première syllabe *a* peut subsister ou s'affaiblir en *ê*, *ô*, ou même disparaître dans des cas de phonétique syntaxique où les formes réduites sont possibles.

1° Exemples pour *a* subsistant en gaumet. L'*a* de ad-préfixe se conserve, w. *āprēm*, *āprēm*, *āprôm*, *āprām*, g. *āprēm*

(adprimum), g. *āriv*, *ātāte*, *āpōrt*; g. *eāvay* (excavata, w. *hāvèy*), *kābrē*, *fāyīn*, *fāvā*, *hānā* (w. *hēnā*), *āgū(w)*, *rāgūjī*, *vāeē* (vascellum), *hāñī* (w. *hāñé*, *hēñī*, « mordre ») *sāyē* (w. *sēyē*, *sāyē* sagimen), *gātīr* (w. *gētyé*, *gētī*), *ḡārē* (w. *ḡērē*), *eālēt* diminutif de *eyēl* (scalam), *sāmāī* (w. *sēmāī*).

2° Exemples d'ē en g. : *bān* (manne) donne à l'atone *bāné* ou *bēné* (tombereau, w. *bēnē*), *bēnāy* (crèche), *bēnēt* (tablier d'homme; chapeau = *teḡpē*, w. *teḡpē*, châtre = *teḡtrēy*, tasseau = *tēē*, année = *ēnāy*, grenier = *ḡērñī*, w. *ḡūrñī*, javelle = *ḡēvē*, w. *ḡāvē*.

3° Les exemples d'o pour a en g. sont rares. Je ne connais que *dōmāte*, en w. *dāmāte*. Le w. dit *ōḡē* (g. *āḡé*), *ōnē* et *ēnē* g. *āné*), *sōfrā*, *mōhō* et *māhō* (g. *mājā*). On pourrait citer souvent d'autres variantes wallonnes des formes indiquées; nous nous sommes bornés à signaler les plus répandues dans le nord wallon et le sud wallon.

4° Dans les mots où a en première syllabe disparaît, la voyelle renaît après un groupe de consonnes, mais sous la forme *ū*, qui sert de voyelle de liaison pour remplacer toute voyelle élidée. Ex. : *ē tefō* : *vōt teūvō*; *ē temē* : *vōt teūmē*; *lā temē* : *ēn teūmē*. En w. la voy. de liaison est *i* ou *u* suivant les régions.



(è ouvert du lat. vulg. = ē du lat. litt.).

30. Le wallon diphtongue l'è entravé, à la différence du français : *tyēs*, *fyēs*, *byēs* (* besta), *ḡrūnyēs* (* genestra), *yēb* (herba), *syēr* (cervum, la longue décèle un emprunt, mais l'usage de diphtonguer est encore vivant), *syēt* (certes), *prīyēs* (presb'tre), *fyēr*, *nyēr*, *vyēr*, *āvyē* (namurois, adversus), *trīvyē* (travers), *rīvyēs* (renverse), *Lābyē* (Lambert), *Stēbyē* (Stembert : Stein-berg), *pyēt* (perte), *ī pyēt* ard. *ī pyēr* (perdit). *Tyèn* (tepidus) et *Styèn* (Stephanus), montrent e diphtongué quand è se trouve en entrave romane.

Le wallon a fait passer à *ī* le *yĕ* provenant de *è* non entravé : *vī* (vetus), *pī* (pedem), *sī* (sedet), *krīv* (crepat), *fīv* (febrem), *līv* (levat), *fīr* (ferum), *fīr* (ferit), *īr* (heri), *līf* (lep'rem), *bīr* (bière), *sīr* (caelum).

En gaumet *è* tonique libre aboutit à *yĕ*, *yă* en syllabe fermée, c'est-à-dire si la consonne a subsisté après *yĕ*; ex. : *lyăf*, *pyĕr*. En syllabe ouverte *yĕ* devient *ī*, ce qui rentre dans l'usage wallon; ex. : *pī*, *vī*, *drī* (de-retro).

Mais *è* entravé ne se diphtongue pas en gaumet : herbam : *ĕrb*, perdit : *pĕr*, nervum : *nĕr*, vermem : *vĕr*, vermis : *vĕe*, travers : *travĕr*, in-adversum : *āndāvĕr*, festum : *fĕt*; bēt; tēt; perticam : *pĕrte* (w. *pīs*), lanterne : *lātĕn*, genestra : *ġĕt*, ferrum : *fĕr* (cependant *fyĕr* à Willancourt), mer'lam : *mĕl*, (d'où *teātmeī*, nom du village gaumet de Chantemelle, qu'il aurait fallu traduire Chantemerle; comparez le w. *ōrīmyĕl*, loriot, « merle d'or »), *yĕrp*, w. *īp* est doublement remarquable : c'est ĕpicem pour hirpicem traité comme ĕpem.

31. *Ē* + palatale. Une palatale suivante semble avoir empêché (Meyer-Lübke, 160), ou résorbé en w. la diphtongaison en *yĕ* : *ĕ* + *y* a passé à *ĕ*, *ĕ*. Il est difficile en tout cas de retrouver *iei* dans *lĕ* ou *lĕ* (lectum). La palatale subsiste en syllabe féminine : *vĕy* (veclam), *prĕy* (precat). Telle est la règle; mais d'autres mots qui ont *ī* ne peuvent s'expliquer qu'en admettant la diphtongaison : *sīh*, *dīh*, *vīh* (autre forme féminine de (veclam). *Chĕw* (sequit) provient également de *syĕw*, comme *chĕr* de *syĕr* (cervus) et *chĕt* de *syĕt* (certes).

En gaumet c'est l'*ī* qui est de règle, et par conséquent la diphtongaison; *yĕ* reste d'ailleurs sensible en syllabe féminine, protégé par la consonne finale. Cet *ī* est déjà plus fréquent dans l'ardennais que dans le nord wallon. Il nous reste à fournir des exemples de cette hésitation entre *ĕy* et *yĕy*, qui pourrait avoir pour origine des doublets comme vetus, *veclus. Pectus, w. *pĕ*, g. *pī*; lectum, le lit : nord-w. *lĕ*, ard *lĕ*, g. *lī*; lectum, legit : nord-w. *lĕ*, ard. *lī*, g. *lī*; legere : nord-w. *lĕr*, ard. *līr*,

g. *tir*; eligere, n.-w. *ēlēr*, g. *ālir*; texere, n.-w. *iēh*, ard. *iēe*, g. *iēe*; pejus, w. *pē*, g. *pī*; pejor, w. et g. *pīr*; precat, w. *prēy*, g. *prīy*; negat, w. § 37, g. *nīy*, neocat, w. *nēy*, g. § 37; decem, n.-w. *dīh*, ard. *dīe*, g. *dīe*; sex, n.-w. *sīh*, ard. *sīe*, g. *sīe*; integrum, w. *ētir*. Il est difficile de dire si *vī* du w. et du g. est issu de vetus ou de * *veclum* : le substantif composé *vīzō* (à Neufchâteau) qui signifie litt. *vieux oing* a conservé l's de vetus. Veclam fait en liég. *vēy*, en verviétois *vīl*, à Polleur, Theux, Nivezé, La Gleize, Lorcé, etc., *vīh* (le *ch* de l'allemand *ich*), à Laroche *vīy*, anciennement *vīe*, comme le témoigne le lieu dit *à l'vīe pwāt*. En gaumet : *lā fām ē vyēy*, *ēn vyē fām*. Ces alternances précieuses nous montrent *yēy* évoluant vers *ī* par l'intermédiaire de *yē*. Pour le masculin, je crois aussi avoir entendu à Etalle *vyē/ī* devant une voyelle : *ē pōf vyē ūm*. J'en conclus que c'est devant les voyelles que la contraction en *ī* s'est faite d'abord.

32. Quand *ē* est séparé de la palatale par une consonne, le traitement est le même, sauf pour le cas de *n + y*. Melius : w. *mī*, g. *myē*; à l'atone meliorem donne en g. *muēr*, réduction de *myēyēr*, w. *mēyē*; ministerium : w. *mēsī*, g. *mētyē*; tertium : n.-w. *tīs*, ard. *tīr*, g. *tyēr*; domesticum, g. *dōmīe* (apprivoisé); medium se retrouve en w. dans *mīlā*, ard. *mīlā*, dans *dūs mētē* (de hoc medio tempore); mediam dans n.-w. *mēynūt*, ard. *mēynūt*, g. *mīndē*; midi : g. *mīdī* (à Rossignol *mīdē*); * *petia*, w. *pēs*, *pīs*, (*pyēs* est refait sur le français), g. *pyēs*. Species, w. *spēs* au sens de épices.

33. *Ē* devant les nasales aboutit à *ē*, *ēu* en g. et en w. *tē* (tient), *bē* (bien), rem : *rē*. Je laisse de côté les variations de la nasalisation.

Ē + nasale + y donne aussi *ē* en w. : teneat, *tēy*; veniat, *vēy*; subveniat, *sūvēy*. Le g. n'offre pas d'exemple à cause de son habitude de refaire le présent du subj. sur les verbes en -isco : *tnīe*, *vnīe*, *sūvnīe*.

34. *Ê* + nasale + consonne. Les mots qui avaient en latin *en*, *em* entravé (et aussi *in*) ont aujourd'hui en français *an*, du moins dans la prononciation sinon dans l'orthographe. Le wallon a très bien conservé le son *ê*, sauf dans les participes présents, mais il en est tout autrement en gaumet. A la vérité Tintigny et la bande nord de la région se rapproche du traitement wallon : on a conservé la voyelle *ê* et laissé tomber la nasale. Le *Lexique* a les formes *tê*, w. *tê* (temps); *dê*, w. *dê* (dent); *vê*, w. *vê* (vent); *lêt*, w. *lêt* (lente, lendum); *vêt*, w. *vêt* (ventre); je prends = *ôû prê*; *ô n' lû rprê-m*. Un mot comme *sêd* (cendre), montre que la nasale a été éliminée postérieurement à l'insertion de *d* entre *n* et *r*. Plus au sud *a* règne presque sans partage. Voici des exemples sans distinction entre la tonique et l'atone ni entre *en* et *in* primitif : Willancourt à l'ouest dit *pârâ* (parent), *âtrêy* (entrer), *vârê* (viendra), *dâ* (dans), *â* (en); *n* reparait devant une voyelle : *â-n âlâ* (en allant). Virton dit *âplî* (emplir), *vât* (ventre), *kûmâsî* (commencer), *râtûr* (rentre), *vîtmâ*, *sûlmâ*, *bêlmâ*. Même chose à Florenville. Bouillon prononce *ê* à la mode wallonne, sauf pour *en* préfixe : *s'âgâdjâ*, *âvôyâ*. Mais ce trait n'empêche pas Bouillon d'être wallon, car *â* pour *en* préposition ou préfixe existe encore à Saint-Hubert et à Beuraing, et ce n'est qu'une variation insignifiante de voyelle atone. Ce qui est réellement anti-wallon c'est *a* au lieu de *ê* à la tonique. S'il fallait avec nos renseignements tracer une ligne de démarcation provisoire, mais peut-être suffisante, de ce phénomène, nous la ferions passer au sud d'Etalle, de Tintigny, s'infléchir vers Chiny et passer entre Florenville et Bouillon.

35. *Ê* devant les vélaires. *Ê* devant *l* est devenu *a* dans les mots suivants en w. et en g. : il gèle : *î djâl*; la gelée : w. *djâlêy*, g. *djâlây*; « engelée », w. *êdjâlêy*, g. *âdjâlây*. Cet *a* existe aussi à Bourberain (Champagne méridionale). Il faut y adjoindre le g. *wâp*, w. *wês* (guêpe).

Le suffixe *-ellum*, qui devient dans le N.-E. wallon *ê* et

dans le S.-O. *yă*, donne en g. *é*, *éy*, *īy* et d'autre part *yě* en diphtongue descendante. A Tintigny : *bé*, *trūpé*, *vé*, *āné*, *těcé* (tasseau), *dījé* (dizeau). L'ellem donne aussi *pé*. Fléau s'est contracté : *flé*, w. *flōyě*. A Rossignol : *bè*, *vè* (e mi-fermé), *ané*. A Villancourt : *mārtiyě*. Dans le canton de Virton, d'après l'*Enfant prodigue*, on dit *pūeyě*, *byě*, *vyě*, *anyě*. A Frenoy : *béy*, *véy*. A Virton : *bīy*, *vīy*. Dans le département de la Meuse on dit *bī*, *trūpī*, *flāyī*. La limite passe à la hauteur de Rossignol qui connaît le double traitement, puis se dirige au sud de Florenville. Florenville et à plus forte raison Rouillon disent *vè* à la façon wallonne.

Le féminin -ellam, qui devient -āl en wallon, reste -ēl en gaumet : *māeēl*, *ētiēl*, *pěrnēl*, *brētēl*, *rūēl*. w. *māsāl*, *ēstāl*, *pūrnāl*, *būrtāl*, *rūwāl*. Par exception w. *bēl*; *hyēl*, ard. *eēl* (scutella), g. *kyēl* (*écuelle* et surtout *soupière*). On rencontre *ēl* déjà à partir de Haut-Fays, Fransinne, Libin, Recogne, donc depuis le Luxembourg central.

36 Ē en hiatus. Dans deum ē se diphtongue : *dyě*, *pardyě*; *dyěw*, forme w. ancienne, et *dyū*, g. *dyě* tienne compte de l'élément suivant.

Ē ATONE.

37. Ē atone + y. Negare devient en g. *nīr*, en w. *nōyī*, ard. *nōyé*. Necare au contraire devient en w. *nēyī*, *nēyé*, en g. *nūyī*. Régulièrement ces deux formes latines auraient dû donner le même résultat, mais le besoin de clarté imposait la dissimilation. Seulement elle s'est faite en g. à l'inverse du w. De même à la tonique, necat, negat, ont la voyelle de l'infinitif : negat, nord-w. *nōy*, ard. *nōy*, g. *nīy*, fr. nie; necat, w. *nēy*, g. *nūy*, fr. noie. C'est donc le g. qui concorde avec le français, et l'usage wallon qui est divergent, comme pour bien d'autres cas. Precare, w. *prīyě*, *prīyī* g. *prīyī* (*Enfant prod.*, p. 110) et *prīr*. Nec-entem, w. *nē*, n'existe pas en gaumet, la négation wallonne *nī*... *nē* y étant remplacée par *nū*... *mī*.

plon, Flamierge, Amberloup, Lavacherie disent *rāf*, *tāf*, *stāf* : c'est le pur traitement wallon de la voyelle et des consonnes; Nassogne, Forrière, Masbourg, Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne, Wellin ont *rōf*, *tōf*, *stōf*, avec *ō* du midi et les consonnes du nord; Arville, Saint-Hubert, Freux présentent *rōf*, *tōl*, *stōl* avec *f* et *l* en mélange; Moircy a *rāl*, *tāl*, *stāl*, avec *a* du nord et *l* du midi. Tout le pays au sud de cette région donne, sauf coloration locale des voyelles (cf. *sěrvijēl* ci-dessus), les mêmes résultats qu'en gaumet; il faut évidemment faire abstraction de l'*s* de *stōl*, g. *ēstl*. *Sab* (sabulum) et *tāb* sont des imitations du français.

Le lexique rend cet *o* par *ò* pour le village de Tintigny. En réalité il s'agit ici d'une nuance difficile à noter entre *ò* et *ô*. L'*o* de Liège est un *â* encore actuellement noté *â* dans les publications liégeoises; celui de Verviers est *ò* et s'imprime souvent *au* : c'est l'*au* du français Laure, Paul, Maurice, mauvais; l'*o* de Tintigny représente le son *au* ordinaire du français, *ô* mi-fermé; enfin le son que nous notons *ô* est tout à fait fermé.

16. A + v, b. Tandis que *clavem* fait en w. *klé*, en g. *klèy*, *clavum* donne en w. *klā*, *klò*, en g. *klō*, *klōw*. Cette différence de traitement provient de ce que la labiale *v* devant *o*, *ou* est plus vélaire que devant *a*, *e*, et a transformé l'*a* précédent comme les vélares *l*, *r*. On ne peut ici, comme le fait Rabiet (*Patois de Bourberain*, dipht. *au*), considérer le *v* comme disparaissant et *clau*m comme ayant la diphtongue *au* = *ò* : *clò* n'aurait jamais donné *klā* en wallon. — On ne pourrait fournir d'exemples gaumets correspondants à *habuit*, *sapuit*, w. *ū*, *sū*, car le g. a laissé s'éteindre le passé défini au profit du passé indéfini.

17. Il y a encore à s'occuper ici de la terminaison -*abam* de l'imparfait latin. *Fabam* devient en w. et en g. *fēf*. L'imparfait en -*abam* avait aussi donné en w. *ēf*, et *y-abam* : *īf*. -*ebam* au contraire a donné *ē*, *ēf*. Cet *ē* existe partout en w. au

conditionnel présent, qui était composé avec *habebam*, mais pour l'imparfait de l'indicatif, par suite des tendances à l'unification, une des trois désinences wallonnes l'emporte, éliminant plus ou moins complètement les formes concurrentes (voir pour les détails DOUTREPONT et HAUST dans *Mélanges wallons*, pp. 44-47). Or tandis que le wallon *év*, produit de *-abam*, s'est étendu souvent à toutes les conjugaisons, le *g.* a fait triompher *ou*, *o* produit de *-ebam*, dont nous reparlerons à la lettre *é*. La dissemblance est ici complète.

18. A + r libre. Il ne se dégage pas de règle fixe des formes tirées de *rarum*, *carum*, *clarum*, *amarum*, *avarum*, *quare*. *Rār*, *avār* en *w.* et en *g.* sont d'évidents emprunts. Liège seulement a su donner une empreinte wallonne au premier de ces mots en prononçant *rōr*, et de même *sīgōr* (cigare). *teir* (*carum*) est une forme ancienne tenant compte du développement de *ca* initial, puis traitant *e* secondaire comme l'*e* primaire de *ferus*, *fīr* : *teir*. Mais ce mot n'est usité qu'en parlant de la *cherté* des objets : on dit *eēr*, du français *cher*, dans le sens du vieux mot *binamé* (bien-aimé). Le gaumet, diphtonguant l'*e* de *cher* comme s'il était primaire, dit *eyēr āmī*, *mā eyēr dyā* (cher ami, ma chère « gent »), mais le *e* trahit l'emprunt. *Clarum*, *g.* et *w.* *klér*; féminin en *g.* *klért* : *d'lā bēl klért ōw*, mais : l'ōw è *klér*; *fyēr* fait aussi *fyért* au fém. De part et d'autre *amarum* devient *āmēr* et *quare* *kā* comme proclitique.

19. Les infinitifs en *-are* non précédé d'un *y*, et les formes verbales dérivées de *-atum*, *-atis*, *-ate*, reçoivent invariablement la terminaison *é* en *w.* *ēy* en *g.* Dans certains villages, par une loi de phonétique syntaxique, la semi-voyelle de *-ēy* ne se prononce pas quand une consonne suit. On dit à Rossignol *dyū n'ī ā-m ētēy* « je n'y ai pas été », mais *dyū n'ī ā-m ētē vwār*; *dyā bē teātēy*, mais *dyā bē teātē mā teāsō*. Ce *y* est naturellement impossible à conserver quand le verbe est suivi d'un pronom enclitique réduit à sa seule consonne. Si donc

plon, Flamierge, Amberloup, Lavacherie disent *rāf, tāf, stāf* : c'est le pur traitement wallon de la voyelle et des consonnes; Nassogne, Forrière, Masbourg, Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne, Wellin ont *rōf, tōf, stōf*, avec *ō* du midi et les consonnes du nord; Arville, Saint-Hubert, Freux présentent *rōf, tōl, stōl* avec *f* et *l* en mélange; Moircy a *rāl, tāl, stāl*, avec *a* du nord et *l* du midi. Tout le pays au sud de cette région donne, sauf coloration locale des voyelles (cf. *sèrvijêl* ci-dessus), les mêmes résultats qu'en gaumet; il faut évidemment faire abstraction de l'*s* de *stōl*, g. *êtōl*. *Sab* (sabulum) et *tāb* sont des imitations du français.

Le lexique rend cet *o* par *ò* pour le village de Tintigny. En réalité il s'agit ici d'une nuance difficile à noter entre *ò* et *ô*. L'*o* de Liège est un *â* encore actuellement noté *â* dans les publications liégeoises; celui de Verviers est *ò* et s'imprime souvent *au* : c'est l'*au* du français Laure, Paul, Maurice, mauvais; l'*o* de Tintigny représente le son *au* ordinaire du français, *ô* mi-fermé; enfin le son que nous notons *ô* est tout à fait fermé.

16. A + v, b. Tandis que *clavem* fait en w. *klé*, en g. *klèy*, *clavum* donne en w. *klā, klò*, en g. *klô, klôw*. Cette différence de traitement provient de ce que la labiale *v* devant *o, ou* est plus vélaire que devant *a, e*, et a transformé l'*a* précédent comme les vélares *l, r*. On ne peut ici, comme le fait Rabiet (*Patois de Bourberain*, dipht. *au*), considérer le *v* comme disparaissant et *clavum* comme ayant la diphthongue *au* = *ò* : *clò* n'aurait jamais donné *klā* en wallon. — On ne pourrait fournir d'exemples gaumets correspondants à *habuit, sapuit*, w. *û, sû*, car le g. a laissé s'éteindre le passé défini au profit du passé indéfini.

17. Il y a encore à s'occuper ici de la terminaison -*abam* de l'imparfait latin. *Fabam* devient en w. et en g. *fêf*. L'imparfait en -*abam* avait aussi donné en w. *êf*, et *y-abam* : *îf*. -*ebam* au contraire a donné, *ê, êf*. Cet *ê* existe partout en w. au

conditionnel présent, qui était composé avec *habebam*, mais pour l'imparfait de l'indicatif, par suite des tendances à l'unification, une des trois désinences wallonnes l'emporte, éliminant plus ou moins complètement les formes concurrentes (voir pour les détails DOUTREPONT et HAUST dans *Mélanges wallons*, pp. 44-47). Or tandis que le wallon *év*, produit de *-abam*, s'est étendu souvent à toutes les conjugaisons, le *g.* a fait triompher *ou*, *o* produit de *-ebam*, dont nous reparlerons à la lettre *é*. La dissemblance est ici complète.

18. A + r libre. Il ne se dégage pas de règle fixe des formes tirées de *rarum*, *carum*, *clarum*, *amarum*, *avarum*, *quare*. *Rār*, *avār* en *w.* et en *g.* sont d'évidents emprunts. Liège seulement a su donner une empreinte wallonne au premier de ces mots en prononçant *rōr*, et de même *sīgōr* (cigare). *weīr* (*carum*) est une forme ancienne tenant compte du développement de *ca* initial, puis traitant *e* secondaire comme l'*e* primaire de *ferus*, *fīr* : *weīr*. Mais ce mot n'est usité qu'en parlant de la *cherté* des objets : on dit *eēr*, du français *cher*, dans le sens du vieux mot *binamé* (bien-aimé). Le gaumet, diphtonguant l'*e* de *cher* comme s'il était primaire, dit *eyēr amī*, *mā eyēr dyā* (cher ami, ma chère « gent »), mais le *e* trahit l'emprunt. *Clarum*, *g.* et *w.* *klér*; féminin en *g.* *klért* : *d'lā bēl klért ōw*, mais : l'*ōw* *è klér*; *fyēr* fait aussi *fyért* au fém. De part et d'autre *amarum* devient *āmēr* et *quare* *kā* comme proclitique.

19. Les infinitifs en *-are* non précédé d'un *y*, et les formes verbales dérivées de *-atum*, *-atis*, *-ate*, reçoivent invariablement la terminaison *é* en *w.* *ēy* en *g.* Dans certains villages, par une loi de phonétique syntaxique, la semi-voyelle de *-ēy* ne se prononce pas quand une consonne suit. On dit à Rossignol *dyū n'ī ā-m ētēy* « je n'y ai pas été », mais *dyū n'ī ā-m ētē vwar*; *dyā bē weātēy*, mais *dyā bē weātē mā weāsō*. Ce *y* est naturellement impossible à conserver quand le verbe est suivi d'un pronom enclitique réduit à sa seule consonne. Si donc

plon, Flamierge, Amberloup, Lavacherie disent *rāf, tāf, stāf* : c'est le pur traitement wallon de la voyelle et des consonnes; Nassogne, Forrière, Masbourg, Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne, Wellin ont *rōf, tōf, stōf*, avec *ō* du midi et les consonnes du nord; Arville, Saint-Hubert, Freux présentent *rōf, tōl, stōl* avec *f* et *l* en mélange; Moircy a *rāl, tāl, stāl*, avec *a* du nord et *l* du midi. Tout le pays au sud de cette région donne, sauf coloration locale des voyelles (cf. *sěrvijēl* ci-dessus), les mêmes résultats qu'en gaumet; il faut évidemment faire abstraction de l's de *stōl*, g. *stōl*. *Sāb* (sabulum) et *tāb* sont des imitations du français.

Le lexique rend cet *o* par *ò* pour le village de Tintigny. En réalité il s'agit ici d'une nuance difficile à noter entre *ò* et *ô*. L'*o* de Liège est un *â* encore actuellement noté *â* dans les publications liégeoises; celui de Verviers est *ò* et s'imprime souvent *au* : c'est l'*au* du français Laure, Paul, Maurice, mauvais; l'*o* de Tintigny représente le son *au* ordinaire du français, *ō* mi-fermé; enfin le son que nous notons *ô* est tout à fait fermé.

16. A + v, b. Tandis que *clavem* fait en w. *klé*, en g. *klèy*, *clavum* donne en w. *klā, klò*, en g. *klô, klôw*. Cette différence de traitement provient de ce que la labiale *v* devant *o*, *ou* est plus vélaire que devant *a*, *e*, et a transformé l'*a* précédent comme les vélaires *l*, *r*. On ne peut ici, comme le fait Rabiet (*Patois de Bourberain*, dipht. *au*), considérer le *v* comme disparaissant et *clavum* comme ayant la diphthongue *au* = *ô* : *clò* n'aurait jamais donné *klā* en wallon. — On ne pourrait fournir d'exemples gaumets correspondants à *habuit*, *sapuit*, w. *ũ, sũ*, car le g. a laissé s'éteindre le passé défini au profit du passé indéfini.

17. Il y a encore à s'occuper ici de la terminaison -*abam* de l'imparfait latin *Fabam* devient en w. et en g. *fěf*. L'imparfait en -*abam* avait aussi donné en w. *ěf*, et *y-abam* : *ĩf*. -*ebam* au contraire a donné *ě, ěf*. Cet *ě* existe partout en w. au

conditionnel présent, qui était composé avec *habebam*, mais pour l'imparfait de l'indicatif, par suite des tendances à l'unification, une des trois désinences wallonnes l'emporte, éliminant plus ou moins complètement les formes concurrentes (voir pour les détails DOUTREPONT et HAUST dans *Mélanges wallons*, pp. 44-47). Or tandis que le wallon *év*, produit de *-abam*, s'est étendu souvent à toutes les conjugaisons, le *g.* a fait triompher *ou*, *o* produit de *-ebam*, dont nous reparlerons à la lettre *é*. La dissemblance est ici complète.

18. A + r libre. Il ne se dégage pas de règle fixe des formes tirées de *rarum*, *carum*, *clarum*, *amarum*, *avarum*, *quare*. *Rār*, *avār* en *w.* et en *g.* sont d'évidents emprunts. Liège seulement a su donner une empreinte wallonne au premier de ces mots en prononçant *ròr*, et de même *sīgòr* (cigare). *teir* (*carum*) est une forme ancienne tenant compte du développement de *ca* initial, puis traitant *e* secondaire comme l'*e* primaire de *ferus*, *fir* : *teir*. Mais ce mot n'est usité qu'en parlant de la *cherté* des objets : on dit *eér*, du français *cher*, dans le sens du vieux mot *binamé* (bien-aimé). Le *gaumet*, diphthonguant l'*e* de *cher* comme s'il était primaire, dit *eyèr àmi*, *mā eyèr dyā* (cher ami, ma chère « gent »), mais le *e* trahit l'emprunt. *Clarum*, *g.* et *w.* *klér*; féminin en *g.* *klért* : *d'lā bèl klért ôw*, mais : l'*ôw* è *klér*; *fyèr* fait aussi *fyért* au fém. De part et d'autre *amarum* devient *àmér* et *quare* *kā* comme proclitique.

19. Les infinitifs en *-are* non précédé d'un *y*, et les formes verbales dérivées de *-atum*, *-atis*, *-ate*, reçoivent invariablement la terminaison *é* en *w.* *èy* en *g.* Dans certains villages, par une loi de phonétique syntaxique, la semi-voyelle de *-èy* ne se prononce pas quand une consonne suit. On dit à Rossignol *dyū n'ī ā-m ètèy* « je n'y ai pas été », mais *dyū n'ī ā-m èté vwār*; *dyā bē teātèy*, mais *dyā bē teaté mā teāsō*. Ce *y* est naturellement impossible à conserver quand le verbe est suivi d'un pronom enclitique réduit à sa seule consonne. Si donc

48. Une palatale précédente devant é fait aboutir é à *iei* qui se simplifie en i : *ceram* : w. *sĭr* (mais en verviétois *sĕr*), g. *sĭr*; *placere* : w. *plĕxĭr*, g. *plājĭ*; *mercedem* : w. et g. *mĕrstĭ*; *pagesem* : w. et g. *pājĭ*; *recipere* : w. *rĭsĭr*, *rĭsūr*; *recenare* : ard. *rĭsiné*; *cepam* suie, fait en w. *sĭf*, *sūf*, en g. *eū*.

É ENTRAVÉ.

49. É entravé devient ě en w., ě et quelquefois ũ en g. *siccum*, *siccam* : w. et g. *sĕte*; *cippum* : *sĕp*; *mittere* : *mĕt*; *mittit* : n.-w. *mĕt*, ard. *mĕ*, g. *mĕt*; *mittat* : *mĕt*; *missam* : *mĕs*; *spissum* : w. *spĕ*, fém. *spĕs*, g. *ĕpĕ*; *nitidus* : *nĕ*, fém. *nĕt*; *piscit* : n. w. *pĕh*, ard. *pĕe*, g. *pĕe*; *cristam* : w. *krĕs*, g. *krĕt*; *virgam* : w. *vĕte*, g. *vārĕ*; *viduam* : *vĕf*. Mais *viridem* fait en n.-w. *vĕr*, ard. *vĕr*, fém. *vĕt*, g. *vār*. *Siclam*, g. *săy*, (w. *sĕyĕ*), *circat* : g. *teărte*. A Metz *mittere* devient *măt*; *nitidus*, *năt*; à l'atone *nătĭyĕ*. L.ă du g. *vār* indique la limite nord du traitement par *a*.

Tredecim, sedecim font en w. *trăs*, *săs*. en g., du moins à Rossignol : *trĕs*, *sĕs*.

Les suffixes -ittus, -itta donnent de part et d'autre -ĕ, -ĕt : g. *lĭsĕ*, *năjĕt*, *bănĕt*, *kămrĕt*. Mais il faut remarquer que ces suffixes sont souvent remplacés par -ĕ, -ĕt, et réciproquement. Cette interversion de -et, -ette, et de ot, otte, indique une autre orientation linguistique. Ex. g. *pĕlĕt*, w. *pĕlĕt* (pelure, écorce), g. *bŭyĕt*, w. *bŭyĕt*, g. *lĭnĕt*, w. *lĭnĕt*.

Capillum est en w. *ĕvĕ*, en g. *tefĕ*. Il n'y a pas diphtongaison de é dans *myĕm* (Willancourt, Virton), mais cette forme est tirée de *meĕsme* (metipsimum); *mĕm* (Bouillon), *mĕm* (Florenville) sont wallons.

50. É + n entravé donne les mêmes résultats que è + n entravé : *vendit*, g. *vĕ*, w. *vĕ*; *findit*, g. *fĕ*, w. *fĕ*; *findere*, g. *fĕt*, w. *fĕt*; *vendere*, g. *vĕt*, w. *vĕt*; dans *tingere*, g. *tĕt*, w. *tĕt*, *tĕt*, *exstinguere*, g. *ĕtĕt*, w. (dĭ)-*stĕt*,

(di)stét apparaît la dentale intercalaire; pingere fait en w. *pōt*, *pōt*, avec *o*, sans doute sous l'influence de la labiale précédente. Pourtant cette raison ne peut être invoquée pour insimul, g. *āsēn*, mais w. *ēsōl*, *ēsōn*, *ēsōn*, *ēsōl*; pour simulat et tremulat: w. *sōl*, *sōn*, *sōn*, *sōl*, g. *sēn*, mais aussi *sāl*; w. *trōl*, *trōn*, *trōl*, *trōn*, g. *trābēl* et *trāl*. Femina est toujours capricieux: w. liég. *fēm*, verv. *fām*, ard. *fēm*, à Polleur, Theux, Sart: *fēm*, g. Rossignol: *fām*, Tintigny, etc., *fēm*. Lingua, w. *lēw*, g. *lāk*.

É ATONE.

51. Le traitement est le même à l'atone que pour *è*. On trouve d'ordinaire soit *ē*, *ē*, soit *ī*, *ū*, ou la voyelle est élidée: g. *pēēā*, w. *pēēō*, *pēhō*; g. *mēnūjī*, *mnūjī*; w. *mēnūt*, *mūnūt* (minute), *mēnās* (menaces), *mīnū* (minutus), *sīnār* (seigneur), g. *pūzēy*, w. *pēzē*, g. *ābūvrēy* (adbiberare). É antétonique est éliminé par ex. dans g. *kārēy* (* canerare), *lēnō* lusciniola, nom du village de Rossignol.

É atone en w. devient *ā*, *ō* devant *l*, *r*, quelquefois *ā*. Silvaticus, w. *sāvāte*, g. *sōvāte*; w. *dyālō*, f. *dyālōt* ou *dyālōs*, g. *dyālū*; w. *ārōd* ou *arōdy*, g. *ālād* (hirondelle).

In ou inde devant une consonne devient *ē*, *ē* en wallon, *ā* en gaumet. W. *ēvōyī*, *ēvōy*, *ētré*, mais remarquez *ī s'ānōy*; g. *āvūyī*, *āvūy*, *ātrēy*, *ī s'ānūy*.

É atone + *y*, *ly*. Les mots wallons qui ont *ō* en syllabe tonique ont *ō* à l'atone: *plōyī*, *sōyī*, *ēvōyī*; de même à *ū* tonique gaumet correspond *ū* atone: *plūyī*, *sūyī*, *āvūyī*, *rūyē* (cf. § 44).

É atone + *ly* devient *ī*, ou même *y*, rarement *ē* en w.: *ōrilyēt*, *pāvōyō* (papilionem), *kōsī*, ard. *kōsyé*, *sū mērvūyī*; *mēyō* (meliozem), g. *mūār*.

■

(*i* fermé du latin vulgaire = *ī* du latin classique).

52. *I* fermé tonique, libre ou entravé, se conserve générale-

ment en gaumet; le wallon présente plus souvent *è* que *i*. Énumérons les principaux cas : 1° les monosyllabes : w. et g. *kī* (qui), *kī* (qui?), *sī* (sic), *dī* (dic). 2° -itum devient *ī* : g. et w. *fīnī*, g. *ēvī*, w. *ēvīs*, *ēvī* (invitus); mais au féminin -itam est en w. *ēy*, *ēy*, g. *īy* : ard. *fīnēy*, *pūrēy*, n.-w. *fīnēy*, *pūrēy*, g. *fīnīy*, *pūrīy*. -itis, -ite donne en g. *ēy*; *dōrmēy*, w. *dwērmē*. Nidum devient *nī*, *ridat, g. *rī*, n.-w. *rēy*, ard. *rī*. Fidat, g. *fīy*, w. *fēy*, *fēy*. Vitam : g. *vīy*, w. *vēy*, *vēy*. Scribit, g. *ēkrī*, ard. *skrī*, n.-w. *skrēy*. 3° Tricat : g. *trīy*, w. *trēy*, *trēy*. Amicum = *āmī* à Virton, à Bouillon, *āmē* à Florenville. Amicam = *amīy* en g. (emprunté en w.). Micam = *mīy*, lequel est devenu *mī*, *mū*, *m*, comme négation enclitique au lieu du w. *nē*. 4° Ripam : g. *rīv*. Adripat : g. *ārīv*. Lixiva : g. *lūcīv*, w. ard. *lēcīv*. 5° -ire devient *ī* de part et d'autre : g. *pērī*, *nērī*, *pūnī*, w. *pūrī* (n.-w. *pūrī*), *nūrī*. n.-w. *nērī*, *pūnī*. 6° Filum : g. et w. *fī*. Axilem : *āsī*, aprilis : *āvī*. 7° Ridere, frigere, scribere, g. *rīr*, *frīr*, *ēkrīr*, w. *rīr*, *frīr*, *skrīr*. 8° Filiam : g. *fīy*, w. *fēy*, *fēy*, villam, g. *vīl*, w. *vēy*. Mille, g. *mīl*, w. *mēy*. 9° Dignum, n.-w. *dēy*, signum, n.-w. *sēy*, enseigne, n.-w. *ēsēy*, vineam, n.-w. *vēy*, tineam, n.-w. *tēy*, lignum, n.-w. *lēy*. Le s.-w. et le g. ont *ī*. 10° -iclum, -iclam donne les mêmes résultats que *ill* ou *ily* : w. *teivēy* ou *teivēy* (cheville), g. *teivīy*; w. ard. *ōrtēy*, n.-w. *ūrtēy* (ortie); w. *vēsēy*, g. *vēsīy* (vessiculam). 11° camisiam : n.-w. *temīh*, ard. *temīe*, g. *temīj* et *temīe* suivant l'euphonie.

53. *i* suivi de *n* en syllabe masculine devient en w. et en g. *ē*, sporadiquement *ēo*. En syllabe féminine le g. diffère du n.-w. et garde l'*i*. Exemples : finem, *fē*; vinum, *vē*; mattinum, *mātē*; sagimen, n.-w. *sēyē*, ard. et g. *sāyē*; caminum, *temē*; cousin, w. *kūzē*, *kīzē*, g. *kūzē*; g. *vērmē*, *ēiōzē* (mites). Nord-w. *vwēzēn*, *spēn*, *ī dvēn* (il devine), *mātēn* (matines), *tēn*, *fārēn*, *kūzēn*, *pētrēn* (poitrine des animaux), *lēm* (lime). Exceptez : *fāyīn* (faire), ad primam : liog. *āprāem*, *aprōm*, verv. *āprām*. Sud-w. *vwēzēn*, *spēn*, *ī dvēn*, *lēm*. Exceptez : *fārēn*

du moins à Tintigny, *mārēn*, *āprœm*. Le messin revient à *e* : *ēpēn*, *kuhēn*, *fēmēn*.

Même résultat lorsque l'*i* est entravé : quinque, g. *sēk*, *sēak*; w. *sēk*, *sēk*; principem, w. *prēs*, *prēs*, g. *prēs*.

54. I suivi d'une palatale ne présente rien de particulier, et nous avons pu ranger les exemples au § 52. L'alternance *i* pour le g., *ē* pour le w. est assez singulièrement renversée dans w. *dīr*, *adīr*, g. *dēr*, *adēr* (dicere, ad-dicere). Il est assez étrange aussi de trouver *mīy*, *amīy* à côté de *frūmih*, *teūmih*, mais c'est ici une différence de consonne et non de voyelle.

55. I en hiatus. Dies devient *dī* en w. et en g. A Rossignol on entend plutôt *dē* que *dī*, mais c'est un trait purement local. Voici les noms des jours de la semaine, qui nous fourniront incidemment d'autres particularités : n.-w. *lōdī* (*lōdī*), *mōrdī*, *mērkrēdī* (*mērkdī*, *mērkdī*), *dyūdi*, *vērdī*, *sēmdī*, *dīmēy*; ard. *mārdī*, etc.; g. *lōdī*, *mōrdī*, *mērkdī*, *dyūdi*, *vārdi* (à Tintigny; *vērdē* à Rossignol), *sāmdī*, *dīmāte* (*dyēmāte* à Marbehan, *dyēmēte* à Etalle). Rivus, en roman *riu* = *rī*, *rū* en w., *rū* en g.

I ATONE.

56. *i* reparait souvent à l'atone lorsque le mot primitif avait *e* à la tonique, ce qui montre que cet *e* wallon est un renforcement de *i*. W. *tēy*, mais *tīyē* (teigneux), *fēy* : *fīyūl*; *spēn* : *spīnē*; *vēy* : *vīyē* (Villers). *vīyēte*; lineam, dérivé : *līygrē*; *īrlēy* (il dégèle), *rlēy* (dégel), à l'atone *rlīyī* (litt. redevenir vaseux, de limus). Ceci ne peut évidemment concerner que le wallon.

i atone s'affaiblit en *ī*, *ū*, *ē*, ou enfin disparaît si la syllabe précédente le permet : dicebat, g. *dījū*, *djū*, w. ard. *dēhēf*, *dhēf*, n.-w. *dūhēf*, *dīhēf*, *dhēf*; divinat, w. ard. *dēvīn*, *dūvīn*; n.-w. *dūvīné*, ard. *dēvīné*, g. *dēvīnēy*; primarius : n.-w. *prūmī*, ard. *prēmī*, g. *prœmī*; fimus + arium, g. *fāmī*;

diluvium, n.-w. *dülüh*, filer. w. *fîlé*, *fîyî*, g. *fîlēy*;
clinare (cligner). g. *klēmēy*, w. *klîyî*.

î antétonique a disparu dans w. *vîhné* (vicinare), *vîhnôf*.

La longue est restée dans w. *skrîné* (scrinellum), dans
g. *rûeē* (rivicellum), quoique w. *skrînî* (scrinarius menuisier) et *rû*, *rî* présentent la brève; dans le g. *avîzēy*, *avîzwâr*, *prêvîzâ*.



(ô du latin vulgaire = ô, au du latin litt.)

57. ô tonique s'était primitivement diphtongué en roman, comme è, sans doute par désir de donner plus de corps à la voyelle, surtout dans les mots qui devenaient monosyllabes. Or si è était renforcé par y, ô devait par affinité d'articulation être renforcé par w. C'est ce *wo* qui est figuré *uo* dans *Eulalie*; *uo* est ensuite devenu *ue* en ancien français et *ue* a évolué diversement. Mais dans les autres dialectes, la transformation de *ue* a produit des résultats différents. Sans nous égarer dans cette question de modifications multiples, notons qu'en wallon ô est représenté par toutes les nuances vocaliques allant de *a* à *u*. Si nous laissons de côté *a* qui est purement local (Verviers : *drâl*, *pârâl*, *râw*, *nâw* = drôle, parole, roue, nue), il reste ô, ô, ü, û, é, u, pour représenter l'ancien ô. Je n'ai pas trouvé è, pourtant je ne doute pas qu'il existe. En gaumet, il en est de même, mais il est rare que les mêmes mots se soient arrêtés aux mêmes degrés de l'échelle vocalique qu'en wallon. Il faut absolument pour l'exposé de ces divergences, choisir un des dialectes comme base et multiplier les divisions. Nous partirons du wallon.

58. ô tonique libre + d, t. Rota. w. *rôw*, g. *rûw*;
potest, w. *pû*, g. *pœ*; coda, w. *kôw*, *kâw*, g. *kê*, *kœy*.

ô + p, b. Opus, w. *ûf*, g. *œf*; tropat, w. *î trûv*, g. *î trûf*;
probat, w. *î prûv*, g. *î prûf*; probam, w. *prûf*, g. *prœf*.

ò + pr, br. Coprit couvre, w. *kūvčēr*; operat, w. *ūvčēr*, g. *kūvčēr*.

ò + v. Bovem, w. *bū* (qqf. *būf* à Liège), g. *bū*; novem, w. *nūf*, g. *nčēf*. (w. *nūv ōm*, *nūf frā*; g. *nčēv ūm*, *nčēf āp* (neuf arbres), *nčēf frāp*); novum, w. *nū*, g. *nū* (*ē nū tēpē*; les Hogueis disent *ē nyčē tēpē*); novam, w. *nūf*, g. *nyčēf* (à Rossignol: *ēn nyčēf pip*); ovum, w. *ū*, g. *ū*; plovit, w. *ī plū*, g. *ī plū*.

ò + r. Foris, w. *fū* (dehors), mais *fōr* comme préfixe: *fōr-pūnī* (luxer le poing), g. *dhōr*; *fūr* comme préfixe: *fūrkrēčē*; coeur: w. *kūr*, namur. *kēer*, g. *kēer*; soeur: w. *sūr*, g. *sēer*; meurt, w. *ī mūr*, g. *ī mūr*; clodere: w. *klōr*, g. *klōr*.

ò + l. Mola, g. *mūl*; volit, w. *vū*, g. *včē*; colobra, w. *kōlūf*, *kōlōw*, etc, g. *kūlyčēf*; capreolum, w. *tēvrū*, g. *tēvrčē*; filiolum, filiolam, w. *fīyū*, fēm *fīyūl*, g. *fīyū*, *fīyūl*; tiliolum, w. liég. *tīyū*, ard *tēyū*, g. *tūyū* à Rossignol, *tīyū* à Sainte-Marie; lusciniolum, w. *rōskīnū*, g. « Rossignol » se dit maintenant *rōsīnōlē*, mais *lōenō* survit pour désigner le village de Rossignol; hordeolum, w. *ōryū* (orgelet); schola, w. *skōl*, g. *ēkōl*; parole, w. et g. *pārōl*; il parle, n. w. *ī pōrčēl*, ard. *ī pāl*, g. *ī pōl*.

59. O + palatale. ò + y: trojam, w. *trōy*, g. *trčēy*, *trčē*; auca, n. w. *ōy*, ard. *āw*, g. *ōy*; focum, locum, jocum, w. et g. *fčē*, *lčē*, *ōpčē*, *nī fčē nī lčē*; (le w. *ōpōw* est un substantif verbal tiré de *ōpōwé*: *ōn bēl ōpōw* = une belle façon de jouer); cocit, cocere, cuit, cuire, w. *kū*, *kūr*, g. *kčē*, *kčēr*; apud hoc, w. *āvū*, g. *āvčē*; hoc illud, w. *āyī*, *āy*, g. *ōyī*.

ò + y + cons. Coctum, coctam, w. *kū*, féminin *kūt*, g. *kčē*, *kčēt*; octo, w. *ūt*, *ū* (*ūt ā*, *ū ōyū*), g. *wīt* (*wīt frā*), noctem, w. *nūt*, (ard *nūt*, *nē* dans le sens de Vigile d'une fête: *lī nē do nōyē*; namur. *nē*), g. *nčē*; le g. *ānčē*, ard. *ēnē* (aujourd'hui) = hac nocte; vocitum, w. *vū*, féminin *vūt*, g. *včēt*; coxam, w. *kōh*, ard. *kčē*, g. *kčē*, toujours avec le sens de branche.

ò + cons. + y. Appropiat, w. *äpröte*, g. id.; hodie, w. *ūy* (cependant ard. *ädjürdü*, nam. *ödjürdü*), le g. dit *äné*; modium, w. *mü*, g. *më*; fodiat, w. *ī fōy*, ard et g. *ī fūy*; il s'ennuie, n.-w. *ī s'änōy*, ard. *ī s'anōy*, g. *ī s'änūy*; ostium, n.-w. *ūh*, ard. et nam. *ūe*, g. *ūe*; posteum puis, w. *pū*; deposteum depuis, w. *dīpōy*, *dpōy*, *dispōy*, *dūspōy*, namur. *dispū*, g. à Willancourt : *dēpūw*; corium cuir, w. *kūr*, g. *kēr*; buire, g. *bēr*; spoliat dépouille, w. *dispōy*, g. *dēpūy*; spolia, idem; molliat, n.-w. *mōy*, ard. *mūy*, g. *mūy*; folia, nord-w. *fōy* (à Verviers *fūy*), ard. *fūy*, g. *fū*; cerefolium, w. *syēr fū*, g. *sēr fū*; veuille, w. *vōy*, (g. *vūe*); deuil, w. *dū*, g. *dū*; solium, w. *sū*, g. *sū*; olea, w. *ōl*, fait en g. *wīl*, mot qui me paraît emprunté, de même que *wīt* « huit »; ce sont les deux seuls cas en effet où la diphthongue *ui* se rencontrerait en gaumet. Je n'en ai pas recueilli un seul exemple pour le wallon. Enfin oculum est en w. *ūy*, en g. *ū* ou *ūy* (le *y* est très peu sensible); aboculum fait en w. et en g. *avēl*.

60. ò + nasale. En syllabe masculin le w. et le g. disent *bō* bonum, *sō* sonum, *tō* tonum, *ō* homo; en syllabe féminine, le w. dit *bōn*, *sōn* (il sonne), *tōn* (il tonne), le g. *būn*, *sūn*, *tūn*. Au masculin le verviétois dit cependant *būnām* (litt. bon-homme, au sens de « mari ») et le g. *ē būn-ūm* « un bon homme » : l'adjectif fait corps avec le substantif et est traité comme atone. ò + gn se conduit de même que ò + n : sogna fait en w. *sōŋ*, en g. *sūŋ*.

Ò ENTRAVÉ.

61. ò + n, m entravé. Hominem, w. *ōm* (à Verviers *ām*), g. *ūm*; somnum, w. *sōm*, g. *sūm*; longum, w. *lō*, fém. *lōk*, g. id.; domitat, computat, *dōt*, *kōt*; monstrat, w. *mōstēr*, *mōstēr*, g. *mōtr*; constat avait perdu l'n, mais sans suivre l'analogie de o + s entravé : w. *kōs*, g. *kūt*.

O + tt, ss, ll, lc, lp, ld, etc. Le résultat est extraordinairement *ō* dans les deux dialectes de même qu'en français : *mō*, *sō*,

trô, (mot, sot, trop); [ce dernier mot conserve le *p* dans certains cas : *ɔj'ènn à trôp*, *trôp dû ɔj'èu* (j'en ai trop, trop de gens)]; *kôt*, *kût* (colte), *grô*, *grôs* (gros, grosse), g. id ; ossum, g. *ôc* (w. *ôhè*, ard. *ôeè*); tottum, w. *tô*, g. *tî*, très-tous : w. *tôrtô*, *türtô*, g. *türtî*; collocat, n.-w. *kûk*, s.-w. et g. *kûte*; collum, w. et g. *kô*; pollicem, w. *pôs*, (g. *pâtee*, diminutif); colpum coup, w. et g. *kô*; à Willancourt ce mot est diphtongué : *kouo*; solidum w. et g. *sû*, mais solidare devient à Willancourt *souodèy*; colligere est en g. *kûd*, en w. *kôd*.

62. U + r, s entravé est plus intéressant à cause des résultats divergents qu'il a donné en g. et en w. En patois lorrain on dit *mouod*, *touod*, constate Horning. Nous n'avons d'exemples de cette diphtongaison que pour Willancourt : *souodèy*, *kouò*, *pouò* (paucum). Dans notre aire d'études c'est au contraire le wallon qui diphtongue l'ò devant r, s entravé, et le gaumet qui présente o simple : w. *kwèr*, *kwâr*, g. *kôr* (corps). Peut-être le ô du gaumet est-il le résultat d'une simplification postérieure, et provient-il aussi de uò. En effet qu'on examine les alternances suivantes déjà constatées maintes fois en gaumet même ou entre gaumet et wallon : *vyè/vé*, *nyè/nâf*, *nyè/nû*, *lèy/lâ*, *trèy/tré*, *teâtèy/teâté*, *vyè/vî*, *fwè/fé*, *kwâr/kôr*, «avoine»/avôn; on en tirera cette loi que l'élément semi-voyelle devient insensible quand le degré de la voyelle s'élève, et qu'ici aussi *kô*, *pô*, *môrd*, *tôrd* faisaient à l'étape antérieure *kouò* ou *kwò*, *pwò*, *mwòrd*, *twòrd*. La diphtongue existerait ainsi en g. et en w., mais le wò du wallon aurait passé à wè puis en certains cantons à wî, tandis que le wò gaumet se serait assourdi en wô puis en ô. Exemples : costa, n.-w. *kwès*, ard. *kwäs*, g. *kôt*; fortem, n. w. *fwèr*, ard. *fwâr*, g. *fôr*; mortem, n.-w. *mwèr*, ard. *mwâr*, g. *môr*, *mûr*; mortum, n.-w. *mwèr*, ard. *mwâr*, g. *môr*, *mûr*, *mûy*; cordam, n.-w. *kwèt*, ard. *kwât*, g. *kôrt*; porticum, n.-w. *pwès*, ard. *pwäs*, g. *pôrte*; hordeum, n.-w. *wète*, ard. *wâte*, g. *ôrte*; corpus, n.-w.

kwèr, ard. *kwâr*, g. *kôr*; corna, n.-w. *kwên*, ard. *kwân*, g. *kôn*; porta, n.-w. *pwët*, ard. *pwât*, g. *pôrt*; tordre, n.-w. *twët*, ard. *twât*, g. *tôrt*. Corvum a produit les diminutifs w. *kwërbā*, *kwärbā*, porcum les diminutifs w. *pürsè*, g. *püëë*, et w. *pwäriet*, *pwëriet*, morsum le dim. *muërsè*. Signalons encore deux exemples où *u* latin a été traité comme *ò* : nuptia w. ard. *nuäs*, g. *nôs*, emprunté au français; elucidat, g. *l'hwât* (il éclaire), à l'infinitif *hwädëy*. Si notre étymologie est exacte, nous avons là un cas où le gaumet adopte *wä* comme le wallon ardennais.

Ò ATONE.

63. On trouve à l'atone plus souvent *ü* que *ö* en gaumet. plus souvent *ö* que *ü* en wallon, g. *tünwâr*, w. *tônîr*; g. *sünëy*, w. *söné*; g. *nüvé*, w. *növè*; g. *mülây*, w. *mönëy*; g. *kürün*, w. *körön*, (verv. *körän*); g. *bünêr*, w. *bönêr*. Le w. change *ü*, *ö* de la tonique en *ö* à l'atone : *klôr* : *klöyê*, *nü* : *növè*, *kür* : *körëy*, *mür* : *möle*. La longue est due à la résorption d'une syllabe dans g. *küet*, w. *kükî*, g. *münî*, w. *münî* (collocare, molinarius).

On trouve *ë* dans g. *trëë* (trochellum), w. *tröke*; g. *l'n'vëlu-m*, w. *l'n'völëf nê*. On trouve *ü* dans g. *üñä* (oignons), w. *öñö*, g. *krüet*, ard. *kröë*, n.-w. *kröhi*, g. *düyä* (dolentem). Enfin il y a élision de *ò* atone dans g. *sï vlü*, *sï plü*, ard. *sï vlëf*, *sï plëf*, n.-w. *sï völä*, *sï pölä*.

Ó.

(*o* fermé du lat. vulg = *ö*, *ü* du lat. litt.).

64. *ó* tonique libre devient *é*, *è* dans la plupart des cas en wallon, *é*, *èy* en gaumet. On rencontre aussi *ò*, *ó*, *u* de part et d'autre, mais moins fréquemment, et enfin *u* dans quelques mots.

Sum, n.-w. *öy sô*, ard. *öy sü*, g. *öy sê*; nos, w. *nô*, g. *nü* à la tonique g. *ävü nü* (avec nous), w. *ävü nöz-öt* (avec nous-

autres); la sifflante finale reparait devant une voyelle. Comme proclitique le mot est souvent réduit à *n* ou *n-z* dans le n.-w. *kwā n' vōlā* (quand nous voulons), *kwā n-z āvā* (quand nous avons). Mais en ardennais et en gaumet le pronom de la première pers. du sing. s'est substitué à celui du pluriel : ard. *ɔj'āvā* (nous avons), *ɔj'vlā* (nous voulons), g. *ɔjū künñeā* (nous connaissons), *ɔj'vā* (vadimus) ⁽¹⁾; nous nous se rend par *ɔj'nō*, *ɔj'nū* : g. *kā ɔj'nūz ātārñeā* (quand nous nous attardons); interrogativement : n.-w. *ī ēstā-n?* (y sommes-nous?), ard. *ī ēstā-te?* g. *ī sā-te?* *ī vā-te?* (y allons-nous?), *lū pērnā-te?* (le prenons-nous?). Vos fait de même en w. *vō* (*vōz* devant une voyelle), en g. *vū*. Comme proclitique et enclitique le mot est souvent réduit à *v* : w. *vō vōlē* mais *kwā v' vōlē*; *volé-v* ou plutôt *voléf* (voulez-vous?); *voz āvé*, mais *kwā v-z āvé*; les réductions sont plus fortes encore en gaumet : au lieu de *v-z āvé*, il dit *v'āvēy* et même *v'é*, *v'ēy* : *ké k' v'é fā?* (qu'est-ce que vous avez fait?), *ē-s tū-s kū v'ēy?* (est-ce tout ce que vous avez?).

Lupum, w. *lō*, g. *lō* (à Rossignol), *lōy* (à Etalle, Sainte-Marie, etc.); nodum, w. *nōk*, g. *nō*; nodat, w. *ī nōk*, g. *ī nōw*; solum, w. et g. *sō*, fém. *sōl*; candelorum, n.-w. *teādlēr*, ard. et g. *teādlēs*, illorum : *lō*, devant une voyelle : *lōz* : w. *lōz ēfā ē mwēr*, g. *lōz āfā ē mōr*; moram, g. diminutif *mērā*, ard. *mūl*. Les nombreux adjectifs terminés en latin par -osum, -osam, donne -*ō*, fém. *ōs* en w, *ōy*, *ōs* en g. w. *pūyō*, g. *pōyōy* (pouilleux); w. *mālūrō* (liég, *mālērō*,

(¹) Comme nous ne comptons pas examiner la morphologie à part, qu'on nous permette ici une hypothèse sur l'origine de cette substitution. Je ne crois pas que *je* se soit substitué à *nous* sans y être sollicité par quelque méprise de son. Devant la voyelle des verbes auxiliaires *avoir* et *être*, *n-z* palatalisé en *nj* sera devenu *ɔj* : *n-z āvā*, *n-j āvā*, *ɔj'āvā*. L'hypothèse est facile à vérifier; *nz* n'a pu devenir *dj* que dans la région où *ego* était devenu *ɔj* et où *j* se prononce *ɔj*. (Comparez Meyer-Lübke II, § 78).

g. mālārēy; g. nārēy, nīerēy, etc. A Rossignol on dit encore *ē* et non *ēy* : *gātīyē* (w. *gētyē*), *hātē* (w. *hōtē*). A Willancourt *æ* dégage un *w* : *hōtiow* (*Wallonia* I, p. 10). Les noms d'agent en -atorem ont les mêmes terminaisons : *g. hōklēy* (tricheur), *sūyēy* (w. *sōyē*, scieur), *mēyē* (mangeur), *dyūē* (joueur), *wešē* (chasseur), *fāyē* (faiseur, w. *fē*), *fōwē* (faucheur), *brōyēs* (broyeuse de chanvre). La terminaison -orem a donné *ēr*, *ēr* en g., en w. *ēr* et *ē* : *pavorem*, nam. *pē* (*pāw*, *pāū* en n.-w.), *g. pēr*, *nigrorem*, *g. nuārēr*, *meliozem*, w. *mēyē*, fém. *mēyēs*, *mēyēt*, *g. mūēr*; *sudorem*, w. *sūwēr*, *g. eūēr*, à Sainte-Marie *euēr*. Les noms en -orium, -oriam, fr. -oir, -oire font aussi de part et d'autre -ē, -ēr, à moins qu'ils ne soient d'emprunt récent. Ex. : *g. eērbē*, *weētrē*, *fāē*, *sālē*, *kūlē*, *ātūnē*, *drūzē*, *sēmē*; au fém. *wešēr* (chassoire w. *wešēr* et *wešēt*), *mēyēr* (mangeoire); *excutere*, n.-w. *hēr*, ard. *eēr*, *g. ēkēr*.

65. *ó* + nasale. En syllabe féminine, les deux éléments restent séparés : *poma*, w. *pōm*, *g. pēm*, *corona*, w. *kūrōn*, *kōrōn*, *g. kūrūn*, mais en syllabe masculine, comme d'habitude, la consonne nasale disparaît, la voyelle nasalisée reste *ō* en w, et devient *ā* en gaumet. Cet *ā* pour *ō* ne peut d'ailleurs nous servir de caractéristique dialectale. La Lorraine et la Champagne ne l'ont point. Virton même et les environs disent *mājō*, Bouillon *mōjō*. C'est le nord du pays gaumet, de Chiny et Florenville à Etalle, puis le Chestrolet jusqu'au delà de Neufchâteau qui forment le domaine de *ā* = *ō*. Les exemples montreront que c'est non seulement *ó* + n, m libre, mais encore *ōn* entravé qui deviennent *ā* : *mansionem*, w. *māhō*, *mōhō*, *g. mājā*; *missionem* : *mēcā*; *misionem* (méteil) : *mītyā*; *ericionem*, w. *līrsō*, *g. līrsā*; *nomen*, w. *nō*, *g. nā*; *homo* (on), *g. ā*, (w. *ōz ā rēzō*, *g. āz ē rājā*); *monceau*, w. *mōsē*, *g. māsē*; *fontaine*, w. *fōtēn*, *g. fātēn*; *profond*, *g. pārḥā*; *plomb*, *plā*. Citons encore *nōyā* (noyau), *sœnā* (sureau), *strā* (w. *strō*), *hūjā* (coup de vent, ard. *ō hūzō d'ēr*),

āfāsi (enfoncer, w. *ēfōsé*). *āgā* (gond), *kāsā* (ard. *kāsō*, tessons), *teētā* (chaton), *kūvyā* (Chestrolet : *eūvyā*, écouvillon), *māiā* (menton), *sāvā* (savon), *rā* (rond), *māi* (monte).

66. O suivi d'une palatale. Jugum : g. *dyā* (le joug du bœuf); nucem, n.-w. *nēh*, ard. *nē*, g. *nēj*; crucem, w. *krē*, g. *krwā*, forme sans doute empruntée (1) de même que vocem, g. *vwā*, w. *vwē*. O + cl. Genuculum, g. *dyūnū*, ā *ny* (à genoux), w. *dyūō*, ā *nyō*, verbe g. *ānōlī*, w. *ānōlé*; coluculam, quenouille : w. *kēnōy* avec n comme en français par dissimilation, g. *klēy*.

Ó ENTRAVÉ

67. Le résultat est *ō*, *ō*, *u* en w., *ō*, *u*, *u* en gaumet. O + r entravé : Turrem, w. et g. *tūr*; turnum, w. *tūr*, g. *tū*; furnum, *fūr*; currit, *kūr*; curtum, *kūr*, fém. w. *kūt*, g. *kūrt*; boue, g. *būl*, n.-w. *brū*, *brōlī*, ard. *bōs*; diurnum, g. *dyū*, w. *dyū*; turnat, w. *ī tūn*, g. *ī tōn* à Rossignol; tourte, g. *tūrt*, w. *tōrtē*; furcam, g. *fūrte*, w. *fōte*, diminutif *fōrtēēt*; bursam, g. *būj*, w. *būs*. — ó + l entravé : Ascultat, g. *ēkūt*, n.-w. *hūt*, s.-w. *eūt*; sulphur, w. *sūf*, g. *eūf*; pulverem, *pūr*; la longue est due à l'absorption de l. — ó + 2 consonnes de même nature : Gutta : g. *gūt*, w. *gōt*; stuppam, g. *ētūp*, w. *stōp*; russam, g. *rūs*, w. *rōsē*, *rōsēt*; summam, g. *sūm*, w. *sōm*; ruptam, *rūt*; dubitat, g. *dūt*, w. *dōt*; cubitum, g. *kūt*, w. *kūt*; singluttat, g. *sūglōt*, w. *sōglōt*; betullam, g. *būyōl*, w. *bēyōl*, *bīyōl*, *byōl*, *byōl*; medullam, g. *mūyōl*, w. *mēyōl*, *mīyōl*, *myōl*, *myōl*; mollem, g. *mū*, w. *mū*, *mōl*; on dit même en verviétois *bēyāl*, *mēyāl*, *māl*; buccam, g. *būte*, w. ard. *bōte*, n.-w. *bōk*. — Combinaisons nasales et palatales : punctum, w. et g. *pō*; adjunctum, g. *ādyū*; plumbum : w. *plō*, g. *plā*, *plō*; rotundum, w. *rō*, g. *rā*, *rō*; rumicem, w. ard. *rōe*, n.-w. *rōh*, *rōh*; verecundiam,

(1) Le mot *krējēt* (croisette = abécédaire), montre que l'ancienne forme devait être *krē*.

g. *vërgün*; pugnum, w. et g. *pün*; cuneum, *kün*; juvenem: *jön*; rubium, g. *rüte*, w. *röte*; puteum, g. *püe*, n.-w. *püs*, ard. *püs*; muscam, g. *müe*, n.-w. *möh*, ard. *möe*. — ó + pl, bl: duplum, g. *düp*, w. *döp*; coplam, g. *küp*, w. *köp*.

Ó ATONE.

68. I. La syllabe qui contenait ó subsiste, la voyelle est *ö*, *ü*, *ū* en wallon, quelquefois *ũ*, *ũ*, elle est *ö*, *ü*, *é*, *u* en gaumet. Les exemples montreront que c'est *ö* qui domine en wallon, *ü* en gaumet. Ainsi présentent *ö* en w., *u* en g. : *mör*: *mür*, *döté*: *düté*, *tröpé*: *trüpe*, *söñt*: *sünt*, *trövé*: *trüvé*, *tösé*: *tüst*, *ärözé*: *ärüzé*, *rözé*: *rüzé*, *göté*: *güté*, *götir* ou *göt*: *gütir*, *törté*: *türté*, *förnè*: *fürné*, *möhon*: *müeh*, *kövé*: *küvé*, *hövé* ou *eövé*: *eüvé*, et des centaines d'autres, dont les uns comme *mājünāy* (maisonnée), *müēā* (mulsionem), *türtürtel*, n'ont point de correspondant wallon. L'ardennais a parfois *ü* également: *kürt*, *mür*, *gütir*. 2° Présentent *u* en gaumet, *ö*, *u* en wallon: n.-w. *püh*, ard. *püjé*, g. *püj*; *kühén*, nam. *küjén*, ard. *kühén*, g. *küjén*; w. *bühō*, g. *büēā*; w. *kühé*, g. *kühé*; w. ard. *eövyō*, g. *küvyā*; n.-w. *güh*, ard. *gühé*, g. *güh*; w. *brösé*, *brösté*, g. *brüet*, *brüeté*; w. *hüké*, g. *hüet*. 3° Présentent *u* en g. et en w., concordance rare: n.-w. *rüv*, ard. *rüvyé*, g. *rüblir*; w. *büyd*, g. *büyet* (bulle); w. *müy*, g. *müy*; présentent *o* de part et d'autre, w. *nök*, *nöké*, g. *nöwé*, *firnöwé*. 4° Présentent *é* en g.: *péri*, ard. *pür*, n.-w. *pür*; g. *pēm*, w. *pēm*, *püm*; g. *néjé*, (noisettes), *néñā* (noyau, en w. *näwé*); *péyöy*, w. *püyé*. 5° Le wallon présente encore *u*, outre les deux ou trois cas cités plus haut, dans ard. *gyrñā* (journal de terre), n.-w. *pürñé*, g. *prñé* (échalier), w. *mürgé* (muscatum), g. *mürgé* (lilas en g.).

O protonique, en seconde ou en première syllabe, tombe entre certaines consonnes en gaumet: n.-w. *sölö*, ard. *sölé*, g. *slö* (soleil); w. *sör*, *sür*, *sürü*, g. *sr* (souri); w. *kñöy*

(quenouille), g. *klëŋ* pour *kðlëŋ*; volontiers fait en w. ard. *vültŋ*, n.-w. *völtŋ*, le g. *vlätt*, a perdu le premier *o* et changé *on* en *ä* au lieu de *ā*; *ó* antétonique a disparu dans *äpwä jñëŋ*, w. *ëpwëzðné*; *mëenëŋ*, w. ard. *mëenë* (moissonner avec le sens de *glaner*), *ðjërñäŋ*, w. *ðjërñëŋ* (« gironée »). Les besoins de l'euphonie ramènent en g. la forme *sülð*, avec la voyelle intercalaire *ü*, mais les autres mots cités ne changent pas.

Le préfixe *com-*, *co-*, se réduit à *k* en wallon : *kmësé*, *knðh*; quand la voyelle est nécessaire on emploie l'*ï/ü* intercalaire : *kïmësé*, *kñðh*, et de même *kmë*, *kïmë* (comment); le gaumet dit toujours, sans élision, *kïmă*, *kïmăsmă*, *künñeūs*, *künñü*.

ü.

(*u* fermé du latin vulg. = *u* long du lat. littér.).

69. *ü* tonique, libre ou entravé, se conserve généralement en g., rarement en w.; le w. préfère *u*, *o*. Ainsi : 1° la terminaison *-utum* qui a servi à former tant de participes passés devient *ü* en g., *ü* en w. : *hirsutum*, g. *ürsü* (avec la première syllabe contaminée par le mot *ursus*, et de même *päsü*, *pünü* (pondu), *vnü*; w. *pönü*, *vnü*, *tödü*, *teñnü*. Les mots w. en *u*, comme *vërtü*, *sälü*, sont empruntés, ce qu'indique bien le traitement plus ancien de *sälüwé*, *ï sälðw*. 2° Au féminin *-utam* devient *üw* en g., *ðw* en n.-w., (*äw* en verviétois par suite d'un alphacisme déjà signalé), *ðy* dans les Ardennes. Donc g. *përdüw*, n.-w. *pyërdðw*, verv. *pyërdüw*, ard. *pyërdðy*, namur *pyërdðw*. De même *crudum*, *nudum*, font en g. *krü*, *nü*. fém.: *krüw*, *nüw*, en w. *krü*, *nü*, fém. *kröw*, *kräw*, *nöw*, *näw*; *mutat*, *sudat* font en g. *müw*, *süw*, en w. *möw*, *söw*. Ce *w* final, fortement articulé en w., est à peine perceptible en g. et devrait être figuré en plus petits caractères. *Culum*, g. *kü*, w. *kü*.

70. *U + r*. « En wallon, *u* suivi de *r* passe à *é*, dit Meyer. En réalité la gamme des variations de cette voyelle va de

œ à a : le liégeois dit *dœr* (durum), l'arden. *dœr*, Stavelot *dôr*, Verviers *dâr*. Le g. présente *œ* ou *è*. Exemples : murum, w. *mœr*, *mœr*, *mŭr* (arden), g. *mœr*; purum, w. *pœr*, *pœr*, g. *pœr*, *pŭr*; maturum, n.-w. *măwœr*, ard. *măwœr*, g. *mœr*; curam, w. liéq. *kœr*, verv. *kâr*, ard. *kœr*, g. *kœr*; jurat, w. *ġjær*, *ġjâr*, g. *ġjær*; sur (acide), w. *sær*, *sâr*, *sôr*, *sær*, g. *sær*; securum fait en w. et en g. *sŭr*. La longue liste des substantifs en -ura et -atura subit le même traitement en n.-w. et en g. : n.-w. *söyœr* (sciure), g. *sŭyœr*; w. *băjœr*, *trăwœr*, *ăwătœr* (profondeur), *brŭyœr* (lueurs d'incendie), w. liéq. *krêvœr* (crevasse), *frŭdœr*, *sêœr* (sécheresse), *ăvétœr*, *pŭsœr* (litt. pincure = trait de malice), *brôsœr* (broderie), verv. *krêvâr*, *brosdâr*, *wăġjâr* (gageure), *kwăhâr* (blessure), *pöstâr* (statuette), ard. *söyœr*, *băjœr*, *pöstœr*, etc. Les nouveaux noms en -ure suivent l'analogie des autres : *nătœr*, *vêrdœr*.

71. U + y, libre ou entravé, donne *u*, *ü* en gaumet, *o*, *u*, *u* en wallon : carrucam, *œărŭw* (à Tintigny, Etalle, Sainte-Marie, etc.), *œěrŭw* (à Rossignol), w. *œěrŭw*; ruga, g. *rŭw*, w. *rŭw* (à Verviers *răw*, *œěrăw*); sugat, g. *eŭw* (d'où *eŭ-mé*: essuie mains), w. *sŭw*; festucum, g. *fêtŭ*, w. *fistŭ*; sabucus, w. *săŭ*, ard. *săw* avec saute d'accent (g. *săŭă*); lucere, w. et g. *lŭr*; conducere, g. *kŭdŭr*, w. *kŭr*; conductum, g. *kŭdŭ*, w. *kŭ*; conduit, g. *kŭdŭ*, w. *kŭ*; fructum, w. *frŭ*, liéq. *frŭt*, (à l'atone *frŭtêœ*) g. *frŭ*. Judicem, g. et w. *ġjŭġ*; pulicem, g. *pŭs*, w. *pŭs*; luctat, w. et g. *lŭt*, subst. *lŭt*, *lŭtœ*; acucula devient en g. *ăġŭw*, mais le w. *ăwêy* vient de acicula; pediculus était devenu peduculus, d'où anc. fr. *peouil*, nord-w. *pyŭ*, ard. *pêw* avec saute d'accent. Il est difficile de dire si le g. *pœ* vient de *pyœ* en conservant la diphtongue ascendante ou de *păw* avec diphtongue descendante, comme dans le w. *pêw*, *păw*, *săw*.

72. U devant une nasale, donne plus souvent *œ* en g. qu'en w. : plumam, n.-w. *plŭm*, ard. *plŭm*, g. *plăm*; prunam, w. *prŭn*, *prŭn*, *prŭm*, g. *prăn*; brun, brune, n.-w. *brŭ*, fém. *brŭn* (le verviétois, ici encore, dit *brăn*, *prăn*), ard. *brœ*, *brŭn*,

g. *bræn* au masc. et au fém.; spumam, n.-w. *höm*, ard. *öüm*, g. *kæm*; allume, fume, n.-w. *alöm*, *föm* (à Verviers *fümëy*), ard. *älüm*, *füm*, g. *älëm*, *fëm*. Rhume, g. *ræm*, féminin comme Rabiet l'a noté aussi pour Bourberain; *dy'a lã ræm* = j'ai la pituite. Lunam, n.-w. *læn*, ard. et g. *lün*; communem, n.-w. *kömæ*, féminin *komæn*, ard. et g. *kömæ*, *kömün*. Un, une sont le plus souvent proclitique; avec un se dit : n.-w. *ävrü ök*, ard. *ävrü ök*, g. *ävæ öök*; quelqu'un est en w. *këkök*, *këkök*, g. *këköök*; avec une, w. *ävrü ön*, g. *ävæ ön*.

Pour *ün* entravé il y a peu d'exemples. Junium fait en w. *dyæ*, *dyææ*; le g. *dywææ* semble être un emprunt; communia fait en w. *lë kmöy*, nom de plusieurs lieux-dits.

73. Donnons encore quelques exemples pour *u* entravé. Je rapporte le g. *lær* à luridum; putidum qui était devenu puttum est en w. *püt*, *küt*, (g. *pütæn*); nullum, w. *nük* avec le *k* final de *ök* (unum), signifie aucun, personne (en g. *pæön*); nullam, n.-w. *nöl*, ard. *nül*, g. *nül*; butyrum, n.-w. *bür*, ard. *bür*, g. *bær*.

ú ATONE.

74. *o* tonique wallon provenant de *ú* s'assourdit en *ü* à l'atone. A cela correspond en gaumet *ü* tonique, *ü* atone. Exemples : w. *tüwé*, *i töw*, g. *tüëy*, *i tüw*; w. *süwé*, *i söw*, g. *süëy*, *i süw*; w. *müwé*, *i möw* (mutare), g. *müëy*, *i müw*; w. *büwé*, *i böw*, g. *büëy*, *i büw*, *büäy*; w. *röw*, *rüwål*, g. *rüw*, *rüël*; w. *brülé*, *i brül*, g. *brülëy*, *i brül* (la longue en syll. atone provenant d'une contraction de perustulare).

A *ü* du w. le g. répond aussi par *æ* : *älümé*, *älöm*, g. *älëmëy*, *älëm*; *fümä*, *föm*, g. *fëmëy*, *fëm*; *tümé*, *töm*, g. *tëmëy*, *tëm*; *plümé*, *plöm*, g. *plëmëy*, *plëm*; et de même g. *kærëy* (curé), *pærëy* (puré), *ræmëy* (rumare).

Nutrire est traité identiquement comme putrire : g. *nærü*, *pærü*, w. *nürü*, *pürü*, sauf en verv : *nürü*, *pürü*.

ó, *æ* sont régulièrement nasalisés dans w. *lödä*, g. *lædä*.

On trouve *u* de part et d'autre dans g. *rlājā*, w. *rlūhā* (reluisant), g. *rūtēy*, ard. *rūtyé* (ruditare), g. *mūtē* (mutin), w. *trūvēl*, g. *trūēl* (truelle).

On peut rencontrer certaines déviations, *ɣ* au lieu de *ū* : w. *kōmɣē*, *kōmɣō*, *ākōmɣī* (communier, communion, donner la communion); *ē* au lieu de *æ* : g. *pērñēl*, w. *pārñāl*, g. *ā pērēt*, ard. *ē pārēt* (en bras de chemise); *y* en hiatus : w. *hyēl*, ard. *eyēl* ou *eēl*, g. *kyēl* (scutella).

Le pronom *tu*, qui est proclitique, devient en w. ard, *tō*, n.-w. *tū*, *tī*, g. *tū*.

Il peut y avoir suppression de *u* dans ce même pronom : w. *t'ā* (tu as), g. *t'ē*. *U* antétonique a disparu dans manducare, w. *māñī*, *mūñé*, g. *mēōɣī*, *mūñī*.

Consonnes.

Le sort des consonnes est implicitement indiqué dans les exemples fournis à propos des voyelles. Il est nécessaire cependant de coordonner et de compléter ces premières notions. Nous ne parlerons pas des changements qui affectent la totalité ou la majeure partie du domaine gallo-roman. La transformation, par exemple, de *c*, *g* devant *a*, si importante pour différencier le wallon du rouchi, est ici fort accessoire. En w. comme en g. on prononce *æ*, *ɣ*, et si nous abordons plus tard ces points, ce sera pour signaler des différences et des exceptions. Les consonnes sont diversement traitées suivant qu'elles sont *initiales*, *intérieures* ou *finales*.

CONSONNES INITIALES.

75. *æ* et *ɣ* peuvent être influencés par une consonne suivante. Lorsque la voyelle intermédiaire est éliée, la cons. initiale *æ*, *ɣ* et la cons. suivante qui arrive en contact doivent être au même degré. Caballum donne *æūvō* ou *æivō*, mais *æ'vō* doit devenir *æfō* comme en gaumet, ou *ɣvō* comme en wallon. Capillum subit le même sort : g. *sē æfē* (ses cheveux),

w. *sê dyê*. Chevalet — g. *tefôlê*. Il y a assimilation réciproque dans les mots suivants en wallon, tandis que le gaumet a réduit les deux éléments assimilés à un seul : *genesta*, w. *dyûnyês*, mais après l'élision *dê dy'nyês* doit devenir *dê-nyês*. A la vérité, dans ce premier exemple, le second *ny* aurait été produit tout aussi bien par le durcissement de *ny*, sans l'intervention du *dy* initial, mais il n'en est pas de même des mots suivants : *genuculum* : w. *dyûnô*. *dy'no*, mais après l'élision *mê dy'no* devient *mê-nyô*; *junicem* : w. *dyûnî*, avec élision *dê-nyî*; *juniperum* : w. ard. *dê-nyyêr*. Le gaumet dit après élision *dê nyê*, *dê nyû*, *dê nyî*.

76. Dans le français du centre, *ca* ne devient pas *che* lorsque la syllabe est suivie d'une palatale : *cavea* reste *cage*, sans doute par dissimilation. Le wallon méconnaît cette loi, peut-être parce que la seconde syllabe, étant plus rarement palatalisée, n'a pu provoquer ce besoin de dissimilation. *Cavea*, en effet, devient *teêv*; *calcare* devient *teôkî*, (fr. *cocher*); *cauchemar*, dont le premier composant est de la même racine que *calcare*, fait en w. *teôkmâr*, et, par dissimilation ou par étymologie populaire, *teôdmark*. Le *ca* intérieur n'a pas été palatalisé dans les mots wallons précédents, mais il l'est dans le gaumet *teêteî* (*calcare*). Il n'y a pas moyen d'ailleurs d'établir de règle fixe à cet égard; fournissons quelques exemples de nature à montrer s'il y a correspondance pour les mêmes mots entre g. et w.; *cambiare* changer, w. *kādyî* ou *kādyê*, g. *teêdyî*; *catuliare* chatouiller, w. *gêttî*, *gêtyê*, g. *gâtîr*; *caviola*, w. *gāyôl*, *gāyûl*, *gēyôl*, *gēyâl*, g. *gāyôl*. Gallica (*nux*), w. *dyêy*, *dyây*. Pour le *ca* intérieur, il faut remarquer que le g. dit *vâte*, *bâte*, *brôte*, *kâte*, *kâteî*, *hâte*, *hâteî*, *klôte*, *klôteî*, tandis que le nord-w. dit *vâte*, *bôk* (*bouche*), *brôk* (*broche*), *kûk* (*il se couche*), *kûkî*, *hûk* (*il appelle*), *hûkî* (*appeler*, *hucher*), *klôk* (*cloche*), *klôkî* (*clocher*). L'ardennais présente tantôt *te*, tantôt *k* : *vâte*, *bâte*, *kâteê*, *hûkê*, *klôte*. Je trouve encore dans le dict. w. de Remacle *môkî*, *moucher*,

mōkwē, mouchoir, et *mōkyō*, mouchure. Le gaumet *wērui* (chercher, circare), n'a point de correspondant wallon.

77. Le *g*, *gu* (devant e, i) qui provient en français soit de *w* germanique, soit de *v* latin contaminé de *w* germanique, n'existe en w. et en g. que dans les mots empruntés. Donc *w* initial subsiste : w. *wē*, g. *wēy*; vespa, w. *wēs*, g. *wāp*; loup-garou, n.-w. *lê wērū*, ard. *lê wārū*, g. *lê wārō*; guère, w. *wēr*, g. *wā*. messin *wā*; garder, s.-w. *wārdē*, *ī wāt*, n.-w. *wōrdē*, *ī wōt*, g. *wārdēy*, *ī wōrt*; v. fr. waitier, guetter : g. *rūwātī*, *ī rwāt*, w. *wētī*, *rwētī*; gazon, w. *wāzō*, g. *wāzā* (*wu* du moins à Rossignol). Mais le *g* français gagne du terrain et il infecte plus de mots en gaumet qu'en wallon : gager : n.-w. *wādyī*, w. ard. *gādyē*, g. *gādyī*; gagner, n.-w. *wānyī*, ard. *gānyē*, g. *gēnyī*; gain, en w. fém. plur. *lê wāny*, en g. fém. *lā gēny*, *lā gāny*. Guérir, n.-w. *rūwērī*, ard. *rūwārī*, g. *gārī*; (re)gain, w. *wāyē*, g. *rgē*; gâteau, n.-w. *wāstē*, (ard. et g. *gātō*, mot d'emprunt). On trouve *g*, même en w., dans gâter, w. *gōtē*, g. *gātēy*; garnir, w. *gōrnī*, *gārni*, g. *gārni*; guerre, w. et g. *gēr*.

78. Le *v* devant *wē*, *wā* peut devenir insensible, si la prononciation est un peu lâche. D'où en w. la forme *wēxē* à côté de *wwēxē* (voisin); *Bōwēxē*, nom propre en verviétois pour Bonvoisin; *wētūr* à côté de *wwētūr*; *āwātrō* (avorton), *wār. awār* en g. pour *wwār*, *āwwār*. Ce sont là des phénomènes de prononciation individuelle ou locale peu importants en eux-mêmes. Si je cite celui-ci, c'est par ce que cette particularité devient assez commune en Lorraine.

79. La consonne qu se prononce *k* en français, l'élément labial est tombé. On prononçait encore *kw* en français lorsque *ca* est devenu *che*, sinon *ca* provenant de *qua* eût été palatalisé aussi. L'élément *w* est resté presque toujours en wallon, tandis qu'il a disparu en gaumet. Le g. dit : *kāt* (quatre), *kēs* (quinze), *kārēm* (carême), *ē sakē wēpē* (un chapeau quelconque, *sākē* — siquis au sens de quisquis). En wallon les choses

sont plus compliquées. Le *w* a disparu dans *kă* (usque ad); *kă* (quare); *dîskă*, *ôpîskă* (deusque ad); *kî?* (quis?); *kî* (qui); *kê* (quetum); *kôm* (quomodo); *kî* (quaerere); *kê* (qualis); *ôn sakt* (une certaine personne, siquis). Il est resté partout ailleurs devant les voyelles non labiales, mais dans les parties de la région méridionale qui affectionnent *ô* au lieu de *ā*, *w* a une tendance à disparaître. La résorption du *w*, qui était déjà faite en latin devant *u* (anticus) a dû commencer en *w*. devant *ô*. C'est pourquoi le namurois dit *kôt* (cartes) à côté du liégeois *kwât* ou de l'ardennais *kwât*, c'est pourquoi le français, oublieux de l'étymologie, écrit *comme*, *coter*, *comment*. Exemples de *kw* en wallon : *kwā* (quand), *kwār* (quart), *kwât* et *kwêt* (quatre), *kwêrât* (quarante), *kwês* (quinze), *kwôrêm* (à Liège, quadragesimum), *săkwā*, tém. *săkwât* (maints, maintes, siquantis). *săkwê* (siquid = aliquid), *kwêrî* (quaerere); si on prononce *kătwâs* quatorze, c'est par métathèse du *w* plutôt que par dissimilation, au lieu de *kwâtîs* (§ 105).

80. *S* initiale devant une voyelle palatale devient souvent *e* en gaumet; elle reste *s* en *w.*, sauf dans la région de Neufchâteau, voisine du pays gaumet, où le *e* fait déjà son apparition dans certains mots. Seba suie, *w.* *sîf*, chestrolet *eûf*, *g.* *eê*; sulphur, *w.* *sûf*, *g.* *eûf*; suite, *g.* *eê*; sudare, *w.* *sîwê*, *g.* *eîlê*; source, *w.* *sûr*, *g.* *eûr* (c'est le masculin dont le français *source* est la forme féminine); cingulare, *w.* *sêglê*; à Neufchâteau, par métathèse de *l*, *elêgê*, *g.* *elâkê*. Par exception on trouve *h* en *n.-w.* dans *hûflê* (sifflet), *hûflê* (subilare), *g.* *eûflê*, *eûflê*, mais *souffler* (sufflare) et *soufflet*, qui font aussi *eûflê*, *eûflê* en *g.* sont en *n.-w.* *sôflê*, *sôflê*.

81. *S*, *ex*, *exs* suivis d'une consonne (*t*, *tr*, *p*, *pr*, *cr*), ne subsiste pas en français, pas davantage en gaumet, tandis qu'en wallon jamais *e* initial n'a pris la place de *l's*; *w.* *spâtê*, *g.* *êpâtê*; *w.* *staf*, *g.* *êtôl*; *w.* *skrîr*, *g.* *êkrîr*; *w.* *stêt*, *g.* *êtât* (extendere). Quand l'euphonie l'exige, au lieu de *e* prosthé-

tique, le w. introduit *ŷ*, *ü* après *s* : *süpyt* (écraser), *süpöšé* (épouser), *siköl*, *sükäl* (école). Je trouve en patois de Tintigny les seules exceptions suivantes : *etüf*, w. *stüf* (poêle, litt. étuve); *šbärëy*, ard. *sbäré*, *štöweš*, w. *stöweš* (chaussons de lisières); *strä*, w. *strō*; *šstrē*, w. *strē* (stramen).

82. *Ex* préfixe suivi de *c*, *h*, s'était réduit à *sc*. Ce groupe *sc*, primaire ou secondaire, mérite une étude à part. *Sc* est devenu en wallon du nord *h* fortement aspiré (le *xh* des anciens textes). en arden. et en namur. *e*; en gaumet on trouve des résultats variés : *scala*, n.-w. *höl*, s.-w. *eal*, *eöl*, g. *eyél*; *excavata*, n.-w. *hävëy*, ard. *ävëy*, g. *ävüy*; *scopare*, n.-w. *hövé*, ard. *eövé*, g. *eüvëy*; *exherbare*, g. *eërbëy*; *spuma* devenu *scuma*, n.-w. *höm*, ard. *eüm*, g. *käm*; *scutella*, n.-w. *hyël*, ard. *eyël*, g. *kyél*; *excutere*, n.-w. *hær*, ard. *eær*, g. *škær*. Il faut y joindre le mot *ascoltare*, n.-w. *hüté*, ard. et nam. *eüté*, g. *škütëy* et le liégeois *dihyërdyî* (dis-caricare), *dihäsî* (discalceare), traités comme di-scaricare, di-scalceare, réguliers ailleurs : verv. *düsweërdyî*, *düsweëdsî*, ard. *düsweërdyé*, *düsweëdsé*.

Meyer-Lübke (I. § 470), donne comme évolution de *sc* à Liège *sc*, *etc.* *e*, *χ*, *h*. Le s.-w. s'est arrêté à mi chemin de cette évolution. En gaumet, les mots *käm*, *kyél*, *škær*, indiquent une chute de *ls* laissant le *k* intact. Le traitement n'est pas plus uniforme en messin, mais le *k* est plus fréquent : à côté de *eyél* (échelle), on trouve *kwél* (écuelle), *ä küé* (à l'abri, g. *ä eüäy*, de exsugare), *körëüs* (écorcheur, n.-w. *hwërsé*, ard. *ewërsé*, g. *köterëy*), *küeö* (écosses).

83. Il resterait à signaler des irrégularités qui affectent la consonne initiale des mots sans pouvoir être ramenées à des lois. De ce nombre est la substitution d'une initiale sonore à une sourde. Le w. est régulier, contrairement au français, quand il dit *krö*, *krä* (fr. gras); le verviétois aussi quand il dit *kröt* pour désigner un quartier de la ville aboutissant à une grotte (crupta), mais w. et g. changent *k* en *g* lorsqu'ils pro-

noncent *găyôl* (caveola) et *găti* ⁽¹⁾, g. *găâr* (chatouiller); le w. *gôlê* (collier) est rég. en g. : *kôlêy*.

G initial est tombé dans w. *lôt*, dérivé de glis, comme dans le français loir.

Le contraire de ce qui est arrivé dans *spuma* s'est produit dans le n.-w. *spîrû*, écureuil, qui se rattache au grec σκίλεπος, ard *skîrô*, g. *êkûră*.

Le gaumet présente les mêmes particularités que le français dans *năp*, w. *măp* (cf. *Remacle*. Dict. w), en latin mappa, dans *nêp*, *nêpti*, w. *mês*, *mêspîti* (mespilum, néflier), dans *nîvô* (le fr. niveau, emprunté). w. *lêvê* (libellum). En revanche le w. dit *blăm*, *blămé*, *blămêy*, le g. *flăm*. *flămăe*.

Il y a aphérèse de *l* dans le w. *ăprôy* (lampreda) et peut-être dans *ôbărôn*, mot liégeois qui signifie *bannière* et qu'on rapproche de *labarum*. Au contraire *l* article s'est agglutiné au substantif dans le w. *lîrsô*, g. *lîrsô* (ericionem), et dans *lăer* (hedera). En gaumet, et aussi en chestrolet, l'*a* de l'article féminin, qui est *lă* et non *lî*, *lû* comme en wallon, s'est attaché au substantif dans *ăeô* (chaux), *ăeîno* (chenal), *ăfôrê* (forêt), *ăpwă* (poix; w. *lî ted*, *dê l' ted*, g. *l'ăeô*, *d' l'ăeô*, *ê mē d'ăeô*). A remarquer encore la prosthèse de *l* dans le g. *lûêti* dérivé de uvula lnette, tandis que le w. dit *ălûêti* par étymologie populaire; et la prosthèse de *n* dans le g. *nôd*, w. *ôdê* (flairer, répandre une odeur), le g. *nôdă*, w. *ôdă* (odorat). Toutes ces particularités, prises isolément, sont sans importance ni signification; réunies en faisceau elles montrent l'usage gaumet presque toujours divergent de l'usage wallon. Or si la parenté dans les espèces animales et chez l'homme se manifeste le mieux par certains traits accidentels, il doit en être de même des produits animiques tels que les contes, les chansons, les dialectes.

(1) On pron. *căti* et *găti* en liégeois, *gêti* en verviétois, *gêtyé* au Sud.

CONSONNES INTÉRIEURES.

Il faut examiner d'abord ce que deviennent les consonnes simples : 1° après l'accent tonique ; 2° avant l'accent.

84. Explosives sourdes après l'accent. En général la consonne se perd en syllabe masculine. L'a au féminin et à l'indicatif présent a eu la force de prolonger la vie de l'explosive en changeant la sourde en la sonore correspondante *b, d, g*. Ce cas de *b, d, g* secondaires sera traité plus loin avec celui de *b, d, g* primaires. Il nous reste à rechercher ce que deviennent *p, t, c* devant une voyelle autre que *a*. Mais *c* devant *e, i*, étant devenu fricatif en latin vulgaire, doit encore être éliminé. Toute l'histoire des autres cas peut donc se résumer en quelques exemples : *lupum*, w. *lœ*, g. *lœy* ; *caput*, g. *teū* ; *focum*, w. *fœ*, g. *fœy* ; *locum*, *lœ* (dans l'expression *nī fœ nī lœ*), g. *nī fœy nī lœy* ; *paucum*, w. *pō*, *pōk* (*pō d' tewē* peu de chose, *pōk ā pōk*, peu à peu), g. *pō* ; *amicum*, w. et g. *āmī* ; *festucum*, w. *fīstū*, g. *fūtū* ; *latus*, w. *lé*, g. *lœy*. Le participe en -atum a pour terminaison en w. -é, en g. *ēy*, sauf un cas traité ci-après ; -etum, -itum deviennent *ī*, -utum devient *ū* en g., *ū* en w. ; *flōrī*, *flōrī* ; *pyērdū*, *pērdū*.

84 Explosives sonores. Il faut d'abord éliminer *b* qui avait passé à *v* en latin vulgaire ; restent *d, g* primaires, et *d, g* issus de *t, c*. *Nudum*, w. *nū*, g. *nū* ; *nidum*, w. et g. *nī* ; *vadum*, w. *wé*, g. *wēy* ; *videt*, w. *vœ*, g. *vōd*. *Nudam*, w. *nōw*, g. *nūw* ; *codam*, w. *kōw*, *kōw*, g. *kōy* ; *vitam*, n.-w. *vēy*, ard. *vēy*, g. *vīy* ; *setam*, w. *sœy*, *sōy*, g. *sūy* ; *rotam*, w. *rōw*, g. *rūw* ; *rutam*, w. *rōw*, g. *rūw*. Les participes féminins en -atam font *ēy* en w., *āy* en g. ceux en -itam font en n.-w. -ēy, en ard. -ēy en g. -īy : *flōrēy*, *flōrēy*, *flōrīy* ; ceux en -utam font -ōw en n.-w., *ōy* en ard., *ūw* en gaumet : *kōzōw* (en verviétois *kōzāw*), *kōzōy*, *kūzūw*. Exemples pour *c, g* : *amicam*, w. et g. *āmīy* ; *secam*, *secat*, n.-w. *sōy*, ard. *sōy*, g. *sūy* ; *plagam*, n.-w. *plōy*, ard. *plāy*, g. *plāy* ; *rugam*, w. *rōw*, g. *rūw* ; *dogam*, w. *dēw*, g. *dōf*, *dōf* ; *suga*, w. *sīf*, qqf. *sēw*

(cf. Scheler et Gggg. v° *sew*), en chestrolet *eūv*, en g. *eū*; jugum, g. *ŷċ*; fagum, w. *fāw*, en g. *fāwēl* = jeune hêtre. De cette liste, qu'il serait facile d'allonger, il résulte que *y* et *w* sont, en g., les finales ordinaires des mots qui avaient une explosive après l'accent. Mais *y* et *w* proviennent-ils de l'explosive ancienne? Non. Tout au plus peut-on affirmer que les consonnes palatales *c*, *g* favorisent le développement de *y*. Aussi ce *y* existe-t-il en w. comme en g. : w. *pōy* (pacat), *plōy* (plicat), *prēy* (precat), *nēy* (necat), *ōy* (auca). Mais *y*, *w* se sont plutôt dégagés des voyelles précédentes ou suivantes; ce sont des phonèmes qui naissent spontanément pour supprimer un hiatus, *y* après une voyelle palatale *a*, *e*, *i*; *w* après une voyelle labiale *o*, *u*, ou encore devant *o*, *u*. Ainsi le w. dans *dēw*, *sēw*, n'indique pas quelle consonne a disparu, mais il dérive d'une voyelle tonique *o* ou *u*; au contraire *y*, dans *stōy*, *sūy*, *plōy*, *plūy*, malgré la présence de *Ń*, *ū*, accuse une voyelle tonique antérieure *i*, *e*; dans le verviétois *kāw* (coda), *rāw* (rota, ruga et ruta), *pyērdāw*, *w* s'est dégagé d'un *o* antérieur dont *a* a pris la place; l'ardennais *pyērdōy*, *kōzōy* est une véritable anomalie; la présence de *f* ou *v* dans *stf*, *eūv*, *dēf* doit être attribuée à un durcissement ou consonnification de *w*.

85. Fricatives après l'accent. 1° *S* disparaît en terminaison masculine, mais subsiste en term. féminine: mesem, n.-w. *mē*, ard. *mwē*, g. *mwā*; rasum, w. *ré*, (*ò ré d'lā*, litt. au rez de là, mais à la finale: *lēyī l'ò rés*, litt. laissez-le au rez), g. *ré*; -osum, w. -*ē*, g. -*ēy*; pe(n)sat, n.-w. *pēs*, ard. *pēs*, g. *pēs*; -osam, w. et g. -*ēs*; mais casam, g. *teū* (chez) doit la perte de l'*s* à ce que le mot, devenant préposition et employé sans article, cessait de sonner comme un féminin.

2° *C* devant *e*, *i* a été diversement traité; il se change en *y*, ou en *e*, *j*, *χ*, *h*, ou il disparaît: pacem, w. *pōy*, *pāy*, (le g. *pē* est emprunté au fr., car il faudrait régulièrement *pā*); facis, *face, w. *fē*, g. *fā*; taces, tacet, tace, w. *tē*, g. *tā*;

places, placet, w. *plè*, g. *plā*; jacet, w. *dyé*; decem, n.-w. *dī* devant une consonne, mais la palatale reparaît à la fin d'une phrase ou devant une voyelle : *dīh-ōm* (*h* sonore), *dy'ēnn' ā dīh* (*h* sourde); ard *dī*, *dīj-ōm*, *dy'ēnn' ē dīe*; id. en g., sauf que le g. conserve volontiers la palatale même devant une consonne : *dīj vāte*, *dīe pūeē*, habitude inconnue au wallon; vicem, w. *fēy*, *fīy*; picem, g. *āpwā*, ard. *hārpēy*, n.-w. *hōrpīχ*, composé d'après Grandgagnage de *harz* (résine) + picem; cruce[m], w. *kré*, g. *krwā*; nucem, n.-w. *nēh*, ard. *nē*, g. *nēj*, *nējēi*. Les formes n.-w. *frūmīχ*, *frūmīχ*, s.-w. *frūmūe*, *frūmūe*, *frīmūe*, g. *frūmīj* dénotent une transmission bien peu précise de la forme latine et doivent se rattacher à *formicem*, car *formicam* aurait dû donner *frūmīy*. Reste à savoir pourquoi *vocem*, *perdicem*, *berbicem*, *soricem*, n'ont pas été traités de la même façon. Tout cela dénote une singulière hésitation.

3° V du latin vulgaire répond à *v*, *b*, *p* devant *a* du latin littéraire. Dans nos deux dialectes, comme en français, il disparaît en syllabe masculine et subsiste en syllabe féminine : *clavem*, w. *klé*, g. *klēy*; *nivem*, ard. *nīf*; *novum*, w. *nū*, g. *nyē*, *nū*; *sebum*, w. *sēw*, g. *eē*; *scribit*, *scribe*, n.-w. *skrēy*, ard. et g. *skrī*; *novem*, w. *nūf*, g. *nēf* (les noms de nombres conservant mieux leur consonne finale); *novam*, w. *nūf*, g. *nyēf*; *levat*, *leva*, n.-w. *līf*, ard. et g. *lēf*; *fabam*, w. *fēf*, g. *fēf*; *cubat*, n.-w. *kēf*, ard. *kūf*, g. *kūf*; *ripam*, g. *rīv*; *sapam*, g. *sēf*; *scopat*, *scopam*, n.-w. *ī hēf*, *dē hēf*, ard. et g. *eēf*; *cupa*, w. *kūf*.

86. Explosives avant l'accent. Leur traitement est à peu près le même qu'en français dans nos deux dialectes, sauf que les semi-voyelles qui apparaissent à la chute des consonnes *t*, *d*, *c*, *g* sont plus perceptibles dans ces patois et doivent figurer dans l'écriture. La labiale *p* s'est changée en *v* : *adrigrare*, w. *ārvé*, g. *ārvēy*; *copertum*, n.-w. *kōvrū* ⁽¹⁾, ard. *kūvrū*, g. *kūvrū*; *deapertum*, n.-w. *drōvū* ⁽¹⁾, ard. *drūvrū*, g. *dūvrū*.

(1) En liégeois, exceptionnellement, *kūvyér*, *dūvyér*.

Les dentales, éliminées, sont remplacées par *y*, *w* : natalem Noël, w. *nōyē*, g. *nōwēy*; mutare, w. *mūwē*, g. *mūēy*; betullam et medullam, w. *bēyōl*, *mēyōl*, etc., g. *bīyōl*, *mīyōl*; sudare, w. *sūwē*, g. *eūēy*; sudorem, w. *sūwēr*, g. *eūēr*. Les palatales, éliminées, sont remplacées par *y*, *w*. La présence de *w* après *o*, *u*, m'incline à penser que *y* n'est pas issu directement de *c*, *g*; d'autre part *y* apparaît en lieu et place d'autres consonnes. L'articulation des explosives dentales et palatales s'est probablement amollie et empâtée au point de devenir presque indistincte, et c'est leur résolution qui a permis la production des nouveaux phonèmes *y* et *w*. Exemples pour *c*, *g* : pacare, n.-w. *pāyī*, ard. *pāyē*, g. *pāyī*; ligare, n.-w. *lōyī*, ard. *lōyē*, g. *lūyī*; locare, n.-w. *lōwē*, ard. *lūwē*, g. *lūwēy*; exsugare essuyer donne les mêmes résultats que sudare : w. *sūwē*, g. *eūēy*.

87. Fricatives avant l'accent. 1° *S* devient sonore : pe(n)sare, w. *pēzē*, g. *pūzēy*; petroselinum, fr. persil, w. *pyērzē*, g. *pērsēo*. 2° *C* (devant *e*, *i*) devient *h* douce en n.-w. quelquefois *z* : *dihēn* (dizaine), *ūhē* (oiseau), *rēhē* (raisin), *dāmhhēl* (domnicella), *rlahā* (relucentem), *wūzē* (voisin), *mēzēl* (macellam, dans un nom de lieu-dit à Verviers); il devient aussi *h* en ardennais, mais parfois *j* ou *z* : *dījēn*, *ūhē*, *vēhē* (voisin), *lāzāt* (lacerta), *rlahā*, *plēhā* (placentem); il devient *j*, parfois *z* en gaumet : *dījēn*, *ōjē*, *rzē*, *plājī* (placere), *dījē* (dizeau), *rlājā*. Le vrai traitement ancien paraît bien être *h* pour le wallon, *j* pour le gaumet, *j* et *h* en pays de transition. Le *z* qui se présente dans des doublets comme *rēzē* ou *wūzē* à côté de *rēhē*, *wūzē* à côté de *vēhē*, *dāmzēl* à côté de *dāmhhēl*, trahit des formes relativement récentes. C'est dans des formes nécessairement originales à cause de leur sens, comme *nō dhā* (nous disons), *vō dhē* (dicitis), *tō dhā* (tout disant), g. *djā*, *djē*, que l'usage ancien doit être recherché, à défaut de règle sûre que les chartes en ce point-ci ne peuvent nous donner.

3° *V*, primaire ou provenant de *b*, subsiste généralement :

cubare, w. *kövé*, g. *küvëy*, et de même w. *nivây*, *fävâ*, *növé*, *ävöer*; g. *fävâ*, *nüvé*, *ävvär* ou *ävür* (à Willancourt). Mais *b*, *v* disparaissent dans le voisinage d'une voyelle labiale : *sabucum*, w. *säü*, g. *säñä*, autre forme wallonne contractée *säw*; *pavorem*, w. *päü* et *päw*. Ce dernier ne dérive pas nécessairement du nominatif *pavor*, mais s'explique comme *säw*. *Saporem* a aussi donné *säw*, *maturum* en certains endroits *mäw*.

4° *F* intervocalique ne peut se trouver qu'après le préfixe et est traité comme *f* initiale : *mifu* (mille-feuille), *pärfö* (profond), *düfé* (défaire), g. *pärfä*, *äfar*, *eërfu*.

Sonnantes. La place de l'accent reste ici sans influence et nous n'aurons pas besoin de la division précédente.

88. *M N* se conservent en syllabe féminine : *ranam*, w. *rén*, g. *rén*; *ramam*, w. *rēm*, *rēm*, g. *rēm*. Le *g.* ne nasalise jamais la voyelle précédente, comme cela se pratique largement en pays wallon : *ēm* (amat), *pōn*, *plēn*, *samwēn* (Namur). La nasale ne peut exister en gaumet, puisque les voyelles *a*, *e*, *o*, tendent aux extrêmes impossibles à nasaliser : *lén*, *plén*, *smén*, *bün*, *sün*. En syllabe masculine, ou bien la nasale disparaît comme consonne après avoir nasalisé la voyelle précédente, ou, comme il arrive dans certains cantons, en verviétois, en gaumet, l'*m* et l'*n* se changent en nasales palatales : *teé*, *teëo*. Il y a même des régions en n.-w. où toute nasalité a disparu. Nous renvoyons pour ces variations locales au travail de MM. G. Doutrepont et J. Haust dans les MÉLANGES WALLONS.

89. *R* se conserve le plus souvent en term. masculine comme en terminaison féminine : w. *flær*, *mër* (mer), *mür* (meurt), *pær*, *vær* (verum), *fir*, *körön*, *dær*, *früddær* (froidure), *ëür* (entier), *prümür* (première); g. *flær*, *mër*, *mür*, *pwär*, *vwär*, *fyër*, *kürün*, *dær*, *früddær*, *ätyër*, *præmyër*.

Cependant *r* posttonique disparaît dans les noms en -arium (w. *prümī*, *vëvī*, g. *præmī*, *vüvī*), dans les noms en -ariam seulement en verviétois, dans ceux en -orium (w. et g. *säläë*),

en -atorein (w. *söyê*, g. *süyêy*), partiellement dans ceux en -orem (cf. §§. 64, etc.). Quant aux infinitifs des verbes, -are devient *é* en w., *êy* en g.; -ere tantôt *î*, tantôt *êr* en w., *wâr* en g.; -ire devient *î* de part et d'autre; les proparoxytons en -ere sont ici hors de cause. Mais la classe des verbes en *y + are* est hautement intéressante et mérite d'être étudiée de près.

90. La majeure partie des verbes gaumets en *y-are* à l'infinitif en *i* bref, au lieu d'aboutir à *yé* comme dans le pays messin au sud ou comme dans les Ardennes luxembourgeoises au nord. Mais nous avons trouvé un nombre assez respectable de verbes en *y-are* qui ont en gaumet l'infinitif en *îr* et présentent en outre certaines particularités de conjugaison connexes. C'est là un fait qui n'a pas, que je sache, été signalé jusqu'ici. Le wallon possède un seul de ces verbes, (*têtr*, cacare), mais il a passé inaperçu; le gaumet en a peut-être plus de cinquante. Quels verbes en *y-are* sont en *îr*, et pourquoi? voilà ce qu'il faudrait déterminer.

Alignons quelques infinitifs de verbes en *îr* avec leurs correspondants wallons ou lorrains :

Gaumet :	Messin :	Ardennais :	Nord wallon :
<i>âkrēmîr</i>	encramié	<i>êkrämyé</i>	<i>êcrämî.</i>
<i>s'âhêkîr</i>	—	<i>s'âhêkyé</i>	—
<i>êgräjîr</i>	augrahié	—	—
<i>êkâfîr</i>	—	<i>sîkâfyé</i>	—
<i>s' râfîr</i>	—	<i>sî râfyé</i>	<i>sî râfyî.</i>
<i>rûblîr</i>	—	<i>rûvyé</i>	<i>rûvî.</i>
<i>räsêrsîr</i>	—	(<i>räsêrsyé</i> (Laroche) (<i>räsêrsé</i> (Neulchâteau)	(<i>räsêrsî</i> (Liège). (<i>râsyêrsî</i> (Malmédy).
<i>nêîîr</i>	natié	<i>nêtyé</i>	<i>nêîî.</i>
<i>gâîîr</i>	cokié	<i>gêtyé</i>	<i>gêîî.</i>

On ne distingue qu'une chose à première vue, c'est que les verbes gaumets en *îr* correspondent à des verbes liégeois ardennais, messins, soumis à la loi de Bartsch-Mussafia. Mais tous les verbes en *y-are* ne font pas l'infinitif en *îr* : qu'est-ce qui distingue *nêîîr* de *ânêîî*? *nâêîr* de *âbâêî*?

Si on examine le reste de la conjugaison, on trouvera que les verbes en *ir* ont au participe passé *i* pour le masc., *iy* pour le fém. : *gâtir gâtty* ; mais *abbêir* fait au part. masc. *abbêir*, fém. *abbêety*. Voilà une première différence. Il y en a d'autres à l'indicatif présent, qui deviendront sensibles, si nous comparons diverses sortes de verbes en -are :

1. <i>tœmëy.</i>	2. <i>abbêir.</i>	3. <i>s'ânçêir.</i>	4. <i>sû rûfîr.</i>
<i>dyû tœm.</i>	<i>dy'abbê.</i>	<i>dy' m'ânçêir.</i>	<i>dyû m' rûfîy.</i>
<i>tû tœm.</i>	<i>t' abbê.</i>	<i>tu t'ânçêir.</i>	<i>tû t' rûfîy.</i>
<i>ï tœm.</i>	<i>ïl abbê.</i>	<i>ï s'ânçêir.</i>	<i>ï s' rûfîy.</i>
<i>dy' tœmâ.</i>	<i>dy'abbêeâ.</i>	<i>dy' nûz ânçêtyâ.</i>	<i>dy' nû rûfîtyâ.</i>
<i>v' tœmëy.</i>	<i>v' abbêey.</i>	<i>vû v' ânçêtyey.</i>	<i>vû v' rûfîtyey.</i>
<i>ï tœmâ.</i>	<i>y abbêeâ.</i>	<i>ï s'ânçêtyâ.</i>	<i>ï s' rûfîtyâ.</i>

A l'examen de ce tableau, les différences se dessinent. Il y a dans le radical du n° 4 quelque chose qui manque au n° 3 : c'est l'*i* de *rûfîtyâ*. Il y a dans le n° 3 quelque chose qui manque aux types 1 et 2 : c'est le *y*. Le n° 2, avec son infinitif en *ï*, représente évidemment l'analogue des verbes français en -ger, -cher, -sser : les consonnes palatales ont absorbé l'*ï*, qui n'est plus visible qu'à l'infinitif. Donc si 1 représente des verbes en *are* précédés d'une consonne, 2 et 3 représentent des verbes en *y-are*, 4 des verbes en *i-y-are*.

Les verbes en *y-are* donnent *ier* en français, *yé* en arden., *i* en nord-wallon par une contraction ordinaire, *ï* bref en gaumet, ce qui est assez étrange. Donc les verbes en *i-y-are* auraient dû donner en français *ïier*, *iyé* en ardennais, *iyî* en n.-w., *ïyî* en gaumet. Par conséquent *s' rûfîtyî*, *s' rûfîtyé*, *spîtyî*, *spîtyé* sont parfaitement réguliers ; mais *gêtyé*, *gêir*, *nêtyé*, *nêir*, *rûvyé*, *rûvî*, en regard de *gâtir*, *nêir*, *rûblîr*, apparaissent maintenant comme ayant fait subir au radical verbal une contraction : *gêir* est contracté de *gêtyî*, *nêtyé* de *nêtyé*. Le gaumet a aussi fait la contraction, mais il a de plus conservé l'*r*, en quoi il s'est montré original.

A quelles terminaisons latines correspond réellement ce

théorique *i-y-are*? D'abord il faut devant *-are* un premier élément palatal, que nous appelons théoriquement *yod*, mais qui est constitué par *c, g, dy, ty, sy, ssy, ly, by, py, ny, my*. Ensuite ces groupes doivent être précédés d'un second élément palatal *i* ou *e*. Il faudra éliminer de cette liste les groupes qui, au lieu de transformer la consonne palatale en simple *y* permettant la contraction postérieure de *iyare* en *-ir*, aboutissent à *-iei, -iji, iji, iji*. Donc *rüblir* doit provenir de *re-oblityare*, c'est-à-dire de *reoblitare* dont le *t* a dégagé un *yod*. Les verbes en *-iliare* ou en *-ielare, -eiller, -iller* du français, donneront *-ir* en gaumet : v. fr. *gatiller*, g. *gätir*. C'est assez dire que le *gätir gëtyé* du wallon ne peuvent être tirés de *catulire*, ni *rasersî* de *resarcire* comme le disent les étymologistes. Si *cacare* a donné *teir*, même en wallon, c'est parce que la transformation de *ca* initial en *che* a précédé l'autre : *æeyare* contient les deux éléments palatalisés nécessaires. Si au contraire *fricare, secare* n'ont pas donné en g. *frir, sir*, mais *früyî, süyî*, c'est que la première voyelle a cessé auparavant d'être palatale.

Pour que *sternutare* donne *tärnir*, il faut que *-utare* soit devenu *-ütyare* ou *-ityare*; l'*u* de ce mot s'était palatalisé en *i*, tout au moins en *u*, quand *ityare* devenait dans le dialecte gaumet *ir*. Cependant le traitement que l'abbé Rabiet a signalé pour les verbes en *-urare, -irare* (il. des patois gallo-romans, I, p. 257) ne se retrouve pas ici.

Voici une liste des verbes gaumets en *-ir* que nous avons pu recueillir jusqu'ici :

1. *äkrēmîr, dëkrēmîr*, messin : *ancremié* (je ne puis donner pour le messin l'orth. phonétique), ard. *ëkrämyé, diskrämyé*, n.-w. *ëkrämî*, sens : emmêler, démêler.

2. *s'ä'hékîr*, ard. *s'ä'hékýé* : s'envelopper la tête d'un voile (*hék*).

3. *teäbrîr* : tituber. — 3^{is}. *teëtîr* : castigare.

4 *teir* : w. id., de *cacare*.

5. *əḍrīr*, défini dans le *Lexique* : tourner autour d'un lieu, d'une réunion avec de mauvaises intentions; cf. messin *échorié* : écouter clandestinement; *chorié* : qui a l'oreille coupée; de *exauric(u)lare* avec le sens particulier de « mettre oreilles dehors ».

6. *ēkāfīr*, ard. *sikāfyé* : ôter les écales (*kāfū*, *kāfyōt*).

7. *ēgrājīr*; étendre les cendres d'un brasier; messin : *angrahié*, même sens.

8. *gātīr*, *dəgatīr*; ard. *gētyé*, *dīgētyé*; liég. *kātī*, verv. *gētī*, *dūgētī*; namur. : *kēktī*; messin : *kōkié*, à Bourberain *gētōyé*; chatouiller (**catuliare*).

9. *grāwīr*, ard. *grāwyé*, n.-w. *grāwī*; messin : *growillé* : gratter la terre, la fouiller en grattant.

10. *hūsīr*, correspond au fr. *houspiller*.

11. *kānīr* : chipoter.

12. *kūsmīr*, sens d'après le *Lexique* : muser, tripoter autour du feu; messin *keusmeillé* : faire un travail de peu d'importance (co-somnicare; en w. *sōmī* = sommeiller; il y aurait lieu de rechercher un verbe g. *sūmīr*).

13. *kūvīr* : écouvillonner (**scopiliare*).

14. *mōrfīr*, litt. morfiller; mâchonner.

15. *mūeīr* : émoucher : (**emuscicare*).

16. *mūsīr* même sens que *kūsmīr*. M. Cozior me le définit : « S'occuper à des ouvrages manuels peu importants et durant peu. » Est-il de la même racine que muser?

17. *nāteīr* : manger du bout des dents, sans appétit; messin : *naquéillé*.

18. *nīr*, ard. *nōyé*, n.-w. *nōyī* (*negare*).

19. *nēīr*, messin : *natié*, ard. *nētyé*, n.-w. *nēti*, fr. nettoyer.

20. *pēsīr* : épouiller. Quoique *poux* se dise *pō* en g, je pense que *pēsīr* représente un type **pollicicare*, faire le geste d'écraser entre les pouces. Le messin *peuyé*, écaler, dériverait de **expellicare*.

21. *pīr*, ard. *pītyé* : marcher sur, fouler aux *pieds*.

22. *prīr*, ard. *prītyé*, n.-w. *prīyī* : *precare*.

23. *sũ rākrātīr* : se ratatiner (cf. Gggg. v. *cretelai*, p. 140).
 24. *sũ rāfir* : se réjouir; ard. *sĩ rāfyé*, n.-w. *sĩ (sũ) rāfĩyĩ*.
 25. *rāsērsĩr*, reprendre des bas, rentraire; Chestrolet : *rāsērsé*, arden. *rāsērsyé* ou *rāsērsé*, n.-w. *rāsērsĩ*; en messin *rēssercis* signifie une reprise à l'aiguille.

26. *rōēīr* : ronger un os : *rodilyare*; à Bourberain : *rōēé* = dévorer.

27. *rūblīr* : oublier, ard. *rūvyé*, n.-w. *rūvĩ*. (Participe passé en g. *rūblĩ*, féminin irrég. *rūblās*).

28. *tārnrīr* : éternuer; ard. *styērnĩ*, n.-w. *styērmĩ* ou *styērnĩ*; messin : *trēnowé*.

29. *sābrīr*, litt. sabriller.

30. *sũ trōēīr*, litt. se truitiller, (de *truie*, non de *truite*), se vautrer dans la boue.

31. *ūēīr*, de ostium, huis; litt. huissiller, ouvrir et fermer les portes.

32. *sũ vētrīr*, se vautrer, * *veltricare* : faire le veltre ou vautre; ard. *s' kihūdrĩyé*, n.-w. *sĩ vūtrĩ*, *sĩ kihūtrĩ* (cf. Gggg. v. *si voutrĩ*).

91. *R* alterne avec *S*, et réciproquement : *cathedra*, w. *tečyīr*, *tečyĩ*, g. *teés*; *candelorum*, g. et ard. *teādlēś*, n.-w. *teādlēś*; *besicles* : w. *bērk*.

92. *L* intervocalique se conserve en général avant l'accent. Le w. *pōyēte*, g. *pūyāte* a été formé de *pōy* plutôt que de *pilaticum* directement. Après l'accent tantôt elle se conserve, surtout en syllabe féminine, tantôt elle se palatalise en *y* ou disparaît : w. *gōy* (*gula*), *mōy* (*mola*), *pōy* (*pilum*), *pēl* (*palam*), *ēl* (*alam*), *eāl* ou *hōl* (*scalam*), *kēl* (*quelle*); *ké* (*quel*), *kēn*, *kén*, *ké* en verviétois : *lū kēn* (*lequel?*), *kén ūm* (*quel homme*), *ké bwē* (*quel bois*); *l* est remplacé par *r* dans le n.-w. *sīr* (*caelum*); du côté de Ciney *l* devant *-are* devient *y* : *fīyī* = filer.

GROUPES DE CONSONNES.

93. Pt, ps, bt, bs deviennent *t*, *s* : *septem*, w. et g. *sēt*; *ruptam*, *rūt*; *acaptare*, w. *āteté*, *ēteté*, g. *ātetēy*.

94. Dans le groupe *ct*, *c* devient *i* en français, puis *i* se joint à la voyelle précédente ou palatalise la consonne suivante; le second élément *t* ne se conserve qu'en terminaison féminine. Dans nos deux dialectes, il s'en faut de beaucoup que le *c* soit partout visible. Il y a exception évidente en gaumet quand la voyelle qui précède la palatale est *a*; en ce cas il ne reste plus aucune trace de la palatale. Mais il en est souvent de même après d'autres voyelles, comme les exemples le montreront surabondamment. Exemples : factum : w. *fè*, g. *fā*; factam, w. *fèt*, g. *fāt*; tectum, w. *té*, *tœ*, g. *twā*; dictum, w. et g. *dī*, dictam, *dīt*; strictum, w. *stré*, g. *ēstrwā*; lectum, n.-w. *lé*, ard. *lē*, g. *lī*; pectinem, *pēŋ*; octo, w. *ūt*, g. *wīt*; noctem, w. *nūt*, g. *nœ*, ard. *nūt* et *nè*; coctum, w. *kū*, g. *kœ*; coctam, w. *kūt*, g. *kœt*; fructum, w. *frū*, liég. *frūt*, g. *frū*; lactem est détrôné par un diminutif lacticellum : w. *lēsè*, g. *lāsē* (cf. § 27).

95. *Cs*, *x* ne donnent pas non plus des résultats uniformes. On trouve en n.-w. *h*, en ard. *e*, en g. *e* ⁽¹⁾ dans : coxam, fr. cuisse, w. *kōh*, *kōe*, g. *kūe*, avec le sens de branche; textit, w. *tēh*, *tēe*, g. *tœe*; lixiviam : w. *lēhiv*, *lēciv*, g. *lūeiv*; laxa = subst. laisse, w. *lāh*, *lāe*, g. ?. On trouve *s* en w. et *e* en g. dans : taxonem, w. *tāsō*, g. *tāeā*; maxillam, w. *māsāl*, g. *māeēl*. On trouve enfin *s* de part et d'autres dans : sexa-(g)inta : w. *swēsāt*, g. *swāsāt*; axilem, w. et g. *āsī*. Il ne reste plus de trace de *x* dans le w. *frēn*, *teēn*, g. *frēn*, *teēn*, ni dans le w. *bwēt* (boîte); mais *bwēt* semble être un emprunt : il faut probablement voir dans l'ard. *bēs* (boîte à beurre, d'une seule pièce de bois) le vrai descendant du latin buxida.

96. G suivi de n. Avant l'accent ce groupe devient *n* : adsignare : w. *āsēnē*; cognosco, n.-w. *kīnōh*, *kūnōh*, ard. *kīnō*, g. *kūnū*; signer, magnifique deviennent *sīnē*, *mānīfīk*

(¹) Sur les limites de *h*, *e* — *h* (douce), *j*, au lieu de *s*, *z*, voyez HORNING dans la R. des Patois G.-R., t. I, p. 256.

dans les bouches wallonnes. Après l'accent *g* + *n* devient *ŋ* : w. *dēŋ* (dignum), *lēŋ* (lignum), *sēŋ* signum, *pūŋ* (pugnum). C'est par influence analogique qu'on dit *ādēŋi* (addignare), *sēŋi* (signare), *pūŋi* (pugnare, poigner), et de même *ŋgè*, g. *āŋé* (agnellum). Le w. *stē*, g. *ēŋy* provient d'un type stanum; w. *mālēn*, g. *mālīn* d'un type malinam.

97. NCT. L'élément palatal, qui est encore visible dans les graphies françaises saint, oint, étreint, n'existe ni en gaumet, ni en wallon : *ŋō*, substantif (joint, le participe est reformé analogiquement : *ŋōdū*), *pō* (point), *vīzō* à Neufchâteau = vieux oint, cambouis; le participe est reformé par analogie : *ōdū*). Nous avons vu le g. *āŋrū* (adjunctum) qui a perdu la nasale. Cet *ō* ne devient pas *ā* en gaumet.

98. Combinaisons avec *S*. Un groupe de consonnes dont le premier élément est *s*, (réserve faite de *sc*), se conserve en w. avant l'accent; après l'accent, le groupe devenant final, c'est l'*s* que le wallon conserve. En gaumet, jamais l'*s* ne subsiste : c'est toujours le second élément, même à la finale. Ce trait est un de ceux qui différencient fortement le gaumet du wallon.

Donc on aura pour *sp* : vespa, w. *wēs*, g. *wāp*; respondet, w. *rēspō*, g. *rēpō*; crépu, w. *krēspū*, g. *krēpū*; mespilum, w. *mēsplī*, g. *népī*. Il en est de même de *sp* initial (§ 81).

On aura pour *st* : crista, w. *krēs*, g. *krēt*; festucum, w. *fistū*, g. *fūtū*; rastellum, w. *rīstē*, g. *rtē*, *rūtē*; castellum, w. *teēstē*, g. *teētē*; costa, w. *kwēs*, g. *kōt*; testa, w. *tyēs*, g. *tēt*; gustum, w. *gōs*, g. *gū*; agustum, w. *āwūs*, g. *āū*; aestatem, w. *ōstē*, *ēstē*, g. *ēŋy*; devestire, g. *dēvīŋ*; vieux fr. chastoi, g. *teētūā*; ecc-iste, w. *sist*, *sis*, g. *sūt*.

Sc au contraire se change en palatale, *h* (forte) pour le n.-w., *e* pour l'ard. et le g. qui concordent souvent sur l'emploi du *e*, comme le lecteur l'aura déjà remarqué. Quelquefois, après l'accent, *sc* disparaît ou encore *se* réduit à *s* en wallon. Exemples : cognoscere, n.-w. *kīnōh*, *ŋī knōh*; ard. *kīnōe*, *ŋī knō*; g. *kūnūe*, *ŋy kūnū*; ils connaissent = w. *ī knōhē*.

î *knöeë*, g. *ī künū-eā*; musca, n.-w. *mōh*, ard. *mōe*, g. *mūe*; boscum, w. *bwē*, g. *bō*; luscum, n.-w. dim. *lūskē*, ard. *lūs*, g. dérivé: *lūekār*; friscum, n.-w. *frēh* (mouillé) et *fris* (frais), ard. *frēe*, g. id.; crescere, cresco, n.-w. *krēh*, *dyī krēh*, ard. *krēe*, *dyī krē*, g. *krēeī*, *dyū krēe*; descendere, n.-w. *dīhēt*, ard. *dīeēt*, g. *dēeāt*; vascellum, n.-w. *wāhē*, ard. *vāeē*, g. *vāeē*.

99. Combinaisons avec *R*. Avant la tonique le groupe *r* + cons. subsiste généralement en g. et en w. : w. *yērbēy* (litt. « herbée »), *kwērbū* (corbeau), *sōrpēt* (serpette), *syērpē* (serpent); *kwērdē* (cordon), *wōrdē* (garder), *pyērdū* (perdu), *pwērtē* (porter), *ūrtēy* (ortie); *vērdyēy* (= virgat), *ōrzēy* (argile), *pūrsē* (porcellum), *mwērsē* (morcellum), *fōrueēt* (fourchette); *fōrnē* (fourneau), *tūrnē* (tourner), *kwērnē* (corner), *dwērmī* (dormir), *ōrmēy* (armée); *syērvī* (servir); *rīvyērsē* (renverser); g. *eērbēy* (sarcler), *pērdū*, *pōrtēy*, *fūrnē*, *kōrnēy*, *sērvī*, *teārtēī*, etc. Les exceptions portent surtout sur *rs* qui peut devenir *e* en gaumet : *rvēeī* (renverser), *pāeēn*, *pēeēn*, *pēeueēn* (persona, employé comme pronom) lorrain : *pāeēn*, à Metz *pēeēn*. **Rc(e)** donne le même résultat dans *pūeē*, *pūelā* (porcelet). **Rm** a donné lieu à une métathèse dans le w. *frūmdē* (formaticum), *frūmtēx* (fourmi), et dans le g. *frūmdē*, *frūmjā* (« fromageons » fruits des mauves, puis la mauve elle-même), *frūmāj*, *frūmēy* (fermer). **Rd** a subi une métathèse dans le w. *tōdrū* (attardé). **Rb** s'est réduit à *b*, *p*, *m* dans le corresp. w. du vieux mot corbisier (= cordonnier) : n.-w. *kwēphī*, *kwēbhī*, ard. *kwāpī*, namur. *kwāmjī*.

100. Après la tonique, en wallon un des deux éléments disparaît toujours, parce que deux consonnes ne peuvent subsister à la finale. C'est d'ordinaire le premier élément *r* qui est éliminé en syllabe féminine, c'est le second en syllabe masculine. L'usage gaumet s'écarte beaucoup du wallon. Là deux consonnes peuvent subister à la fin d'un mot; mais nous trouverons aussi des cas où les deux consonnes sont tombées, des

cas où tantôt l'r, tantôt la seconde consonne ont disparu. Il serait difficile de réduire en règle ces variations capricieuses : une liste d'exemples en tiendra lieu. On dit donc en n.-w. *kwër*, ard. *kwär* (corpus), g. *kör*; *tör. tär* (tard), g. *tär*; *lör, lār* (lard), g. *lār*; *kwët, kwät* (corde), g. *körd*; *pwët, pwät* (il porte, la porte), g. *pört*; n.-w. *pyët*, ard. *pyër* (il perd), g. *pért*; w. *yëb* (herbe), g. *ërb*; *böb, bāb* (barbe), g. *bārb*, mais le w. dit *Bör, Bār* (Barbe, nom prop.); *pöt, pāt* (il part), g. *pärt*, mais partem = w. *pör, pār*, g. *pö*; mortum, w. *mwër, mwär*, g. *mör, mūr*, mais aussi *müy* (canton de Virton, *Enfant Prod*, p. 114 et 117); renard : w. *rnö, rnā*, g. *rnär*, mais les adjectifs en -ard ont en w. -ā, -ö pour le masc., -āt, -öt au féminin, en g. -ā, fém. -āt; il faut y ajouter le nom propre Bernard, g. *Bernā*. Quant à *rg, rc* : surgit = w. *ī sūr*; spargit, *ī spöt, ī spāt*, ard. *ī spār*; virgam, w. *vëte*, g. *vérdē*; largum et largam, n.-w. *lōte*, ard. *lāte*, g. *lōrte*; porcum, g. *pūe* (employé comme épithète, au sens propre on dit *pueë*); furcam, w. *fōte*, g. *fūrte*; circat, g. *teārte*; arcum se retrouve dans le verviétois *ër* (cerf-volant), dans *ërsō* (même sens), *ërdyë* (« arc-Dieu » = arc-en-ciel), *örvö* (passage voûté, rue voûtée), *ärvölü* adj.; r + m, n : dormio, -is, -it, n.-w. *dyi dwëm, dyü dwër*, etc, ard. *dyi dwär, tö dwär, ī dwär*, g. *dyü dö, tü dö, ī dö*; turnum, w. *tūr*, g. *tü*; * turnat, w. *ī tün*, g. *ī tön*; furnum, n.-w. *för, fār*, ard. *för*, g. *für*. Cornam, n.-w. *kwën*, ard. *kwän*, g. *kön*; diurnum, w. *dyü* g. *dyü*; r + v : servit, n.-w. *syëf, eëf*, ard. *syër*, g. *sërf*; cervum, w. *syër*, g. *sër*; r + s : ursum, w. et g. *ürs*; bursam, w. *būs*, g. *būj*; cursam, w. *kūs*, g. *kürs*. Nous ne faisons pas entrer dans cette liste des mots comme *dö* (dos), *sü* (sursum), *dyü*, (deorsum), qui avaient déjà s pour rs en latin vulgaire.

101. Combinaisons avec L. L devant une consonne s'est vocalisée en u : altum, *hō*; alter, *öt*; calcare, w. *teōktē*, *teōké*, mais g. *teāte*; alnum, w. *ön, öne*, g. *öné*. Falsum, n.-w. *fö*, ard. *fā*, g. *fö*; et de même *söväte*, *pöm*, *öté*, *hösi*

(hausser). Disons, pour ne pas écrire tant de fois les mêmes formes que al entravé devient en liégeois *ā*, en verviétois *ō*, en namurois *ō*, en ardennais *ā*, en gaumet *ō*. L'ardennais dit donc *sāvdāte*, *pām*, *āté*, *hāsé*; le gaumet *sōvdāte*, *pām*, *ōtēl*, *hōsē*. D'autre part ol entravé devient *ū* en w. et en g. : ascultat, n.-w. *hūt*, ard. *ēūt*; cultellum, w. *kūtē*, g. *kūtē*; dulcem, w. et g. *dū*, féminin *dūs*, sulphur, w. *sūf*, g. *ēūf*, pulverem, w. *pūr*, g. *pūr*. Parfois, comme dans le français orme, *l* s'est changé en *r* : w. *pŕrpŕt* (pulpitulum), *ōrmānāk*, ard. *ārmō-nāk* (almanach).

102. Combinaisons nasales. En français la voyelle précédant *n*, *m* + cons. est nasalisée, puis *n*, *m* disparaissent comme consonnes, quoiqu'elles subsistent dans l'écriture. En w. et en g. la nasale tombe aussi, la voyelle précédente est, suivant les régions, plus ou moins nasalisée; en gaumet nous avons vu que *in*, *en* entravés deviennent *ā*, *ē* sans nasalisation, du moins en règle générale. Enfin la dernière consonne du groupe se perd en syllabe masculine, de sorte qu'un mot comme tempus perd les trois consonnes en g. et devient *tā* ou *tē*. Exemples : w. et g. *plāt*, *lāp*, *brāte*, *frō*, *fō*; attende : w. *ātē*, g. *ātāt*, findere, w. *fēt*, g. *fāt*, *fēt*; voyez au reste les §§ 32 et 51 où *en*, *in* entravés sont traités en détail. Inde mérite une mention particulière. En face du g. *dy'ān ā*, *dy' m'ā vā*, *ā vā-t*, *vā-t-ā*, le w. dit : *dy' ēnn'ē*, *dy' m'ēnnē vā*, *ē vū-s*, *vā-z-ē*, *ī 'nnē vā*, *ī 'nnē vū*.

Mn s'est réduit à *m* : Scamnum, w. *hām*, *ēām*; domna, *dām*; somnum, w. *sōm*, g. *sūm*; lamna, *lām*.

103. Consonnes + *l*. Avant l'accent le groupe subsiste, sauf que *pl*, *cl* deviennent *bl*, *gl* : inflare, w. *ēflē*, g. *āflēy*; duplare, *dōblē*, ecclesia, n.-w. *ēglŕχ*, ard. *ēglŕe*, g. *ēglŕe*. Après l'accent *l* tombe comme seconde consonne (w. *dōp*, g. *dūp*), à moins qu'on n'ait recours à une transposition d'accent pour séparer et conserver les deux consonnes, ce qui arrive dans sufflat, n.-w. *ī hūfōl*, ard. *ī ōfōl*, g. *ī ēūfōl*.

La paroxytons qui contiennent des groupes semblables sont d'ailleurs peu nombreux, mais si on introduit ici les proparoxytons qui, par chute d'une voyelle, présentent les mêmes groupes en latin vulgaire, il y a d'autres remarques à faire.

Avant la tonique c' l, g' l précédés d'une consonne subsiste : w. *sòklé*, ard. *sāklé* (sarcler); w. *sēglé*, g. *sānglēy* (sanglier); mais *jocularē = w. *ǵiūglé*. Après la tonique c' l, g' l précédés d'une consonne perd son l en w. d'après la loi des consonnes finales : *sēk*, g. *sēk* (cercle); *kōvyēk*, g. *kūvērt* (couvercle); *sēk*, g. *sēok*, (cingulum); *ōk*, g. *ēok* (ungulum), *mōy*, g. *māl* (masculum).

Avant la tonique c' l, g' l non précédés d'une consonne gardent tantôt le second élément l, tantôt le premier sous la forme y : *mōrtl* (vieux fr. marreglier), *tūlē* (de tegula); *s'āǵōlē* (s'agenouiller); *sēyē* (de sic'la = situla); *vīyēs* et *vīlē*s (vieillesse); *vāyē* et *vāēl* (verv.), *vigilare*; *kāl* et *kūyē* (cocleare); *māyētē* (maculatum); g. *mōrtl*, *s'āǵōl*, *sāy*, *vyēyēs*, *kī* (cuiller). Après la tonique il est naturel que ce soit la dernière consonne l qui tombe le plus souvent; la première subsiste sous la forme y ou même disparaît : w. et g. *ōrēy*; *vī* fém. n.-w. *vīl*, ard. *vīy*, *vīx*, *vīe* (veclum = vetulum), g. *vī*, *vyē*, f. *vyēy*; *ūy*, g. *ūy* ou *ū* (oculum); *tūl* (tegula); *ǵūnō*, *ǵīnō*, g. *ǵūnū* (genuculum).

Le groupe b' l a dû devenir *vl* dans nos régions, puisque le w. offre *stōf*, *stāf*, *stō* en conservant le v seulement changé en f comme consonne finale, et que le g. offre *ētōl*, évidemment de *ētaul* avec vocalisation du v. Voyez les ex. au § 14; ajoutez-y le verv. *āsē* (ensuple, insubulum), à titre d'ancien emprunt, le mot étant d'ailleurs visiblement emprunté puisqu'il traduit in latin par *ā*. — Pour les autres cas, rien d'original : *ākōplē*, *pāplē*, *pāp*, *kōp*.

104. Consonnes + r. Les groupes *tr*, *dr*, *cr*, *gr*, se réduisent à r avant l'accent, et cet r peut même disparaître quand, par syncope de la voyelle suivante, il précède une consonne, soit à la syllabe finale, soit dans l'antétonique : w. *nūrī*, *pūrī*,

sèrmē, g. *nèrī*, *pèrī*, *sèrmā*; mais w. *lòm*, *lām* (larme), *lònrès*, *lānrès* (litt. larronnesse). Après l'accent le résultat est aussi *r*, qui peut disparaître soit dans tout le domaine que nous étudions pour certains mots, soit sporadiquement pour d'autres, w. *pér*, *mér*, *frér* ou *fré*, *pīr*, *ètir*, *nér*; *drī*, *teÿyīr* et *teÿyī*, *teÿyī*; *tònér*, *tònīr*, *tònī*; en g. *pèr*, *mèr*, *frèr*, *pyèr*, *nuār*, *drī*, *tūnwār*.

Les groupes *pr*, *br* deviennent *vr* avant l'accent : *teÿvrīmō* (Chèvremont), *teÿvrū* (chevreuil), *āvri* (avril); g. *ēkæṛā*, *āvri*. *dīuvrī*, en w. *drōvī*, *drūvī* par métathèse de *r*. Après l'accent, *r* tombe comme dernière consonne finale : w. *fīf*, *līf*, *ōrfēf*, g. *fyēf*, *lyēf*. — Cet *r* s'est changé en *l* dans w. *vél* (vitrum); *vēlīr* (vitrail), *vēltī* (vitrier).

105. Consonnes + *w*. Les groupes *qw*, *gw* se réduisent à *w* en wallon : aqua, *ēw*; aqualem, *ēwāl*; sequit, *ēw*; lingua, *lēw*; inguen, *ēw*; excepté sangue, *sōk*, *sō*. En g. *ōw*, *égāl*, *lāk*, *sā*. — *tw* déjà en latin vulgaire s'était réduit à *t* : battuere, futuere, quattuor étaient devenus battere, futere, quattor; w. et g. *bāt*, *fūt*, w. *kwāt*, g. *kāt*. Si quatuordecim devient en w. *kātws*, c'est plutôt par métathèse du *w* que par une double irrégularité, car il faudrait *kwātās*. — *Nw* se réduit à *n* : tenuem, w. *tēn*, g. *tēn*. — Dans *dw*, le *w* est consonnifié en *v*, devant lequel *d* disparaît : viduum et viduam : w. *vēf*, g. *vēf*. — *brw* était devenu *br* en latin vulgaire : febr(u)arium, w. *fēvrī* (irrégulier en comparaison de *prūmī* qui a *i* long), g. *fēvrī*. — Enfin *rtw* s'est réduit à *nt* dans mortuum, le *w* devenait insensible devant l'*u* suivant et se fondait avec lui : fr. *mort*, w. *mwèr*, *mwār*, g. *mōr*, *mūr*, *mūy*. Cette résorption du *w* dans l'*u* est conforme à ce que nous avons dit au § 79 du *w* à l'initiale.

106. Consonnes + *y*. Il s'agit ici des voyelles *e*, *i* cessant de former syllabe et qui, en latin vulgaire, se prononçaient comme la semi-voyelle *y*; *y* provenant de consonnes a été traité ailleurs. 1° Labiale + *y* : *my*, placé avant la tonique, passe à *dy* : commeatum, w. *kōdyī*, g. *kōdyī*; *by*, *mby* de même : w. *rōdyī*, *ārēdyī*, *kādyī*, g. *rūdyī*, *ārādīyī*, *teēdyī* pourtant

gobionem donne en n.-w. *gōvyō*, ard. *gēvō*; py protonique aurait subsisté complètement dans le n.-w. *āprēpi* (appropriare), *api* (apiarium), si le y ne s'était fondu dans l'i suivant comme *w* se fond dans *ō*, *u*. Le g. dit *lāpyé*, *āprūteī*, mais *piðjā*, qui vient plutôt de *pibionem; vy protonique donne *ðj* dans w. *lēðjēr* (léger), *sðrðjā* (servientem), et *y* dans *gāyōl*; g. *lējēr*, *gāyōl*. — Après la tonique by devient *ðj* ou plutôt *te* comme consonne finale: *rōte* (rubeum) ⁽¹⁾, *ārēte* (enrage), g. *rūte*, *ārāte*; mby de même: *kāðj*, g. *teēðj* (cambiat); mais by se réduit aussi à *y*: *ðy*, *āy* (habeat). Py posttonique perd le premier ou le second élément en w.: *hēp* (hache), *krēp* (crèche), *sēp* (sache), mais aussi *sðy* et *sāy* (sache), (g. *sāvte*).

Vy posttonique donne divers résultats: *teēv* (cavea), *plēf*, *plōf*, ard. *plēw* (pluvia), *dīlūh*, *dūlūf* (*diluviam), *sēf* (*sapium); *sāte*, *sēte* (salvia), g. *sōte*.

107. 2° Dentales + *y*: ty protonique aboutit à *h* douce en n.-w., *j* en g.: rationem, n.-w. *rāhō*, *rōhō* (*rēzō* est un emprunt), g. *rājā*; puteare, n.-w. *pūhī*, ard. *pūjē*, g. *pūjī*, ty posttonique aboutit à *s*, (parfois *j* en gaumet); *plēs*, g. *plās*; *pūs*, g. *pūj* (puits); ard. *nwās*, g. *nōs* (noptia); *tīs*, g. *tyēr* (tertium); *rīteēs*, *vīlēš*, *ðjēnīs*, g. *ðjōnūs*; captiat, w. *teēs*, g. id., et de même avant l'accent *teēsī*.

108. Dy, gy, y se sont confondus dans le latin vulgaire en un *y* assez peu uniforme pour qu'il puisse aboutir finalement à des résultats divers: *y*, *j*, *e*, *h*, ou rien. Contrairement à Meyer (§ 510), je préfère attribuer les divergences finales à la variété des groupes primitifs que de considérer *j* et *h* comme développés d'un *y* uniforme. Quoi qu'il en soit, modium devient en w. *mū*, g. *mō*; hodie, *ūy*; medium, *mē* (*ē mē l'vōy*), *mē* (*dū s' mē tē*), fém. *mēy* dans *mēynūt* (minuit); gladium devient en g. *glā*; pejus en w. *pē*; majum, *māy*; magis,

(1) Un autre exemple est *gōðj* ou *gōte* (cf. Gggg. v° *goge*), nom d'une sorte de poisson qui représente probablement le nominatif gobio.

mē, g. *mā*; magister, *mēs*, g. *māt*; corrigia, *kōrīh*, *kūrīe*; l'ardennais *sikōrēy* viendra de * *excoriata*, le g. *kūrđy* de * *excorigiata* qui tous deux contiennent *y*.

Dy précédé de *r* et *dy* germanique donnent *dy* qui se durcit en *te* à la finale : hordeum, n.-w. *wēte*, ard. *wāte*, g. *ōrte*; invadiare, w. *ēgādđy*, *ēgādđē*, g. *āgādđy*; vadio *dy* *wāte*, g. *gūte*; vadium, n.-w. *wēte*, ard. *wāte*, g. *gūte*.

Ndy donne naissance à une nasale mouillée *ny*, tout comme ny : g. *vērgūny* (*verecundia*).

109. Sy protonique devient *h* douce en n.-w., *j* en ard. et en g., sy posttonique devient *h* forte en n.-w., *e* en ard. et en g. : basiare, n.-w. *bōhī*, ard. *bājē*, g. *bōjī*; * *basiam* fém., n.-w. *bōh*, ard. *bāe*, g. *bōe*; ceraseam, n.-w. *sērēh*, ard. *sēlē*, g. *srie*; cerisier, n.-w. *sērēhī*, ard. *sēlījī*, g. *srijī*; camisia, n.-w. *teīmīh*, ard. *teīmīe*, g. *temīe*; maison, prison, n.-w. *māhō*, *prīhō*, ard. *mōhō*, *prījō*, g. *mājā*, *prījā*.

— Ssy devient *h* forte, *e* avant comme après l'accent; incrassiare, n.-w. *ēkrōhī*, ard. *ēkrāeē*, g. *ākrāet*; crassia, n.-w. *krōh*, ard. et g. *krāe*.

110. Ny devient *ny* comme dans les autres régions : araneam, w. *ārēny*, *ōrēny*, *ērēny*, g. *ārēny*; vineam, w. *vēny*; tineam, *tēny*; teneat, *tēny*; graneam, *grēny*; avant l'accent, *tīnyā* (*teigneux*), *līnyrē* (*dim. de lineum*); chelidonium, w. *sōlōny*; cuneum, w. *kūny*, g. *kūny*, avant l'accent : *kūnyē*, *kūnyī*, ard. *kūnyē*. Nulle forme wallonne, à moins qu'empruntée, ne contient le traitement de *ny* qui se trouve dans le fr. *linge*, *grange*, *étrange*, *fange*, *coin*.

Rny perd l'*r* après l'accent : *spōrnyī* (*épargner*), mais *spōny*, ard. *spāny*, g. *rēpōnyī*; *hōny*, nam. *skōny* (* *excarnea*). Je ne trouve mny que dans *sōdy*, *sōdyī* (*somnium*, *somniare*).

111. 3° Gutturales + *y*. Gy a été traité avec Dy § 108. Cy précédé d'une voyelle ou d'une consonne donne *s* en w. et en g. : glacies, w. *glēs*, g. *glūs*; minacia, *mēnds*; laqueum, w. *lēs*, g. *lūs*; brachium, n.-w. *brēs*, ard. *brē*, g. *brā*. Avant l'accent, w. *mānsī* (*menacer*), *lēsi* (*lacer*), *rābrēsī*, g. *rābrāsī*

(embrasser). Précédé d'une consonne : w. *teðs*, *ðs*, *teðsī*. *lēsu* (chausse, once, chausser, linceul), g. *teðs*, *ðs*, *teðsī*, *lēsu*. Peut-être retrouverait-on subsidiairement *e* au subjonctif (*faciam*, ard. *fāe*, g. *fāyē*), mais le système du subjonctif est trop entamé par l'analogie pour qu'on puisse en tirer quelque chose de certain.

112. Ly aboutit à *y* dans le w. *fëy* (filia); *mōy* (molliat); *fūy* (folia); *kōsëy* (consilium); *pāy* (palea); *fūyē* (feuillet); *māyē* (maillet), *pāyās* (paillasse). *kōsī* réduction de *kōsyī*, ard. *kōsyē*; g. *fëy*, *mūy*, *fū* (l'*ū* n'est pas favorable à la conservation du *y*), *pāy*. *kōsëy*, *kōsëyī*. Mais le *y* disparaît dans le w. *fī* (filium), *mī* (melius), *ā* (allium), g. *fī*, *myē*, *ō*. — Le w. *ōl* (olea), g. *wīl*, est irrégulier et de source ecclésiastique.

112. Ry n'a point conservé le *y*, pas plus qu'en français. Nous renvoyons aux chapitres des voyelles pour les détails sur -arium, -ariam, -orium, -oriam, et nous ne citerons ici qu'un exemple pour rappel : w. *prūmī*, fém *prūmīr*. g. *prēmī*, *prēmīyēr*; *kūr*, g. *kēr* (corium); *kōlā*, g. *kūlā* (instrument pour filtrer le lait), w. et g. *teðsēr* (chassoire); augurium, w. *āwēr*; *bōndēr*, g. *būndēr*; feria, w. *fōr* g. *fwär*. — Sororius fait exception : w. *sōrōtē*. — Ry précédé d'une consonne a aussi perdu l'élément palatal : atrium, w. *ēt* (cimetière autour de l'église).

CONSONNES DANS LES PROPAROXYTONS.

Dans les proparoxytons, après la syncope de la voyelle médiale, il s'était formé après la tonique des groupes de consonnes analogues aux précédents; mais ont-ils toujours subi les mêmes transformations? Non, parce que le groupe secondaire s'est formé plus ou moins tard : la loi qui régissait les groupes primaires analogues pouvait avoir cessé d'agir. De plus il s'était formé aussi des groupes nouveaux, comme *m'r*, *m'l*. Il faut donc examiner à part ces groupes secondaires, quitte à se montrer sobre de développements, quand les résultats sont identiques aux précédents.

113. Dans un groupe de trois consonnes, celle du milieu tombe en français, sauf dans les groupes *m, n, s, r* + cons. explosive + *r, m* + cons. expl. + *l*. Ainsi *carp'num* devient *charme* et *excort'cem* : *écorce*. Mais en *w.* les groupes de consonnes subissent souvent des pertes bien plus grandes. Si *carp'nalem* devient *teòrnāl* par simple perte de la consonne médiale, *pers'ca* devient *pīh*, et *excorticem* : *hwēs*, ard. *ewds*. C'est que le wallon ne tolère pas deux consonnes à la fin des mots, le gaumet, lui, n'admet pas d'autre groupe final que *rt* : *pērt* = perd're, *tōrt* = torc're.

114 Les sonnantes combinées entre elles. Dans les groupes *m'n, n'm*, il y a eu assimilation puis réduction à une consonne : *w. ðm, ðm, g. ūm* (hom'nem); *ðm, ðm, g. ðm* (an'mam). — Dans les groupes *m'r, n'r, m'l, l'r*, il y a insertion de *b, d* en français, non en *w.* ni en *g.*, sauf quelques exceptions. Nos deux dialectes font disparaître une des deux consonnes à la finale. Exemples pour *n'r* : *w. vērdā, g. vārā* (vendredi); *g. ðjēr* (gendre); *w. tēr, g. tār*, (tendre); ard. *sēn, n.-w. sēt, g. sāt* (cendre), dérivé : *w. sēdrī, g. sādri*; nous viendrons = *w. nō vērā, g. ðj' vārā*; nous retiendrons = *w. nō rtērā, g. ðjū rtērā*. — Exemples pour *m'r*. Ici *b* se trouve intercalé : *teāb, nōb, mārb* (chambre, nombre, marbre). — Ex. : pour *m'l* : *w. trōl* (trem'lat) ou *trōnē, trōlē* ou *trōné* (trem'lare); *sōl, sōn* (sim'lat), infin. *sōlē* ou *sōnē*; insim'l, *w. ēsōl, ēsōn*; le *g.* dit *trāl, sāl, sēn, āsēn*. — Ex. pour *l'r* : *w. vōrē* (voudrai), *mūrē* (moudrai), *pōrē* (pourrai), *g. vōrā, mōrā, pōrā*. *Corylus* devenu *colyrus, col'rus*, a donné en *w.* *kōr*, dérivé : *kōrī* (coudrier). — *S* + cons. + *r, ss* + cons. + *r*. Ces groupes ne peuvent que se réduire à *s* en *w.* à la finale, à *t* en *g.* essere fr. être, *w. ēs, g. ēt*. — *S'm, s'n* d'abord changés en *w.* en *hm, hn*, se sont réduits à *m, n* : *blōm, blām, āblōmé* (blas'ma, blas'mare), *mēm, g. myēm* (mees'me), *dīn dīnē* (des'nare pour decenare); *hn* est devenu *ŋ* dans le wallon *òŋ, āŋ*, (as'nus). — *R'l* se réduit à *l* à la finale wallonne : *pāl* (ard. = par'lat), *teòl, teāl* (Car'lus); si on veut conserver les deux

consonnes il faut intercaler *e* : *ÿ pòrœl*, comme dit le n.-w. Le *g.* ne conserve pas *r'l* à la finale : *pól*, *œül*. On trouve *y* dans le w. *mòy*, fr. marne pour *marle*, sans doute parce que le mot était primitivement *marginila*, *g. mól*, *mórlëy* (marnier).

115. Combinées avec d'autres consonnes, les sonnantes subissent le même traitement que dans les groupes primaires : *cann'bis*, w. *œën*; *call'dus*, *œô*; *fém. œôt*; *comp'tare*, *kôitê*; *am'ta*, *tât*; *avunc'lum*, *ôk*; *temp're*, *têp*.

116. *G, C* palatal + *t, d, r* se conduisent comme *ct, gd, gr* primaires. Le wallon combine le plus souvent la voyelle palatale issue de *c, g* avec la syllabe précédente. Après *a* le gaumet laisse tomber le *y*, pourtant il est contestable que ce soit sans compensation : l'*a* de *fâr* (facere) n'est-il pas allongé au même titre que l'*u* de *kûr*, *g. kêr* (cocere), de *vûti* (vogitare)? Quoiqu'il en soit, *placitum* devenu *plag'tu(m)*, *play'tu(m)* fait en w. *plê*, en *g. plā*; *placitare* devenu *plag'tare* fait en n.-w. *plêt*, ard. *plêtÿé*, *g. plêdÿ*; *adjutare* devenu *aitare* fait en n.-w. *èdi*, ard. *èdê*, *g. ùdi*; *vogitum* fait en w. *vû*, en *g. vôt*; *vogitare*, *vûti*, *vûdyé* *g. vêdÿ*; *magida* fr. maie, w. *mê*, *g. mā*; *digita*, ard. *dôy*, *g. dûy*; *dicere*, *facere*, *cocere*, w. *dir*, *fê*, *kûr* ⁽¹⁾, *g. dêr* (la brève est à remarquer) *fâr*, *kêr*; *rigidum*, w. *rô*, *fém. rêt*, *g. masc. et fém. rêt*; *frigidum*, w. *frê*, *fém. frêt*, *g. masc. frâ*, *fém. frät*.

117. Les verbes français du type *peindre, sourdre, croître*, qui procèdent de *ng, nc, rg, rc, sc* + *r* ont déplacé ou perdu la palatale et intercalé *d, t*. En wallon et en gaumet il ne reste du groupe que le *d, t* intercalaire, la seconde consonne disparaissant comme finale : w. *pôt* (pingere), *plêt* (plangere), *ôpôt* (jungere), *twèt* (*torcere); *sût* (surgere), *g. pêt, plêt, ôpvét, tôrt*. Il faut cependant mettre à part les verbes qui avaient *sc'r*; ceux ci changent *sc* en *h, e* : w. *crescere*, *krêh*,

(¹) Dans *licitis facitis* l'accent a reculé : w. *dûhé*, *dîhé*, *dêhé*, *dhé*, *g. dîjé*; w. *fzê*, *fyé* et souvent *fê*, *g. fûyé*.

ard. *krëe*; cognoscere *kĩndh*, ard. *kĩndë*, pascere, *řĩpäh*, g. *krëet*, *kĩnũe*, *řĩpät*. — Ns'r est réduit à *s* dans *kěs*, g. *křs* (coudre, consuere); lg'r est aussi réduit au *d* intercalaire dans *mūt* (mulgere), et ce *d* se retrouve dans les dérivés *mūdō*, *mūdēy* (en g. *mũeā* = mulsionem).

118. Cons. + l. Le groupe *łl* se réduit à *l* en g. et en w. : spatula, w. *spāl*, g. *ěpāl*; pour *d'l*, il est difficile de dire si le w. *sěrsěl* est emprunté au français, ou tiré directement de querquedula; *c'l* dans secale devient aussi *l* : g. *swāl*; mais l'*u* du groupe *-gul-* n'a pas subi la syncope, *g* a été labialisé, et une contraction s'en est suivie : tegula, regula, w. *tūl*, *rūl*; en g. je connais *ārēlēy* : adregularē. Le w. *nūl* vient sans doute d'un * negula. Aboculus, fr. aveugle, est en w. *avēl*, g. id.

119. Cons. + n. Nous avons vu au § 114 *dĩn* et *ōñ*; dans les autres cas *n* l'emporte aussi au détriment des consonnes précédentes : w. *teđrnāl*, *teārnāl*, dérivé de carpinum, *Styēn* : Stephanum, *đñn* : juvenem; *lěvrōn* : abrotanum. Pour la terminaison -udine, dont l'évolution est si controversée et discutée encore dans le dernier n° de *Romania*, nous trouvons en wallon, à part d'autres mots empruntés au français, le mot *ěkām*, *ěklōm*, *ěglōm*, g. *āklēm*, incudinem; diminutif g. *āklēmē* (enclume à battre la faux) ⁽¹⁾.

120. Cons. + c (e, i). Ce groupe se rencontre après la tonique dans la terminaison numérique -decim, w. *ōs*, *dōs*, *trās*, *kātřwās*, *kwēs*, *sās*, g. *ōs*, *dřs*, *trēs*, *kātřrs*, *kēs*, *sās*; dans excorticem, n.-w. *hwēs*, ard. *ewās*, g. *ěkōe*, dans panticem, w. et g. *pās*. Lacticem : diminutif w. *lěsē*, g. *lāsē*.

121. Lorsque les deux éléments sont des explosives, le second élément l'emporte en tant qu'articulation, mais le premier impose son degré au second. Pour le degré la chose n'est sen-

⁽¹⁾ Nous ne prétendons pas trancher d'un mot la question, mais il nous semble que, si -udine est devenu -*ume* en français, ce doit être par un processus analogue à celui de femina et de carpinus devenant *femme*, *charme*; dentale + n est devenu labiale + n, par dissimilation et sous l'influence de la labiale w.

sible en w. et en g. que devant la tonique, puisque toute consonne finale devient dure. Ainsi vogitam devient en w. *vūt*, mais vogitare = *vūdi*, tandis que placitare = *plētī*. De ce que *aitare devient en w. *ēdi*, *ēdē*, je conclus qu'il y a un *y* doux et un *y* dur, ou qu'on anticipe en posant aitare pour la forme réelle du latin vulgaire. Les consonnes du suffixe -aticum étaient devenues sonores; le *te* wallon ne représente pas en ce cas le t'c du latin, c'est la forte ordinaire de la finale remplaçant une douce. Aussi le *ŷ* reparait-il avant l'accent : *kōrēŷé*, *ŷrēŷé*, *pārūŷé*. De même Leodicum (cf. flam. *Luick*, all. *Lüttich*) devient *Līte* avec *te* final, à côté de *Līdpuē* (Liégeois).

CONSONNES DOUBLES.

122. Nous avons traité les groupes formés de consonnes différentes, il reste à dire un mot des consonnes doubles. En général les explosives lab. et dent. se conservent, mais réduites à une seule consonne : *lēt* (littera), *gōt* (gutta), *mēt* (mittit), *bāt* (battit), *kwāt* (quattuor), *stōp* (stuppam), *sēp* (cippum, piège à moineaux). Les explosives guttur. se réduisent d'ordinaire en la fricative correspondante : g. *bōte*, ard. *bōte*, n.-w. *bōk* (buccam); w. et g. *vāte* (vaccam); w. *sēte*, g. *sūte* (saccum); w. et g. *bēte* (beccum), *sēte* (siccum); g. *pēte*, w. *pēteāl* (*piccum?) — *Nn*, *mm* disparaît comme consonne en syllabe masculine : annum, *ā*, mais par endroits *ān*; penna au contraire = *pēn*, flamma = *blām*, mamma = *mām*. — *Rr* devient *r* en syll. masc. comme en syll. fém. ferrum, w. *fyēr*, g. *fēr*, *fyēr*; terram, *tēr*, currit, *kūr*. Mais carrum w. *teār*, *teōr*, est en g. *teé* comme si le mot latin était carum. — *ll* devient *l*, *y*, ou disparaît; ille = *ī* devant une consonne, *īl* devant une voyelle; illa = *īl*, *ēl*; bellum, w. *bē*, g. *bē*, bellam, w. et g. *bēl*; betullum, g. *bū*, betullam, w. *bēyōl*, g. *bīyōl*; satullum, g. *sū*, w. *sō*; satullam, g. *sūl*, w. *sōl*; vallem, w. *vā*, *vō*, g. *vō*; pullam, w. *pōy*, g. *pūy*; villam, w. *vēy*, g. *vīl*; mille, w. *mēy*, g. *mīl*. — *ss* est souvent palatalisé : bassum, w. *bā*, g. *bāe*;

ossa, g. *lëz ðe*, n.-w. *ðhè*, ard. *ðeè*; grossir, w. *gròhî*, *gròet*, g. *gròet*.

CONSONNES FINALES DU MOT.

123. Les monosyllabes sont le plus souvent employés comme proclitiques ou enclitiques, et soumis à des lois d'euphonie syntaxique plutôt qu'à des lois de phonétique pure. Dans les polysyllabes, les finales, primaires ou secondaires, sensibles encore en français dans la liaison des mots, sont le plus souvent devenues insensibles en g. et en w. Le w. dira : *grā è grò*, ou *grāo è grò* (en verviétois), *plē è vū*, *strē è lōe*, laissant tomber une ou deux consonnes qui ne se réveillent pas devant des voyelles. Le cas contraire existe sans doute, mais plus rarement : *sōt-i ðā lō?*, *èst-i vēr?*, *il èst èvōy*; g. *èt-i vrā?* *sā srūt-i vrā?* *il èt dvūy*. Les voyelles cimentatrices en cas d'hiatus deviennent invariablement *y* et *w*, plus ou moins sensibles suivant le plus ou moins de lourdeur des prononciations locales et individuelles. On entendra donc dire *ké bè-y-èfā*, *ō nū-y-ābî*, *y-ālōw tō-w-ā fè* (il dépense tout au fur et à mesure).

S finale peut donner lieu à deux remarques intéressantes. Comme signe du pluriel il a disparu totalement des substantifs en w. et en g., mais il est resté sensible en w. dans les adjectifs, lorsque ceux-ci précèdent les substantifs en qualité d'épithètes, et que le substantif commence par une voyelle : *dè bèz-èfā*, *dè bèlèz-üstèy*. Remarquez la saute d'accent du féminin : *dè bèlè pōm* *dè bèlèz-ōmōn* (framboises). Jamais en gaumet il n'y a de saute d'accent au féminin pluriel, mais l'*s* redevient sensible dans les mêmes conditions. — L'*s* finale de la deuxième personne du singulier suivie du pronom *tu* sujet est assimilée au *t* en gaumet, elle s'assimile au contraire le *t* en wallon, w. *vūs?* = *vūs-s?* (veux-tu?), *pūs?* (peux-tu?), *kī dīs?* (que dis-tu?), *fēs?* (fais-tu?), *ël lēs?* (le lis-tu?), *ël tēs?* (le tiens-tu?), g. *vōt?* *pēt?* *tū tārè-t?* *vārè-t?* (veux-tu? peux-tu? te tairas-tu? viendras-tu?).

Corrections et additions.

NOTE SUR LA FINALE *é*. — Les mots wallons et gaumets se terminant par *é* avaient tous *é* long dans le manuscrit. Des scrupules me sont venus pendant la correction des épreuves. Il me sembla que l'*é* de *klé* (clef), *fé* (faire), *âvé* (avez), ne pouvait guère être prolongé. Il n'apparaît certainement long que dans les formes verbales quand le pronom sujet suit : *âvé-f* (avez-vous), *vôlé-f* (voulez-vous). De même *lé* (lectum, lu), apparaît long si on le compare à l'ardennais *lī*, mais bref si on le compare à *lēr* (lire). La perception est ici troublée par une illusion : *é* et *ô* nous paraissent essentiellement longs, *è* et *ò* essentiellement brefs. De même *i* long semble toujours fermé, *i* bref toujours ouvert (*mī*, mieux ; *mī*, moi ; *vīvi*, vivier). Comme la plus grande partie des caractères phonétiques étaient « bloqués », c'eût été jeter de nouvelles complications dans la correction des épreuves — *illa crux!* — que de vouloir mettre partout où il y avait doute un *é* prudent. Le lecteur est prié de faire plus d'attention à la qualité qu'à la quantité de cette finale *é* et de la considérer comme de durée mixte.

P. 210, 5^e l. avant la fin : lire *rēkōtrā*.

P. 213, § 7 fin : lire *fōtēn* et *fātēn*.

P. 213, seconde moitié : ajoutez le signe de la brève sur l'*a* et l'*u* des mots *māñi*, *mūñi*, *mūñi*, *āmūñiēr*, etc.

P. 214, § 9 : pour l'exception *stānnum*, renvoyez à § 96 fin.

P. 214, dernière ligne et p. 15 première ligne : lisez *nīō*, *vīō*.

P. 215, § 14 : aux exemples nord-w. ajoutez *syērvūl*, qu'on prononce aussi *eērvūl* (serviable).

P. 218, § 21 : comprenez que les formes en *ā* sont du sud-w., celles en *ô* du nord-w. Le gaumet tranche donc fortement sur l'ardennais.

P. 225, § 32, l. 3 : *mūcēr*.

P. 229, l. 6 : lire *stēt*.

P. 230, l. 3 : après (soif), remplacez le *t* par une virgule.

P. 236, avant dernière ligne : *fāyīn* signifie *faine*.

P. 236, après la dernière ligne, il y a eu un bourdon; lisez donc : sud-w. *vuěžĩn*, *spĩn*, *ĩ dvĩn*, *lĩm*; exceptez *fũrẽn*, *mũrẽn*, *ũprẽm*. En g. *ẽpĩn*, *lĩm*, etc. Exceptez *fũrẽn* (du moins à Tintigny), *mũrẽn*, *ũprẽm*.

P. 237, § 55, l. 5 : *õpũdĩ*; l. 6 : *õpũdĩ*, *vũrdĩ*.

P. 238, fin : A propos de *trũv*, *prũv*, je n'ignore pas que les consonnes douces deviennent fortes à la finale. Pourtant, quand une voyelle longue précède, on entend plutôt une douce qu'une forte dans certains mots, ou dans certaines bouches. J'ai noté sans parti pris, mais non peut-être sans subjectivisme.

P. 240, § 60, l. 1 : masculine.

P. 241, l. 4 : ard. *õeẽ*; l. 9 : *kũd* ou *kũt*.

P. 244, l. 3 avant la fin, *fũtẽn* : Une autre enquête m'avait fourni *fũtẽn*, cf. § 7 fin.

P. 246, § 68, l. 7 : lire *mõhõ* (moineau). — § 68, au 4^e, lire : présentent *õ*, *õ*.

P. 248, § 71, l. 10 : lire plutôt *õpũs*.

P. 249, § 72 fin : *kmõn*; § 74, l. 6 : g. *brũlẽy*.

P. 254, § 83, l. 2 : ramenées.

P. 259, l. 2 : *nõyẽ*, *nõwẽy*.

P. 259, § 87, l. 3 : *pẽrsẽn* est donc une exception. — l. 4 : *ũhẽ*.

P. 271, l. 1 : les paroxytons...

P. 272, l. 8 : effacez *ẽkõẽrã*.

P. 272, § 105, l. 2 : lire aequalem.

Peut-être le lecteur désirerait-il encore, pour faciliter ses recherches, voir reparaître les mots cités en index alphabétique. Mais alors notre travail aurait écrasé le *Lexique* dont il est le frère siamois.

LEXIQUE
DU PATOIS GAUMET.

AVANT-PROPOS.

En 1895, la Société liégeoise de littérature wallonne mit au concours la question suivante :

“ Rechercher les mots wallons employés dans un village ou dans une région de la wallonie et différant notablement des mots de l’idiome liégeois, à l’exclusion des mots qui se trouvent dans les dictionnaires ou vocabulaires locaux. „

“ N. B. La Société a pour but, en instituant ce concours, de rassembler les matériaux pour former un dictionnaire complet. „

En présence des intentions de la Société, il me parut que le dialecte gaumet ne devait pas être exclu des nombreux idiomes wallons qu’elle se propose de grouper en faisceau en élaborant son dictionnaire.

M’en tenant aux termes de la question, je recherchai et mis en ordre les mots gaumets “ différant notablement des mots de l’idiome liégeois „ et je soumis mon travail à l’appréciation du jury.

L’accueil favorable qui lui a été fait et la distinction flatteuse qu’il a valu à son auteur, me montrent bien que je ne m’étais pas trompé.

Mais dans les termes où la question était formulée, cet opusculé, considéré comme lexique du dialecte gaumet est nécessairement fort incomplet; il l’est d’autant plus que je me suis également attaché à en écarter tous les vocables ayant une trop marquante analogie de forme et de signification avec leurs correspondants français.

Succès comme noblesse oblige; celui-ci m'impose en quelque sorte le devoir de compléter ce premier aperçu de l'idiome gaumet en réunissant les mots, les tournures, les phrases pittoresques, les proverbes, les croyances, les usages, etc., qui ont échappé à une première recherche; j'y ajouterai pareillement bon nombre de termes qui m'avaient d'abord paru avoir trop d'affinité avec le français mais qui, à cause de leur phonétisme particulier méritaient cependant la notation.

Je me propose enfin de faire précéder ce nouveau travail d'un aperçu grammatical où j'essayerai d'établir, en les généralisant, les principales règles grammaticales auxquelles le dialecte gaumet est susceptible d'être soumis.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici à M. Jules Feller, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Verviers, mes plus vifs remerciements pour les judicieuses observations dont il m'a honoré après avoir lu mon manuscrit et pour la bonté qu'il a eue d'écrire la savante dissertation philologique qui accompagne cet opuscule.

AVERTISSEMENT RELATIF A L'ORTHOGRAPHE.

La difficulté de figurer en caractères convenables la prononciation exacte des mots *gaumets* a forcé l'auteur à employer tel quel l'alphabet français. Le lecteur est prié de tenir compte des remarques suivantes :

1. *g* (devant *e*, *i*), *j* et *ch* ont le même son qu'en français, sauf avertissement contraire. Lorsqu'il faudra prononcer *dj* et *tch* c'est-à-dire *dy* et *tch* en une seule articulation, nous l'indiquerons entre parenthèse après l'en-tête de chaque article.

2. Les finales *eye*, *aye* se prononcent comme dans le français *grasseye*, *mayonnaise*.

3. Les consonnes finales muettes du français seront figurées aussi dans le lexique : il faut en faire abstraction dans la prononciation Exemple *bos* par analogie de *bois*, pron. *bo*.

4. *e* à la fin du mot est muet ; *e* à l'intérieur du mot représente l'*eu* bref ouvert du français *mener*, *peuple*, *meuble*. Le même son est parfois rendu par *eu*. Pour éviter toute confusion l'*e* muet à l'intérieur du mot sera remplacé par une apostrophe.

5. *eû* représente *eu* fermé, long ou indéterminé, comme dans le français *vigoureux*. Cinq ou six fois nous avertissons qu'il faut prononcer *eu* long ouvert (*ê*).

6. *ô* représente *o* fermé long. Dans les cas, assez rares, où il faudra prononcer *o* long ouvert, nous l'indiquerons entre parenthèse par le signe italique *ô*.

7. *oi*, *ai*, *au*, *ou* ont le son des diphtongues françaises correspondantes.

LEXIQUE DU PATOIS GAUMET

A

Abachi, v. tr. Faire descendre : *Abachèye la branche, ju cud'râ les peumes*, abaissez la branche, je cueillerai les pommes. **S'abachi**, v. pr. Se baisser ou même s'accroupir : *Abachè-v', lu vè pass'rè d' seûr vous*, baissez-vous, le vent passera au-dessus de vous.

Ablow'ti, v. tr. Éblouir. Adj. qual. Ébloui.

Abouvrèye, v. tr. Faire boire le bétail : *Allèye abouvrèye les vaches*.

Abreûnèye (ê), adj. qual. Ergoté : *Soile abreûnèye*, seigle ergoté.

Accipèye, v. tr. Prendre furtivement ou par tromperie : *I m'è co accipèye deux francs*, il m'a encore soustrait deux francs.

Ache, n. f. Aise, jouissance, délice. Adj. Content, satisfait : *il est moult âche*.

Achi, n. m. Essieu.

Achòrèye, v. tr. Effrayer, épouvanter, mettre en fuite, en parlant des animaux : *Lu chin è achòrèye nôs pouyes*, le chien a effrayé, dispersé nos poules.

Achourdi, v. tr. Assourdir.

Acoumôrdèye, v. tr. Accomoder : *Acoumôrdèye l'froumage*. Habituer à : *Acoumôrdèye les pouchés à la sanre*, habituer des cochons au troupeau commun.

Acouvissi (S'), v. pr. S'accroupir.

Acowèye, adj. qual. Accoué. Accouplé pour la génération, en parlant du chien.

Acrèmf, v. tr. Enchevêtrer, emmêler.

Acrolèye, v. intr. Enfoncer dans la vase, dans un marécage ; *j'à acrolèye dès l'étang*, j'ai enfoncé dans la vase de l'étang.

Acude, v. tr. Rassembler les porcs du village aux sons de la corne ou d'une trompette, pour les conduire au bois ou dans les champs.

On dit aussi, au pays gaumet, *acude les fies*, ce qui signifie aller prendre chez elles les jeunes filles le jour de la fête pour les conduire au bal. Ce sont les jeunes hommes qui sont chargés de ce soin ; précédés des musiciens qui jouent leurs airs les plus entraînants, ils font le tour du village et chaque danseuse recueillie en route prend place dans le cortège. On continue de la sorte jusqu'à ce que l'on soit de retour à la maison où se tient le bal. Les enfants, qui sont toujours de toutes les parties de plaisir, ne manquent pas une si belle occasion de s'ébaudir et ils escortent par les rues la bande joyeuse. Il n'est pas besoin de dire si cette tournée bruyante cause quelque rumeur dans l'endroit.

Acuv'lèye, v. tr. Empiler le linge dans le cuvier : *Acuv'lèye la buàye*, encuver la lessive.

Adant, n. m. Aide, adjoint : *Pernèye courage, v' arèye in âdant après-midi*, prenez courage, vous aurez un aide après-midi.

Adaûbourèye, v. tr. Enduire de matière fécale.

Ad'lèye ou **d'lèye**, adv. Auprès de.

Ademèye, v. tr. Entamer : *Ademèye l' pé, la bière, etc.* ; entamer le pain, la bière, etc.

Adem'mèt, n. m. Entamure.

Adère. *Su layi adère* ; se laisser convaincre, entraîner.

Afanci, v. intr. Enfoncer.

Afandrèye, v. intr. Enfoncer profondément dans une fondrière.

Afut, n. m. Adresse : *C'è in houme d'affut*, c'est un homme adroit.

Afistolèye, v. tr. Arranger grossièrement, maladroitement ; mal habiller. Adj. qual. Mal arrangé, mal habillé. Synon. : *aguinchi (tch)*, *arnichi (tch)*.

Afolèye, v. tr. Donner un coup violent dans les parties naturelles ; blesser, estropier.

Afrâ, n. m. Terre labourée avant l'hiver pour les semailles du printemps.

Afrède, v. tr. Mettre une terre en *afrâ*.

Afrouyi, v. tr. Frayer ; préparer par un certain temps d'usage : *Afrouyi in ch'min*.

Agad'lèye, adj. qual. Habillé sans goût, sans soin. V. *afistolèye*.

Agayan, n. m. Ustensile, outil.

Agan, n. m. Gond.

Agi, adj. qual. Aisé, facile : *Ça è bin âgi a fâre*, c'est facile à faire.

Agra, n. m. Énergie, goût, adresse, aptitude : *I n'è pon d'agra*, il n'a aucune aptitude.

Agrichi (tch), v. tr. Prendre brusquement hors des mains :

Lu chèt li è co agrichi sa tartine, le chat lui a arraché sa tartine des mains.

Agaise (Pierre d'), n. m. Schiste.

Agûche, n. f. Durée de fauchage entre deux aiguissements. Manière d'aiguiser : *Il è 'd' boune agûche*, il a une bonne manière d'aiguiser.

Aguinchi (*tch*), v. tr. et pr. Accouttrer, s'accouttrer ; syn. de *afistolèye*.

Ahachière, adj. Estropié, invalide.

Ahalèye, v. tr. Embarrasser, gêner. Adj. Embarrassé, gêné.

Ahall, n. m. Objet ou individu embarrassant.

Ahènèye, v. tr. (Anc. *ahaner*). Faire les semailles d'automne.

Ahèt, n. m. Personne nonchalante, sans énergie.

Ahéquitr (**S'**), v. pr. Se couvrir la tête et tout le haut du corps d'un voile épais, ou bien y relever une jupe ou le dessous de la robe. Dans le pays gaumet les femmes du peuple, proches parentes d'un défunt, accompagnent le cercueil à l'église et au cimetière et se couvrent la tête, pour la circonstance, d'une longue pièce d'étoffe noire qui leur dissimule complètement le visage, le buste et les mains ; cette pièce d'étoffe porte le nom de *hèque*, d'où le verbe *s'ahéquitr*. Relever une jupe par dessus la tête pour se garantir du froid ou de la pluie, c'est aussi *s'ahéquitr*.

Ahotèye, v. intr. En parlant d'un véhicule quelconque, être arrêté par un obstacle, s'embourber. Adj. Arrêté par un obstacle, embourbé : *il è ahotèye*.

Aidière, adj. Etat d'une vache qui a passé l'année sans donner de veau et que l'on continue à traire, mais sans en retirer un lait aussi abondant.

Algrette, n. f. Cerise aigre. *Aigriette*.

Ajèv'lèye (*ê*), v. tr. Mettre en javelles.

Ajôquèye (*ôj*), adj. Placé dans un endroit saillant, sur une branche élevée; se dit surtout en parlant des oiseaux.

Ajou (*ôj*), n. m. Adjoint au porcher. Les personnes qui mettent nouvellement des cochons à la *sanre* (v. ce mot) doivent fournir un *ajou* au *porcht*, pour l'aider à accoutumer les nouveaux venus aux habitudes du troupeau. (V. art. *porcht*).

Alâdi, adj. Se dit d'un nid abandonné à la suite de trop fréquents dérangements éprouvés par les oiseaux qui l'ont construit.

Alande, n. f. Hirondelle.

Alfre, v. tr. Trier, choisir les plus belles pièces : *Alîre des crombîres*.

Almaudèye, v. intr. Parler l'allemand : *I almaudint assène*; ils parlaient l'allemand ensemble. Se dit par extension de tout langage que l'on ne comprend pas : *qué qui almaudant tout-là?* quel langage parlent-ils là?

Alourdi, v. tr. Étourdir par un coup violent. Adj. Étourdi par un coup violent.

Alunèye, adj. Étourdi, évaporé.

Amarèye, v. intr. Enfoncer dans la vase, dans un marécage.

Amayi (*S'*), v. pr. Se mettre en émoi, s'inquiéter : *Nu t'amâye mi*, ne t'inquiètes pas.

Ambârdes, n. f. pl. (de aubade). Sérénade donnée la veille de la *dicâsse* ou fête communale, vers les neuf heures du soir, devant l'église et à la porte du bourgmestre, du curé et même des gros bonnets de l'endroit, qui offrent à la jeunesse le vin ou au moins la petite goutte d'honneur. Devant l'église ou joue l'air de l'hymne « *Iste confessor* ».

Amflèye, adj. En parlant d'un fruit à coquille : atteint d'une maladie qui noircit et gâte l'intérieur.

Quand i plû l'jou d' la Saint-Jean, les nâjettes sant

amflèyes ; quand il pleut le jour de la Saint-Jean, les noisettes sont gâtées.

Amitieuye, adj. Qui témoigne aisément de l'amitié.

Amourette, n. f. Brize intermédiaire. *Briza media* L.

Ampône, n. f. Fruit du framboisier.

Ampônf, n. m. Framboisier. *Rubus Idaeus* L.

Anâvèye, v. tr. Engendrer, introduire une chose nuisible : *Anâvèye les pûces, les s'nèyes, etc.* ; engendrer, introduire les puces, le séné des champs ou moutarde sauvage, etc.

Andé, n. m. Andain.

Aneû, adv. Aujourd'hui.

Aneûtl (S'), v. pr. S'anuiter.

Anichi, v. tr. Salir. *Lu tè s'aniche*, litt. le temps se salit, c'est-à-dire le ciel se brouille. R'anichi ; salir une place qui vient d'être nettoyée.

Aniquéye (S'), v. pr. Faire un léger somme.

Anôvrèye, adj. Embesogné.

Antômf, n. m. Personne peu entreprenante, peu dégourdie, qui ne se remue guère plus qu'une « anatomie » (squelette).

Aoutèye (S'), v. pr. En parlant des oiseaux : Faire le gros dos et s'enfoncer la tête sous les ailes.

Apigi (ôp), v. tr. Empêtrer : *in ch'fau apigi*.

Aque, pron. ind. Quelque chose. Fam. : *âque c'è des crottes d'ôyes*.

Aragi (ôp), adj. Enragé, acharné, fort tenace : *Il è aragi des quate pattes et du mugé* ; il est enragé des quatre pattes et du museau ; c'est-à-dire, il est fort acharné, attaché avec opiniâtreté à qqc.

Aran, n. f. Étable à porcs.

Arantolle, n. f. Toile d'araignée.

Arassoti, adj. Être tout sot, raffoler de quelqu'un ou de quelque chose.

Archf (*tch*), n. m. Enfant espiègle et joueur.

Arègne, n. f. Araignée.

Arègne, n. f. Toile d'araignée. Syn. de *Arantoile*.

Ares, n. m. pl. Ne s'emploie que dans cette expression : *Les âres du jou*, l'aube.

Art, n. f. Planche de légumes : *In ârt d'poiches*, une planche de pois. Ce que l'on bat en une fois sur l'aire de la grange : *Battans co in ârt*, battons encore une airée.

Aroûyl (*S'*), v. pr. Se couvrir de rouille. Adj. Couvert de rouille.

Arroi, n. m. Grand filet de pêche lesté de plomb à la partie inférieure, garni de flottes de bois au-dessus et barrant tout un cours d'eau.

Artu, n. m. Individu obstiné et sournois.

Asmède, v. intr. Ne s'emploie que dans cette expression : *Elle asmède*, en parlant d'une vache qui approche de l'époque du vélage.

Assène, adv. Ensemble.

Assoc'nèye, adj. Qui vit en concubinage. Se dit de personnes associées pour exécuter un travail quelconque.

Astôreÿe, adj. Mal servi, sans soins, sans prévenances : *il è bin mau astôreÿe*.

Atère ou **Ateure**, prép. Entre.

Atêts, n. m. pl. Jeu de cache-cache : *Jouèÿe (ÿ) aux atêts*.

Atoquèÿe, v. tr. Fixer, soutenir au moyen d'une cale : *Atoquèÿe la rue*, caler la roue.

Atournèÿe, v. tr. Lier une sauce, un mets : *Atournèÿe l' riz*.

Atourneû, n. m. Étourneau commun. *Sturnus vulgaris* L.

Attachants (*tch*), n. m. Capitules du bident tripartit et de la bardane.

Aublissan (anc. fr. abéson, abson, opson), n. m. Toute espèce de champignon.

Aublette, n. f. Ablette. On dit aussi *blanche* (*tch*).

Auweû, n. m. Évier.

Avant, adj. Profond : *In trô avant, ène rivière avante*; un trou profond, une rivière profonde.

Avanteûre, n. f. Profondeur.

Aveur (à-u), loc. prép. En comparaison de : *Coume çu pouch'lan-là d'meure pîtit a-n-aveur les aut'*; comme ce cochonnet reste petit en comparaison des autres.

Aviondâye, n. f. Très grand élan pris en reculant de plusieurs pas en arrière.

Avique, adj. Vivant en bonne santé, en parlant des jeunes enfants et des petits des animaux : *il è bin avique*.

Avisëye, v. tr. Épier en observant secrètement.

B

Bablot, adj. Bavard, diseur de riens.

Bablotêye, v. intr. Parler beaucoup pour dire des riens.

Babouyâ, n. m. Bavard; bredouilleur. Sorte d'onomatopée.

Bacâya, fém. **Bacâyâte**, adj. Criailleur, criailleuse.

Bacâyî, v. intr. Criailler.

Bâchelle (anc. fr. bace, bacelle, bachelles, jeune fille, servante), n. f. Galerie mobile en bois placée sur le devant d'un lit pour soutenir les couvertures et le dormeur pendant le sommeil. Servante (vieux), t. de jeu : quille du milieu d'une rangée latérale : *Plante la bâchelle à gauche* (*tch*).

Bachi ou **Abachi**, v. tr et pr. Baisser; se baisser.

Bâdivêye, v. intr. Ne penser qu'à manger, désirer faire de

bons repas et en parler sans cesse : *C'est in gourmand* ;
i bādive toujou ; c'est un gourmand ; il ne pense qu'à manger,
il a faim de tout ce qu'il voit.

Bādiveuŷe-veuse, adj. Celui ou celle qui bādive.

Baffe, n. f. Coup du plat ou dure vers de la main sur la joue.

Bagage (*ô*), n. m. Homme léger, dont on fait peu de cas.

Bagnole, n. f. Mauvais véhicule.

Bahot, n. m. Cupule de la faîne.

Bajeûre, n. f. Baisure.

Bâyâ, n. m. Qui a l'habitude de crier à tout propos.

Dans la légende des grandes chasses nocturnes : personnage
qui dirigeait les chiens en criant dans les airs : « Taïaut !
Taïaut ! » *J'â oyi l' bâyâ*, j'ai entendu le bâiâ.

Bâyî, v. intr. Crier très fort.

Bayî, v. tr. Donner : *Çu qu'an baye an n' lu r'prè-m'* ; ce
que l'on donne on ne doit pas le reprendre.

Balaû, n. m. Batte des jardiniers.

Balèye, v. tr. Se servir de la batte.

Balzinèye, v. intr. Hésiter : *I n'è-m' balzinèye*, il n'a pas
hésité.

Bané ou **Béné**, n. m. Petite banne montée sur deux roues.

Bane, n. f. Sorte de chariot servant au transport du
charbon de bois.

Banette, n. f. Gros tablier de travail. *Payi sa banette* :
régaler les compagnons en entrant dans un métier.

Banquette, n. f. Accotement des routes.

Banse, n. f. Manne longue et basse, de forme ovale.

Bans'tâye, n. f. Le contenu d'une banse.

Baraudeû, n. m. Faux étage fait de grosses pièces de bois
au-dessus d'une grange pour y entasser les récoltes.

Barbian, n. m. Joubarbe des toits : *Sempervivum*
lectorum L.

Barrette, n. f. Bonnet de femme blanc, s'appliquant exactement sur la tête et dépourvu de toute garniture.

Bârô (ô), n. m. Tombereau.

Batardèye, adj. Zool. Produit mélangé de deux espèces différentes : *Canari*, *chin batardèye*.

Batijârde, n. f. Baptême à l'église; personnes qui prennent part à la cérémonie.

Les enfants du voisinage accompagnent à l'église le parrain et la marraine qui, après la cérémonie, leur jettent à différentes reprises en chemin, celle-ci des poignées de dragées, celui-là, s'il est riche, de menues monnaies. Ils les suivent en criant « *Sucs, sucs marène la poche trouwâye!* » ou bien « *Sous, sous parin!* ». Ce qui signifie littéralement : des bonbons, des bonbons, marraine à la poche trouée; des sous, des sous, parrain.

Batiji, v. tr. Administrer le baptême.

Bâtisse, n. f. Babeurre.

Batte-beurre, n. m. Fruit du nuphar jaune.

Ce fruit, qui ressemble beaucoup à la baratte ordinaire, renferme des graines d'un jaune butyreux mêlées à une sorte de matière visqueuse. Les enfants percent un trou à la partie supérieure, y enfoncent une bûchette qui simule la batte à beurre et par des mouvements alternatifs qu'ils lui impriment de haut en bas et de bas en haut, ils imitent l'opération du battage du beurre. Au bout de quelques instants il sort du fruit, par le trou du couvercle, une matière grasse et jaunâtre pareille à celle que le manche de la batte amène à l'extérieur de la baratte. La similitude est aussi complète que possible.

Bateûre, n. f. Batte ou battoir des blanchisseuses.

Baûquette, n. f. Lucarne, soupirail.

Bazin, n. m. Populage des marais : *Caltha palustris* L.

Bé, adj. Beau. *Fâre bé d'avant l'uche* : Expression signifiant gaspiller en peu de temps le bien que l'on possédait; c'est le dissiper si complètement que les meubles soient mis devant la porte pour être vendus aux enchères.

Bèche-bos (*tch*), n. m. Zool. Pic.

Bèche-vessi (*tch*), v. tr. Intervertir les bouts de deux objets longs et semblables. Tête-bèche.

Bécolette, n. f. Belette commune. *Mustela vulgaris* L.

Bènaÿe, n. f. Crèche. V. *Mégeûre*.

Berdoûchi, v. tr. Donner une volée de coups, frapper violemment : *I berdoûche nôs bêtes*. (Anc. fr. bardache, gaule; bardacher, gauler).

Berjaud (*dy*), n. m. Longue perche destinée à battre la surface de l'eau et les herbages des bords pour déloger le poisson et le diriger vers un filet (le plus souvent le truble) tendu à une certaine distance

Berjaudêye (*dy*), v. intr. Se servir du *berjaud*. Faire beaucoup de bruit dans l'eau avec les pieds et les mains. En parlant des poissons : Faire des bonds fréquents hors de l'eau pour saisir une proie.

Berlaffe, n. f. Violent soufflet : *I lî è foutu n' berlaffe*; il lui a appliqué un violent soufflet.

Berloquêye, v. intr. Frapper à une porte en la secouant : *Berloquêye a l'uche*.

Bérô (*ô*), n. m. Bélier.

Beûre, n. f. Cruche, buire.

Bian, n. m. Morceau de bois court, fixé au bout d'une corde, pour être passé dans un œillet. V. *Bowélet*.

Biche, n. m. Berceau.

Bichi, v. tr. Bercer.

Bin, n. m. Bien. Adv. De la bonne manière; beaucoup : *I travaille bin ; i mége bin.*

Binâche (pr. bi-nâche), adj. Bien aise, fort content.

Bique-et-bouc, n. m. Hermaphrodite.

Biquette, n. f. Jeune chèvre.

Biquin, n. m. Chevreau. V. *Cabré*.

Bisble, n. f. Bisbille; différend, querelle : *Il è co en bisbie avu s' frère*; il est encore en querelle avec son frère.

Bisèye, v. intr. En parlant des vaches harcelées par les mouches : Courir, s'enfuir vers l'étable en levant la queue en l'air. Se dit aussi d'une pierre qui feud l'air avec rapidité. C'est une onomatopée.

Blanc-bounet, n. m. Terme péjoratif pour signifier femme. *C'est d' l'ouvrage (dj) du blanc-bounet.*

Blonche (*tch*), n. f. Grosse motte isolée dans un terrain labouré : *I s' rumue coume in hosse-cu su 'n blonche*; il s'agitte comme un hoche-queue sur une motte.

Bloqué, n. m. Bloc.

Blosse, n. f. Toute espèce de prune. (Anc. fr. belloche, belloce, beloce). *Saute-aux-blosses*, n. des deux g. Personne légère, évaporée.

Blossf, n. m. Prunier.

Bochêt (*tch*), n. m. Bosquet.

Boch'lèt (*tch*), n. m. Tique. Nom vulgaire de l'ixode ricin *Ixodes ricinus* L.

Boquet (à pf), loc adv. A cloche-pied.

Bôre, n. f. Trou servant de retraite à certains animaux, particulièrement aux grenouilles, aux poissons et aux écrevisses. *Bôre des fâyes* : Cavernes que l'on prétendait être habitées par des fées.

Bore (ð), n. f. Gros verrou en bois, non adhérent à la porte.

Borèye (ð), v. tr. Fermer à la *bôre*.

Bos d' mûnf, n. m. Morelle — douce-amère. *Solanum Dulcamara* L.

On rencontre cette plante dans les buissons, sur les berges et les digues qui avoisinent les moulins à eau; c'est ce qui lui a probablement valu la dénomination de *bos d' mûnf*; bois de meunier.

Bottelin, n. m. Grosse botte de paille courte.

Boû, n. m. pl. Ramilles du bouleau avec lesquelles on fait les balais.

Boûcé, n. m. Gonflement subit produit par un coup violent.

Bouchi, v. tr. Boucher, fermer, v. int. Donner de grands coups : *I bouchout s' nôs vaches avu in batan*; il frappait nos vaches à coups de bâton.

Bouchi (*tch*), n. m. Boucher.

Boud'lette, n. f. Nombriil. Du bas lat, *botellus*, boyau; anc. fr. boudine.

Bouf'tèye, v. intr. *Nu mi bouftèye*; ne souffler mot : *I n'è-m' bouftèye*.

Boûje, n. f. Bourse; ampoule.

Boule, n. f. Boue; *su treûtîr dès les boules*; se vautrer dans la boue.

Bouleau, n. m. Synon. de *Berjaud*.

Boulèye, v. intr. Se servir du *Bouleau*.

Boûlf, n. m. Bouleau blanc *Betula alba* L.

Bouloir, n. m. Physispore vulgaire. *Physisporus vulgaris*. *I crèche coume in bouloir*; il se développe rapidement.

Bouquet, n. m. Morceau : *in bouquet d'pé*, un morceau de pain.

Boussan, n. m. Échelon.

Boussé, n. m. Cruchon en grès, destiné surtout à contenir la boisson des ouvriers agricoles.

Bouteboute, n. m. Huppe vulgaire. *Upupa epops* L.

Bowâ, n. m. Chien qui aboie sans cesse.

Bowèye, v. intr. Aboier.

Bowelet, n. m. (Eillet au bout d'une corde, dans lequel on passe le *bian*. V. ce mot.

Bouyette ou **Bouyotte**, n. f. Bulle d'air qui monte à la surface de l'eau.

Brafje, n. f. Braise.

Brajji ou **Braj'nèye**, v. tr. Faire passer rapidement des braises incandescentes dans les sabots pour les échauffer.

Brajlot, n. m. Brasier.

Brâre, v. intr. Pleurer : *I brâ coume ène Madeleine*.

Brayâ, n. m. Pleureur.

Brasèye, v. tr. Souder.

Brette, n. f. Démêlé, chicane.

Brèûlèye, v. intr. En parlant de la vache : beugler. Pousser de grands cris de douleur. (Triv.).

Brichâye, n. f. Jaillissement produit par une pierre que l'on jette dans l'eau ou par les mains que l'on y agite.

Brichi, v. intr. En parlant des poissons, sauter au-dessus de la surface de l'eau pour saisir une proie.

Brich'naudèye, v. intr. Tripoter dans l'eau.

Bries, n. f. pl. Bouillie de froment ou d'avoine : *mégi des bries*, manger de la bouillie.

Brigouâsier, n. m. Revendeur ambulancier.

Brinque, n. f. Femme de mœurs légères.

Broche (*tch*), n. f. Robinet en bois.

Brodèye, v. intr. Marquer du froid à quelqu'un : *ouaye ! vous nous brodèye, j' crois ? eh ! vous nous boudez, je crois.*

Brouha, n. m. Marmelade de fruits séchés dont on garnit les tartes.

Brouyage, n. m. Prix des sonneries aux *brouyans*.

Brouyan, n. m. Crécelle ; remplace les cloches les quatre derniers jours de la semaine sainte.

En temps ordinaire, les offices de l'église sont précédés des trois sonneries, premier, deuxième et dernier coup. Le mercredi saint, après le départ des cloches pour Rome, commencent les sonneries aux crécelles. La plupart des jeunes garçons de sept à douze ou treize ans, munis chacun du traditionnel *brouyan* — l'instrument passe parfois de père en fils pendant plusieurs générations — se constituent en une petite société dirigée par deux ou trois maîtres (*mâtes*) choisis parmi les plus âgés ou les plus forts. Le quartier général de la société est à la porte du presbytère, d'où part le mot d'ordre ; aux heures habituelles des sonneries de l'église, la troupe s'ébranle, les maîtres en tête, pour faire le tour des rues du village. Pendant quelques instants tous les *brouyans* s'agitent en des moulinets vertigineux et assourdissants, puis l'un des maîtres, vrai tambour-major au petit pied, pirouette sur le talon, fait face à la bande et d'un geste impérieux, commande l'annonce de la sonnerie. Aussitôt les crécelles cessent leur bruit et de toutes les petites poitrines s'échappe la phrase suivante, scandée en chœur sur un ton quasi lugubre :

« *Aû-aû premt cô* (deuxième ou *dârnt*)

» *Câ-ârême est môrt*,

» *Nô-onè i dô.* »

Ce qui signifie : « Au premier coup, carême est mort ; non fait, il dort ».

Les offices ont lieu très tôt le matin, et les dormeurs ont souvent peine à se trouver au poste à l'heure réglementaire.

Mal leur en prend, car les maîtres, rigides exécuteurs de la consigne, infligent aux retardataires des amendes qui consistent dans le retrait d'un ou de plusieurs œufs le jour du partage. Du plus loin qu'ils voient venir les paresseux ils leur crient : « *Trop tard, in û d'moins* », peine extrêmement sensible pour ceux qui en sont l'objet. Il est vrai qu'avec les maîtres il est souvent des accommodements et que le jour du partage venu, beaucoup d'amendes sont tombées dans l'oubli le plus complet.

Les sonneries aux crécelles durent jusqu'au retour des cloches qui a lieu le samedi saint à la messe. A l'issue de l'office la société des *brouyeûyes* va de maison en maison, recueillir le paiement des sonneries aux crécelles. Ce paiement consiste le plus ordinairement en œufs ou en menue monnaie. La tournée terminée, on sort du village et, dans une prairie ou sur un pâquis des environs, on compte les œufs et les sous récoltés, puis le partage s'en fait proportionnellement à l'âge et surtout à la taille des sociétaires. Car maintenant encore, comme au temps de La Fontaine, la raison du plus fort est souvent la meilleure.

La société est ensuite dissoute et les *brouyans* rangés jusqu'à l'année suivante.

Brouyl, v. intr. Agiter une crécelle. Au lieu de *brouyan* et *brouyi* on dit aussi *tartelle* et *tartèlèye*.

Brouyl, v. tr. Briser les tiges du chanvre et du lin avec la broie.

Broûye, n. f. Broie.

Brouyeûre, n. f. Lueur d'incendie.

Bruche, n. f. Brosse.

Bruchl ou **Bruch'tèye**, v. tr. Brosser.

Bruch'teuye-teuse, adj. Brosseur.

Brût'nèye, v. tr. Ébruiter.

Bua, n. m. Cornet en bois que les faucheurs attachent à leur ceinture et dans lequel ils placent l'aiguisoir.

Buâye, n. f. Lessive : *j'allans fâre la buâye*, nous allons faire la lessive. Linge lessivé : *not' buâye est bin blanche*, notre lessive est fort blanche.

Dans toute la Lorraine belge, on cultive le lin et le chanvre et le produit annuel en est employé à la confection de la toile nécessaire aux besoins ordinaires de la famille. La même quantité étant produite chaque année ou au moins à des intervalles assez rapprochés, on comprend que la plupart des ménages sont abondamment pourvus de linge. Chez beaucoup de personnes les chemises, les draps de lit, les taies, les essuie-mains, les mouchoirs, etc., s'empilent par nombreuses douzaines dans les hautes armoires, ce qui leur permet d'user des mois durant de cette importante provision. Aussi le lessivage par semaine ou par quinzaine y est inconnu, sauf pour les menus articles. Le linge sale est entassé dans des mannes ou suspendu dans les greniers. L'hygiène n'y trouve peut-être pas toujours son compte, mais qui ne connaît la persistance des vieilles coutumes ?

L'époque du grand lessivage étant arrivé, la ménagère se met d'abord en quête des *laveuses*, souvent cinq ou six, et fixe le jour du nettoyage général. Ce premier point étant réglé, le cuvier est amené dans la cuisine et disposé sur un grand trépied de bois, à proximité du foyer. Tout le linge sale est ensuite apporté sur les lieux, puis, après un savonnage superficiel, il est entassé dans le cuvier; celui-ci est enfin recouvert d'un drap grossier sur lequel on étend une forte couche de cendre de bois.

On commence alors à couler. Voici en quoi consiste cette opération. On puise de l'eau bouillante dans un grand chaudron appendu au-dessus du foyer et on la verse sur le cendrier; cette eau traverse toute la couche de linge empilée dans le cuvier, s'écoule par une ouverture pratiquée au bas et est reçue

dans un baquet, d'où elle est reversée dans le chaudron et soumise à une nouvelle ébullition. On répète la même opération jusqu'à ce que l'eau ressorte du cuvier aussi chaude qu'on l'y a versée; cela nécessite ordinairement une journée. A ce moment le linge est à point pour subir le lavage.

Le lendemain de grand matin, il est transporté au lavoir public. Cet utile établissement existe dans tous les villages du pays gaumet et y est considéré de première nécessité à l'instar d'une maison commune ou d'une école. La journée entière y est employée au lavage, et pendant que la fontaine retentit du bruit des battes frappant les lavoirs de coups redoublés, les rires, les petites médisances et les joyeux propos s'y donnent largement carrière.

Les laveuses rentrent le soir à la maison avec le linge; elles l'étendent sur de longues tables en le battant fortement avec les mains. Leur mission est alors terminée; elles reçoivent leur salaire agrémenté du petit verre obligatoire qu'elles ne boudent jamais, et au revoir jusque dans cinq ou six mois.

Le lendemain, si le temps est favorable, la lessive est mise à sécher sur toutes les haies du voisinage, et ce n'est pas l'un des moindres étonnements de l'étranger qui traverse ce pays, de voir se développer ces longues enfilades de linge d'une éblouissante blancheur. V. les mots *acuv'lèye*, *batteûre*, *cèdrî*, *fantène*, *gitèye*, *laveû*, *r'cudeû*, *selle-bûresse*, *touné à buâye*.

Buquèye, v. tr. et intr. Heurter légèrement. En terme de pêche, se dit du heurt produit par le poisson dirigé dans le truble.

Bûté. Excavation naturelle d'où sort une source bouillonnante.

C

Ca, adv. **Que**, signifiant combien : *ca bé!* que c'est beau; *ca tout qu' vala!* quelle quantité en voilà!

Caberlâye, n. f. Pluie passagère, ondée. V. *horlâye*.

Caboche, n. f. Gros clou à tête plate en forme de marteau.
Fig. Mauvaise tête. .

Cabôrette, n. f. Fente d'une jupe, devant ou sur le côté.

Caboulâye, n. f. Le contenu d'un grand chaudron de pommes de terre que l'on fait cuire pour les repas des porcs : *fâre la caboulâye*.

Cabré, n. m. Cabri. V. *Biquin*.

Cafè, n. m. Cosse des papilionacées. Capsule vide du pavot. Cupule de la noisette. V. *Écafîr. Café, scaffia, scafa*.

Cafia, n. m. Babillard, diseur de riens.

Caflette, n. f. Écaille de poisson.

Cagnard, n. m. Homme cynique.

Cagne (à la). Loc. adv. : *Ses solèyes allant à la cagne*, ses souliers s'éculent.

Cagni, v. tr. Éculer.

Cahote, n. f. Rouleau de pièces de monnaie.

Câye, n. f. Jouet d'enfant. (Anc. fr. *cayaux*, jouets ou joujoux d'enfants).

Câye, n. f. Fille ou femme désœuvrée, ne s'occupant que de toilette et de frivolités

Cayl, adj. Caillé : *lait cayi*. Desséché : *pé cayi*, pain caillé, c'est-à-dire desséché après avoir été coupé.

Cayô, n. m. Caillou.

Cajolâye (dj), adj. En parlant d'une vache : qui est de deux couleurs, ordinairement noir et blanc.

N. f. pl. Pommes de terre bouillies avec la pelure.

Calboteû, n. m. Petit vaisseau fait d'écorce de saule, dans lequel les enfants recueillent les fraises des bois. (Anc. fr. *calbostais*, petite caisse où l'on serre différents objets).

Calounèye, v. tr. Poursuivre quelqu'un en lui jetant des pierres, des cailloux.

Camoussèye, adj. Moisi. Qui est de couleur de moisissure.

Campousse, n. f. Poursuite donnée à quelqu'un avec l'intention de le battre.

Can'tèye, adj. Trempé par la pluie : *j'étans can'tèyes*, nous sommes trempés.

Canîa, n. m. Chipotier.

Canfr, v. intr. Chipoter : *qué quu t' canî?* que chipotes-tu?

Canle, n. f. Mauvais client.

Canrèye, v. intr. En parlant des récoltes : sécher au soleil et à l'air : *v'là du bon tè, not' avène va canrèye*; voilà un bon temps, notre avoine va sécher. V. tr. Enlever au râteau, après le battage, les débris de paille mêlés au grain. Cette opération précède le vannage.

Canrins, n. m. pl. Débris de paille et d'épis enlevés au râteau avant le vannage : *bayèye les canrins aux vaches*.

Caramagna, n. m. Rétameur. Syn. de *chaudremaqui*.

Carouyl (su), v. pr. Se rouler en étant couché sur le sol. On dit aussi *su fâre carouyl*.

Caruâye, n. f. Corvée.

A Tintigny et dans tout le pays gaumet, les maisons sont construites en calcaire jurassique; c'est une pierre jaunâtre et sableuse que l'on trouve partout sur les lieux et qui est habituellement extraite des terrains communaux. Si celui qui fait bâtir une maison n'est pas dans l'aisance, ou bien si l'on se trouve à une époque de l'année où les travaux des champs ne permettent pas de se procurer facilement les voituriers nécessaires pour le transport des pierres, on organise une *caruâye*. Tous les charretiers de bonne volonté prennent jour un dimanche matin, pour conduire gratuitement les pierres de la

carrière au village; la plupart s'y trouvent dès l'aube et le premier arrivé reçoit un bouquet garni de rubans, dont il orne le collier de son cheval de tête. Il va sans dire qu'il est fait à tous ceux qui participent à la *caruûye* une large distribution de rafraîchissements et même de victuailles.

Cette coutume est une réminiscence de la vieille solidarité communale qui unissait si étroitement la bourgeoisie aux siècles passés et qui n'a pas encore totalement disparu des mœurs luxembourgeoises.

Casmaråde, pour mascarade, n. f. Travertissements du carnaval.

Casmin, n. m. Pâte claire dont on fait les crêpes et les gaufres.

Cass ! interj. Au chat !

Casse ! interj. Terme de jeu, qui se dit pour faire recommencer un coup qui n'a pas été joué régulièrement : *casse qui boque* ; qui touche recommence.

Cassan, n. m. Tesson : *fâre des cassans* ; briser une pièce de faïence.

Poteries en faïence : *v'tà l' marchand d' cassans*.

Casse-le-cou, n. m. Sorte de gâteau très fin, fait dans un moule.

Casset, n. m. Matière dont sont faites les billes des enfants : *des chiques du casset*.

Cassette, n. f. Tête, crâne : *ène manvaise cassette*, une mauvaise tête. *I li è briséye la cassette*, il lui a fendu le crâne.

Cassounf, n. m. Marchand de faïence.

Catibulêye, v. tr. Contrarier : *ça l' catibule*, cette affaire le contrarie.

Cat'nagf (*q*), n. m. Homme qui s'occupe trop de la cuisine.

Casuel, adj. Cassant.

Caûsi, adv. Presque.

Cèdrf, n. m. Pièce de grosse toile que l'on étend sur le linge empilé dans le cuvier à lessive et que l'on recouvre d'une forte couche de cendre de bois.

Cha ! (*tch*), interj. Expression dont on se sert pour appeler un chien.

Chabot (*tch*), n. m. Ne se dit que dans cette expression : *sounèye l' chabot*, pour indiquer le bruit particulier que produit un objet fêlé qui reçoit un choc.

Chacâ (*tch*), n. m. Chabot commun. *Cottus gobio* L.

Chacottèye (*tch*), adj. Piqueté de nombreuses taches noirâtres. Celles-ci se montrent sur du linge trop longtemps entassé dans des mannes ou enfermé dans les armoires humides et privées d'air.

Chaffette, n. f. Babillarde. (Onomatopée).

Chaland (*tch*), n. m. Négligent; lent à payer ses dettes.

Chaland (*tch*), n. m. Larve du hanneton.

Chalèye, n. m. et adj. Boîteux.

Chalette, n. f. (Échelette). Sorte d'échelle courte, de forme trapézoïdale, que l'on met sur le devant d'un chariot ou d'une charrette lors du chargement des fourrages et des céréales. A l'une des traverses supérieures on fixe le gros bout d'une perche qui presse la charge et dont l'autre extrémité est fortement attachée, au moyen d'une chaîne ou d'une grosse corde, à l'arrière du véhicule.

Chali, n. m. Ridelle.

Chalmardèye, v. tr. Découper maladroitement : *chalmardèye l' pé*, *chalmardèye l' jamban*. Adj. Même sens.

Chambrfr (*tch*), v. intr. Tituber.

Chame (*tch*), n. f. Jante.

Chantré (*tch*), n. m. Grillon des champs et grillon domestique. *Gryllus campestris* et *Gryllus domesticus* L. Il è la coume in chantré; il est fort chétif.

Chaquèye (*tch*), v. tr. Faire claquer un fouet.

Chaque feû (*tch*), n. m. Silex.

Châquilran (*tch*), n. m. Individu malingre, chétif et dépourvu d'appétit.

Chard, n. m. Accroc à un vêtement, à une étoffe.

Chardèye, adj. Ébréché : *coûté chardèye*. Adj. et n. Brèche-dent.

Charlot-David (*tch*), n. m. Constellation de la Grande-Ourse.

Chaudèye, v. pr. Se brûler légèrement.

Chaudremaquif, n. m. Syn. de *caramagna*.

Chavette, n. f. Écheveau.

Chavàye, n. f. Cavée. (Anc. fr. *chaver*, *chever*, creuser, en parlant des eaux).

Ché-Peûchet (*tchè*), n. m. Char-Poucet.

Chépé d'querèye (*tch*), n. m. Iris cultivé et Iris sauvage.

Chèrbèye, v. tr. Sarcler.

Chërbeû, n. m. Sarcloir.

Chèrèye, v. tr. Déchirer : *j'à chèrèye m' couchû*; j'ai déchiré mon tablier. V. intr. Se déchirer : *si l' ciel chèrouit, i gn'arout tout plé d'alouettes du prinches*; si le ciel se déchirait (tombait), il y aurait beaucoup d'alouettes de prises. Se dit à une personne qui s'effraye sans raison de dangers imaginaires.

Chesseûre (*tch*), n. f. Mèche d'un fouet. (Anc. fr. *chassoire* — fouet de charretier).

Chêtan (*tch*), n. m. Jeune chat.

Chètrefû (*tch*), n. m. Mauvais couteau.

Chètrèye (*tch*), v. tr. Châtrer.

Cheû, n. m. Suif : *cheû d' gaye*, suif de chèvre. (Anc. fr. *sieu*).

Cheûr (*tch*), v. intr. Tomber : *ça n'è-m' cheû dè in pot trowèye*; la nouvelle ne s'en perdra pas.

Cheûte, n. f. Suite : *tout d' cheûte*, tout de suite.

Chévète (*tch*), n. m. Licol.

Chia (*tch*), n. m. Pleutre.

Chiche (*tch*), n. f. Pomme ou poire séchée au four.

Chieule, n. f. Échelle.

Chimagrâwe (*tch*), n. des d. g. Simagrée. Pleureur. (Anc. fr. *chimagrée*).

Chimèye, v. intr. Suinter, suppurer.

Chim'nâye (*tch*), n. f. Cheminée.

Chim'nan (*tch*), n. m. Chenet.

Chin (*tch*), n. m. Chien.

Au n' demand' mi aux chins si v'lant des cô d' butans; on ne demande pas aux chiens s'ils veulent des coups de bâton — on ne fait pas une demande dont on sait d'avance la réponse.

Chinan, n. m. Fine bande longitudinale que l'on enlève sur la tige du coudrier et qui sert à lier les balais. On en fait aussi des *banses*. V. ce mot.

Chine-dêts, n. m. Qui grince les dents.

Chin'lette, n. f. Petit fragments de bois mince et effilé. Planure faite au couteau.

Chinèye, v. intr. Rire bruyamment.

Chinière, n. f. Tige du coudrier propre à faire des *chinans*.

Chinot (*tch*), n. m. Jeune chien. Prov. *An noûye toujou les premî chinots*; on noie toujours les chiens de la première portée. Celui qui, à un jeu, perd la première partie, répond au contentement de son adversaire par ce dicton, que l'on peut

traduire ainsi : « Peu m'importe de perdre la première partie, elle est mauvaise; je gagnerai les autres, qui sont les bonnes.

Chipe-paû-z-ûyes (*tch*), n. m. Qui pleure pour peu de chose.

Chîpèye (*tch*), v. intr. Se dit en parlant du cri des petits oiseaux. C'est une onomatopée : *chîp... chîp...*

Chique (*tch*), n. f. Bille des enfants : *chique du casset*, bille grise; *chique du mârbe*, bille blanche. — *Chique du crombîre* : fruit de la pomme de terre. — *Chique du toubac* : morceau de tabac que l'on met en bouche. *Ju n' t'a barou-m' ène chique du toubac*; je ne t'en donnerais pas une chique de tabac; cela n'a nulle valeur.

Chiqu'rote (*tch*), n. f. Très petite pomme de terre développée sur des *stolons* tardifs dont des pluies prolongées ont provoqué l'émission.

Chîrie (*tch*), n. f. Commodité.

Chitré, n. m. Basse carte.

Chitte, n. f. Dévoisement.

Chitte-agealâye (*ÿa*), n. f. Enfant frileux, pâle de froid.

Chitte-du-jâ (*ÿj*), n. f. Cardamine des prés. *Cardamine pratensis* L. — Dans le langage des enfants : fromage blanc. *An li è min d'la chitte-du-jâ su s' pé*; on lui a mis du fromage blanc sur son pain.

Chlaunèye, v. tr. Donner une volée de verges.

Chôgnâ, n. m. Sournois.

Chôgni, v. intr. Faire le sournois.

Chorfre, v. intr. Tourner autour de quelqu'un en l'observant sournoisement.

Chou, n. m. Petite source isolée.

Chou ! chou ! (*tch*), interj. Appel du cochon. On dit également : *chouri ! chouri !...*

Choûfe, n. m. Soufre.

Choufflet, n. m. Sifflet.

Choufflèye, v. int. Siffler. *I verrè choufflèye la linette*; il ira siffler la linotte — il sera emprisonné.

Choufflét, n. m. Soufflet.

Choufflèye, v. tr. Souffler. Adj. Soufflé, boursoufflé.

Chouque, interj. Signifiant : qu'il fait froid !

Chourette (*tch*), n. f. Jeune truie. Syn. de *treuyette*.

Chouvèye, v. tr. Nettoyer d'un fort coup de balai. Fig. Mettre quelqu'un à la porte.

Chouvie, n. f. Femme méprisable.

Chôwàye, n. f. Pissement abondant.

Chowe, n. m. Glui.

Chowèye, v. tr. Préparer le glui.

Chtoûve, n. m. (litt. étuve). Poêle, appareil de chauffage. Synon. de *Fourné*.

Chtraque, adj. Fort affaibli, épuisé par la maladie : *il est bin chtraque*.

Chû (*tch*), n. m. Bout : *prè-t' pan chû du nèye*; prends-toi par le bout du nez — vois tes défauts avant de parler de ceux des autres. *I n'a vanrè-m a chû* : il n'en viendra pas à bout.

Chû (*tch*), prép. Chez : *chû nous*.

Chuàye (*â*), loc. adv. A l'abri de la pluie. A l'arrivée d'une averse les enfants se sauvent vers un abri en criant : *à chuàye ! les coqs i sant*; c'est-à-dire : courons nous mettre à couvert, les coqs y sont déjà.

Chuche, n. f. Échasse.

Chûe, n. f. Suie. (Anc. fr. *siue*).

Chuèye, v. intr. Suer. V. tr. Sécher : *ju f'rans chuèye not' budye aneu* ; nous ferons sécher notre lessive aujourd'hui.

Chuèye, v. tr. Essuyer : *chuèye vós més*, essuyez vos mains.

Chû-mé, n. m. Essuie-mains.

Cfle, n. f. Faucille. (Anc. fr. *cillier*, couper les blés).

Cflèye, v. tr. Couper avec la faucille.

Citans, n. m. pl. Ciboule. *Allium fistulosum* L.

Clabot, n. m. Graillon, crachat épais.

Clabotèye, v. intr. Se mouvoir trop aisément : *mu pî clabote dudè m' solèye* ; mon pied joue trop facilement dans mon soulier.

Clambochi (*tch*), v. int. Tituber. V. *chambrère*.

Clampin, n. m. Éclopé.

Claque, n. f. Gifle. — Charge très lourde. — Fig. se dit de quelqu'un fortement pris de boisson : *i n' n-è n' belle claque* : il en a une bonne charge.

Clàvin, n. m. Mucosité, matière lubrifiante.

Clègne, n. f. Quenouille.

Clègnie, n. f. Quenouillée.

Clemèye, v. tr. Clignoter ; fermer les yeux à demi.

Clemette, n. f. Jeu de cache-cache. Syn. de *atèts*.

Clèye d' bon Dieu, n. f. Orchis.

Cliche (*tch*), n. f. Loquet, clenche.

Clichl (*tch*), v. intr. Gratter à la porte en remuant la clenche.

Clisque, n. f. Gousse. Ne s'emploie que dans cette expression : *ène clique d'aulx*, une gousse d'ail.

Clisse, n. f. Clifoire. Mauvais fusil.

Clôye, n. f. Claie. (Du m. lat. *cleta*).

Cnédelle, n. f. Sorte de mets que l'on prépare en déposant par cuillerées dans de l'eau bouillante, une pâte épaisse faite de farine, de lait et d'œufs. Lorsque la cuisson est opérée, on dresse sur un plat et on arrose de beurre frit. V. *couïe du suisse*.

Cô, n. m. Cou : *i faûrout li loyi l' pé an cô*; il faudrait lui lier le pain au cou — c'est un mangeur insatiable.

Cô, n. m. Coup : *in cô d' pougne*, un coup de poing.

Cô, n. m. Foix : *c'est l' premi cô qu' j'y allans*; c'est la première fois que nous y allons.

Prov. *I n' faut qu'in cô pou tuèye l' leuye* — il ne faut qu'avoir la chance une fois pour réussir, pour faire fortune.

Pa-des-cô, loc. adv. Parfois.

Coche (*tch*), n. f. Truie à laquelle on a retranché les ovaires.

Cochet (*tch*), n. m. Jeune coq.

Cochet (*tch*), n. m. Nielle des blés. *Lychnis Githago* L.

Cocheuye (*tch*), n. m. Châtreur.

Cochi (*tch*), v. tr. Retrancher les ovaires à une truie.

Codâxèye, v. intr. Se dit en parlant du cri que la poule fait entendre après avoir pondu : *not' pouye codâxe; nôs pouyes codaxant*.

Col (**au**), loc. adv. A l'abri du vent, du froid : *mettè-v' au coi*.

Colchi, v. tr. Aplatir d'un coup violent.

Coyine, n. f. Couenne.

Collèye, n. f. Très forte charge. V. *Claque*.

Col'tin, n. m. Gilet. *Acol'tin*, loc. adv. : en manches de chemise.

Cômu (*ô*), adj. Interloqué, stupéfait.

Cône, n. f. Coin : *la cône d'in bos, d'in drap d' lît*, etc.

Cône, n. f. Corne; *les bêtes à cônes*. — Instrument à vent fait ordinairement d'une corne, ou de fer blanc : *la cône du porcht*.

Cônèye, v. intr. Sonner de la corne.

Cône-du-gaye, n. f. Bercebranc-ursine. *Heracleum Sphondylium* L.

Côpan, n. m. Tison.

Côrette ou **Rêne côrette**, n. f. Grenouille verte. *Rana esculenta* L.

Côrf, n. m. Coudrier. *Corylus Avellana* L.

Cossette, n. f. Gerbe renversée qui sert de couverture à un tas d'autres gerbes dressées.

Cossi, v. intr. Entrelacer plus de trois fils, cordes, etc.

Cotière, n. f. Dosse. Première et dernière planches sciées sur le côté d'un tronc d'arbre.

Coûché, n. m. Couvercle : *coûché d'pot*; *coûché d'pipe*. Pr *I gn'è si lâ pot qui n'trouve su coûché*; il n'y a si laide personne qui ne trouve à se marier.

Couchû, n. m. Tablier léger de femmes, pour la parure et pour faire les menus ouvrages.

Couye, n. f. Testicule. — Terme de jeu de cartes.

Couye du suisse, n. f. V. *Cnédelle*.

Couyon, n. m. Poltron. — Jeu de cartes.

Coumounèye, v. tr. Traîner en longueur.

Coupe, n. f. Écoupe, pelle.

Coupette, n. f. Sommet, falte : *coupette d'in toit*, *d'in âpe*

Coupette, n. f. Espèce de pomme de forme allongée.

Courci, adj. C'est le français *courroucé*. Mais tandis que celui-ci exprime une très grande surexcitation, le terme gaum

ne marque qu'une légère émotion provoquée par un acte simplement désagréable : *il est courci pac' qu'an s'est moquée d' lu*. Pour indiquer une plus forte agitation, c'est le mot *colère* que l'on emploie : *il étout dè 'n' belle colère*, il était dans un grand courroux, dans une violente colère.

Coûreau, n. m. Branche desséchée et encore adhérente à l'arbre.

Courf, n. m. Grand goret.

Courian, n. m. Lanière étroite de cuir.

Couriette, n. f. Cordon d'étoffe. Fig. Pièce de terre longue et étroite.

Courjie (*dj*), n. f. Fouet, escourgée.

Cout'à-bras, n. m. Syn. de *roûyot*.

Coûté, n. m. Couteau.

Coûté, n. m. Gâteau de cire des abeilles.

Couvet, n. m. Feu conservé sous la cendre après la combustion du bois.

Couvisse, adj. Se dit d'un œuf à demi-cuvé : *û couvisse*. *Uies* ou *ûs couvisses*, yeux brouillés par manque de sommeil ou par fatigue de la veille.

Couvisse (*â*), loc. adv. *Su mett' à couvisse*, s'accroupir.

Cowèt, n. m. Casserole en fonte à queue, munie de trois pieds.

Crabossi, v. intr. S'occuper d'un travail manuel peu important. En parlant d'un apprenti : commencer à exécuter quelques menus ouvrages.

Craffe, n. f. Coque vide des œufs, des noix et des noisettes.

Crafougni, v. tr. Chiffonner, au sens propre.

Crahé, n. m. Scorie.

Crâye, n. f. Fente d'une porte légèrement entr'ouverte : *ruwâti pa la crâye du l'uche*; regarder par la fente de la porte.

Fente dans un plancher : *j'â temèye in sou dè la crâye*; j'ai laissé tomber un sou dans la fente du plancher.

Crama, n. m. Crémaillère du foyer. (Anc. fr. *cramal*).

Cramiette, n. f. Espèce de crochet à deux branches servant à dépendre une marmite de la crémaillère.

Cran, n. m. Tuf calcaire.

Cranière, n. f. Lieu d'où l'on extrait le *cran*.

Crante, adj. Très fatigué : *ju sê crante*, je tombe de fatigue.

Crantèye, v. intr. Tomber de fatigue. Ne pouvoir achever un repas, un plat entamé : *i crante*, il ne peut plus manger.

Craquèye, v. intr. En parlant de la foudre : éclater. *I vint d'craquèie in bé cō*; un violent coup de tonnerre vient d'éclater.

Craquèye, v. intr. Se dit en parlant du cri du corbeau et d'une poule que l'on étreint.

Craûque (â), loc. adv. Perché sur une grosse branche; posé en un endroit saillant.

Craûquèye, v. intr. Coasser.

Crè, n. m. Cran.

Crèchi, v. intr. Crottre, grandir.

Creûjette, n. f. Alphabet; premières notions de lecture : *il è co à la creûjette*.

Croisâde, n. f. Carrefour, entrecroisement de plusieurs chemins : *A la croisâde des routes*.

Crombîre, n. f. Pomme de terre. *Solanum tuberosum* L. V. *rambîre*. (Du holl. *grondpeer*, poire de terre).

Crow'lu, adj. Contrefait, rabougri. Fig. Sournois, irascible.

Cruchi, v. tr. Écraser entre les mains ou entre les doigts ce qui offre une certaine résistance : *cruchi des écayêts*, briser des noix entre les mains. V. *fruchi*.

Cuche, n. f. Branche d'arbre.

Cuché, n. m. Branche d'arbre garnie de feuillage.

Cuchette, n. f. Menue branche d'arbre.

Cuchôrde, n. f. Ortie commune.

Cuchordêye, v. tr. et pr. Piquer ou se piquer avec des orties.

Cude, v. tr. Cueillir. (Anc. fr. *couldre*, de *colligere*).

Cugnet, n. m. Coin de bois ou de fer pour fendre le bois. Pièce de pâtisserie de forme allongée.

Terrain triangulaire.

Cuj'nâye, n. f. Cuite de pommes de terre pour les porcs.

Cuj'nêye, v. intr. Faire cuire des pommes de terre pour les cochons.

Culbanseû, n. m. Balançoire faite d'une branche d'arbre abaissée.

Culbansi, v. intr. Se balancer.

Cul d'bouré, n. m. Culbute. Signifie proprement le saut que le bourreau fait faire au supplicié au moment ou l'exécution s'accomplit.

Cul d'chin. Cynorrhodon. Rosier de chien. *Rosa canina* L.

Cusmia, n. m. Chipotier, musard.

Cusmfr, v. intr. Chipoter, muser.

Cuvian, n. m. Écouvillon.

Cuvfr, v. tr. Écouvillonner.

D

Dache, n. f. Flaque d'eau.

Damas, n. m. (dama). Renouée bistorte. *Polygonum*

Bistorta L. Se dit par comparaison d'un instrument tranchant bien affilé : *i côpe coume in damas*, c'est-à-dire comme une des célèbres lames de Damas. Espèce de prune très succulente, dont le plant est venu de la ville de Damas.

Dârèye, v. pr. Se ruer : *i s'è dârèye su s' frère*; il s'est rué sur son frère.

Daru, n. m. Être imaginaire, à la chasse duquel on conduit le soir, munis d'un sac, les niais, les individus de facile croyance; le plus souvent ce sont des ordures qu'on leur fait capturer dans leur sac : *ju verrans à la chesse (tch) aux darus*.

Daûbâye, n. f. Accusation, réprimande que l'on subit injustement : *c'est co mi qu'è attrapèye la daûbâye*.

Daûne, adj. État d'étourdissement dans lequel on se trouve après avoir fait plusieurs tours sur place.

Daûnéye, v. intr. Faire plusieurs tours sans changer de place.

Dèbîji, adj. Fendillé, excorié par l'effet de la bise : *il è les mès toutes dèbîjies*; il a les mains excoriées par la bise.

Dèbrasèye, adj. Dessoudé.

Dèbraûlèye (Su), v. tr. Se désagréger, tomber en miettes : *v'là l'achau (tch) qui s'dèbraule*; la chaux s'émiette, se désagrége.

V. t. Écraser au moyen d'un pilon de bois les pommes de terre que l'on a fait cuire pour les cochons : *dèbraûlèye la cuj'nâye*. Fig. Déranger en parlant du temps : *l'orage è dèbraulèye l' tè*.

Dèbrichi, v. tr. Faire jaillir de l'eau sur... : *i m'è dèbrichi*.

Dècaroûyî (Su), v. pr. Se rouler à terre.

Dècâssèye, v. tr. Casser en menus morceaux : *dècâssèye des pierres, du pé*, etc.

Dèchausserie (tch), n. f. Repas donné en l'honneur des

voisins, particulièrement des femmes, le lendemain d'une noce. On y délie la jarretière de la mariée:

Déchaux (*tch*), adj. Ne s'emploie que dans cette expression : à *pîd dèchaux*, les pieds nus.

Dèchessi (*tch*), v. tr. Disperser, éloigner par de mauvais traitements : *la guerre è dèchessi les gens* (*dj*); *voî chin è dèchessi nôs bêtes*.

Dèchipe, n. m. Grand destructeur de vêtements.

Dèchloquéye, adj. Qui a les vêtements en lambeaux.

Dèclichette (*tch*), n. f. Dévoiement, en terme familier et badin.

Dèclichi (*tch*), v. tr. Faire tomber le chien d'une arme à feu. Abattre d'un coup de fusil : *dèclichi in lieuf*.

Dècowéye, v. tr. Séparer des chiens accouplés.

Dècrémfr, v. tr. Démêler : *dècrèmièye m' filèye*, démêlez mon fil.

Dègaïne, n. f. Facilité de parler : *il è n' boune dègaïne*, il parle facilement.

Dègaînèye, v. tr. Ne s'emploie qu'avec le verbe *faire* comme auxiliaire : *fâre dègaînèye*, faire sortir brusquement du lit.

Dègânlèye, v. tr. Déranger le feu, éparpiller les tisons et les braises.

Dègatîr, v. tr. Chatouiller, au sens propre. V. *gatîr*.

Dègotèye, adj. Dégourdi, éveillé : *i n'è-m' fô dègottèye*, il n'est guère éveillé.

Dègraubouyi (*Su*), v. pr. S'éveiller et sortir du lit lentement, paresseusement : *t'è mout d' maû du t' dègraubouyi*; tu as bien du mal de t'éveiller et de te lever.

Dègrigni, v. tr. Parodier les paroles de quelqu'un en grimaçant.

Dègueûlèye (*ê*), v. intr. Vomir. Triv.

Dèhachi (Su) (tch), v. pr. Se chamailler, s'empoigner : *i s'ant co dèhachi*, ils se sont encore querellés et empoignés

Dèhale, n. f. Débarras : *laùdâte ! belle dèhale*, Dieu soit loué ! nous voilà bien débarrassés.

Dèhallèye, v. tr. Débarrasser. Adj. **Débarrassé** : *va-t'a, ju s'rans bin dèhalèyes*, va-t-en, nous serons bien débarrassés.

Dèhambrière, v. tr. Désencombrer. Adj. Désencombré.

Dèhambrière (Su), v. pr. Se hâter.

Dèhav'tèye, v. tr. Biner au moyen d'une houe à dents : *dèhav'tèye les crombires*.

Dèholèye, v. intr. Tripoter, déranger : *qué qu'u-t' dèholes ?* que tripotes-tu ?

Dèhossi, v. tr. Secouer fortement et à plusieurs reprises : *dèhossé-l', i s' ravîrè* ; secouez-le fortement, il s'éveillera.

Dèhotèye, v. tr. Oter l'obstacle qui arrêtait un véhicule ; le tirer d'une ornière. V. *ahotèye*.

Dèhowèye, v. tr. Biner au moyen de la houe pleine.

Dèhuchi (tch), v. tr. Admonester, gronder : *su père l'è dèhuchi*.

Dèye, n. m. Dé à coudre.

Dèye, n. m. Fleurs de la digitale et des grandes campanules. V. *doité*.

Dèmarèye, v. tr. Désembourber.

Dèmargouyî, v. tr. Malmener, tarabuster sans cesse.

Dènavèye, v. tr. Détruire une chose nuisible ; s'en débarrasser. V. *anâvèye*.

Dènortèye, v. tr. Décevoir, décourager. Adj. Déçu, désappointé.

Dèpense, n. f. Espèce de soupente, dans les maisons qui

n'ont pas de cave, pour remiser les pommes de terre et autres légumes.

Dèpigî (*dy*), v. tr. Dépêtrer : *dèpigèye voi' chuvau*; dépêtrez votre cheval.

Dèptrouyî, v. tr. Déranger quelqu'un avec qui on couche en remuant sans cesse les pieds, en les jetant de tous côtés.

Dérandâle, n. m. Qui dérange tout bruyamment.

Dèrochi (**Su**) (*tch*), v. pr. Gesticuler, se démener, pour inspirer de la crainte : *nu t' dèroche-mi tant, an n'è-m' peur du ti*; ne te démènes pas tant que cela, on ne te craint pas. V. *dètapèye*.

Dèroufèye, v. tr. Dépouiller, surtout en parlant du gibier à poil : *dèroufèye in lieuf*. V. *roufèye*.

Dérpe, n. f. Dartre.

Dessouyî, v. tr. Scier le bois à brûler en morceaux courts.

Dèt, n. m. Dent : *quand les pouye arant des dêts*; chose qui ne se réalisera jamais.

Dètapèye (**Su**), v. pr. Se démener, gesticuler. Syn. de *dèrochi* (*su*). *Su dèrochi* c'est se démener pour inspirer la crainte; *su dètapèye* c'est simplement gesticuler en parlant, se remuer beaucoup.

Dèvalâye, n. f. Descente, pente, penchant.

Dèvalèye, v. tr. Dévaler, descendre : *dèvalèye la côte*; *dèvalèye à la cave*.

Dèvesse, n. f. Grande peur : *Il è euye n' belle dèvesse*; il a eu une fière peur.

Dèviti, v. tr. et pronom. Dèvétir; se dèvétir, se déshabiller.

Doguin, n. m. Taquin.

Doité, n. m. Doigtier.

Doité, n. m. Fleur de la digitale et des grandes campanules. V. *dèye*.

Domiche, adj. En parlant d'un animal : doux, qui aime et recherche les caresses.

Doquet, n. m. Bouquet de fleurs.

Dos-dos (à), loc. adv. Sur le dos : *portèye à dos-dos*.

Dôse, n. f. Exanthème produit par la piqure des insectes, des orties, etc.

Dossâye, n. f. Quantité de grain que fait moudre un ménage, ordinairement pour la consommation d'une semaine. Syn. de *moulâye*.

Dans la partie du Luxembourg qui appartient à la zone jurassique et qui comprend le pays gaumet, les eaux sont fort abondantes; aussi les moulins qui les utilisent y foisonnent. Les meuniers parcourent les villages, s'y disputant la *dossâye* chez les habitants et leur promettant à qui mieux mieux de faire belle farine, de rendre beaucoup de son et de prendre faible mouture. Ce qui ne les empêche pas, au dire des ménagères, de forcer souvent la mesure. Si elles sont trop peu satisfaites du rendement, elles témoignent leur mécontentement par cette phrase significative : « *Co in pô vous n' nous arin r'bayê quu l' sache* » (*tch*); encore un peu vous ne nous auriez rendu que le sac.

L'équipage du meunier est caractéristique; c'est une charrette couverte d'une bâche blanche posée sur des lattes cintrées; à l'arrière se trouve une échelette que le meunier abaisse ou relève à volonté et qui lui donne accès dans sa charrette pour y déposer les *dossâyes* qu'il a recueillies et qu'il y transporte sur son dos. Souvent l'échelette traîne à terre durant toute la traversée d'un village. Un ou deux chevaux mènent le véhicule; de forts grelots, fixés à leurs colliers, annoncent par de bruyantes sonneries le passage du meunier dans les rues du village.

Douvri, v. tr. Ouvrir : *douvrèye l'uche*, ouvrez la porte.

Doûye, n. f. Orteil : *la grosse doûye*; *la p'tite doûye*.

Dôve, n. f. Douve : *tèmèye à dôves*; se dit en parlant d'un tonneau dont les douves se séparent et tombent en un tas.

Drî, prép. Derrière : *cachè-v' drî l'uche*; cachez-vous derrière la porte.

Drôgue, n. f. Patience d'eau. *Rumex Hydrolapathum* Huds.

Dû ou **Duye**, n. m. Deuil.

Duyant, adj. Douloureux au toucher.

Dulèye, prép. Près de, auprès de.

Duseûr, loc. prépos. Au-dessus de : *i fâ noir duseûr lu bos*; il fait noir au-dessus du bois.

E

Écafr, v. tr. Écosser; ôter la cupule des noisettes : *ècafr des poiches, des fèves, des ôliettes, des nêjettes*.

Écayèt, n. m. Fruit du noyer.

Écayeti, n. m. Noyer royal. *Juglans regia* L.

Écarquîr, v. tr. Écarquiller : *ècarquîr les ûyes*.

Échoi, adv. Hier. *D'avant-èchoi*, avant-hier.

Éolf, adj. Disjoint, en parlant des douves d'un tonneau : *c' touné-là n' téré-m' l'owe, il est tout ècli*. (Anc. fr. *esclier*).

Égali, adj. Alerté, éveillé : *v'là in p'tit valèt qu'est bin égali*.

Égrâgr, v. tr. Étendre des braises incandescentes afin de pouvoir mieux se chauffer : *ègrâgr lu couvèt*.

Emberlificotèye, v. tr. Tromper en une chose de minime valeur, de peu d'importance : *çu coquin-là m'è co emberlificotèye*.

Epatèye (rad. patte), v. tr. Fouler sous le pied : *lu ch'faû li è èpatèye in doigt*. Écraser : *èpatèye des crombtres*.

Epatèye, adj. Consterné, abasourdi : *quand il è apprin la nouvelle il è ètèye tout èpatèye*.

Equeûre (è), v. tr. Secouer : *èqueûre la poussière, èqueûre des grènes, etc.*

Esbacèye, adj. Ébahi, abasourdi. Syn. de *èpatèye*.

Escavèche, n. m. Poisson mariné. (De l'espagn. *escabeche*, même sign.).

Esquintèye, adj. Époumonné, essoufflé.

Esquintèye (s'), v. pr. Se fatiguer outre mesure.

Estampi, adj. Posté, arrêté quelque part sans faire aucun mouvement : *il ètout estampi au moiti du ch'min.*

Esterloc, n. m. Gamin léger, turbulent.

Estochet (*tch*), n. m. Chaussou, sorte de chaussure. (Anc. fr. *stochet*).

Etaule, n. f. Étable, écurie.

Ètèle, n. f. Copeau. (Anc. fr. *astelle, estelle, estaille*).

Èticot, n. f. Perche à haricots.

Eto, n. m. Souche d'arbre.

Evaltounèye, ad. et n. Évaporé, léger.

Èvétèye, adj. Éventé, afflé : *du la bière èvétèye.*

Èvi (voir), v. tr. Voir d'un mauvais œil, détester : *i gn'è rin quu j' voiyiche si èvi*; il n'y a rien que je déteste tant.

F

Fâ (â), loc. adv. Au fur et à mesure : *père à fâ*, prendre au fur et à mesure.

Fache, n. f. Pièce d'étoffe dans laquelle on enveloppe le nouveau-né.

Fachette, n. f. Maillot : *afant à la fachette.*

Facheû, n. m. Longue bande d'étoffe que l'on enroule autour des langes qui enveloppent le nouveau-né.

Fagin, n. m. Poussier de charbon.

Faye, n. f. Fée.

Fayine, n. f. Faïne.

Fayine, n. f. Fouine. *Mustela foina* L.

Fantène, n. f. Fontaine; lavoir public.

Faraûdèye, v. intr. S'habiller avec recherche.

Faraûd, adj. Habillé avec recherche.

Faude ou **Place du faude**, n. f. Endroit où l'on a fait du charbon de bois. (Anc. fr. *faulde*).

Faumène, n. m. Manche de faux.

Fava, n. m. pl. Fanes de pommes de terre. (De *fabalia*, tiges de fève).

Fé, n. f. Faim. *Vôs solèyes ant fé* : vos souliers sont décousus, ouverts à la pointe.

Fédant, n. m. Morceau de bois obtenu en fendant un tronc ou une grosse branche en plusieurs pièces.

Fédasse, n. f. Fente, crevasse.

Fègne, n. f. Fange, marécage.

Fel, adj. Fort, vigoureux, vaillant : *il è attrapèye in fel cô d' pougne*; il a reçu un violent coup de poing.

Fénasse, n. f. Grandes graminées très grêles, que l'on rencontre surtout dans les taillis. Fig. Cheveux longs, rudes et en désordre.

Ferdâyi, v. intr. Frapper à grands coups sans but bien précis; gauler : *ferdâyi dès les peumes*; gauler les pommes. V. *flagaudèye*.

Fertlant, adj. Souple, en parlant du bois : *pou fâre des*

bonnes haûrts il faut du bos fertiant; pour faire de bonnes harts, il faut du bois bien souple.

Fessi, v. tr. Empailler les chaises. Entrelacer des osiers, de menues branches. Fr. *faisser*; anc. fr. *fesser*.

Femièrre, n. f. Fumée.

Feume-bos, n. m. Litt. bois à fumer. Tige du chèvrefeuille.

Ff, n. m. Ligneul.

Fiac, n. m. Ficaire Fausse-Renoncule. *Ficaria ranunculoides* Mönch.

Fidarchè (*tch*), n. m. Fil d'archal; fil de fer.

Flérôt, n. m. Dim. de fler. Jeune vaniteux.

Figne-à-stran, n. m. Géotrupe stercoraire. *Geotrupes stercorarius* L.

Figni, v. intr. En parlant du porc : fouiller la terre avec le groin.

Flèleye, n. m. Fil à coudre.

Firloque, n. f. Chiffon, lambeau d'étoffe.

Firloquf, n. m. Chiffonnier.

Flâ, adj. Qui est facilement pris de lassitude, particulièrement pendant les chaleurs. Mou, indolent.

Flâci, adj. Fané, flétri, qui n'a plus aucune vigueur. Se dit particulièrement en parlant des fleurs.

Flabaud, n. m. et adj. Doucereux, caressant.

Flache, n. f. Certaine étendue de terrain emblavé. A *flache*, loc. adv. Par grandes quantités.

Flachi, adj. Versé, en parlant des grains. V. intr. Fléchir sous le faix.

Flagaudèye, v. tr. Syn. de *ferdâyt*.

Flate, n. f. Bouse. Fig. Faible, sans force, en parlant d'une personne.

Flatéye, v. intr. En parlant de la vache : évacuer la bouse.

Flauve, n. f. Fable, conte.

Flé, n. m. Fléau à battre le grain.

Fleur-du-tounoir, n. f. Litt. fleur de tonnerre. Anémone Sylvie. *Anemone nemorosa* L.

Fliji (*ɔ̃*), v. intr. Appuyer fortement en marchant sur une glace mince pour la faire fléchir.

Flijeû, n. m. Glace qui fléchit facilement.

Floches (*tch*), n. f. pl. Épillets de la linaigrette.

Floche (*tch*), n. f. Houppes. (Anc. fr. *floc*, *floche*; du lat. *floccus*, flocon).

F'naû, n. f. Fenaison.

Foch'lette, n. f. Forficule ou perce-oreille. *Forficula auricularia* L.

Foitage (*ɔ̃*), n. m. Fouettage. Vieille coutume qui consiste en ceci : le lendemain de Noël, les jeunes hommes se rendent, par petits groupes, au domicile des jeunes filles qu'ils ont fait danser à la fête (dans le pays gaumet on ne danse guère qu'à cette occasion), et reçoivent d'elles, pour prix de leurs bons offices, qui des noix ou des noisettes, qui des caramels, des dragées, etc. C'est le *foitage*.

Sans doute qu'autrefois on *fouettait* celles qui mettaient quelque difficulté à s'exécuter, d'où le terme *foitage* aurait pris naissance. Il paraît même que dans certaines localités cet usage existe encore et que les jeunes gens font leur tournée munis chacun d'un petit faisceau de verges.

Les enfants, qui trouvent l'occasion bonne, courent aussi par bandes, de maison en maison, sans s'inquiéter même s'il y a des jeunes filles, pour réclamer leur *foitage*. Ils disent en se présentant : « *Bonjou, j' vins qué m' foitage.* » Ce possessif est délicieux. Beaucoup de personnes n'échappent à leurs impor-

tunités qu'en tenant leurs portes fermées ou en faisant mine de leur donner, au moyen d'une bonne houssine, ce qu'ils demandent si innocemment.

Fône, n. f. Fourche en fer à trois ou quatre dents. *Fône fèn'resse*, fourche à deux dents et à long manche pour charger et décharger les récoltes.

Fônét, n. m. Grosse guêpe très dangereuse.

Fouyan, n. m. Taupe commune. *Talpa europea* L.

Fouyan, n. m. Taupinière : *épande les fouyans*.

Fouyeresse, n. f. Femme que l'on emploie pour le bêcheage.

Fouyi, v. tr. Bêcher.

Foulèye, v. tr. Effacer avec le doigt ou l'éponge ce qui a été tracé à la craie sur un tableau ou sur une ardoise. Au jeu de cartes on dit par exemple : *foulèye in point* ou *foulèye n'rouye*, pour signifier effacer un trait. Dans les autres cas on dit *effacèye*.

Fourbateûre, n. f. Hydrophile brun.

Four, particule signifiant hors, au-delà, et au figuré marquant, excès, déviation.

Fourbouli, adj. Cuit à l'eau bouillante : *des crombîres fourboulies*.

Fourboûre, v. tr. Faire cuire à l'eau bouillante.

Fourbouyi (Su), v. pr. Se tromper dans des calculs.

Fourcrèchi, v. tr. Grandir au point que les vêtements deviennent en peu de temps trop courts : *il è fourcrèchi s' pantalon*.

Fourdormi (Su), v. pr. Dormir au-delà de l'heure fixée.

Fourgitan (ô), n. m. Avorton.

Fourgitèye (ô), v. intr. Avorter, en parlant des animaux.

Fourlière, n. f. Bout de champ, humide, non cultivé et destiné à la pâture des bestiaux. (Anc. fr. *forière*).

Fourmougni, v. tr. Se dit en parlant de deux animaux domestiques, surtout des cochons, lorsque, étant élevés ensemble, l'un mange plus que l'autre et que celui-ci ne se développe pas à l'avenant du premier, *i gn'è inqu' du nos pouchés qui fourmougne l'aut'*, *i n'vint-m'si bin*; il y a un de nos cochons qui mange plus avidement que l'autre, celui-ci ne se développe pas aussi bien.

Fournagi (*ḡ*), v. intr. Mettre le pied dans une ordure

Fourné, n. m. Appareil de chauffage, poêle.

Fourpougni (**Su**), v. pr. Se luxer le poignet : *i n'sè-m' fourpougni*, il n'a pas donné grand' chose.

Fourséni, v. intr. Perdre beaucoup de sang.

Foute, v. tr. Donner, appliquer : *foute ène baffe, ène tøgne, ène pile*. Jeter, lancer : *foute des pierres, foute voûye, foute à l'uche; fous l'camp*, va-t-en vite. Ce mot est d'un usage très fréquent.

Fraïje, n. Fraïse. Dict. *Autant n' fraïje dès la gueûye d'in leuye*; petit morceau. *La taye aux fraïjes*, le taillis aux fraises : chose longtemps cherchée et désirée : *nous y v'là à la taye aux fraïjes!*

Les enfants disent :

- « A la Pèn'coute
- » Fraïje qui boute;
- » A la Saint-Jean (dj)
- » Fraïje cudant;
- » A la Saint-R'mi
- » Rôte tes pèni ».

Ce qui signifie littéralement : A la Pentecôte, fraïse en bouton; à la Saint-Jean, fraïse cueillant; à la Saint-Remy, range tes paniers.

Fraïjt, n. Fraïsier comestible. *Fragaria vesca* L.

Fragi (*q*), v. tr. Battre du grain en tenant le chaume dans les deux mains et en frappant fortement les épis contre un mur ou sur un tonneau renversé. Blanchir les murs extérieurs d'une maison avec un lait de chaux que l'on applique au moyen d'un faisceau de menues verges trempées dans le liquide. Cingler : *i li è fragi n' cuche dès la figure*.

Frambâje, n. f. Fruit de l'*Airelle Myrtille*.

Frambâjî, n. m. Airelle Myrtille. *Vaccinium Myrtillus* L.

Frouyan, n. m. Entrefesson : échauffement au point de contact des fesses.

Frouye, n. f. Époque du frai des poissons et des batraciens.

Frouyl, v. intr. Frayer. (Anc. fr. *froier*, *froyer*).

Frouyl, v. tr. Froisser ; frotter vivement entre les mains une pièce d'habillement pour en extraire la crotte : *frouyèye vot' culotte, vot' gadin*.

Froumèye, v. tr. Fermer : *froumèye l'uche*. Adj. Fermée.

Froumîje, n. f. Fourmi.

Froumîjeû, n. m. Fourmilière.

Fruche, adj. En parlant des plantes-racines : creux, spongieux à l'intérieur : *in navé fruche*.

Fruchi, v. tr. Syn. de *cruchi*.

G

Gadin, n. m. Jupe commune de dessous.

Gad'îl, n. m. Chevrier.

Gaffe, n. f. Jabot des oiseaux. Partie supérieure du devant d'une chemise.

Gaffèye, v. tr. et pr. En parlant des oiseaux : remplir, se remplir le jabot. Adj. Qui a le jabot rempli : *nôs ôyes sant bin gaffèyes*.

Gagi (*ǵ*), v. tr. Dresser procès-verbal pour délit dans les bois ou les campagnes.

Gaye, n. f. Chèvre. Dict. *I bāj' rout' n' gaye atèr' les cônes*; il baiserait une chèvre entre les cornes — il est extrêmement maigre.

Ça li vint coume les crottes au cul d'ène gaye; ça lui vient comme les crottes au cul d'une chèvre — il parle facilement, avec volubilité.

Gaye, n. f. Sorte de chevalet sur lequel on appuie une pièce de bois pour la scier en morceaux courts.

Gayette (*à*), loc. adv. A califourchon sur les épaules.

Gayot, n. m. Jeune taureau.

Gale, n. f. Gui blanc. *Viscum album* L.

Galaffe, n. m. Goinfre. On dit aussi goulaffe. (Anc. fr. *galavart, galifre*).

Gargossan, n. m. Escargot.

En rencontrant un escargot, les enfants disent : « *Escargot-gô-got, montre-moi tes deux cornes, j' te dirai où sont tes grand-père et grand' mère; ils sont à Paris-Rouen, où on sonne tant les deux cloches, din-dan, ban-ban* ».

Gargossan, n. m. Gorge; *sârrège l' g'rgossan*; saisir quelqu'un à la gorge. (Anc. fr. *gargate, gargète*). V. *potré*.

Gargotéye, v. intr. Grelotter : *ju gargote du fra*; je grelotte de froid.

Gargouyi, v. intr. Faire entendre des gargouillements : *mu vèt' gargouye*, mon ventre gargouille.

Gatyan, adj. Chatouilleux, au sens propre.

Gatir, v. tr. Chatouiller, au sens propre.

Gea (*ǵá*), n. m. Geai. V. Chite du gea.

Gendârme, n. m. Renflement terminal du spadice des aroïdées. Grande goutte.

Gent-môrt (â) (ð), loc. adv. *Sounèye à gent-môrt* : sonner le glas.

Gèran (ð), n. m. Giron.

Gère (ð), n. m. Gendre.

Gernâye (ð), n. f. Contenu du giron; ce qu'on peut prendre dans son tablier : *ène gernâye du peumes*.

Gin (ð), n. m. Bande de terrain, espace plus ou moins large occupé à la fois par un ou plusieurs travailleurs : *cude, cilèye, cherbèye à gins*.

Ginolfe (ð), n. f. Grosse poignée de grain ou de son : *mettèye ène ginolie d' gruches*; mettez une poignée de son.

Gitan (ð), n. m. Essaim.

Gitèye (ð), v. intr. Essaimer.

Gitèye (ð), v. tr. En parlant de la lessive : couler.
V *lessive*.

Glâ, n. m. Iris Faux-Acore. *Iris Pseudo-Acorus* L.

Glajot (ð), n. m. Syn. de *glâ*.

Glaudinette, n. f. Narcisse des poètes. *Narcissus poeticus* L.

Glorieuye, adj. Vaniteux.

Glôt, adj. Friand.

Glowé, n. m. Motte de terre sèche.

Godin, n. m. Bouvillon.

Goulâye, n. f. Goulée.

Grabouyi, v. intr. Contrarier; causer de l'envie :
Ça t' grabouye co.

Grabouyi, v. tr. Gribouiller.

Grafinéye, v. tr. Égratigner.

Gratte-cul, n. m. Houx commun. *Ilex Aquifolium* L.

Grav'll, n. m. Vairon ou véron lisse. *Phoxinus laevis* Ag.

Grèvètte, n. f. Petit fragment de pierre : *j'à n' grèvètte dès m' solèye*. Pl. Gravier . *ju mettrons des grèvèttes dès not' cour* ; nous mettrons du gravier dans notre cour.

Grîbarguigne, n. m. Grondeur ; toujours de méchante humeur : *vi grîbarguigne*.

Grougnan, n. m. Groin. Fig. *T'arè du grougnan* ; tu seras admonesté, on te fera des observations désagréables.

Groûlèye, v. intr. Grommeler. En parlant du chat, faire entendre un grondement sourd.

Gruches, n. f. pl. Son : *pu d' gruches quu d' farène*, plus de son que de farine, promesses vaines.

Gruelle, n. f. Petite prune jaune, assez commune.

Grumé, n. f. Gruau.

Gruselle, n. f. Groseille.

Grus'lf, n. m. Groseillier.

Guernouye, n. f. Grenouille.

Dict. *C' n'è-m' lu la cause quu les guernouyes n'ant pont d' queuye* ; c'est un lourdaud, un niais.

Guernouyl, v. tr. Dépenser en peu de temps ; gaspiller : *il è bintôt euye guernouyi ses sous* ; il a eu vite dépensé son argent.

Gugni, v. intr. Pousser du coude.

Gufe, n. f. Quille : *jouèye aux guïes*.

Guinche, n. f. Femme de mauvaise vie.

Guminèye, v. intr. Rouler de mauvais projets : *qué quu t' gumines co ?* quels mauvais desseins médites-tu encore ?

H

H non aspiré est précédé de guillemets.

Haccart, n. m. Qui n'a qu'un testicule.

Hachi (*tch*), v. tr. Tirer à soi. V. pr. S'ôter : *hachè-v' (tch)*, ôtez-vous de là.

Hach'rôle, adj. Difficile à manier.

Hagni, v. tr. Mordre brusquement : *vo' chin m'è hagni*; votre chien m'a mordu.

Hâye, n. f. Haie.

Hâyf, n. m. Ouvrier qui s'occupe de la plantation et de la réfection des haies.

Halâye, n. f. Abri de genêts ou de paille adossé à un mur battu du nord pendant l'hiver.

« **Halcotâye**, n. f. Petite charrée pouvant tenir entre les ridelles.

» **Halcotf**, n. m. Hâbleur; ouvrier qui travaille mal.

» **Halônâye**, n. f. Halenée. Ne s'emploie que dans cette expression : *boire d'in halônâye*; boire d'un trait, sans reprendre haleine.

» **Hamèye**, v. tr. Mesurer un espace à grands pas.

» **Hana**, n. m. Coupe, écuelle. Fr. *hanap*. — *Vî hana*, expression injurieuse par laquelle on désigne une vieille personne méprisante.

» **Handé**, n. m. Linges des enfants au maillot et, par extension, tout autre linge et vêtements; mais dans ce sens il est peu employé. *Allèye r'cude les handés*; allez recueillir le linge que l'on a mis à sécher. *Il è co min ses bons handés*: il a encore mis ses meilleurs vêtements.

» **Hand'lâye**, n. f. Fumier que l'on tire en une fois des étables.

» **Hand'lèye**, v. t. Enlever le fumier des étables.

» **Hanicroche** (*tch*), n. m. Qui manque de dextérité; maladroit. (Anc. fr. *hanicroche*, arme dont le fer était recourbé en crochet).

» **Han'tèliche** (*tch*), n. m. Mauvais ouvrier, qui n'a pas goût au travail.

» **Hape**, n. m. Hasple, instrument au moyen duquel on met en écheveau la charge de la bobine d'un rouet.

» **Haquin**, n. m. Paille hachée.

» **Haquined**, n. m. Hache-paille.

» **Hâr**, interj. Cri du charretier pour indiquer la gauche.

» **Harcot**, n. m. Râteau à dents de fer, servant particulièrement à égaliser le cailloutis des routes.

» **Harlam** (*fâre*). Locution qui signifie briser, frapper sur les meubles à coups violents : *harlam su l' meub' !...* (Anc. fr. *arlam*, pillage).

» **Harna**, n. m. Manche de faux muni de quatre longues dents en bois, que l'on emploie pour le fauchage des céréales.

» **Harnèye**, v. tr. Briser les reins. Adj. A qui on a brisé les reins.

» **Harotte**, n. f. Mauvais cheval.

» **Harque**, n. f. Déméloir.

» **Hassoi**, n. m. Désordre, encombrement : *qué hassoi dès cûte chambe-là* ; quel désordre dans cette chambre !

» **Hâte**, n. f. Besoin pressant d'aller à la garde-robe : *j'â hâte du pichi*.

» **Hate**, n. f. Hêtre des forêts. *Fagus sylvatica* L.

» **Hat'relle**, n. f. Jeune hêtre.

» **Hatut'ries**, n. f. pl. Amas de vieux outils, d'objets disparates.

» **Haûrt**, n. f. Hart : *i n'vau-m' la haûrt pou l'pende* ; c'est un vaurien, un individu méprisable.

» **Hautans**, n. m. pl. Grains qui restent enveloppés de leurs balles après le vannage : *vous bârèye les hautans aux pouchés*.

» **Hauverlin** (*pèni d'*), n. m. Grande manne d'osier, en forme de tronc de cône renversé.

» **Havet**, n. f. Croc à deux ou à trois dents servant à tirer le fumier des étables. Houe à dents, employée pour le binage des pommes de terre. V. *dèhav'tèye*.

» **Hémèye**, n. des d. g. Vache ou bœuf à tête noire et blanche.

» **Hènette**, n. f. Nuque. *Si v'jerèye (dj), l'bon Dieu v'ter'rè la langue pa la hènette* ; si vous blasphémez, le bon Dieu vous tirera la langue par la nuque.

» **Henri-crochet** (*tch*), n. m. Être imaginaire, dont on fait un épouvantail aux petits enfants pour leur inspirer une crainte salutaire des eaux. « *Henri-crochet* les habite, leur dit-on ; si vous en approchez il vous saisira et vous entraînera au fond. »

Hérbe, n. f. Herbe.

Hérbe-aux-porés, n. f. Chélidoine majeure. *Chelidonium majus* L.

Hérbe-aux-pêces, n. f. Sureau Yèble. *Sambucus Ebulus* L.

Hérbe-au-sang, n. f. Achillée Millefeuille. *Achillea Millefolium* L.

Hérbe-du-môrt, n. f. Tanaisie commune. *Tanacetum vulgare* L.

Hérbe-du-pouché, n. f. Renouée des oiseaux. *Polygonum aviculare* L.

Hérbe Saint-Antoine, n. f. Renouée Persicaire. *Polygonum Persicaria* L.

Hérbe-sé-queuye, n. f. (Herbe sans queue). Ordure.

« **Hèt'**, interj. Cri du charretier pour indiquer la droite.

» **Heûque**, n. f. Voile noir épais dont les femmes s'affublent aux enterrements de proches parents. V. *S'ahéquire*.

» **Herèye (Su)**, v. pr. Se ruer, se précipiter sur...

» **Hiàye**, n. f. Un certain laps de temps : *v'là d'jà n' hiàye qu'il est voûye*; il y a déjà quelque temps qu'il est parti.

» **Hiërpe**, n. f. Herse.

» **Hiërpi**, v. tr. Herser.

» **Hinsi (Su)**, v. pr. Se frotter contre un corps dur pour calmer une démangeaison. Se dit surtout en parlant des animaux.

» **Hipèye**, v. intr. Pousser des cris de joie. (Angl. *Hip! hip!*!).

» **Hiquette**, n. f. Hoquet.

» **Hisse**, n. f. Blouse, sarrau, souquenille.

» **Hobette**, n. f. Javelles dressées par faisceaux de deux ou trois et liées au sommet. (Anc. fr. *hobe*).

» **Hobette**, n. f. Baraque des douaniers. (Fr. aubète).

» **Hob'tèye**, v. tr. Dresser les javelles pour en opérer la dessication : *j'allans hob'tèye not' avône*.

» **Hodèye**, adj. Fatigué.

» **Hodôle (ð)**, adj. Ennuyeux, lassant : *in ouvrage hodôle, in afant hodôle*.

Hoirs, n. m. pl. Héritiers, mais avec le sens d'enfants bruyants, difficiles et ennuyants : *v'la-ci co avu tous ses hoirs*; la voici encore avec tous ses bruyants enfants.

« **Holbrette**, n. f. Personne versatile. Mauvais client.

» **Holèye**, v. tr. Secouer fortement un arbre pour en faire tomber les fruits : *holèye les blosses*.

» **Holf**, n. m. Hâbleur : *c'est in holf*.

» **Holière**, n. f. Talus plus ou moins élevé qui soutient des

champs disposés en gradins sur le penchant d'une colline ou d'un monticule.

» **Hopsécro**, n. m. Individu pesant, paresseux, qui ne va pas plus loin qu'on ne le pousse.

» **Hoqu'lèye**, v. intr. Tricher.

» **Hoqu'leuye**, n. m. Tricheur.

» **Horlâye**, n. f. Averse. V. *Caberlâye*.

» **Horlé**, n. m. Monticule; petite éminence.

» **Horquette**, n. f. Grosse motte isolée dans un terrain labouré : *il étou pòsèye su 'n' horquette*.

» **Hossète**, n. f. Panier de forme ovoïde, ouvert à la partie supérieure et destiné surtout à contenir des œufs. Panier de pêche : *i gn'è-m' grand' chòse dès la hossète...*

» **Hosseû**, n. m. Sol mouvant dans les fanges.

» **Hossi**, v. intr. Vaciller, trembler, branler, osciller, chanceler : *la tâb' hosse, lu pléchi hosse, mu dèt hosse, la tér' hosse, i hosse*; c'est-à-dire : la table vacille, le plancher tremble, ma dent branle, le sol oscille, il est ivre.

« *Bè-v' da wârde, ça hosse. — Çu n'est rin, tout c' qui hosse nu teum mi* ». « Prenez garde, cela n'est pas solide. — Il n'y a pas de danger, tout ce qui oscille ne tombe pas. » Réponse ironique et à double sens.

« **Hossi**, v. tr. Secouer : *hossèye l'âbe*, secouez l'arbre.

« **Hosse-pot**, n. m. Grosse partie, où beaucoup d'argent est exposé.

» **Hoûf**, adj. En parlant de la pâte : bien levée, très légère. Meuble : *la tère est bin hoûfé*.

» **Hoûlèye**, v. intr. Hurler, en parlant du loup, et souffler avec bruit en parlant du vent.

» **Houline**, n. f. Chenille. *Il è les houlines* ; il a une maladie de langueur.

» **Houmèye**, v. tr. Humer : *houmèye in û*, humer un œuf.

» **Houpèye**, v. tr. Enjamber : *houpèye la hâye*, *houpèye l'rouché*.

V. intr. Appeler quelqu'un de fort loin : *houpèye, i véré* ; hélez-le, il viendra. — De *houp* ! interj. qui sert à appeler.

» **Houppe**, n. f. Sommet d'un arbre.

» **Houppi**, n. m. Houppier. Ensemble des branches qui forment la cime d'un grand arbre et, par extension, l'arbre lui-même : *d' lèye l' bé houppi* ; près du beau houppier.

» **Houpré**, n. m. Meulon que l'on fait à la fin de la première journée de fanage : *ju mettrans not' fon à houprés ané*. V. *mulé*.

» **Hourbalèye**, v. tr. Donner des coups, faire subir de mauvais traitements : *i hourbale su frère*.

» **Hourdèlèye**, v. intr. Se dit en parlant du bruit que produit le feu dans un poêle à fort tirage.

» **Hourètte**, n. f. Chouette.

» **Hourlan**, n. m. Hanneton.

» **Housètte**, n. f. Partie d'un bas auquel on a retranché la jambe. Y layi ses housette. Y trouver la mort.

Bayi des housèttes : joindre sur la glace un glisseur que l'on a devant soi, en le gagnant de vitesse.

» **Houspi**, v. tr. Houspiller.

» **Howe**, n. f. Large houe employée surtout pour l'écobuage.

» **Howé**, n. m. Hoyau.

» **Howèye**, v. tr. Houer.

Huche, n. m. Porte. — V. fr. *huis*, d'où : à *huis clos*, *huissier*.

Huchia, n. m. Qui met les portes continuellement en mouvement.

» **Huchi** (*tch*), v. tr. Appeler.

Huchir, v. intr. Mettre les portes continuellement en mouvement.

» **Huincléye**, v. intr. Se dit en parlant du cri strident que pousse un cochon que l'on tire ou que l'on maltraite.

» **Hulté**, n. m. Baratte ».

J

Jalône, (*ɔʃ*), n. f. Dévidoir.

Jargô (*ɔʃargô*), n. m. Jars.

Jaunusse (*ɔʃ*), n. f. Bruant jaune *Emberiza citrinella* L.

Jean-bounhoume (*ɔʃ*), n. m. Pantin; figure dessinée grossièrement.

Jean-foute, n. m. Homme méprisable.

Jean-pounf (*ɔʃ*), n. m. Homme qui s'occupe sans nécessité des travaux réservés aux femmes, surtout de la cuisine.

Littéralement : qui aime à savoir si les poules ont *pounu* (pondu). On dit aussi aussi simplement *pounf*.

Jean-routf (*ɔʃ*), n. m. Enfant qui court les rues.

Jèvé (*ɔʃ*), n. m. Javelle.

Jôbrisse (*ɔʃ*), n. m. Jeune enfant rieur, espiègle.

Joguette (*ɔʃ*), n. f. Féverole.

Jône (*ɔʃ*), n. m. Terme générique pour signifier oiseau : *in bé jône*, *in p'tit jône*. — Petits des animaux, particulièrement des oiseaux : *in nid d'carbô avu quat' jônes*. — Pénis.

Joque (*ɔʃ*), n. m. Perchoir des oiseaux. *A joque*, loc. adv. Au perchoir : *nôs pouyes sant à joque*; nos poules sont rentrées et perchées.

Joquèye (*ɔ̃*), v. intr. Tarder. Ne s'emploie guère que négativement : *nu joquè-m'*; *i n'è-m' joquèye*.

Jouaffe (*ɔ̃*), n. f. Givre.

Joute (*ɔ̃*), n. f. Chou de Savoie.

Jowe (*ɔ̃*), n. m. Provision de fruits tenue en réserve dans une cachette.

Jupsin (*ɔ̃*), n. m. Rusé, espiègle, en parlant d'un jeune enfant.

L.

Lace, n. f. Lacet à prendre les grives, les perdrix, etc.

Lâchi ou **Layi**, v. tr. Laisser : *lâchè-m' ou layiè-m' tranquille*.

Lait d'coulleuve (Lait de couleuvre), n. m. Euphorbe.

Lanzé, adj. Qui manque d'agilité, de prestesse.

Lanzinèye, v. intr. Lanterner, traîner en longueur.

Lapin, n. m. Mélange de betteraves cuites, d'eau chaude, de son et de regain, que l'on donne aux vaches fraîches de lait.
— Grande goutte.

Lâresse, n. f. Côté d'une maison qui se trouve entre deux pignons.

Lâtissan, n. m. Laiteron.

Laveû, n. m. Pierre ou planche inclinée du côté de l'eau, sur laquelle on frotte et bat le linge en le lavant.

Luchive, n. f. Eau de lessive.

Luchivèye, v. tr. Passer à l'eau de lessive.

Lèche, n. f. Carex des fanges.

Leuye, n. m. Loup. — Dictons : *I n' faut qu'in cò pou tuèye l' leuye*; c'est-à-dire il ne faut qu'un effet du hasard pour réussir, pour faire fortune.

An n'y voi-m' pu quu l' leuye à s' cul — il fait une profonde obscurité.

Lète, n. f. Lente.

Leumèye, v. tr. Éclairer : *leumè-m'*, éclairez-moi.

Leum'rette, n. f. Feu follet.

Leûre (ð), n. f. Flaque de purin.

Lijôrde (ð), n. f. Lézard.

Lim'chourd, n. m. Esprit obtus.

Lim'gan, n. m. Limaçon.

Lirsan, n. m. Hérisson d'Europe. *Erinaceus europaeus* L.

Lobâ, adj. Flatteur.

Lobèye, v. tr. Flatter, aduler : *t'a-n ès menti, c' n'è-m' pou t' lobèye*; tu en as menti, ce n'est pas pour te flatter. Expression grossière, mais souvent employée.

Løgne, adj. Lourdaud, simple d'esprit. (Anc. fr. *loigne*).

Loide, n. f. Éclair de chaleur.

Loldèye, v. unipers. Dégager des éclairs de chaleur. (Anc. fr. *enloder*).

Loyl, v. tr. Lier : *i n' fâ-m' pou loyi in boudin*; il ne travaille pas, il ne fait absolument rien.

Loyette, n. f. Jarretière.

Loyin, n. m. Lien.

Losse, adj. et n. Paresseux, indolent.

Loucet, n. m. Bêche. Fr. *louchet*.

Louc'tàye, n. f. Quantité de terre soulevée en une fois avec la bêche.

Louch'cart, n. m. Strabite.

Louquète, n. f. Soupirlail : *la louquète du la-càve*. Petite

ouverture pratiquée au bas de la porte d'un poêle pour faciliter le tirage; petite pièce de métal qui ferme cette ouverture.

Louvètte, n. f. Besace.

Luché. Pelote de coton, de fil, etc.

M

MA, n. f. Maie, pétrin.

Machelle, n. f. Mâchoire et par extension la tête. (Triv.).

Magot, n. m. Estomac des oiseaux.

Mâylette, n. f. Œillet d'agrafe.

Mâjan, n. f. Maison : *ène belle mâjan*; cuisine : *ju dîn'rans à la mâjan*, nous dînerons à la cuisine.

Mâjounâye, n. f. Maisonnée : *toute la mâjounâye*.

Malâji, adj. Malaisé, difficile.

Malengrougne, n. m. Grognon : *in lâ malengrougne*, un vilain grognon.

Mal'tan, n. m. Frelon, bourdon. (Anc. fr. *malot*; — *taon*, grosse mouche).

Mambournage (â), loc. adv. A foison.

Mancé, n. m. Monceau, tas. *Temèye à in mancé*, tomber en un monceau : s'affaïsser subitement.

Man'dâte, n. f. Mangeaille : *il est toujou prête, pou la man'dâte*.

Maniquet, n. m. Petit homme. Du flam. *manneken*.

Maquèye, v. tr. Frapper, assommer d'un coup violent. (Anc. fr. *macquer*).

Maquet, n. m. Coup violent.

Maquette, n. f. Têtard des batraciens.

Marcau, n. m. Matou.

Marchau, n. m. Maréchal-ferrant.

Marchau, n. m. Grosse fourmi noire des bois.

Mardienne, n. m. Petit juron familier : *oyi, mardienne*.

Marèdèye, n. m. Goûter : *portèye l' marèdèye à vot' père; pernèye vot' marèdèye.*

Marèdèye, v. intr. Goûter : *'né-z-a marèdèye*, venez goûter.

Marèdé, n. f. Goûter composé d'œufs cuits durs et de tartines, que les enfants vont faire à la campagne le dimanche de la mi-carême : *fàre la marède*. Le jour même : *c'est ané la marède*, c'est aujourd'hui la *marède*.

Margoulette, n. f. La bouche : *tâ ta margoulette*, tais-toi.

Mariâye, n. f. Mariée; danse de mai.

Parmi les vieilles coutumes chères au pays gaumet, l'une des plus dignes de fixer l'attention est certes la danse de la *mariée*.

Tous les dimanches de mai, après les vêpres, une troupe de fillettes, formant cortège à l'une d'entre elles et la conduisant par la main, va de porte en porte collecter pour la Vierge et danser la *mariée*. Choisie parmi les plus mignonnes, cette *mariée*, dont le nom dérive de Marie, est parée pour la circonstance; vêtue de blanc, les cheveux bouclés et rehaussés d'une élégante couronne, elle porte un bouquet à la main, une aumônière au bras et souvent à la ceinture quelques rubans empruntés à l'autel de la Vierge.

Aux portes des maisons où elles s'arrêtent, les fillettes forment cercle autour de la mariée et chantent d'abord la ritournelle suivante :

Mai, joli mai,
Joli mois de mai,
Aux trimazots.

Les trimazots ce sont les fillettes, la mariée et leur danse.

Elles entonnent ensuite une sorte de cantilène pendant l'exécution de laquelle la petite *mariée* va et vient dans le cercle de ses compagnes, marchant à pas mesurés et s'inclinant profondément chaque fois que le nom de Jésus est répété, ce qui arrive fréquemment.

Les couplets chantés pendant la danse varient notablement suivant les localités; voici, à titre de curiosité, ceux qui paraissent le plus en faveur.

1.

- « Me promenant parmi les prés,
- » Mon doux Jésus j'ai rencontré,
- » Mon cœur vole, vole, vole,
- » Mon cœur vole vers les cieux.

- » A ses genoux me suis jetée;
- » Ma fille, que me demandez ?
- » Mon cœur vole, vole, vole,
- » Mon cœur vole vers Jésus (ou vers les cieux).
- » L'humilité, la charité.
- » — Ma fille vous les aurez;
- » Mon cœur vole, etc.

- » En paradis quand y serez,
- » Avec les anges vous chanterez :
- » Mon cœur vole, etc.
- » Te Deum et Laudate,
- » Ce sera pour l'éternité.
- » Mon cœur vole, vole, vole,
- » Mon cœur vole vers les cieux.

2.

- » Jésus s'en va parmi les champs,
- » Sa mère le suit tout en pleurant,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.

- » Où allez-vous, mon cher enfant ?
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.

- » Je m'en vais à Jérusalem,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.

- » N'y allez pas, mon cher enfant,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.

- » Les Juifs y sont, vous trahiront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.
- » Au visage vous cracheront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus,
- » Couronne d'épines vous mettront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.
- » A une croix vous attacheront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus. »
- » Le côté droit vous perceront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus. »

Après la danse, la mariée présente son aumônière à la personne en l'honneur de qui la ronde a eu lieu; celle-ci y dépose une pièce de monnaie ou bien fait don d'une couple d'œufs, que reçoit une des suivantes. L'argent recueilli, ainsi que celui qui provient de la vente des œufs est consacré à l'ornementation de l'autel de la Vierge ou à l'accroissement de son trousseau.

La collecte est suivie d'un gracieux remerciement exprimé dans les termes suivants :

- « Nous vous remercions, monsieur (madame ou mademoiselle)
- » De la bonté que vous avez.
- » Ce n'est pas pour nous qu' nous demandons,
- » C'est pour la Vierge et son enfant.
- » Marie priera son fils (*bis*)
- » Qu'il vous le rende en paradis. »

Si c'est d'un jeune homme que la *mariée* a sollicité la générosité, les chanteuses auront soin d'ajouter en finissant :

- « Nous vous remercions, monsieur,
- » De la bonté que vous avez.
- » Nous priérons la Sainte-Vierge
- » Qu'elle vous envoie une belle maîtresse.
- » Ce n'est pas pour nous qu' nous demandons, etc. »

La danse de la mariée n'est pas limitée au pays gaumet; on

la retrouve en Lorraine et même, paraît-il, jusque dans les Vosges.

Matan, n. m. Menton.

Mat'nèye, adj. Tourné, en parlant du lait.

Maûle, n. f. Marne; terre glaise. (Anc. fr. *marle*).

Maûlière, n. f. Marnière. (Anc. fr. *marlière*).

Maû-mu-r'vint, n. m. Litt. Mal me revient. Personne revêche.

Maûrlèye, v. tr. Amender au moyen de la marne : *maurlèye in prèye*.

Mâzé, n. m. Mai — rameau de verdure dont on garnit les rues à l'occasion d'une procession. Arbre que l'on plante devant la demeure d'un fonctionnaire nouvellement élu.

Mé, n. f. Main.

Mébayl (Su), v. pr. Mal distribuer les cartes.

Mêche, n. m. Jardin.

Mégeûre (dg), n. f. Crèche. V. *bênâye*.

Mente, n. f. Mensonge.

Menterie, n. f. Synon. de mente.

Méploche, adj. et n. Perclus, privé momentanément de l'usage d'un membre; — qui se sert maladroitement de ses mains.

Merdeuye, n. m. Poltron; qui manque de fermeté.

Mêrseûl (tout), loc. adv. Absolument seul.

Méscient, n. m. Semblant : *fâre, nu mi fâre méscient*; faire semblant, ne faire semblant de rien.

Meûran (ê), n. m. Fruit de la ronce.

Miâye, n. f. Mets composé de pain réduit en petits morceaux et trempé dans du lait froid.

Miôle, n. f. Moëlle.

Mirguet, n. m. Lilas commun. *Syringa vulgaris* L.

Misse, n. f. Rate : *i n'è pon d' misse* ; il n'a pas de patience, il ne sait attendre. (Ital. *milza* ; allem. *milz*, même signif.)

Mitounâye, n. f. Pain trempé dans du café au lait.

M'nuehâde, n. f. Viscères d'un porc qui vient d'être tué.

Môye, n. f. Meule.

Mômian, n. m. Jeune enfant désagréable. Fr. *môme*.

Môre, v. tr. Moudre : *môre lu gré, lu cafè*.

Morfir, v. intr. Mâchonner : *i morfie toujou*, il a toujours quelque chose en bouche.

Morgnif, n. m. Homme acariâtre, sournois.

Môrt-aux-véges, n. f. Vermifuge.

Moûchan, n. f. Ce que l'on trait en une fois : *nôs vaches ant bayi 'n' boune moûchan*.

Mouchet, n. m. Moineau.

Mouchiau, n. m. Mouche des fruits à pépins. Partie d'un sac qui dépasse la corde avec laquelle il est lié.

Mouchfr, v. tr. Emoucher.

Mouchotte (dch), n. f. Sécrétion du nez.

Moulâye, n. f. V. *dossâye*.

Moulu, adj. Harassé.

Mousinêye, v. unipers. Bruiner.

Mousinêtte, n. f. Pluie fine, bruine.

Mouss'rê, n. f. Mousse (plante).

Mouyette, n. f. Mouilloir des fileuses.

Muffe, n. m. Bourru, butor (français : *muflé*).

Mujé, n. m. Museau.

Muj'lêye, v. tr. et adj. Museler.

Muj'lière, n. f. Muselière.

Mulé, n. m. Tas de foin que l'on fait à la fin de la deuxième journée de fanage. V. *houpré*.

Mussi, v. tr. Enfermer, cacher : *mussèye les pouchés*, faites rentrer et enfermez les porcs; — *où est-i mussi?* où est-il caché.

Muté, n. m. Genou.

Mutian, n. m. Méteil.

Mûtin, n. m. Mutin, obstiné, têtu.

N

Nachia (*tch*), n. m. Qui ne touche aux aliments que du bout des dents, qui n'a jamais d'appétit.

Nachir (*tch*), v. intr. Manger peu, sans appétit.

Nareuye, adj. Délicat sur la propreté des aliments. Dicton : *pu niche pu nareuye*; c'est souvent une personne malpropre qui fait le plus facilement la dégoutée.

Nènèt, n. m. Sein : *père lu nènèt, bayi l' nènèt*.

Nénot, n. m. Diminutif de nain, nabot, très petit homme.

Népf, n. m. Néflier d'Allemagne. *Mespilus germanica* L.

Neû, n. f. Le soir : *à la nê*, au soir. Nuit : *par nê*, pendant la nuit.

Neûgnan, n. m. Noyau.

Neûjette, n. f. Noisette.

Neûjêttf, n. m. Coudrier noisetier. *Corylus avellana* L.

Neûtte, n. f. Nuitée. La nuit : *il è plû toute la nêtte*, il a plu toute la nuit.

Niau, n. m. Nichet.

Nidouille, n. m. Niais, imbécile, pleutre.

Niche, adj. Sale, malpropre. Dicton : *i n' pirè-m' su les*

niches bêtes; à l'heure où il se lève, il ne marchera pas sur les vilaines bêtes, il fait grand jour depuis longtemps.

Nich'lot, n. m. Salaud; ordurier dans ses propos.

Nich'reuye, adj. Qui manipule des choses malpropres ou qui en parle souvent; qui ne se nettoie pas.

Nich'tèye, n. f. Saleté : *i gnè des nich'tèyes dès l'gré*, il y a des saletés dans le grain. *C'est n' nich'tèye*, c'est un individu méprisable.

Niquâye, n. f. Nichée : *niquâye du pouyans, du pouch'lans*.

Nivêtte, n. f. Nid de poule, caché ordinairement dans les greniers à fourrage.

Node, v. tr. Sentir, exhaler une odeur : *ça node la violette*.
Flairer : *node ène rōse*.

V. intr. Fleurer : *v'là 'n' fleur qui node bon*.

Noir-bos, n. m. Nerprun purgatif. *Rhamnus cathartica* L.

Noireur, n. f. Nuée orageuse.

Nônet, adv. Non fait.

Noume, **Noum'dan**, adv. N'est-ce pas?

Nounette, n. f. Épingle ordinaire.

Nounf, n. m. Étui à épingles et à aiguilles.



Ochan, n. m. Dernier morceau d'un pain.

Oche, n. m. Os : *i n'è qu' la pé et les oches*; il n'a que la pean et les os.

Oche, n. f. Cheville de fer qui retient la roue dans l'essieu.
(Anc. fr. *heuce*).

Oyi, particule affirmative. Oui.

Oj'lette, n. f. Rumex Oseille. *Rumex acetosa* L.

Oj'lette du berbis, n. f. (Oseille de brebis). *Rumex* Petite Oseille. *Rumex acetosella* L.

Oliette (ð), n. f. Œillette. Pavot somnifère. *Papaver somniferum* L. Diction : *an li arou bouchi l' cul avu in gré d'ôliette* ; il a été pris d'une grande frayeur.

Orjôle, n. f. Érable champêtre. *Acer campestre* L.

Ortolan, n. m. Marmouset, galopin.

Ouaye! interj. Eh! *Ouaye! qué quu v' fèye?* Eh! que faites-vous?

Oursu, adj. Hérissé : *v'là 'n' vache qu'è l' poil moult oursu* ; voilà une vache qui a le poil tout hérissé.

Owe, n. f. Eau. Diction : *i vau-m' plé s' cul d'owe* ; c'est un propre à rien, un paresseux.

P

Pachône, n. m. et adj. Enfant ou jeune homme contraint en société, n'osant parler : *c'est in pachône*.

Paladèye (Su), v. pr. Flâner, marcher sans but. Fr. *balader*.

Palot, n. m. et adj. Paresseux, indolent : *qué gros palot* ; — *t'è mout palot*.

Panne, n. f. Visière. Rebord d'un chapeau.

Pansu ou **Pansard**, n. et adj. Goulu, goinfre. Sous les fenêtres d'une maison où se fait une noce, les enfants vont crier :

- « Saint Pansard n'a pas soupé ;
- » S'il vous plait, lui en donnez :
- » Un morceau de chaud pâté
- » Et un verre de vin,
- » Comme au père capucin. »

Pantoufe du la Vierge, n. f. Lotier corniculé. *Lotus corniculatus* L.

Pâquette, n. f. Buis toujours vert. *Buxus sempervirens* L.

Parfand ch'min (dch), n. m. Chemin creux. Litt. profond chemin.

Parpounan, n. m. Très petit œuf d'oiseau de basse-cour.

Paroune, n. f. Palonnier.

Passau, n. m. Passage étroit dans une haie, fermé d'une clôture basse que l'on peut aisément enjamber.

Pateré, n. m. Rustre; homme très mal élevé.

Patereau, n. m. Terrain inculte, prairie sèche où l'on ne récolte pas de foin et que l'on fait pâturer.

Patouyi, v. tr. Manier d'une façon rude ou indiscrete.

Pau, n. f. Part : *la pau du bon Dieu*; la chambre à air dans l'œuf cuit dur.

Paûme, n. f. Épi.

Paûmèye, v. intr. Épier — se former en épi.

Pavine, n. f. Chiendent Dactyle. *Cynodon dactylon* Pers.

Pé, n. m. Pain : *il è bin la moitt du s'pé kêt*; il ne vivra plus autant qu'il a vécu. *Pé guégnant, pé mégeant* (dg); qui vit au jour le jour.

Pé, n. m. Fruit des malvacées.

Pé, n. f. Peau : *fâre des pés d'runaud*; faire des peaux de renard — dégoûiller.

Pé d' coucou, n. m. Oxalide Petite-Oseille. *Oxalis acetosella* L.

Pèchan, n. m. Poisson : *boire la mer et les pèchans*; avoir une grande soif.

Pèchône, pr. ind. Personne : *i gn'è pèchône*, il n'y a personne.

Pégne-du-leuye, n. m. Cardère sauvage. *Dipsacus sylvestris* Mill.

Pèle, n. m. Poêle. Pièce contiguë à la cuisine, où se tient habituellement la famille; chambre commune où se trouve le poêle : *ju dîn'rans an pèle*.

Pèlètte, n. f. Épluchures de pommes de terre, de fruits, etc.
— Peau, en terme de mépris : *c' n'è-m' grand' chose du sa pèlètte*; c'est une personne méprisable.

Peme, n. f. Pomme.

Pemf, n. m. Pommier.

Pemette, n. f. Jaune de l'œuf.

Pénâye, n. f. Pièce de toile confectionnée dans les ménages.

Dans la Lorraine belge on cultive le lin et le chanvre. Le travail de ces matières textiles s'y pratique sur une assez grande échelle et est réservé exclusivement aux femmes. Après la récolte elles procèdent successivement aux opérations du rouissage (*la rôde*), du broyage (*brouyi*) et du teillage (*rèqueure*). Le filage se fait en hiver. Pendant les longues soirées de cette monotone saison, les rouets sont en mouvement dans la plupart des maisons; certaines personnes engagent même des fileuses de profession pour toute la durée de l'hiver. Le fil produit par ce long travail sert à confectionner la *pénâye*. Le tissage se fait également sur les lieux; il y a des tisserands dans la plupart des villages V. art. *buâye*.

Pénf, n. m. Panier.

Perèye, v. tr. Verser le premier bouillon qu'ont donné les pommes de terre ou autres légumes.

Pétan, n. m. Étincelle.

Pette, n. f. Peur. *Fam.* *Il è euye n' bèle pette*; il a eu une fière peur.

Peû, n. m. Pou Diction : *les pès l' még'rant*, les poux le

mangeront — c'est un paresseux qui finira dans la misère et la malpropreté.

Peû d' bos, n. m. Cloporte ordinaire. *Oniscus murarius* Cuv.

Peûchet (*tch*), n. m. Pouce. On dit, pour dénommer les doigts : *péchet*, *lâridèt*, *grande dame*, *Jean d' la saû*, *p'tit crouteau coin-coin qui n'a jamais mangé d' boudin*.

Peûciâ, n. m. Qui cherche ses poux. Fig. Ladre (avare).

Peûcir, v. intr. Épouiller.

Peuyeuye, n. m. Pouilleux.

Pf, n. m. Pied. Pis (mamelle des quadrupèdes domestiques).

Piche (*tch*), n. f. Cénelle.

Pichi, v. tr. Uriner.

Pichotte, n. f. Urine.

Pflâ, n. m. Piaulard.

Pflêye, v. intr. Piauler. Crier ou pleurnicher sans cesse.

Pflaû, n. m. Bouvreuil vulgaire. *Pyrrhula europea* Vieill.
— V. *pioune*.

Piôlant, n. m. Enfant bruyant, pleurard.

Pîpte, n. f. Oiseau imaginaire : « *J'â trouvêye in bé nid...* »
— « *Oyi, in nid d' pîpte, qui gn'è rin si an n'y chîe.* » « J'ai trouvé un beau nid... » — Oui, un nid de pîpte, où il n'y a rien si on n'y ch... »

Pinsan ou **Épinsan**, n. m. Pinson ordinaire. *Fringilla cœlebs* L.

Pinsans, n. m. pl. *Avoir les pinsans* : avoir l'onglée.

Pioune, n. f. Pivoine des jardins. *Pœonia officinalis* L.

Pioune, n. f. Syn. de *pilaû*.

Pipe, n. f. Narcisse Faux-Narcisse. *Narcissus Pseudo-Narcissus* L. — Morceau : *ène pipe du boudin*.

Pîtèye, v. intr. En parlant de la vache : lancer avec force un pied de derrière.

Pîtèye, v. intr. Piéter : *i vérou bin r'pîtèye à la masse*; — il voudrait bien pouvoir recommencer, il ferait en sorte de mieux agir.

Pîwiche (*tch*), n. m. Vanneau.

Plaquette, n. f. Planchette qui ferme le guichet d'un confessionnal. Par extension, refus d'absolution.

Plat d'ôsière, n. m. Petite claie à tarte. V. *volette*.

Platé, n. m. Écuelle de bois. Anc. fr. *platel*.

Plène, n. m. Plane. Platane à feuilles d'érable. *Platanus acerifolia* L.

Pleûquâ, n. m. Qui demande sans cesse, en pleurnichant.

Pleûquèye, v. intr. Demander en pleurnichant.

Plôve, n. f. Pluie.

Pluchi (*tch*), v. tr. Ramasser grain à grain : *pluchi des faynes*, ramasser des faïnes une à une.

Plûre, v. unip. Pleuvoir.

Pô, adv. Peu.

Pochi, v. tr. Faire des taches d'encre sur un devoir, dans un cahier, etc.

Poiche, n. m. Pois cultivé. *Pisum sativum* L.

Poirasine, n. f. Colophane. (Litt. *poix-résine*).

Pône, n. f. Peine.

Poquette, n. f. Pustule produite par la vaccination et la variole. Se dit de la maladie même : *il è les poquettes*, il a la variole. (De poche, petite poche).

Porchi (*tch*), n. m. Porcher. V. *acude*.

Porette, n. f. Poireau. — Ail Poireau. *Allium Porrum* L.

Ossi var quu porette; aussi vert qu'un poireau. Cette comparaison s'emploie au propre et au figuré.

Pôrge (*pòrdj*), n. m. Tas de fumier à proximité des étables.

Pôrglère (*pòrdjyèr*), n. f. Fosse à fumier.

Possan, n. m. Pot de grès ou de terre cuite vernie, dans lequel on fait crêmer le lait. (Anc. fr. *poçon*, *posson*).

Potèt, n. m. Petite excavation circulaire dans le sol. Dimin. de *pot*.

Potré, n. m. Synon. de *gargossan* : *sàrrèye l' potré*.

Pouché, n. m. Pourceau. Homme ordurier.

Pouch'lan, n. m. Porcelet : *la foire aux pouch'lans*; *niquâye du pouch'lans*.

Pouch'lèye, v. tr. Cochonner.

Pouchel'rfe, n. f. Polissonnerie.

Pougne, n. m. Poing.

Pouyan, n. m. Poussin.

Pouye, n. f. Poule. Dictons : *ène pouye qui pond in û tous les jous c'est n' boune pouye*; une poule qui pond un œuf tous les jours est une bonne poule — raison d'un joueur qui fait régulièrement son point; est applicable également dans d'autres circonstances. On dit parfois seulement : « *Ène pouye qui pond in û tous les jous...* », laissant le reste en suspension; c'est l'interlocuteur qui achève. — *Il est sèricû coume ène pouye qui piche*; il est sérieux comme une poule qui pisse — il veut paraître sérieux. *I faurout ène grande pouye pou lê père in vége au cul*; il a de longues jambes.

An li f'rout croire quu les pouyes pounant s' les saû èt qu'elles devallant pa la houppe; on lui ferait croire que les poules pondent sur les saules et qu'elles descendent par la cime. — C'est un benêt.

Pouyette, n. f. Poulette.

Pouyette, n. f. Petit gâteau que l'on fait pour les enfants le jour de la cuisson hebdomadaire ou à l'occasion d'une fête : *si v' ètèye genti an v' frè 'n' pouyette*; si vous êtes gentil on vous fera une *pouyette*.

Pounasse, n. f. Lit qu'on fait rarement et qui garde l'empreinte du corps.

Pounf, n. m. V. Jean-pounf.

Pouralèye, v. intr. Se remuer beaucoup, aller et venir sans cesse dans la maison : *qué quu t' pourales?*

Preume (à), loc. adv. Seulement : *v' arivèye à preume?* Vous arrivez seulement?

Prévisant, adj. Regardant, trop ménager.

Prigni, v. intr. En parlant des vaches : rester sans manger ou ne manger que très peu dans un mauvais pâturage : *nôs bêtes ant co prigni, an l' voit bin*; nos vaches sont encore restées sans manger, on le voit bien.

Prôné, n. m. Porte de jardin ou de prairie faite seulement de deux montants et de trois ou quatre traverses en bois grossier.

Prow'lèt, n. m. Épervier, oiseau de proie.

Puant, adj. Vaniteux.

Puantine, n. f. Infection, puantise.

Pucelle, n. f. Cerisier-à-grappes. Vulg. *Merisier-à-grappes*. *Cerasus padus* D. C.

Pûje, n. m. Puits.

Pûjeû, n. m. Puisoir.

Pûji, v. tr. Puiser : *j'u m' va pûji d' l' owe à la rivière*; je vais puiser de l'eau à la rivière.

Pûji (su), v. pr. Avoir pris de l'eau dans ses chaussures :

ju m'à pûji dès les prèyes. V. intr. Prendre eau : *mes solèyes pûjant*; mes souliers prennent eau.

Putré, n. m. Sorbier des oiseleurs. *Sorbus aucuparia* L.

Pusé, n. m. Vesce cultivée. *Vicia sativa* L.

Pusèye, v. tr. Peser. Coutume du pays gaumet : *pusèye les fies*.

Au mois de mai, vers le soir et surtout à la sortie du salut, les jeunes gens, réunis par petits groupes, attendent ou cherchent les jeunes filles pour les *peser*. Aussitôt qu'apparaissent les premières, à l'issue de l'office, il se produit dans la foule une bousculade générale. Poursuivies par les guetteurs, qui essayent de les saisir, elles fuient en jetant des cris. Plusieurs pourtant sont bientôt atteintes et subissent incontinent le *pesage*. Un des jeunes gars en prend une par la taille, un autre la saisit par les pieds et de cette façon ils la soulèvent à une certaine hauteur, pendant qu'un troisième passe en se courbant sous ce pont vivant. Ils la remettent ensuite sur ses pieds : elle est *pusèye*.

On ne pèse qu'une fois la même personne. Des scènes semblables se continuent pendant tout le mois jusqu'à ce que la plupart des jeunes filles aient subi le *pesage*. Il n'y a guère que les plus agiles ou... les plus laides qui y échappent.

Q

Qué ou Quér, v. tr. Chercher, aller à la recherche : *qué qui t'vins qué?* que viens-tu chercher?

Ne s'emploie qu'à l'infinitif.

Quertan, n. m. Creton. Se dit par ironie des maux qui se développent quelquefois autour de la bouche.

Queuye, n. f. Queue. Dictons : *il è autant d'idèyes qu'in chin è d'poils à la queuye*; il a autant d'idées qu'un chien a de poils

à la queue — se dit d'une personne extrêmement versatile. — *C'est l'ceu qui tint la queue d' la péle qu'est l'pu ahaleye*; c'est celui qui tient la queue de la poêle qui est le plus embarrassé — celui qui est chargé des soins du ménage sait mieux que personne ce qu'il en coûte de soucis et de peines.

Queu d' chêt ou **Queue du chêt**, n. f. Prêle des champs. *Equisetum arvense* L.

Queme, n. f. Écume.

Quemèye, v. tr. Écumer : *quemèye l' pot*. V. intr. Se couvrir d'écume : *v'là l' pot qui queme*.

Quem'resse, n. f. Écumoire.

Quem'rètte, n. f. Petite écumoire.

Queûrfe, n. f. Charogne. (Litt. *curée*). Femme de mauvaises mœurs.

Quf, pron. interrog. Qui ?

A la question *qui* ? réitérée par une personne qui n'a pas bien entendu un nom cité, l'interlocuteur impatienté répond : « *C' n'è-m' des quis, c'est des fourchettes* ».

Quf, n. f. Cuillère.

Quf d' pot, n. f. Louche.

Quîrfe, n. f. Cuillerée.

Quioulâye, n. f. Écuellée.

Quioule, n. f. Écuelle. (De *scutella*).

Quîrî-îte ! interj. Cri pour appeler les poules.

R

Râbie, n. des d. g. Pingre.

Rabôrèye (su), v. pr. En parlant de certains animaux, principalement des poissons : s'enfoncer, se retirer dans un trou. V. *bôre*.

Rabowan, n. m. Roquet hargneux, qui aboie sans cesse.

Racassi, v. tr. Recevoir dans les mains un objet qui a été jeté en l'air.

Rachichi (**su**), (*tch, tch*), v. pr. Litt. devenir comme une *chiche*. Se ratatiner. Adj. Ratatiné.

Raclôre, v. tr. Enclorre de murs, de haies, etc. Emprisonner : *an l' frè raclôre*, on le fera emprisonner.

Racrapotèye (**su**), v. pr. Ramener les cuisses et les talons vers le corps, particulièrement au lit quand il fait froid. Litt. Se mettre à la façon des crapauds.

Racrâti, adj. Ridé et desséché.

Racrâtir (**su**), v. pr. Se rider, se dessécher.

Rafir (**su**), v. pr. Se réjouir d'une chose qui doit prochainement arriver : *ju m' rafi des vacances*.

Rafourâye, n. f. Herbe verte que l'on va couper dans les taillis, au bord des chemins, sur les talus, etc , pour servir de fourrage : *f'allans à la rafourâye*.

Rafroumèye, v. tr. Mettre sous clé.

Ragad'lèye (*fâre*), v. intr. Tourmenter, obséder, agacer en débitant des fadaises, des niaiseries.

Raglènèye, v. tr. Ramasser les fruits laissés après la récolte : *raglènèye les pemes*.

Ragosse, n. f. Trognon de chou.

Ragoutèye, v. tr. Boire, par gourmandise, les dernières gouttes laissées dans les verres : *ragoutèye les verres*.

Ragûgi, v. tr. Aiguiser, émoudre.

Rayi, v. tr. Arracher : *rayi in dèt, les crombires*; arracher une dent, les pommes de terre.

Rayie, n. f. Masse d'herbages qui remplissent le lit de

certaines cours d'eau, tels que renoncules aquatiques, conferves, etc.

Ramanc'lèye, v. tr. Rassembler, réunir : *ramanc'lèye les bêtes*. Mettre en monceau : *ramanc'lèye l' foin*; mettre le foin en tas, en meulons.

Ramôre, v. tr. Rémoudre.

Rambire, n. f. Pomme de terre. Altération de *crombire*.

Rampe, n. f. Lierre grimpant. *Hedera helix* L.

Rampo (ø), n. m. Au jeu de quilles, partie égale, même nombre de quilles de chaque côté : *fâre rampø, avoir rampø*.

Ranichi, v. tr. Salir de nouveau ce qui venait d'être remis en état de propreté : *il ant déjà ranichi not' pèle*; ils ont sali de nouveau notre poêle (chambre).

Rânlèye, v. tr. Râler, haleter.

Rapftèye, v. tr. Remettre des pieds neufs aux bas.

Raquèye, v. tr. Frotter fortement une allumette pour l'enflammer.

Rassache (*tch*), n. m. Truble ou trouble, filet de pêche.

Rassarèye, v. tr. Saisir une femme ou une fille par la taille et l'embrasser : *rassarèye les fies*.

Rassersîr, v. tr. Rentraire, repriser.

Rat, n. m. Lubie : *c'est co in rat qui passe*; c'est une lubie qui lui passe par l'esprit.

Rauch'nèye, v. tr. Enlever, ramasser tout, ne rien laisser, surtout en parlant des fruits : *il ant bin rauch'nèye tous les nâjèti*; ils ont nettoyé tous les noisetiers, ramassé jusqu'à la dernière noisette. — Adj. Même signif

Ravau, n. m. Ravine.

Rawardèye, v. tr. Attendre : *rawardè-m', j'a r'vèrans assène*; attendez-moi, nous retournerons ensemble.

R'boulètte (à la), loc. adv. A rebours, en sens contraire : *rutournèye coume ène tripe à la r'boulètte*; mettre à l'envers, comme on ferait d'une tripe.

R'bulets, n. m. pl. Farine grossièrement blutée.

(¹) **R'chaudèye**, v. tr. Passer à l'eau bouillante les vases dans lesquels on a fait crémier le lait. (Forme pleine : *ruchaudèye*).

R'cugn'tèye, v. intr. Jouer, deux ou plusieurs perdants entre eux, pour savoir qui payera seul la partie.

Règuèmène, n. m. Vieux radoteur : *tâgè-v', vî règuèmène*; taisez-vous, vieux radoteur.

Remèye, v. intr. Ruminer, en parlant des animaux : *remèye sa patère*, ruminer sa pâture.

Rèqueûre (è), v. intr. Au jeu de cartes, faire une levée : *wâtèye d' rèqueûre*; tâchez de faire une levée. — V. tr. Teiller.

Reûle, n. m. Eau répandue sur un pavé ou un plancher : *il è r'véchi la saye, i gn'è in bé r'èle su l' pléchi*; il a renversé le seau, l'eau est répandue sur le plancher.

Reume, n. f. Rhume : *il è la reume*; il a un rhume. — Diction : *Ça est trop chaud pou sa reume*; — il élève trop haut ses prétentions, il éprouvera des désillusions.

Reûpe, n. f. Érucation, rot. On dit aussi : *grâces d'Allemand*, et parfois on ajoute : *les pouchés à fant ostant*. — Grâces d'Allemand, les pourceaux en font autant.

Reûpèye, v. intr. Éructer, roter.

(¹) L'élision de l'*u*, n'a pas lieu quand le mot est employé isolément ou lorsqu'il est précédé d'une syllabe-consonne :

ène pé d' runand;

dès l' rucudeû;

ju va l' ruplouï;

Après une syllabe-voyelle, l'*u* s'élide;

in p'tit r'naud;

in nâ r'cudeû; *ju l' va r'plouyî*.

Réus (*uce*), adj. Réduit à néant, perdu, ruiné : *il est réus* ; c'est fini de lui.

R'finâ, n. m. Rôdeur, finassier.

R'gibaud (*dy*), n. m. Reginglette.

R'gibèye (*dy*), v. int. En parlant d'une pièce qui fait ressort ; se détendre brusquement.

Riblette, n. f. Morceau étroit et long que l'on abat en découpant une étoffe. — Fig. Terrain long et étroit.

Rie, n. f. Longue grappe d'ognons, d'ails, etc., liés par les queues : *rie d'ugnans*, grappe d'ognons.

Riglot, n. m. Rigolle.

Rire des gros dêts (rire des grosses dents). Expression qui signifie *pleurer*.

Rive, n. f. Bord d'un cours d'eau. *Mette à la rive* : étendre du linge sur un pré, à proximité du bord de l'eau, pour le blanchir en l'arrosant.

Rivèye, v. tr. Arracher à la main les feuilles vertes du hêtre pour en faire des paillasses.

Rivian, n. m. Liseron des champs et liseron des haies. *Convolvulus arvensis* L. et *Convolvulus sepium* L.

R'montrance, n. f. Ostensoir.

R'mussi, v. tr. Faire rentrer et enfermer les porcs : *allèye r'mussi les pouchés*.

R'naquèye, v. intr. Vomir, en parlant des animaux, surtout du chat. V. fr. *renâcler*.

R'naudèye, v. intr. Renarder. — V. *fâre des pés d'runaud*. Se dit aussi d'une cheminée dans laquelle le vent refoule la fumée vers l'intérieur : *not' chim'nâye runaude* ; *not' fourné r'naude*.

Vlà not' fê qui r'naude, lu tè va chégi (tch, dg.) ; voilà notre feu qui *r'naude*, le temps va changer.

On dit aussi *r'poussi*, repousser.

R'nos, n. m. pl. Octave de la fête communale; réjouissances qui ont lieu à cette occasion : *fâre les r'nos*.

Rôbote (ð), n. f. Petit chausson (pâtisserie) qui contient une pomme.

Rochi (tch), v. tr. Jeter, lancer : *rochi des pierres*.

Rôchfr, v. tr. Ronger un os.

Rôde, n. f. *Mèt' à la rôde* : rouir le lin et le chanvre.

Rôdèye, v. tr. Rouir.

Rôyi (ð), v. tr. Rouler les yeux, les écarquiller : *i rôye deux à coume in vichô*; il roule, il écarquille deux yeux comme un putois.

Rolynette, n. f. Très petite poule et très petite pomme.

Rôquan, n. m. Trognon de fruit.

Roro, n. m. Grelot.

Rôtèye, v. tr. Ranger, mettre de côté : *rôtèye vòs bagages, rôtèye les cârtes*; rangez vos habillements, rangez les cartes.
— Adj. Mort et enterré : *vou-l' là rôtèye*; le voilà mort et enterré.

Rouché, n. m. Ruisseau. Dicton : *tôn'-s-y l' rouché*; tournes-y le ruisseau — se dit à qui demande sans mesure : « *M'man, bayè-m' co cinqu' francs, allèye* ». — « *Oyi târ', tòn'-s-y l' rouché*. Trad. : Maman, donnez-moi encore cinq francs, je vous prie. » — « *Oui-dà ! tournes-y le ruisseau* ». Ce qui signifie : demande-moi d'un coup tout ce que j'ai.

Roufèye, adj. Qui a le poil serré, épais : *v'là in chèt qu'est bin roufèye*. — Chaudement habillé : *i n'arè-m' fra, il est bin roufèye* — il n'aura pas froid, il est bien habillé.

Roûye, n. f. Raie, ligne, sillon. Dictons : *Temèye à la roûye*, tomber dans la raie — être à bout de forces, épuisé. — *I n'è-m' au chû d' ses rouyes*; il n'est pas au bout de ses raies — il aura des déboires, des revers.

Roûyot, n. m. Gâteau percé d'un trou circulaire au milieu.
V. *Cout à-bras*.

Roûyé, n. m. Trace d'une roue sur le sol.

Routedû, n. m. Chemin servant pour la vidange des campagnes et le passage du bétail.

R'sin d' mète, n. m. Raisin de mai (forme pleine : *rusin*).
Botryche Lunaire. *Botrychium Lunaria Sw.*

R'bâre, n. m. Synon. de *rampô*, forme pl. *rubâre*.

R'boulèye, v. tr. Replier l'extrémité d'un clou ou d'un autre objet pointu. — Adj. Qui a l'extrémité repliée. Fig. Revêche : *t'è co mout r'boulèye ané* ; comme tu es encore revêche aujourd'hui.

R'chuèye, v. tr. Ressuyer, sécher : *lu vèt va r'chuèye not' avône* ; le vent va ressuyer notre avoine. — Adj. Ressuyé : *i n'è-m' co r'chuèye drî les orèyes* ; il n'est pas encore ressuyé derrière les oreilles — c'est un blanc-bec qui se mêle à la conversation des grandes personnes.

R'oude, v. tr. Recueillir et mettre en javelles ce qu'un faucheur abat. Ramasser les œufs dans les nids des poules.

R'oudeû, n. m. Tine, baquet recueillant les eaux.

Rue, n. f. Roue : *i gn'è-m' pu bèsoin d' ça quu d' cinq' rues à in ché* ; il n'est pas plus besoin de cela que de cinq roues à un chariot. C'est une chose qui ne sert à rien.

Rue Saint-Bernard, n. f. Arc en-ciel. En le voyant apparaître, les enfants disent : « *La rue Saint-Bernard, trois jous bés, trois jous lês, trois jous coume i fâ* ». — La roue Saint-Bernard, trois jours beaux, trois jours laids, trois jours comme il fait.

Rue, n. f. pl. *Fâre des rues* : faire des ricochets sur l'eau.

R'fachi, v. tr. Remmailloter.

R'fessi, v. tr. Rempailler. V. *fessi*.

R'finèye, v. tr. Déterrera au figuré : *où è-t-i ètèye r'finèye ça ?*
Où a-t-il déterré cela ?

Rugolusse, n. m. Réglisse glabre. *Glycyrrhiza glabra* L. Jus des rhizomes en extrait desséché noir : *in batan d' rugolusse*; *du rugolusse*. *Rugolusse du bos* ou *bos d' rugolusse*, les rhizomes séchés de la plante.

R'huchi (*tch*), v. tr. Rappeler : *allèye r'huchi vot' père*. V. *huchi*.

Rûjôle (*ò*), adj. Importun, piaulard : *afant rûjôle*.

R'mus'rèye, v. intr. Vomir à la suite d'excès de boisson. Synon. de *r'naudèye*.

Rûne, adj. *Rûne sabe* (sable) : terrain peu productif, où le sable domine.

R'pachi, v. tr. Repaitre, en parlant des animaux : *r'pachi les ch'fau*. Adj. Repu : *les ch'fau sant r'pachi*.

R'pîtèye, v. intr. Rebondir : *les chiques rupitant su l' pavèye*; les billes rebondissent sur le pavé. - Repousser : *su fusique rupite*; son fusil repousse.

R'pîtèye, v. intr. V. *pîtèye*.

R'plouyi, v. tr. Replier. — Adj. Rembarré; remis à sa place : *il è ètèye subtilement r'plouyi*.

R'sougni, v. intr. Appréhender, craindre, redouter : *ju r'sougne du m'a-n allèye*; j'appréhende de m'en aller.

Rûtèye, v. intr. Grogner, crier, en parlant du cochon : *nôs pouchés ant fé, i rûtant*; nos cochons ont faim, ils crient.

Rututu, n. m. Planures faites au rabot.

R'véchi, v. tr. Renverser, répandre : *r'véchi in touné*, *r'véchi d' l'owe*; renverser un tonneau, répandre de l'eau.

R'wâti, v. tr. Regarder : *qué qu' vous r'wâtèye?* que regardez-vous. — V. intr. Prendre soin : *r'wâtèye bin à vôs bagages*; prenez bien soin de vos habillements.

R'vinette, n. f. Retour en arrière d'une boule ou d'une bille qui a rencontré un obstacle : *c'est 'n' gule d'là r'vinette*; c'est une quille abattue par le retour de la boule.

R'zoguèt, n. m. Violent contre-coup.



Sabots, n. m. pl. Fleurs de l'aconit Napel.

Saboule, n. f. Verte réprimande.

Sache (*tch*), n. m. Sac.

Sachie (*tch*), n. f. Sachée.

Saye, n. f. Seau.

Sayi, v. tr. Goûter : *sayez in pô not' bière*; goûtez notre bière. (Anc. fr. *sauer*).

Sayte, n. f. Contenu d'un seau : *ène sayte d'owe*, un seau d'eau.

Sayin, n. m. Saindoux.

Saint-François, n. m. Empreintes que les enfants font sur la neige en s'y étendant et en écartant les bras latéralement.

Sanre, n. f. Troupeau commun de porcs. V. *acude*. (Anc. fr. *souandre*).

Sartouye, n. f. Lamproie de ruisseau ou de Planer. *Petromyzon branchialis* L.

Saû, n. f. Saule. Diction : *an li f'rout croire quu les pouyes pounant s' les saû èt qu'elles devallant pa la houppe*; on lui ferait croire que les poules pondent sur les saules et qu'elles en descendent par la cime. C'est un bonasse, un lourdaud.

Saûr, n. m. Terrain écobué.

Saurtèye, v. tr. Écobuer : *saurtèye in trûche*; écobuer un terrain improductif.

Sé, prépos. Sans : *il est sé l' sou*; il est sans argent.

Séch'ran (*tch*), n. m. Prairie très sèche et peu productive.
V. *Trûche*.

Selle-bueresse, n. f. Grand trépied en bois sur lequel on place le cuvier à lessive.

Séran, n. m. Partie la plus fine et la plus belle du lin teillé.

Sêgnan, n. m. Sureau noir. *Sambucus nigra* L.

Siquette ! Interj. Cri pour appeler les oies.

S'lo, n. m. Soleil. *S'lo boutant*, soleil couchant.

Snèye, n. m. Moutarde des champs ou moutarde sauvage.
Sinapis arvensis L.

Soi, n. f. Soif. « *J'à soi* ». — « *Piche èt s' bois* ». « *J'ai soif...* » — « *Pisse et bois* ». (Trivial).

Soile, n. m. Seigle. (Anc. fr. *soile* — lat. *secale*).

Sonrèye, v. intr. Dormir profondément en ronflant. (Triv.)

Soquette, n. f. Grosse souche; morceau d'un tronc d'arbre.
Comp. *I dô coume ène soquette*; il dort profondément.

Sos'nèye, v. intr. S'associer pour exécuter un travail long et difficile; mettre en commun, pour exécuter ce travail, un même nombre de chevaux.

Sosson, n. m. Associé. (Anc. fr. *soçon*, du lat. *socius*).

Sougne, n. f. Soin : *p'tits afants, p'tites sougnes*; petits enfants, petits soins. — *A sougne*, loc. adv. Inquiet, embarrassé : *nu t' mette-mi à sougne*; ne t'inquiètes pas.

Souyerie, n. f. Scierie.

Souyette, n. f. Scie. (Anc. fr. *soie*).

Souyèdre, n. f. Sciure.

Souyeuye, n. m. Scieur.

Dicton : *V'là l' neuye,*
Dit l' souyeuye;

voilà le nœud, dit le scieur ; ce qui veut dire : voilà la difficulté.

Soumantière, n. f. Cimetière.

Sourbatte, v. tr. Battre superficiellement, sans délier les gerbes.

Stran, n. m. Étron. (Triv.). — *Stran d'mouche*, chiure de mouche.

Suc, n. m. Sucre.

Suc-du-gaye, n. m. Gaillet Grateron. *Galium aparine* L.

Suquèye, v. intr. et tr. Cosser, heurter de la tête, en parlant des chèvres et des moutons : *not' gaye suque* ; *elle è suquèye l' chin*. V. *tuquèye*.

T

Tàjèye, à la 2^e pers. du plur. ; **tâ-t'**, à la 2^e pers. du sing.

Cette expression signifie proprement *taisez-vous*, *taís-toi*, n'ajoutez rien à ce que je vous demande, ne faites point d'objection, acceptez sans mot dire.

Tàjèye affirme ou nie avec plus de persuasion : *oyi, tàjèye* ; *nòné, tàjèye*, ou bien marque une prière plus instante : *'nex-à* (venez-en) *avu mi, tàjèye* ; venez donc avec moi. **Tàjèye** c'est l'impératif *taisez* ; au singulier on dit *tâ-t'*. Et bien des gens du pays croient parler français en traduisant ces mots par *taisez, taíte* : *oui, taisex* ; *oui, tais-te*.

Tanfinèye, v. intr. Haleter.

Tartelle, n. f. Crécelle. — Fig. *Babillarde*. V. *brouyan*.

Tartellèye, v. intr. Agiter une crécelle. Fig. Babiller.

Tarnfr, v. intr. Éternuer.

Târzi, adj. Attardé.

Taule, n. f. Table.

Taûpé, n. m. Troupe, rassemblement de bêtes : *j'â foutu 'n' pierre dès l' taupé*; j'ai jeté une pierre dans le tas.

Tèch'ran, n. m. Tisserand.

Tèché, n. m. Synon. de dizeau (*dîjé*). Il y a toutefois entre ces deux expressions une différence notable de signification. Le *dîjé* est un tas de dix gerbes, le plus souvent couchées : *mèt' l'avône à dîjés*; dans le *tèché* les gerbes sont toujours dressées, en nombre variable — huit à quinze — et recouvertes d'une *cossette*, autre gerbe disposée sur le tas en forme de toit pour le garantir de la pluie.

Tède, v. tr. et intr. Tendre, disposer, placer : *tède des côrdes, des vivrous*. Diction : *i tède à toutes les nasses*; — tout lui est occasion à profit.

Tempounette, n. f. *Fâre la tempounette*, cirer ses cheveux, les arranger avec soin, particulièrement sur les tempes.

Tèran, n. m. Tiroir.

Terri, n. m. Aire de cuisine faite en béton.

Tiyant, adj. Très souple, en parlant du bois.

Tissi, v. tr. En parlant des petits des animaux, teter : *mettèye tissi l' vé*.

Tôgnie, n. f. Taloché.

Toquâye, n. f. (de *estoc*, souche). Plant de pommes de terre.

Toquèye, v. tr. Ne s'emploie que dans l'expression : *toquèye in bon fê*, faire un gros feu. V. int. Frapper : *toquèye à l'uche*, frappez à la porte; *toquèye pu fôrt*, frappez plus fort.

Toquet, n. m. Homme court, trapu et très fort.

Torchette (*tch*), n. f. Torche de paille placée dans un champ pour indiquer que l'occupation en est interdite.

Torinéye, v. intr. Se dit d'une vache qui, étant en chaleur, monte sur les autres.

Tot, n. m. Talon, ce qui reste des cartes après la distribution.

Toûya, n. m. Farfouilleur.

Toûye, n. f. Toile d'une paillasse, d'un matelas. Anc. fr. : *toie*.

Touyette, n. f. Taie d'oreiller, de coussin.

Toûyl, v. intr. Farfouiller. V. *trifouyi*.

Toûyisse, n. m. Mets fait d'un mélange d'œufs et de lait cuits ensemble.

Touné, n. m. Tonneau. — *Touné-à-buâye*, cuve à lessive. *Boire les secs et les tounés*, être pris d'une grande soif.

Tounoir, n. m. Tonnerre. *Feur du tounoir*; Anémone Sylvie.

Tourèt, n. m. Rouet.

Tourté, n. m. Tourte. Syn. de *rouyot*.

Tourtous, pr. ind. Tous : *il i étint tourtous*, ils y étaient tous. (Anc. fr. *trestout*).

Tout-ci, Tout-là, loc. adv. Ici, là : *'nez-à tout-ci ; allèye tout-là*.

Toutèye, v. intr. Au jeu de cartes, entrer d'un atout.

Tout-plé, loc. adv. Beaucoup : *j'a-n à tout-plé*. Litt. *tout plein*.

Touzet, n. m. Croûte de lait; pellicules qui couvrent le corps des jeunes oiseaux.

Trâ, n. m. Trait d'attelage.

Traveûre, n. f. Abat-foin.

Trèché (*tch*), n. m. Grappe de noisettes. Trèché.

Trèlèye, v. intr. En parlant de la pluie ou des fruits tombant d'un arbre que l'on secoue fortement : *qué plève, coume elle trèle*; quelle forte pluie, comme elle tombe dru! *Çu vè-là*

n' larè-m' ène blosse su les âpes; elles trèlant coumie si an les hollout; ce vent impétueux ne laissera pas une prune sur les arbres; elles tombent comme si on les secouait.

Trèmeûre, n. f. Trémie.

Trémois, n. m. Fourrage formé d'un mélange, d'avoine, de vesces et de féveroles que l'on coupe à l'état vert.

Trempounette, n. f. Pain trempé dans du café au lait.

Tressautèye, v. intr. Tressaillir, faire un soubresaut.

Treuye, n. f. Truie. — Comp. iron. et triv. : *il èst fier coume in pœ s' l'orèye d'ène treuye*; il est fier comme un pou sur l'oreille d'une truie. — Jeu : *j'allans jouèye à la treuye*.

Treuyette, n. f. Jeune truie.

Treûtîr, v. tr. Rouler dans la poussière ou dans la boue : *il l'è trèttî dès la leûre*; il l'a roulé dans le purin. V. pr. Même signification. V. *vétrîr*.

Triaque, n. m. Thériaque. *Marchand d'triaque à quat sous la boîte* : habilleur, fier-à-bras.

Trich'mande, n. f. Petite fille espiègle.

Trifouyi, v. intr. Farfouiller. Syn. de *toûyi*.

Trigaudèye, v. tr. Frelater, adultérer les boissons.

Trimâr, n. m. Tintamarre.

Troufe, n. f. Tourbe. (Allem. *torf*).

Trowèye, v. tr. et adj. Trouer, troué. Dict. *Ça n'è-m' chœ dès in pot trowèye*; la nouvelle ne s'en perdra pas.

Trowière, n. f. Trouée dans une haie.

Trûche, n. m. Pré très sec et peu productif. V. *Sèch'ran*.

Tujan, n. m. Large plaque de fonte qui est la base du foyer.

Tupin, n. m. Vaisseau quelconque de cuisine.

Tuqué, n. m. Chicot : *tuqué d'épine*. Balai usé : *tuqué*

d' raman. Jeunes plumes des oiseaux : *i n'ant-m' co les tuqués floris*; les barbes des plumes ne sont pas encore sorties de leurs gaines.

Tuquèye, v. tr. et intr. En parlant de la vache : heurter de la tête. V. *suquèye*.

U

U ou **Uye**, n. m. Œil. *Il è ewye les û pu grands quu l' vèt*; il a eu les yeux plus grands que le ventre : il n'a pu manger ce qu'il s'était servi.

V

Vaché, n. m. Cercueil. (Du bas lat. *vascellum*).

Vachette (*tch*), n. f. Colchique automnal, surtout à l'époque de la fructification.

Vayin, n. m. Pelle à feu.

Valerien, n. m. Vaurien, dans le sens le moins mauvais.

Vanloche (*tch*), n. f. Grand auvent couvrant une cour en partie.

Var-pèchière, n. f. (Litt. *Vert-pêcheur*). Martin-pêcheur. *Alcedo hispida* L.

Var-bouc, n. m. Être imaginaire tenant à la sorcellerie. Juron familier : *ah ! l' var-bouc, qué tè*; (De l'allemand. *wer-bock*, homme-bouc).

Vau (*â*), loc. prépos. Parmi, dans. *A vau la ville*, dans le village. *Allèye à vau la ville*, c'est aller passer une partie de la journée chez des parents ou des amis, pour y causer, s'y amuser en travaillant : *elle est à vau la ville avu s' tourèt*; elle est dans le village avec son rouet.

Il n'y a guère que les femmes qui aillent à *vau la ville*.

Avau-ci; **à vau-là**, loc. adv. Par ici, dans cet endroit-ci;

par là; dans cet endroit là : *i gn'è-m' bécô d' nêjettes à vau-ci*; *ju vèrans voir à vau-là*; — il n'y a pas beaucoup de noisettes dans cet endroit-ci; nous irons voir par-là.

Vé, n. m. Veau. Diction : *ça li prè coume la chitte aux vés*; ça lui prend comme la diarrhée aux veaux; — il prend brusquement une résolution.

Vêche, n. m. Ver. Dict. *I faurout ène grande pouye pou li père in vêche au cul*; il faudrait une grande poule pour lui prendre un ver... — il est haut monté sur jambes.

Vessie, n. f. Appellation générique des silènes.

Vèt', n. m. Ventre. Dict. *C'est l' vent' du ta mère*; cela ne t'arrivera jamais plus.

Vétrir, v. tr. et pr. Vautrer, se vautrer. V. *trétir*.

Vichô, n. m. Martre putois. *Mustela putorius* L.

Vicotèye, v. intr. Vivre pauvrement, chétivement.

Viette, n. f. Vilebrequin.

Vivrou, n. m. Verveux.

Volette, n. f. Syn. de *Plat d'ôsière*.

Vôte, n. f. Crêpe, pâtisserie.

Voûye, n. f. Voie, chemin : *la voûye des môrts, la voûye d'au bos*; le chemin des morts, le chemin du bois. *Tapèye voûye, foute voûye*, jeter sur la voie, se débarrasse. — Parti : *il est voûye*; litt. en voie, en route; il est parti.

Voûyette, n. f. Sentier : *j'a vèrans pa la voûyette*; nous irons par le sentier.

W

Wâfe, n. f. Gaufre.

Wayin, n. m. Culture et semailles d'automne.

Wâméye, n. m. En parlant du cochon : *flamber*; passer à la flamme pour en brûler les poils.

Wâme, n. f. Brandon, torche de paille enflammée qui sert à flamber le cochon.

Wape, n. f. Guêpe. Fig. Femme méchante, acariâtre.

Wardéye, v, tr. Garder : *i wârde les vaches*.

Wazan, n. m. Gazon.

Z

Ziglette, n. f. Petit poisson indéterminé : *i n'è-m' prin 'n' ziglette*; il n'a pas pris le moindre poisson.

VOCABULAIRE ENFANTIN.

Bibline, n. m. Bonnet.
Biblique, n. f. Chèvre.
Bibfre, n. f. Pomme de terre.
Bicot, n. m. Dent.
Bôbô (ô), n. m. Mal.
Caca, n. m. Saleté, excrément.
Châchâ, (*tch*), n. f. Viande.
Chocho (*tch*), n. m. Soulier.
Chouchou (*tch*), n. m. Cochon.
Cocâ, n. m. Œuf.
Cocote, n. f. Robe, vêtement.
Colâ, n. pr. Nicolas.
Dâdâ, n. m. Cheval.
Dôdô, n. m. Lit. — *Fâre dôdô*, dormir.
Gègè, **Gege** (ô), n. pr. Joseph.
Griot, n. m. Pou.
Gugusse, n. pr. Auguste.
Lill, n. pr. Henri.
Meumeu (*mè mè*) ou **Mômô**, n. f. Vache.
Mimile, n. pr. Émile.
Mimise, n. f. Chemise.
Mimisse, n. m. Chat.
Minote, n. f. Main.
Nânâ, n. m. Lit. Dormir : *fèye nânâ*, dormez.
Nênêt, n. m. Sein.
Nonnon, n. m. Oncle.
Pipisse, n. f. Urine. *Fâre pipisse*, uriner.
Pîtôt, n. m. Pied.
Sâça, n. pr. François.
Tatâ, n. f. Tante.
Toutou, n. m. Chien.
Vélot, n. m. Veau.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 16^e CONCOURS DE 1895.

(SATIRES & CONTES).

MESSIEURS,

La satire et le conte, c'est-à-dire deux des formes les plus familières à l'esprit wallon, celles qu'affectionne peut-être le plus cette race plutôt gaie que sentimentale, plutôt railleuse qu'enthousiaste qui est la race wallonne ! Il semblerait que le concours qui y appelle nos poètes dût chaque année nous apporter un contingent important d'œuvres délicates ou piquantes, gracieuses ou spirituelles, voire même de pièces portant le cachet de cette joyeuse mais inoffensive gauloiserie, que le wallon ne déteste pas. Si nous avons le droit de concevoir une telle espérance, nous avons le regret de constater qu'elle a été déçue cette année. Aucune des quatorze œuvres présentées au 16^e concours en 1895 ne mérite l'impression. Plusieurs ne sont que la versification telle quelle d'historiettes qui traînent un peu partout. Aucune n'a le fini, la légèreté de touche, la grâce des

détails que tant de nos poètes ont su mettre dans le conte, le trait acéré, l'aimable ironie, l'observation juste qui font le charme de tant de nos pièces satiriques. Les meilleures portent la trace de cette hâte, de cette négligence que nous avons eu plusieurs fois le regret de signaler aux concurrents comme le principal défaut dont ils ont à se défendre et qui est trop accusé cette fois pour que le jury puisse proposer de récompenser aucune des pièces soumises à son examen.

Les membres du Jury :

MM. P. D'ANDRIMONT,
JOS. DEFRECHEUX,
ARN. RASSENFOSSE
et H. HUBERT, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 13 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions.

En conséquence les billets cachetés joints aux pièces, ont été brûlés séance tenante.

Société Liégeoise de Littérature Wallonne.

RAPPORT SUR LE 17^e CONCOURS DE 1895.

CRAMIGNONS & CHANSONS.

MESSIEURS,

Plus heureux que ceux qui se sont essayés dans la satire et le conte ont été les auteurs qui ont adopté la forme plus facile de la chanson, notamment celle qui est pour ainsi dire favorite au pays de Liège, le cràmignon.

Des vingt-deux pièces qui ont été présentées au 17^e concours, il en est peu qui n'aient quelque qualité. Mais en raison de la facilité même du genre, le jury s'est considéré comme obligé de se montrer plus sévère et de ne distinguer que des œuvres ayant un réel mérite. Deux ont surtout attiré son attention. C'est un cràmignon portant le n^o 16 : *Nosse jône timps* et une chanson portant le n^o 18 : *Nosse pitite mame*. Dans toutes deux, l'idée est heureuse et la langue bien wallonne. Quelques légers défauts qu'un

peu plus de soin aurait fait disparaître, ne nous permettent toutefois de proposer pour ces deux pièces que la médaille de bronze. Elles figureront cependant avec honneur dans nos publications.

Le Jury :

MM. P. D'ANDRIMONT,
JOS. DEFRECHEUX,
ARN. RASSENFOSSE
et H. HUBERT, *rapporteur.*

La Société dans sa séance du 13 avril 1896 a donné acte au jury de ses conclusions.

M. Emile Gérard, de Liège et M. Charles Derache, de Liège, se sont fait connaître comme étant, le premier, l'auteur de la pièce intitulée : *Nosse pitite mame* et le second, l'auteur de la pièce intitulée : *Nosse jône timps*, qui ont obtenu des mentions honorables.

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

Nosse jône timps

CRAMIGNON

PAR

Charles DERACHE.

AIR : *Mès sabots laridondaine....*

DEVISE :

Av' oyôu, les vix ?...

MÉDAILLE DE BRONZE.

1.

Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jônèsse
Li coûr batte pus reûd,
Areû-t-on même ine blanke tièsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jônèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

2.

Areû-t-on même ine blanke tièsse,
Li coûr batte pus reûd,
Lès sov'nances riv'nèt timpèsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s' jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

8.

Les sov'nances riv'nèt timpèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Houye s'on n'sé pus bogî d'plèce
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

4.

Houye s'on n'sé pus bogî d'plèce,
Li coûr batte pus reûd,
On s'riveû jône et plein d'foice
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

5.

On s'riveû jône et plein d'foèce,
Li coûr batte pus reûd,
Hantant Marèye ou Nanèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

6.

Hantant Marèye ou Nanèsse,
Li coûr batte pus reûd,
On allève à totes lès flèsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

7.

On alléve à totes lès fièsse,
Li coûr batte pus reûd,
Tot t'nant s'belle crapaude po l'brèsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

8.

Tot t'nant s'belle crapaude po l'brèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Comme on s'sintéve rikokèsse....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

9.

Comme on s'sintéve rikokèsse,
Li coûr batte pus reûd,
On èsteû fir di s'maitrèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

10.

On èsteû fir di s'maitrèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Elle féve tourner totes les tièsse,
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

11.

Elle féve tourner totes les tièsse,
Li coûr batte pus reûd,
Puis 'ne fêye arrivé so l'plèce....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

12.

Puis 'ne fêye arrivé so l'plèce,
Li coûr batte pus reûd,
La wisse qu'on dansève à foice....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

13.

La wisse qu'on dansève à foice,
Li coûr batte pus reûd,
On sintève dès p'titès bièsse....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

14.

On sintève dès p'titès bièsse,
Li coûr batte pus reûn,
Vis qu'magnî lès jambe timpèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

15.

Vis qu'magni lès jambe timpèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Et sins fer ni kèsse, ni mèsse....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

16.

Et sins fer ni kèsse, ni mèsse,
Li coûr batte pus reûd,
On s'enondève d'ine plainte pèce ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

17.

On s'enondève d'ine plainte pèce,
Li coûr batte pus reûd,
Puis qwand l'nute èsteû bin s'pèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

18.

Puis qwand l'nute èsteû bin s'pèsse
Li coûr batte pus reûd,
Ossi nâhl qu'on poû l'èsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse !
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

19.

Ossi nâhi qu'on poû l'esse,
Li coûr batte pus reûd,
On 'nnè rallève tot è liesse;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

20.

On 'nnè rallève tot è liesse,
Li coûr batte pus reûd,
Et comme on n'èsteû nin d'glèce;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

21.

Et comme on n'èsteu nin d'glèce,
Li coûr batte pus reûd,
On s'fève dès doucès carèsse;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

22.

Ôn s'fève dès doucès carèsse
Li coûr batte pus reûd,
Waitîz qu'vos oûye ni s'mouyèsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

23.

Waittîz qu'vos ouye ni s'mouyèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Çoula fai plorér l'vlyèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

24.

Çoula fai plorér l'vlyèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Mins ç'n' èst nin sûr di tristèsse,
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

25.

Mins ç'n'èst nin sûr di tristèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Areû-t-on même ine blanke tièsse,
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

Nosse pitite mame

PAR

Emile GÉRARD.

AIR : *Beau lilas.*

DEVISE :
J'y taise co !

MÉDAILLE DE BRONZE.

Qwand, trop timpe, nosse mère mora,
I d'mora,
Nosse sour po miner l' manège ;
Lèye-mème n'esteu qu'ine èfant ;
A doze an,
Comme elle mostra dè corège !

Nos l' noumîs « p'tite mame » turtos ;
J'èl veu co,
A pône pus haute qu'ine chèlyre,
Qu'elle nos féve dire, tour-à-tour,
Li bonne sour,
A plû dè lét, nos priyîre.

Elle si féve vèye si vol'tî !
Nos l' hoûtis

Comme nosse prôpe mère, à 'ne parole;
Ji veu co s' visège contint,
A matin,
Qwand 'lle nos èvoytve è scole.

Avou si p'tit bleu vantrain,
L'air hâtain,
Elle ni pierdève nin 'ne munute,
Et tot-fér c'esteut d' trotter
Et d' frotter,
Dè matin jusqu'à l' neûre nute.

C'esteu plaisir di l'oyt
Gazouy
Bouwant, montéye so 'ne passète,
Qwand ses bais ch'vè neûr disfait,
A hopai
Ritoumît so s' blanke hanète !

Jône fèye, elle n'a mâye jâsé
D' s'amuser,
Et d' cori les bal, les fièsse.
Elle aima mîx si d'vèrti
Inte ses p'tit,
Qu'ont-st-avu tote si jônèsse !

Nenni, ji n' sâreu rouvî,
Mi qu'è vîx,
Nosse sour di si douce sov'nance !
Si no mi r'mowe co todîs,
Qwand j'êl di,
Et m' cour è plein d' rik'nohance !

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ.

ANNÉE 1896.

Séance du 13 janvier. Le bureau pour 1896 est ainsi constitué :

MM. Nicolas LEQUARRÉ, président ;
Charles-Auguste DESOER, vice-président ;
Julien DELAITE, secrétaire ;
Charles DEFRECHEUX, trésorier ;
Joseph DEFRECHEUX, bibliothécaire-archiviste.

La Société adopte le programme des concours de 1896 qui a été inséré p. 493 du T. XXXVI des publications.

Séance du 10 février. La Société a reçu la traduction par M. Courtois, curé à St-Géry, de la 1^{re} et de la 9^{re} églogue de Virgile en wallon de Perwez (Brabant) ; après examen, elle sera éventuellement insérée dans l'Annuaire.

Sur la proposition de M. Dory, la Société discute la signification exacte des mots : *adri, ourtèye d'agou, ahây'mint, ârmoya, atteleûre, babane, balârdrèye, banacoffe, blasser, bohîter, briffe, marinde, cabirou, qwârer, cayoteû, clipe, climpe* ou *climpaf*.

M. Delaite propose de s'atteler sérieusement à l'œuvre du Dictionnaire wallon. La Société approuve et décide d'examiner dans la prochaine séance les mots commençant par les lettres A et A B.

Séance du 9 mars. MM. Delboeuf et Lequarré distribuent un projet d'orthographe dont ils sont les auteurs. M. Delaite est autorisé à présenter un autre système à la Société.

Séance extraordinaire du 20 avril. La Société a reçu avec une douloureuse surprise la nouvelle de la mort de son vice-président, M. Charles-Auguste Desoer. M. le président paye un juste tribut d'hommage à la mémoire de ce vrai wallon, de cet homme aimable et dévoué. Il rappelle les nombreux services que le défunt a rendu à la Société, en prenant une part active à ses travaux mensuels, en jugeant ses concours annuels et en composant parfois de gentilles poésies qui restèrent presque toujours inédites. Il propose de lever la séance en signe de deuil, ce qui est adopté. La biographie de M. Desoer paraîtra dans l'Annuaire.

Séance extraordinaire du 23 avril. La Société a envoyé à la famille de son illustre membre, M. W. Frère-Orban, une lettre de condoléances.

La Société décide que les œuvres insérées dans l'Annuaire seront tirées à 100 exemplaires à part, dont 50 pour les auteurs à titre gracieux.

M. Auguste Doutrepoint, professeur de philologie à l'université de Liège, est nommé membre titulaire.

La Société nomme une Commission, composée de MM. Delaite, Dory, Doutrepoint, Feller, Lequarré et Michel, chargée d'examiner les systèmes d'orthographe proposés pour le Dictionnaire.

Séance du 11 mai. La Société se livre à une discussion générale sur la façon de composer le Dictionnaire.

Résultats généraux des concours de 1895.

2° CONCOURS. — *Vocabulaire technologique.* Pas de distinction.

3° CONCOURS. — *Gentils ou noms ethniques.* Pas de distinction.

4^e CONCOURS. — *Mots wallons omis dans les dictionnaires*. Médaille de vermeil, avec impression, à M. Edouard Liégeois, instituteur en chef à Grâce-Berleur, pour son *Mémoire sur les Mots wallons de Tintigny et du pays Gaumet*.

6^e CONCOURS. — *Noms de lieu du pays de Liège*. Pas de distinction.

9^e CONCOURS. — *Onomatopées wallonnes*. Pas de distinction.

11^e CONCOURS. — *Contes en prose*. Médaille de bronze, sans impression, à M. Léon Pirsoul, de Jambes lez-Namur, pour sa pièce intitulée : *Les Rouleu*.

12^e CONCOURS. — *Pièces de théâtre en prose*. Médaille de bronze, avec impression, à M. Lambert-Joseph Etienne de Liège, pour sa pièce intitulée : *Victoire !*

13^e CONCOURS. — *Pièces de théâtre en vers*. Médaille d'argent, à M. Léon Pirsoul, de Jambes lez-Namur, pour sa pièce intitulée : *L'Efant trouvé*.

14^e CONCOURS. — *Satires sur un Musée*, etc. Médaille de bronze, sans impression, à M. Charles Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *A grand Lombârd. Li vinte des gâge*.

15^e CONCOURS. — *Scènes populaires dialoguées en vers*. Médaille de bronze, avec impression, à M. Joseph Schoenmaekers, vicaire à Saint-Georges-sur-Meuse, pour sa pièce intitulée : *Après l'messe di mède nute*.

16^e CONCOURS. — *Satires et contes en vers*. Pas de distinction.

17^e CONCOURS. — *Cramignons et chansons*. Médaille de bronze, avec impression, à M. Charles Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Nosse jône tîmps*.

Même récompense à M. Emile Gérard, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Nosse pitite mame*.

18^e CONCOURS. — *Pièces de vers en général*. Médaille de bronze, avec impression, à M. Ch. Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Pitits Tâvlai*.

Même récompense au même auteur pour sa pièce intitulée : *Les Cense*.

Séance du 12 octobre. La Société a reçu une lettre de M. le Dr Tihon, de Theux, annonçant qu'il est l'auteur de la pièce intitulée : *Compère Lorient*, insérée dans le dernier bulletin.

Le banquet annuel est fixé au 12 décembre 1896. La Commission chargée de l'organiser est composée de MM. d'Andrimont, J. Defrecheux, Delaite, Duchesne, Hock et Lequarré.

Séance du 9 novembre. M. le Président rend hommage à la mémoire de l'illustre savant que l'Université de Liège vient de perdre en la personne de Joseph Delbœuf, décédé pendant les vacances. M. Delbœuf a été un des membres les plus brillants et les plus assidus de la Société. Il a toujours conservé un faible pour le langage de ses premières années et il a, presque depuis la fondation de la Société, apporté à ses collègues les lumières de sa vaste érudition et de son esprit éclairé. Aux portes du tombeau, il écrivait encore, avec M. Lequarré, son essai d'orthographe wallonne et sa dernière pensée, son dernier labeur, a été pour notre vieille Société qu'il affectionnait particulièrement. Les honneurs académiques devant être rendus à M. Delbœuf, M. le Président prononcera à cette solennité un discours au nom de la Société.

La Société décide que l'on insérera chaque année dans le bulletin un rapport du bibliothécaire relatif aux achats, aux échanges et aux acquisitions de l'année.

La Société examine les moyens de dresser un catalogue complet de sa très riche bibliothèque.

Séance du 14 décembre. Sur la proposition de M. J. Defrecheux, la Société décide de distribuer aux lauréats des concours un tome des Bulletins ou de l'Annuaire avec la médaille qu'ils ont gagnée.

CONCOURS DE 1896.

La Société a reçu 63 pièces :

2^e CONCOURS. — Vocabulaires technologiques.

N^o 1. *Vocabulaire du tisserand*. Devise : J' vas tot dreut.

N^o 2. *Vocabulaire de l'industrie du tabac, etc.* Devise : Gros Patapouf, marchand d' sinouf...

Jury : MM. Ch. Defrecheux, Delaite, Simon et Lequarré, rapporteur.

6^e CONCOURS. — Noms de lieux.

N^o 1. *Noms de lieux de la commune de Jalhay*. Devise : Fagnes.

Jury : MM. Duchesne, Lequarré et Feller, rapporteur.

11^e CONCOURS. — Types populaires liégeois.

N^o 1. *Lu vîx Jâcques Louhai*. Devise : Tous les ouhai sont bai.

Jury : MM. Dory, Duchesne et Chauvin, rapporteur.

12^e CONCOURS. — Contes et nouvelles.

N^o 1. *Là pus lon*. Devise : Li pèquet, cisse mādite boisson.

N^o 2. *L'armâ*. Devise : On n'est jamais excusable.

N^o 3. *Lu poye d'à pré Massin*. Devise : Tote les biesse ni s' raviset nin.

N^o 4. *On binfait n'è mâte pierdou*. Devise : J'aime les ouhai.

N^o 5. *Joye et pône*. Devise : De te fabula narratur, puer.

Jury : MM. Ch. Defrecheux, Duchesne et Chauvin, rapporteur.

13^e CONCOURS. — Pièces de théâtre en prose.

N^o 1. *On qwèreu d' bouse*. Devise : Qui vout trope, n'a rin.

N^o 2. *Les treus sise*. Devise : Vilès sov'nance.

N^o 3. *Tot è bin qui finihe bin*. Devise : Où sont tombés les malheureux.

N^o 4. *Lu matoufèt*. Devise : Tout par le travail.

N° 5. *Li fêye Mathy*. Devise : Tes père et mère honoreras.

N° 6. *On bai jou d'fesse*. Devise : On pou heure ses pouce.

N° 7. *Les maisse sont sourti* ⁽¹⁾. Devise : Qui va y lèche.

Jury : MM. Delaite, Dory, Feller, Gothier et Semertier, rapporteur.

14° CONCOURS. — Pièces de théâtre en vers.

N° 1. *Les mâ d'aquire*. Devise : Sins sogne, sins pône (3 actes).

N° 2. *Fôge à vinte*. C'è tot fôrgeant.

Jury : MM. Dory, Doutrepoint et Gothier, rapporteur.

16° CONCOURS. — Scènes populaires dialoguées en vers.

N° 1. *Pourquoi qu'il aime*. Devise : Pus d'on savant l'a dit.

N° 2. *Ine copène à l' vesprêye*. Devise : Contint'mint passe richesse.

N° 3. *Joseph, li sôcialiste à viyège*. Devise : Hâtons-nous d'en rire.

Jury : MM. Chauvin, J. Defrecheux et Doutrepoint, rapporteur.

17° CONCOURS. — Satires et contes en vers.

N° 1. *Prédiction*. Devise : Prédihez ou n'prédih nin.

N° 2. *L'amateur di fleur*. Devise : A chaskeune ses gosse.

N° 3. *Fagatte*. Devise. Veni, vidi, vici.

N° 4. *Histoire du Gènèvive du Braibant*. Devise : Todis l' pays.

Jury : MM. P. d'Andrimont, Hubert, Rassenfosse et J. Defrecheux, rapporteur.

18° CONCOURS. — Cramignons et chansons.

N° 1. *Li chanson dè prétimps*. Devise : Joyeux prétimps.

N° 2. *Ji mi r'veus*. Devise : Sans prétention.

N° 3. *Dispôye l'an trinte* ⁽¹⁾. Devise : On fait çou qu'on pou.

N° 4. *Lu chet d'coulèye*. Devise : Miwa miawou.

N° 5. *Avou l'prétimps*. Devise : On fait çou qu'on pou.

N° 6. *Corégiz voste éfant*. Devise : Le devoir avant tout.

N° 7. *Mi maisse*. ⁽¹⁾ Devise : Ja fait n' pasquéye.

- N° 8. *Sophèye*. Devise : L'amour.
N° 9. *L'ombrelle*. Devise : Ax nulèye.
N° 10. *Li brubeu*. Devise : Porminans-nos.
N° 11. *Rose*. Devise : Chantez ouhai.
N° 12. *Li vîx Colas*. Devise : Aclive des chins.
N° 13. *Chanson à mi p'tite femme*. Devise : Mu deuzème chanson.
N° 14. *Prumir amour*. Devise : Mu prumire chanson.
N° 15. *Tot hossant mi p'tite fêye*. Devise : Mu treuzinme chanson.
N° 16. *Elle accompte co si ancien galant*. Devise : A l'wåde di Diu.
N° 17. *Ji n' sé l's oder*. Devise : Vive nosse vix lingage wallon.
N° 18. *C'est assez drole*. (1) Devise : C'è vraiye.
N° 19. *Viquez sins vos !* Devise : A bas les Flamingants !
Jury : MM. Lequarré, Remouchamps et Demarteau, rapporteur.
19° CONCOURS. — Une pièce de vers en général.
N° 1. *Les saison*. — Devise : Diew a bin fait.
N° 2. *Nute di jun*. Devise : J'aime ine bell nutte.
N° 3. *Lu Disdu*. Devise : Diè nos wåde do mà.
N° 4. *Côp d'ouye so l'Grande Bêche*. Devise : Ut pictura poesis.
N° 5. *E bois*. Devise : Si nos estans wallon...
N° 6. *Passe oute dè cabaret*. Devise : Suvans l'bonne vòye.
N° 7. *Treus bons ami*. Devise : La raison du plus fort.
N° 8. *Les bribeu*. Devise : Soyons charitable.
N° 9. *Nosse dumorance*. Devise : Vive le bonheur familial.
N° 10. *Qu'ènnè d'hez-v' donc là ?* Devise : Qui ne fait châteaux en Espagne.
N° 11. *Après*. Devise : Les neurès idèye (1).
N° 12. *Lu sauleye et l'chandelle*. Devise : Bien faire et ne rien craindre.

- N° 13. *Li vîx ch'vâ*. Devise : Pauve biesse.
N° 14. *E l'nivaye*. Devise : Vox populi.
N° 15. *So l'pavêye*. Devise : Cet âge est sans pitié.
N° 16. *L'riche riwiné*. Devise : Diêwe tinrè compte.
N° 17. *Risquans nos*. Devise : Mi prumi sonnet.
N° 18. *Lu femme*. Devise : Seyans nos
N° 19. *Li jône fêye et l'solo* (1). Sans devise.
N° 20. *Li colon et l'mohet*. Devise : Dinant nos l'main.
N° 21. *Li clokî dè covint*. Devise : C'sèrè todîs parêye.
N° 22. *L'vix cruc'fix d'a m'mère*. Devise : Chaskeune deu
poirter s'creux.

Jury : MM. P. d'Andrimont, Hubert, Rassenfosse et J. De-
frecheux, rapporteur.

(1) AVIS. Les pièces n° 7 du 13^e concours, n° 3, n° 7 et n° 18
du 18^e concours, n° 11 et n° 19 du 19^e concours seront exclues
si les auteurs n'envoient pas immédiatement au secrétaire, rue
Hors-Château, 50, le billet cacheté exigé par le règlement et
contenant leur nom et leur adresse.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1897.

PROGRAMME.

1^{er} CONCOURS. — Une étude sur les règlements, les us et coutumes de l'une des corporations de métiers de l'ancien pays de Liège, d'après des documents authentiques. Expliquer les termes spéciaux employés dans les pièces officielles ou dans l'usage commun ; remonter autant que possible à leur origine ; dire s'ils sont restés en vogue dans le langage de l'industrie moderne et dans quelles localités ; rassembler les faits historiques relatifs à la corporation que l'on aura en vue ; comparer enfin brièvement son organisation à celle de la même corporation dans d'autres villes principales des provinces belges, telles que Gand, Bruxelles, etc.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

N. B. Sont exclus du concours les mémoires relatifs aux corporations des *Tanneurs*, des *Drapiers* et des *Vignerons*.

2^e CONCOURS. — Un vocabulaire technologique wallon-français (relatif à un métier, un état ou une profession, au choix des concurrents). Citer les sources autres que les traditions orales, s'il en existe, et faire autant que possible l'histoire des termes spéciaux les plus importants.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

N. B. — Sont exclus du concours les vocabulaires de l'*apothicaire-pharmacien*, de l'*armurerie*, des *brasseurs*, des *bouchers et charcutiers*, des *boulangers et pâtisseries*, des *chapeliers en paille*, des *chandelons*, du *charretier à Stavelot*, des *charrons et charpentiers*, du *cigarier*, etc., des *cordonniers*, des *couvreurs*, des *cultivateurs*, des *drapiers*, des *ébénistes*,

des *graveurs sur armes*, des *houilleurs*, des *maçons*, du *maréchal-ferrant et du forgeron à Malmedy*, des *menuisiers*, des *mouleurs*, *noyauteurs et fondeurs en fer*, des *pêcheurs*, des *ramoneurs*, des *serruriers*, des *tailleurs de pierre*, des *tanneurs*, des *tisserands*, des *tonneliers* et des tourneurs.

3° CONCOURS. — Faire un recueil des gentils ou noms ethniques wallons (Hestati, Spadois, Ad'neux ou Agneux, Hèvurlin, Coy'tai, etc,

Prix : une médaille de vermeil.

4° CONCOURS. — a) Rechercher et définir les mots wallons qui ne sont relevés dans aucun de nos dictionnaires, vocabulaires ou glossaires (Grandgagnage, Forir, Remacle, Body, Simonon et autres).

Les concurrents pourront consulter aux archives de la Société des listes de mots nouveaux compris sous les lettres A B C et D.

b) Rechercher et définir les mots wallons employés dans un village ou dans une partie de la Wallonie et différant notablement des mots de l'idiôme liégeois, à l'exclusion de ceux qui se trouvent dans les dictionnaires et vocabulaires locaux.

Les prix seront proportionnés à l'importance des collections.

N. B. — En instituant ces concours, la Société a pour but de rassembler des matériaux pour former un dictionnaire complet. Les travaux couronnés ne seront pas nécessairement publiés dans le *Bulletin* ; la Société se réserve d'en faire l'usage qu'elle jugera convenir.

5° CONCOURS. — Histoire bibliographique et anectodique de l'Almanach de Mathieu Laensberg et de ses contrefaçons.

Prix : une médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

6° CONCOURS. — Une étude sur des noms de lieux propres à une ou plusieurs localités du pays de Liège : origine, étymologie, classification, situation et comparaison, autant que possible, avec les noms similaires des pays voisins.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

7° CONCOURS. — Une étude sur les vieilles enseignes de Liège, avec explications des emblèmes.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

8° CONCOURS. — Un vocabulaire explicatif des anciennes dénominations des poids et mesures au pays de Liège.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

9° CONCOURS. — Histoire de la littérature wallonne.

Les concurrents pourront traiter à leur choix :

1° L'histoire de la langue wallonne et de ses productions; jusqu'au XVII^e siècle exclusivement.

2° L'histoire de la chanson (pasquêtes, crâmnions, noëls, pièces politiques, etc.)

3° L'histoire du théâtre wallon.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs pour chacun des trois concours.

10° CONCOURS. — Une étude comparative de la syntaxe wallonne et de la syntaxe française.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

11° CONCOURS. — Un examen critique des expressions et des locutions vicieuses qui s'introduisent dans le wallon liégeois.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

12° CONCOURS. — Une étude en prose wallonne de quelques types populaires liégeois.

Prix : une médaille de vermeil.

13° CONCOURS. — Un conte wallon, une nouvelle ou une scène dialoguée en prose.

Prix : une médaille de vermeil.

14° CONCOURS. — Une pièce de théâtre en prose.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

15° CONCOURS. — Une pièce de théâtre en vers.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs. Le prix pourra être porté à deux cents francs pour une pièce en vers en trois actes ou plus.

16^e CONCOURS. — Une chanson ou un tableau satirique sur les musées, bazars, marchés, etc., de la ville de Liège.

Prix : une médaille de vermeil.

17^e CONCOURS. — Une scène populaire dialoguée. (En vers ou en prose mêlée de vers).

Prix : une médaille de vermeil.

18^e CONCOURS. — Une satire (mœurs liégeoises) ou un conte en vers.

Prix : une médaille de vermeil.

19^e CONCOURS. — Un crâmnion, une chanson ou en général une pièce de vers faite pour être chantée.

Prix : une médaille de vermeil.

20^e CONCOURS. — Une pièce de vers en général. (Fable, monologue, sonnet, etc.)

Prix : une médaille de vermeil.

CONDITIONS GÉNÉRALES DU CONCOURS.

En vertu de l'article 25 du règlement, la Société fait imprimer les pièces couronnées dans les concours et celles non couronnées qui méritent cette distinction.

Ces pièces deviennent sa propriété.

L'insertion au *Bulletin* d'une œuvre quelconque sera accompagnée d'un tirage à part de cinquante exemplaires destinés à l'auteur de la pièce. Celui ci pourra en obtenir davantage à ses frais.

Les manuscrits envoyés à la Société restent sa propriété. Ils ne seront jamais rendus, même pour être recopiés.

La Société pourra décerner des mentions honorables. La mention honorable donne droit à une médaille de bronze et, s'il y a lieu, à l'impression de tout ou partie de la pièce mentionnée.

Toute médaille sera accompagnée d'un tome des publications de la Société.

Les concurrents indiqueront sur le billet cacheté, joint aux pièces qu'ils envoient, s'ils s'opposent à son ouverture, au cas

où ils n'obtiendraient qu'une mention honorable. A défaut de cette indication, tous les billets cachetés joints aux pièces couronnées seront indistinctement ouverts. Si l'auteur ne se fait pas connaître la Société statue.

La Société désire que les concurrents, tant dans leur intérêt que pour faciliter les travaux des jurys, fassent connaître si les sujets qu'ils ont traités sont complètement de leur invention. Dans le cas contraire, ils désigneront la source à laquelle ils auront emprunté leur idée.

Ils sont instamment priés d'indiquer exactement l'édition et les pages des livres auxquels ils empruntent des citations. Ils voudront bien aussi désigner les dépôts où sont conservés les manuscrits qu'ils auront consultés.

Ils sont tenus de se conformer aux règles d'orthographe que la Société a publiées dans le tome XIV, 2^e série, de ses *Bulletins* et dont ils pourront se procurer des tirés à part en s'adressant au secrétariat de la Société.

Ils sont priés d'adopter un format de grandeur moyenne, d'écrire très lisiblement et seulement au recto des pages.

Les pièces devront être adressées, franchises de port, à M. Julien Delaite, secrétaire de la Société, rue Hors-Château, n° 50, à Liège, avant le 13 décembre 1897. L'auteur désignera sur l'enveloppe le concours auquel il destine son œuvre. Chaque envoi ne pourra contenir qu'une seule œuvre.

Les pièces ne porteront aucune indication qui puisse faire connaître les auteurs. Ceux-ci joindront à leur manuscrit un billet cacheté contenant leur nom et leur adresse.

Ce billet portera une devise répétée en tête du manuscrit.

Les billets accompagnant les pièces qui n'auraient obtenu aucune distinction, seront brûlés en séance de la Société, immédiatement après la proclamation des décisions des jurys.

Arrêté en séance de la Société, le 11 janvier 1897.

Le Secrétaire,
Julien DELAITE.

1

2

3

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ARRÊTÉE AU 12 AVRIL 1897.

Bureau.

LEQUARRÉ, Nicolas, *Président*.
CHAUVIN, Victor, *Vice-Président*.
DELAITE, Julien, *Secrétaire*.
DEFRECHÉUX, Charles, *Trésorier*.
DEFRECHÉUX, Joseph, *Bibliothécaire-Archiviste*.

Membres titulaires.

DE THIER, Charles, conseiller à la Cour d'appel, boulevard Frère-Orban, 80 (août 1862).
BRACONIER DE MACAR, Charles, industriel, boulevard d'Avroy 78, (mai 1869).
LEQUARRÉ, Nicolas, professeur à l'Université, rue André-Dumont, 37 (janvier 1871).
MATTHIEU, Jules, bibliothécaire de la Ville, rue du Gymnase, 4, à Verviers (novembre 1871).
DORY, Isidore, professeur honoraire à l'Athénée, rue des Clarisses, 36 (février 1872).
DEMARTEAU, Jos.-Ern., professeur à l'Université, quai Orban, 58 (décembre 1878).

- POLAIN**, Léon, conseiller à la Cour d'appel, quai de l'Industrie, 24 (décembre 1878).
- CHAUVIN**, Victor, professeur à l'Université, rue Wazon, 52 (janvier 1879).
- DUCHESNE**, Eugène, professeur à l'Athénée, rue Naimette, 1 (février 1885).
- HUBERT**, Herman, ingénieur des mines, rue Fabry, 66 (février 1885).
- PEROT**, Jules, vice-président au Tribunal, rue de Sclessin, 8 (février 1885).
- DEFRECHEUX**, Joseph, aide-bibliothécaire à l'Université, rue Bonne-Nouvelle, 88 (février 1887).
- REMOUCHAMPS**, Edouard, meunier, rue du Palais, 46 (mars 1887).
- SIMON**, Henri, artiste-peintre, rue de la Casquette, 88 (novembre 1887).
- DEFRECHEUX**, Charles, sous-chef de bureau à l'Administration communale, rue Bonne-Nouvelle, 78 (janvier 1888).
- VAN DE CASTELLE**, Désiré, archiviste de l'Etat, rue de l'Ouest, 58 (février 1888).
- D'ANDRIMONT**, Paul, directeur du charbonnage du Hasard, bourgmestre à Micheroux (février 1888).
- DELAITE**, Julien, docteur en sciences naturelles, chimiste, rue Hors-Château, 50 (décembre 1888).
- MARTINY**, Jules, négociant, rue Léopold, 88 (mars 1889).
- RASSENFOSSE**, Armand, artiste-peintre, rue St-Gilles, 334 (mars 1889).
- NAGELMACKERS**, Ernest, banquier et sénateur, boulevard d'Avroy, 27 (avril 1889).
- MICHEL**, Charles, professeur à l'Université, avenue d'Avroy, 110 (avril 1894).
- SEMERTIER**, Charles, pharmacien, rue Ste-Marguerite, 78 (mai 1894).
- GOTHIER**, Charles, imprimeur, rue St-Léonard, 203 (février 1895).
- FELLER**, Jules, professeur à l'Athénée, rue Bidaut, 1 bis, Verviers (mars 1895).
- DOUTREPONT**, Auguste, professeur à l'Université, rue Ambiorix (avril 1896).
- HAUST**, Jean, professeur à l'Athénée, r. Fond Pirette, 61 (avril 1897).
- THIRIART**, Gustave, imprimeur, quai de la Batte, 5 (avril 1897).
- TILKIN**, Alphonse, graveur, rue Lambert-le-Bègue, 7 (avril 1897).

Président honoraire.

HOOK, Auguste, rentier, quai Mativa, 21, décembre 1896 (fondateur).

Membres honoraires (anciens titulaires).

STECHEB, Jean, professeur émérite à l'Université, quai de Fragnée, 36.

GRANDJEAN, Mathieu, bibliothécaire de la Ville à l'Université, rue Fabry, 66.

DELSAUX, Louis, avocat, quai de Longdoz, 67.

CHAUMONT, Léopold, contrôleur d'armes, rue Masset, 2, Herstal.

BODY, Albin, archiviste, à Spa.

Membres d'honneur.

Le Gouverneur de la Province.

Le Président du Conseil provincial.

Le Bourgmestre de Liège.

Membres correspondants.

BREDEN, professeur au gymnase d'Ansberg (Allemagne).

DE NOUE, Arsène, docteur en droit, à Malmédy.

LEROY, A., contrôleur des postes, à Tournai.

RENARD, M.-C., vicaire à l'église du Sablon, à Bruxelles.

RENIER, J.-S., peintre, rue Saucy, 34, Verviers.

VERMER, Alfred, docteur en médecine, à Beauraing.

WILKIN, J., rue du Centre, 68, Verviers.

Membres adjoints.

ABRAS, Charles, ingénieur-constructeur, à Sclessin.

AERTS, Auguste, notaire, rue Hors-Château, 29.

ANGENOT, Remi, candidat-notaire, rue du Chéra, 5.

ANSIAUX, Gustave, ingénieur, rue du Pont-d'Ile, 49.

ARNOLD, Léon, sous-lieutenant d'artillerie, au polygone de Braeschaet.

• ATTOUT, Émile, fils, rue Hors-Château.

ATTOUT, Louis, à Tilff.

AUVRAY, Michel, appariteur à l'Université, rue des Houblonnières, 34.

BAIVY-DE LEXHY, Gustave, directeur d'usine, à Jemeppe.
BANNEUX, Phil., directeur du Horloz, à Tilleur.
BARTHOLOMÉ, négociant, rue de l'Université, 17.
BAUDRIHAYE, Alfred, brasseur, quai St-Léonard, 63.
BEAUJEAN, Émile, ingénieur, rue Basse-Wez, 269.
BEER, Sylvain, ingénieur-constructeur, à Tilleur.
BÉNAED, Auguste, éditeur, rue Lambert-le-Bègue, 13.
BERNARD, Lambert, industriel, quai de Coronmeuse, 36.
BERNARD, Léopold, greffier, rue d'Anvers, 7, Verviers.
BERNARD, directeur-gérant des charbonnages de la Petite Bacnure, à Herstal.
BERTRAND, Omer, fils, rue Royale, 4.
BERTRAND, Oscar, notaire, place de la Cathédrale, 11.
BEURET, Auguste, rentier, boulevard d'Avroy, 85.
BIA, avenue d'Avroy.
BIAR, Nicolas, notaire place de la Cathédrale, 20.
BIDAUT, Georges, rue Dupont, 12, Bruxelles.
BIDEZ, J., docteur en philosophie, chez M. de Sélys, boulevard de la Sauvenière, 34.
BIDLOT, Ferd., chef de clinique, quai de l'Université, 10.
BLANPAIN, Jules, rue des Guillemains.
BLANDOT, docteur en médecine, à Tilff.
BOOKSRUTH, Vincent, avocat, rue de Gueldre, 9.
BODSON, Jos., architecte, rue Bonne-Femme, 18.
BODSON, Emile, peintre-décorateur, rue des Dominicains.
BOINEM, Jules, prof. à l'Ath., Chaussée de Willemeau, 34, à Tournai.
BORGUET, Louis, docteur en médecine, rue Chaussée-des-Prés, 22.
BOULANGER, Jacques, commis à l'Ad. com., place St-Lambert, 15.
BOSCHERON, Léon, brasseur, rue du Coq, 1.
BOULBOULLE, L., professeur à l'Athénée, rue Conscience, 32, à Malines.
BOURGEOIS, Paul, ingénieur, rue des Augustins, 43.
BOURGUIGNON, Henri, notaire, à Marche.
BOUSSART, L., receveur au bur. de Rienf., 31, r. Haute-Sauvenière.
BOVY, Théophile, imprimeur, rue de Hesbaye, 201.
BOZET, Lucien, notaire, à Seraing.
BRAAS, Adolphe, conseiller à la Cour, boulevard Frère-Orban, 31.

- BRACHET, Albert, docteur en médecine, quai de Longdoz, 57.
BRACONIER DE MACAR, boulevard d'Avroy, 71.
BRACONIER, Frédéric, sénateur, rue Hazinelle, 4.
BRACONIER, Léon, rentier, quai de l'Industrie, 16.
BRACONIER, Maurice, avenue Rogier, 10.
BRACONIER, Raymond, rue Hazinelle, 4.
BRASSEUR, Jean, industriel, rue de la Casquette, 30.
BRASSINNE, Ernest, Chaussée de Montegnée, 340, Glain.
BREUER, Gustave, rentier, quai de Maestricht, 15.
BRONKART, Henri, place du Sud, 26, à Charleroi.
BRONKART, Arnold, directeur de l'Institut du Sud, rue Wazon, 53.
BRONNE, Gustave, fabricant d'armes, Mont-St-Martin, 50.
BRONNE, Louis, ingénieur, rue Darchis, 40.
BROUHA, Maurice, étudiant, place de la Cathédrale, 12.
BROUHON, marchand de bois, à Seraing.
BRUNIN, E., lieutenant au 8^e de ligne, Anvers.
- CALIFICE, Paschal, rue Dartois, 18.
CANTER, Ch., docteur en médecine, boulevard de la Sauvenière, 172.
CARTUYVELS, Eug., Chaussée de Louvain, 21, à Bruxelles.
CHANTRAINE, Joseph, pharmacien, à Herstal.
CHAINAYE, Arthur, quai Sur Meuse.
CHARLIER, Jules, ingénieur au Horloz, à Tilleur.
CHARLIER, Jules, négociant, rue de Fragnée, 62.
CHARLIER, Gustave, architecte, rue de l'Université, 66.
CHAUMONT, Léopold, avocat et conseiller provincial, rue Hayeneux, 102, Herstal.
CHAUMONT, Louis, rue des Guillemins, 52.
CHEHET-ALLARD, L.-J., négociant en grains, rue Dartois, 20.
CHOT, Edm., professeur à l'Athénée, rue Terre-Neuve, 33, à Bruges.
CLAES, Théophile, ingénieur, rue Bassenge, 34.
CLOCHEREUX, Henri, avocat, rue la Casquette, 38.
CLOSE, François, architecte, rue des Anglais, 20.
CLOSON, Jules, horticulteur, rue de Joie, 74.
COIBBAY, J., secrétaire de la Ville de Liège, quai de la Boverie, 9.
COLARD-WOLTER, Math., comptable, Hodister-Wegnez (par Ensival).
COLLETTE, Bertrand, quai de Fragnée, 12.

COLSON, Oscar, instituteur communal, Montagne Ste-Walburge, 6.
COMB' EN, Armand, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 31.
COMHAIRE, Ch.-J., archéologue, boulevard de la Sauvenière, 116.
CONDÉ, Osc., chef de bureau à l'Adm. com., quai de la Boverie, 75.
CONSTANT, Ernest, rue de la Paix, 26.
CORAIN, professeur de musique, rue St-Léonard, 291.
COSTE, J., industriel, à Tilleur.
CRILLEN, Ed., sous-chef de bureau à l'Adm. com., place Verte, 7.
CRISMER, L., professeur à l'Ecole militaire, à Bruxelles.
CROUGHS, Ch., contr. d'armes pens, r. St-Hubert, 9 (fond de la cour).
CRUTZEN, Joseph, négociant, rue Méan, 28.

DABIN, Henri, rue de l'Université, 43.
DALIMIER, C., propriétaire de l'Hôtel de Suède, rue de l'Harmonie, 7.
DAMEY, Paul, comptable à l'Université, avenue d'Avroy, 75.
D'ANDRIMONT, Gustave, avocat, rue de la Casquette.
D'ANDRIMONT, Maurice, ingénieur, boul. de la Sauvenière, 88.
D'ARCHAMBEAU, J., instituteur, rue de Bruxelles, à Ans.
DARDENNE, Jos., propriétaire, à Visé (Devant-le-Pont).
DAVID, Edouard, comptable, à Verviers.
DAVID, Léon, boulevard de la Sauvenière, 75.
DAWANS-ORBAN, Jules, fabricant, Rendeux-Haut, par Melreux.
DAXHELET, Auguste, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.
DEBEFVE, Jules, professeur au Conservatoire de musique, rue de l'Académie.
DE BOECK, G., fils, pharmacien, rue Ste-Marie, 7.
DECHAINÉUX, rue Colompré, 62, Bressoux.
DECHANGE, Ernest, comptable, rue Douffet, 26.
DECHARNEUX, Emile, négociant, quai de l'Université, 13.
DECHARNEUX, Auguste, négociant, quai de l'Université, 13.
DECHESNE, Lambert, architecte, boulevard Frère-Orban, 13.
DECORTIN, Victor, instituteur, à Blegny-Trembleur.
DEFIZE, Jos., ingénieur et conseil. communal, quai de l'Industrie, 30.
DEFRECHEUX, Albert, garde-général des eaux et forêts, à Hasselt.
DEFRECHEUX, Emile, comptable, rue Hayeneux, à Herstal.
DEFRECHEUX, Paul, agent commercial, à Statte-Huy.
DEGAND, E., notaire, à Mons.

- DEGIVE, ingénieur à Grâce-Berleur (Ans).
DEGIVE, Léon, conseiller provincial, à Ramet.
DEGIVE, Adolphe, à Ivoz-Ramet (Val-St-Lambert).
DE GOUTANT-BIRON, F., (comte) avenue Rogier, 29.
DEGRAUX, Auguste, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Malines.
DEGUISE, Edmond, avocat, boulevard Piercot, 7.
DEHAN-MERCIER, négociant en vins, boulevard d'Avroy, 22.
DE HASSE, Fernand, rue Marie-Thérèse, 28, à Bruxelles.
DE HASSE, Lucien, rue Darchis, 19.
DEHEZ, Henri, professeur de musique, à Malmedy (par Stavelot), chez
M. Guillot, avocat, rue de l'Académie, 10.
DEHIN, François, fils, fabricant d'orfèvreries, rue Hullos.
DE JAER, Jules, ingénieur en chef, à Mons.
DEJARDIN, P.-H.-L., brasseur, rue Pont-d'Ile, 44.
DEJARDIN-DEBATTY, Félix, ingénieur, rue de l'Ouest, 56.
DEJARDIN, Emile, rue Dartois, 41, à Bruxelles.
DE KONINCK, L., professeur à l'Université, quai de l'Université, 1.
DELAITTE, P., sous-chef de bur. à l'Adm. com., r. Charles Morren, 33.
DELAVEUX, Théodore, à Herstal.
DEL BOUILLE, Louis, avenue Léopold, 10, à Ostende.
DELBOVIER, docteur en médecine, rue Lonhienne, 7.
DELEIXHE, Lambert, changeur, rue Vinâve-d'Ile, 44.
DE LEXHY, Désiré, ingénieur, à Grâce-Berleur.
DELHASSE, Félix, homme de lettres, à Bruxelles.
DELHAYE, Henri, négociant, rue André Dumont.
DELHAXHE, William, architecte, rue Monulphe, 55.
DELHEID, Jules, avocat, place de l'Acclimatation, 2.
DELIÈGE, Alfred, notaire, à Chénée.
DE LIMBOURG, Ph., propriétaire, à Theux.
DELLEUR, Léopold, négociant, rue Pont d'Avroy, 45.
DELLOYE, Emile, banquier, à Charleroi.
DELPLANCHE, Louis, ingénieur, rue de la Clinique, 49, à Anderlecht.
DELVAUX, Lambert, doc. en philos., rue Paradis, 21.
DE MACAR (baron), Ferdinand, rue d'Arlon, 19, à Bruxelles ou
à Presseux.
DEMANY, Laurent, architecte, boulevard d'Avroy, 79.
DEMANY, Jules, major au 2^e de ligne, Termonde.

- DEMARTEAU, Lucien, conseiller à la Cour, rue Bassenge, 48.
DEMARTEAU, G., substitut du procureur-général, rue Louvrex, 90.
DEMARTEAU, Jules, commissaire d'arrondissement, r. de Chestret, 1.
DEMEUSE, Henri, pharmacien, rue de Fragnée, 186.
DE MOLL, Théophile, employé à la Vieille-Montagne, r. Vivegnis, 279.
DENEFFE, Jules, industriel, quai Orban, 115.
DEPOUILLE, S., industriel, place Delcour, 3.
DEPREZ-DOCTEUR, rue de la Cathédrale, 9.
DEPREZ, William, avocat, boulevard Beauduin, 19, à Bruxelles.
DE PÉRALTA (marquis), ministre plénipotentiaire, avenue Rogier, 29.
DE RASQUINET, Pierre, avocat, rue Louvrex, 111.
DERBEAUDRINGHIEN, Joseph, commissaire de police, r. de Gueldre, 10.
DESCHAMPS, François, avocat, rue St-Séverin, 147.
DE SÉLYS-LONGCHAMPS (baron), sénateur, boul. de la Sauvenière, 34.
DE SÉLYS-FANSON (baron), Ferdinand, rentier, quai Marcellis, 11.
DESOER, Charles, place St-Christophe, 8.
DESOER, Florent, avocat, place de l'Université, 34.
DESOER, Oscar, rentier, place St-Michel, 18.
DESOIE, Jules, agent commercial, rue Jean-d'Outremeuse, 29.
DESTEXHE, Oscar, avocat, place St-Jean, 3.
DESTRÉE, cond. prov. des ponts et chaussées, thier de Cornillon, 36,
à Bressoux.
DE THEUX, Xavier, rentier, à Aywaille (rue Philippe-le-Bon, 2,
Bruxelles).
DE THIER, Léon, homme de lettres, boulevard de la Sauvenière, 12.
DE THIER, Maurice, boulevard de la Sauvenière.
DE VAUX, Adolphe, ingénieur, rue des Anges, 15.
DEVBOYE, Jos., docteur en médecine et échevin, à Braine-l'Alleud.
DE WAHA (M^{me} la baronne), à Tilff.
DEWANDRE, Jules, industriel, rue Douffet, 37.
D'HÉUR, Émile, artiste-peintre, professeur à l'Académie, Mont
St-Martin.
D'HOFFSCHMIDT, L., cons. à la Cour de Cassation, 57, square Marie-
Louise, Bruxelles.
DIGNEFFE, Emile, avocat, rue Fusch, 26.
DISAILLES, Ernest, professeur à l'Université de Gand.
DOCHEN, Gh., avocat, rue Neuve, à Huy.

DOCTEUR, Eugène, ingénieur en chef, rue Malibran, 111, Bruxelles.
DOMMARTIN, Léon, homme de lettres, à Bruxelles.
DONCKIER, Ferdinand, rue Hemricourt, 29.
DONNAY, Emile, comptable, rue Peetermans, 16, Seraing.
D'OR, chef de bureau au charb. de Marihaye, à Flémalle-Grande.
DOUHARD, Ch., chef du service topographique, rue Grétry, 15.
DRESSE, Armand, industriel, 132, boulevard de la Sauvenière.
DREYE, Alexis, quai Mativa, 31.
DUBOIS, notaire, boulevard d'Avroy, 60.
DUBOIS, Fernand, instituteur communal, rue du Ruissseau, 23.
DUCULOT, docteur en médecine, rue Agimont, 33.
DUMONT, H., fabricant de tabac, rue Saint-Thomas, 26.
DUMONT, Nestor, employé, rue St-Lambert, 245, à Herstal.
DUMOULIN, Aug., fabricant d'armes, boulevard de la Sauvenière, 86.
DUMOULIN, François, fabricant d'armes, rue Saint-Laurent, 99.
DUMOULIN, Victor, négociant, rue Vinâve-d'Ile, 17.
DUPONT, Armand, avocat, rue de l'Université, Banque Liégeoise.
DUPONT, Emile, avocat et sénateur, rue Rouveroy, 8.
DUPONT, E., professeur à l'Athénée de Charleroi.
DUPUIS, Sylvain, professeur au Conservatoire, rue du St-Esprit.
DURIEU, Félix, directeur de Patience et Beaujonc, rue en Bois, 10.
DUVIVIER, Henri, industriel, à Verviers.

ETIENNE, Etienne, rentier, à Bellaire.

FAYN, Joseph, directeur de la Soc. du gaz, rue Lambert-le-Bègue, 36.
FELLENS, Léon, employé, rue Souverain-Pont, 13.
FETU, Joseph, industriel, rue du Chimiste, 39, à Cureghem.
FINCŒUR, Ed., curé à Fexhe-Slins.
FIRKET, Ad., ingénieur-directeur des mines, rue Dartois, 28.
FIRKET, Ch., professeur à l'Université, rue Louvrex, 125.
FLECHET, Ferdinand, représentant, à Warsage.
FLECHET, L., industriel, rue Lairesse, 31.
FLEURY, Jules, professeur honoraire à l'Athénée, rue Chéri, 32.
FLEURY, Félix, négociant, rue Souverain-Pont, 36.
FOCCROULLE, Georges, avocat, rue André-Dumont, 35.
FOCCROULLE, Henri, docteur en médecine, rue des Venues, 133.

- FÖTTINGER, docteur en médecine, rue des Augustins, 26.
FOUQUET, Guill., dir. émérite de l'Ecole agric. de Gembloux, à Tilff.
FRAIGNEUX, Eugène, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Hubert, industriel, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Laurent, industriel, 15, rue Douffet.
• FRAIGNEUX Jean, ingénieur, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Louis, avocat et échevin, rue Grétry, 5.
FRAIPONT, Julien, professeur à l'Université, Mont St-Martin, 33.
FRAIPONT, F., docteur en médecine, rue Darchis, 26.
FRANÇOIS, ingénieur, à Seraing.
FRANCOTTE, X., docteur en médecine, quai de l'Industrie, 15.
FRANKIGNOULLE, Clément, ingénieur civil, à Gilly.
FREDERIOQ, Paul, prof. à l'Université, rue des Boutiques, 9, à Gand.
FRÈRE, Georges, conseiller à la Cour, boulevard Frère-Orban, 20.
FRÈRE, Walthère, fils, administrateur de la Banque Nationale, à
Ensival.
FRÉSART, Jules, banquier, rue Sœurs-de-Hasque, 11.
FRÉSON, Arm., avocat, rue des Augustins, 32.
FROMENT, Hubert, architecte, rue St-Laurent, 71.
FROMONT, Louis, ingénieur-directeur de la fabrique de produits
chimiques, à Engis.
FURNÉMONT, Jos., comptable, rue de Pitteurs.
- GARDESALLE, François, rue Hullos, 75.
GENET, Walthère, place St-Pierre, 8.
GÉRARD, F., rue Marie-Thérèse, 37, à Bruxelles.
GÉRARD, Fernand, quai Sur-Meuse, 13.
GÉRARD, Léo, ingénieur et bourgmestre, rue Louvrex, 76.
GERSON, Jos., pharmacien, à Malmedy.
GERNAY, notaire, à Spa.
GEVAERT, Paul, rue des Dominicains, 20.
GILLARD, Robert, rue des Armuriers.
GILLON, A., professeur à l'Université, avenue Rogier, 27.
GÛTHALS, Albert, rue des Douze-Apôtres, 28, à Bruxelles.
GORDINNE, Henri, papetier, rue Méan, 22.
GORDINNE-BURY, Ch., quai de la Boverie, 4.
GORET, Léopold, ingénieur, rue Ste-Marie, 21.

GORRISSEN (Mlle), régente à l'Ecole Normale, Avenue d'Avroy, 121.

GOVERNEUR, directeur-gérant du charbonnage d'Ans.

GRAINDORGE, J. rue Paradis, 92.

GRÉGOIRE Camille, greffier au Tribunal de commerce, boul. de la Sauvenière, 64.

GRÉGOIRE, Gaston, député permanent, quai des Pêcheurs, 54.

GRÉGOIRE, Henri, professeur à l'Athénée, rue des Augustins, 25.

GUILLOT, Lucien, avocat, rue de l'Académie, 10.

HAAS, place du Théâtre, 25.

HABETS, Alfred, professeur à l'Université, rue Paul Devaux, 4.

HABETS, Paul, directeur-gérant d'Espérance et Bonne-Fortune, à Montegnée.

HALEIN, Walthère, commis à la direct. des contrib., chez Mme Dupuis, rue Sous-la-Tour.

HALLEUX, Nicolas, rue Bonne-Femme, 18, Grivegnée.

HANAY, Joseph, employé, rue Maghin.

HANON de LOUVET, Alph., échevin, à Nivelles.

HANSEN, Jos., avocat, rue des Célestines, 21.

HANSON, G., avocat, rue Paradis, 100.

HANSENS, avocat, rue Ste-Marie, 10.

HARZÉ, Émile, direct. des mines, place de l'industrie, 25 à Bruxelles.

HAUDRY, C., industriel, rue des Béguines, à Seraing.

HAULET, contrôleur au chemin de fer, rue Varin, 85.

HAUZEUR, Adolphe, industriel, au Val-Benoît.

HAUZEUR, Oscar, industriel, au Val-Benoît.

HÉNOUL, L., avocat général, rue Dartois, 36.

HENRARD, Max., à Mesvin-Ciply, lez-Mons.

HENRIJEAN, docteur en médecine, rue Darchis, 50.

HENRION, François, rue Jonruelle, 69.

HENRION, Emile, rue de la Madeleine, 18.

HERMANS, Joseph, professeur à l'Athénée, rue Fabry, 72.

HEINE, Jean, sous-chef de bureau à l'Administration communale, Montagne de Bueren, 16.

HOCK, Gér. Aug., fils, quai Mativa, 21.

HODEIGE, Arthur, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Etterbeek.

HONLET, Robert, à Huy.

HOUTAIN, avocat, rue Delfosse, 23.

HOVEGNÉE, Ar., professeur, place St-Pierre, 2.

HUBAR, ingénieur au corps des mines, quai des Pêcheurs, 39.

HUBERT, Alph, docteur en médecine, à Rocour.

HULET, Joseph, comptable, rue Metsys, 62, à Bruxelles.

HUMBLET, Jean, à Comblain-au-Pont.

HUYNEN, maréchal-terrant, rue des Clarisses, 87.

ISERENTANT, professeur à l'Athénée royal, à Malines.

ISTA, Alfred, papetier, place St-Pierre, 5.

JACOB. H., commissionnaire-expéditeur, rue de la Syrène, 13.

JACQUEMIN, Achille, rue de la Syrène, 17.

JACQUEMIN, Sylvain, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.

JADOT, Emm., étudiant, à Marche.

JAMAR, Emile, rentier, rue des Clarisses, 41.

JAMAR, Armand, ingénieur, place de Bronckart, 16.

JAMME, secrétaire de *La Wallonne*, rue St-Maur, 170, à Paris.

JAMME, Henri, directeur de la Vieille-Montagne, à Bensberg près
Cologne (Prusse).

JAMME, Jules, avocat, rue Jonfosse, 12.

JAMOTTE, Jules, notaire, à Dalhem.

JAMOTTE, Victor, avocat, à Huy.

JANSON, Eug., capitaine commandant, 570, Barchon.

JANSSEN, J., fabricant d'armes, rue Lambert-le-Bègue, 4.

JASPAB, industriel, rue Jonfosse, 20.

JASPAB, André, ingénieur, rue des Augustins, 41.

JASPAB, Emile, décorateur, rue du Pot-d'Or, 87.

JENICOT, Philippe, pharmacien, à Jemeppe.

JOASSART, Nicolas, négociant, rue St-Adalbert, 7.

JOPKEN, Ernest, préfet des études à l'Athénée royal, à Tournai.

JOBISSEN, A., professeur à l'Université, rue Sur-la-Fontaine, 106.

JOBISSENNE, Gustave, docteur en médecine, rue des Urbanistes, 1.

JOTTRAND, Félix, directeur de la Manufacture de glaces St^e-Marie
d'Oignies, rue Defacq, 4, à Bruxelles.

KEPPENNE, Jules, notaire, place St-Jean, 27.

- KIMPS**, Charles, à Charleroi.
KINET, receveur de la Soc. liég. des maisons ouvr., r. Ste-Julienne, 67.
KIRSCH, Antoine, armurier, rue Chapeauville, 9.
KLEYER, Gustave, avocat et échevin, rue Fabry, 21.
- LABASSE**, Ad., rue Jonruelle, 55.
LABEYE, Frédéric, avoué à la Cour, avenue d'Avroy, 114.
LABROUX, secrétaire-trésorier de l'Athénée, rue du Vertbois, 84.
LAFONTAINE, directeur de la Société Linière, quai St-Léonard, 36.
LAFUT, F., avocat et candidat notaire, à Genappe.
LAFUT, J., avocat, à Genappe.
LAGASSE, Philippe, propriétaire, quai de Maestricht, 7.
LALOUX, Adolphe, propriétaire, avenue Rogier.
LAMARCHE, Emile, rue Louvrex, 89.
LAMBERT, chef du service commercial du Hasard, à Trooz.
LAMBIN, fabricant d'armes, rue Trappé.
LAMBINON, Eugène, négociant, rue St-Séverin, 27.
LAMBREMONT, Jos., artiste-wallon, rue Puits-en-Sock, 53.
LANCE, B., tailleur, rue du Pont-d'Ile, 15.
LAOUREUX, Armand, rue Sur-Meuse, 12.
LAOUREUX, Léon, rue Bertholet, 7.
LAPORT, Guillaume, fabricant d'armes, quai St-Léonard, 17.
LAPORTE, Léopold, avenue Louise, 56, à Bruxelles.
LAUMONT, Gustave, rue de l'Université, 16.
LECHAT, Emmanuel, ingénieur, place St-Jean, 18.
LECBENIER, Joseph, avocat, à Huy.
LEDENT, Albert, ingénieur, à Herstal.
LEDENT, Jean, professeur à l'Athénée à Verviers.
LEDENT, Joseph, chef-comptable à Gérard-Cloes, r. St-Léonard, 436.
LEENAES, Lucien, industriel, quai des Pêcheurs, 30.
LEJEUNE-VINCENT, industriel, à Dison.
LEMOINE, Edg., docteur en médecine, rue de l'Official, 1.
LENS, Jacques, rentier, rue Mozart, 12, Anvers.
LÉONARD, Constant, malteur, rue du Vieux-Mayeur, 26.
LEPERSONNE, Henri, directeur de la Société anonyme G. Dumont, frères, à Sclaigneaux.
LEPLAT, docteur, rue des Augustins, 26.

LEQUARRÉ, Alph., professeur à l'Athénée, à Retinne.
LEROUX, Charles, président au Tribunal, rue du Vertbois, 76.
LEROUX, Alfred, doct. en sciences, direct. de la fabrique d'*Arendonck*.
LESUISSE, Joseph, professeur, rue St-Laurent, 120.
LEVÊQUE, Joseph, fils, négociant, 22, quai du Canal, Herstal.
LHOEST, Paul, fabricant de papiers peints, rue Robertson, 33.
L'HOEST, Isid., ch. de service au ch. de fer du Nord, place du Parc, 7.
LIBOTTE, ingénieur des mines, à Namur.
LIBOTTE, négociant, rue de l'Université, 30.
LINCHET, fils, boulevard de la Sauvenière, 42.
LIVBON, Albert, ingénieur, rue de la Cathédrale, 41.
LIXHON, Camille, appariteur à l'Univers, et bourgmestre, à Cheratte.
LOHEST, Max., ingénieur, à Rivage (Comblain-au-Pont).
L'OLIVIER, Henri, ingénieur, rue des Quatre-Vents, 25, à Bruxelles.
LOSSAUX, Léon, avocat, rue de Nimy, 37, à Mons.
LOUIS, Mathieu, négociant, rue de la Liberté.
LOVENS, Ignace, rue St-Thomas, 9 et 13.
LOVINFOSE, Michel, secrétaire du Bureau de bienfaisance, rue St-Gangulphe.

MAGIS, Jules, place de la Cathédrale, 7.
MAGNERY, Em., meunier, à Seraing.
MAGNETTE, Charles, avocat, rue Grétry, 4.
MAIRELOT, Joseph, pharmacien, à Petit-Rechain.
MALAISE, directeur de charbonnage, à Wandre.
MALMENDIER, Pierre, rentier, rue Raikem, 1.
MALVOZ, Ernest, docteur en médecine, rue de Bruxelles.
MANNE, Jacques, ingénieur, rue du Bronze, 8, à Anderlecht.
MARCOTTY, Joseph, fils, Moulin des Aguesses, à Angleur.
MARÉCHAL, Remacle, ingénieur des mines, place St-Michel, 16.
MARQUET, Ad., ingénieur, à Dombasle (Meurthe et Moselle), France.
MARTINOT, Benjamin, rentier, à Pierrepont (Meurthe et Moselle), France, (chez M. Dufour, magasin du Pont-des-Arches).
MASSANGE DE MARET, rue Royale, 310, à Schaerbeck.
MASSART, Emile, industriel, rue Sœurs-de-Hasque, 17.
MASSIN, Oscar, avenue d'Avroy, 61.
MESTREIT, Joseph, avocat, rue Paul Devaux, 6.

- MEUNIER, J.-B.**, typographe, rue Haute-Souvenière.
MEURT-GOURMONT, Nouveau Marché aux Grains, 7, à Bruxelles.
MICHA, Alfred, avocat, rue Louvrex, 73.
MIGNON, Joseph, commissaire en chef de la ville de Liège, rue Méan.
MINSIER, Camille, ingénieur au corps des mines, à Charleroi.
MODAVE, Léon, directeur de l'École Burenville, rue Dehin, 69.
MONIQUET, Victor, comptable, rue de Harlez, 52.
MONSEUR, prof. à l'Université de Bruxelles, 92, rue Traversière.
MOREAU, Ernest, notaire, boulevard de la Sauvenière, 128.
MOREAU, Joseph, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Louvain.
MORISSEAU, Ch., fabricant d'armes, rue des Bénédictines, 5.
MOSSOUX, négociant, rue de l'Académie, 48.
MOTTABD, Julien, quai de Maestricht, 9.
MOUTON-TIMMERHANS, brasseur, rue Fabry, 34.
MOXHON, Emile, avoué et conseiller provincial, place St-Pierre, 20.
MÜLLER, Clément, littérateur, Malmedy.
MURAILLE, Théophile, négociant, place St-Barthélemy, 9.
NAGELMACKERS, Alfredo, ingénieur, rue du Pot-d'Or, 55.
NAMUR, François, artiste-peintre, place Verte, 5.
NANDEIN, François, négociant, boulevard Frère-Orban, 29.
NEEF-CHAINAYE, Alfred, industriel, à Verviers.
NEEF, Georges, industriel, à Verviers.
NEEF, Jules, bourgmestre de Tilff, avenue Rogier, 4.
NEEF, Léonce, avocat, boulevard Piercot.
NÉLIS, François, industriel, à Grivegnée.
NEUJEAN, Xavier, avocat, boulevard Frère-Orban, 7.
NEURAY, mécanicien, quai d'Amercœur, 37.
NOË, frères, rentiers, rue Darchis, 8.
NOIRFALISE, Jules, négociant, quai de l'Université, 5.
NYST, Pierre, rue Méan, 23.
- OLIVIER**, Henri, négociant, à Verviers.
ORTH, Ad., lieutenant, chaussée d'Ixelles, 294, à Ixelles.
ORTH, Albert, avocat et conseiller provincial, rue du Paradis.
OURY, Joseph, docteur en médecine, place St-Jean, 8.
- PAQUES**, Erasme, quai d'Amercœur, 20.

PAQUOT, Alex., pharmacien, rue Royale, 6.
PARMENTIER, Edouard, avocat, rue de Soignies, 21, à Nivelles.
PARMENTIER, L., prof. à l'Univ., rue Souverain-Pont, 47.
PASQUES-BEKKERS, chemisier, boulevard Ansapach, 14, à Bruxelles.
PAVARD, Lucien, capitaine commandant d'artillerie, à Louvain,
PATERNOSTRE, Paul, ingénieur, à Soignies.
PECQUEUR, Oscar, professeur à l'Athénée, rue des Anglais, 22.
PÉRARD, Georges, rentier, place St-Jacques, 22.
PÉRÉE, François, fabricant, rue Bois-l'Évêque, 26.
PETIT, Léon, ingénieur, à Nivelles.
PETIT, directeur-gérant des charbonnages du Val-Benoit.
PETY DE THOZÉE, gouverneur de la province, au Palais provincial.
PHILIPS-ORBAN, Charles, rentier, rue Forgeur, 12,
PHILIPPAERT, A., ingénieur, 111, avenue d'Avroy.
PHILIPPI, Ch., chef de bureau à l'Administr. com., rue Lulay, 13.
PHOLIEN, C., subs. du Proc. gén., boul. de Waterloo, 86, à Bruxelles.
P. CARD, docteur en médecine, quai de la Boverie, 8.
PICARD, Edgar, directeur à Valentin Coq, à Hollogne-aux-Pierres.
PIRENNE, Henri, professeur à l'Université de Gand.
PIELOT, Eugène, fabricant d'armes, avenue d'Avroy, 52.
PIROTTE, Alex., chef de bureau à l'Adm., com. rue Jonruelle, 32.
PIRSOUL, Léon, auteur wallon, place du Petit Sablon, 1, Bruxelles.
PLESSEBIA, God., secrétaire du Crédit général, quai de Longdoz, 63.
PLOMDEUR, Jean, négociant, rue de la Madeleine, 16.
PLUCKER, Th., professeur à l'Université, rue des Anges, 3.
POMMERENKE, Henri, pharmacien, place St-Pierre, 6.
PONCELET, Félix, dessinateur, à Esneux.
PONCIN, Olivier, industriel, rue Ste-Marguerite, 29.
POSTULA, Henri, directeur d'Institut, rue Chevaufosse, 11.
PREUDHOMME-PREUDHOMME, industriel, à Huy.
PROTIN, M^{me} veuve, rue Féronstrée.
PUTZEYS, Félix, prof. à l'Université, boulevard Frère-Orban, 15.

RASKIN, Victor, directeur du Théâtre wallon, rue des Guillemins, 7.
RASSENFOSSE, Armand, boulevard Frère-Orban, 33.
RAXHON, Henri, industriel, avenue Hamlet, 7, Heusy.
RAZE DE GROULARD, Alph., industriel. à Esneux.

RAZE, Aug., industriel, à Ougrée.
RAZE, Joseph, ingénieur, à Esneux.
REMACLE, secrétaire communal, à Dinant.
RÉMONT, Joseph, architecte, quai de l'Industrie, 19.
REMOUCHAMPS, Em., architecte provincial, quai de Fragnée, 67.
REMOUCHAMPS, Joseph, négociant, rue du Palais, 46.
RÉMION, Charles, à Verviers.
REMY, Alfred, rue Pied du Pont-des-Arches
REMY, notaire, rue André-Dumont, 16.
RENAED, rue des Venues, 263.
RENARD, Maurice, avocat, rue Fusch, 12.
RENKIN, François, fabricant d'armes, boulevard d'Avroy.
RENKIN, Henri, banquier, à Marche.
RENKIN, François, à Ramioul (Val-St-Lambert) et place de Bronckart, 15.
RENSON, Antoine, conseiller à la Cour, rue du Parc, 5.
REULEAUX, Fernand, avocat, rue Basse-Wez, 45.
REULEAUX, Jules, consul général de Belgique dans la Russie méridionale, à Odessa (rue Hemricourt, 33).
RIGA, commissaire-voyer, à Chokier.
RIGO, Jos., chef de bureau à l'Adm. com., rue Nysten, 16.
RIGO, Pierre, chef de bureau à l'Adm. com., Fond St-Servais, 4.
ROBERT, Georges, avoué à la Cour, rue Darchis, 44.
ROBERT, Victor, avocat, rue Louvrex, 64.
ROBERT, Albert, chimiste, boul. d'Anderlecht, 80, à Bruxelles.
ROBERTI, D., rentier, rue Naimette, 9.
ROCOUR, G., ingénieur, avenue Rogier, 16.
ROLAND, Jules, négociant, rue Velbruck, 7.
ROLAND, Léon, dr en sciences naturelles, rue Bonne-Nouvelle, 77.
ROMEDENNE-FRAIPONT, J.-F., banquier, place du Théâtre.
ROMIÉE, H., docteur en médecine, rue Bertholet, 1.
RONKAR, E., chargé de cours à l'Université, rue St-Gilles, 263.
ROSE, John, fils, industriel, à Seraing.
ROSIER, Joseph, artiste peintre, rue du Pot d'Or, 7.
ROSKAM, Alphonse, docteur, place St-Jean, 7.
ROUFFART, place St-Lambert, 28.
ROUMA, Antoine, rue Libotte, 14.

ROUMA, Olivier, directeur d'Institut, Fond St-Servais, 8.
ROUSSEL, Charles, échevin, à Ath.
ROYEN, docteur en médecine, au Stockay, par Engis.
RUFER, Philippe, artiste-musicien, Gentiner-Strasse, 87, à Berlin.
RUTTEN, Louis, industriel, rue Dartois, 24.

SAUVENIÈRE, Jules, professeur à l'Athénée, rue Bassenge, 17.
SCHAEFERS, Nestor, rue Guinard, à Gand.
SCHIFFERS, docteur en médecine, boulevard Piercot, 18.
SCHMIDT, Paul, avocat, boulevard Frère-Orban, 37.
SOHOENMAEKERS, J., vicaire, à St-Georges, Engis.
SCHUIND, Nic., commis des postes de 1^{re} classe, à Libramont.
SERVAIS, photographe, rue Nagelmackers, 6.
SIOR, Em., rentier, rue Marexhe, à Herstal.
SMEETS, docteur en médecine, place St-Barthélemy, 4.
SNYERS, docteur en médecine, rue de l'Evêché, 18.
SOUBRE, Joseph, avocat, à Verviers.
SOUHEUR, Fl., directeur du charbonnage de Bonne-Fin, rue de l'Ouest, 59.
SPRING, W., professeur à l'Université, rue Beckmann, 32.
STARMANS, Joseph, rue de la Paix, 40.
STASSE, A., chef-comptable à la station, rue Rogier, 24, à Verviers.
STÉVART, A., ingénieur, rue Paradis, 79.
STOULS, directeur-gérant de la Société d'Espérance-Longdoz.
SWAEN, A., professeur à l'Université, rue de Pitteurs.

TALAUPE, Gaston, chef de bureau à l'Administration communale, rue Antoine-Clesse, 5, Mons.
TASKIN, Léopold, industriel, à Tilleur.
TASSET, Henri, négociant, rue Puits-en-Sock, 7.
TERFVE, Oscar, professeur, rue Mont St-Martin.
THIRIAR, Léon, place Verte, 9.
THIRIARD, Auguste, négociant, rue Chaussée-des-Prés.
THIRIART, Léon, ingénieur, place Ferdinand Nicolay, à Ans.
THIRY, Fernand, professeur à l'Université, rue Fabry, 1.
THONNARD, Jules, propriétaire, boulevard d'Avroy, 47.

THYS, Albert, capitaine d'état-major, admin. de l'Etat indépendant du Congo, rue Thérésienne, 16, à Bruxelles.

THYS, Joseph, ingénieur agricole, boulevard du Hainaut, à Bruxelles.

TIHON, docteur en médecine, à Theux.

TILMAN, Gustave, rentier, à Bernalmont (Vottem).

TOUSSAINT, Joseph, ingénieur, rue St-Quentin, 15, à Bruxelles.

TOUSSAINT, Aug.-Joseph, avocat, rue St-Séverin, 84.

TRASENSTER, Paul, ingénieur, boulevard d'Avroy, 53.

TRUFFAUT, Constant, pharmacien militaire de 2^e classe, Hôpital militaire, à Ostende.

VAILLANT-CARMANNE, M^{me} V^e, imprimeur, rue St-Adalbert, 8.

VAN AUBEL, Charles, docteur en médecine, rue Louvrex, 107.

VAN BECELEARE, avocat, rue du Marteau, 15, à Bruxelles.

VAN DER MAESEN, J., négociant en vins, à Malmedy.

VAN GOIDTSNOVEN, P., étudiant, rue de la Casquette, 45.

VAN HAGENDOREN, P., avocat, quai de Longdoz.

VAN HOEGAERDEN, avocat, boulevard d'Avroy, 7.

VAN MARCKE, Ch., avocat, rue des Clarisses, 30.

VAN SCHERPENZEEL-THIM, direct. général des mines, rue Nysten, 34.

VAN SCHERPENZEEL-THIM, Louis, consul général de Belgique à Moscou, rue Nysten, 34.

VAN STRYDONCK-LARMOYEUX, quai des Tanneurs, 4.

VAN WERT, architecte, rue Louvrex, 8.

VAN ZUYLEN, Ernest, place St-Barthélemy, 6.

VAN ZUYLEN, Joseph, négociant, rue Bois-l'Evêque, 59.

VAN ZUYLEN, Léon, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 51.

VAPART, Léopold, boulevard Piercot, 24.

VIELVOYE, Oscar, quai d'Amercœur, 36.

VIERSET, Auguste, rédacteur à l'*Indépendance*, Bruxelles.

VIVARIO, Nic., rentier, rue d'Archis, 17.

VOUÉ, Joseph, quai de Longdoz, 27.

WALEFFE, Pierre, directeur d'école, rue de Sluse, 15.

WARNANT, Julien, avocat, avenue Rogier, 14.

WASSEIGE, Joseph, industriel, rue Lebeau, 6.

WATHELET, Alf., docteur en droit, rue Grétry, 25.

WATHELET, Emile, négociant, rue Grétry, 25.

WATRIN, Gustave, docteur en médecine, rue André-Dumont, 26.

WAUTERS, Edouard, rentier, boulevard Piercot, 10.

WEBER, Armand, ingénieur-opticien, à Verviers.

WESMAEL, Adolphe, capitaine-commandant, à Mariembourg.

WILLAME, Georges, rue de Robiano, 20, Schaerbeek.

WILLEM, Joseph, président du Caveau Liégeois, à Chénée.

WILMET, rentier, rue des Guillemins, 28.

WILMOTTE, Maurice, professeur, rue Léopold, 12.

WOOS, notaire, à Rocour.

ZANARDELLI, Tito, professeur, rue de la Pépinière, 25, à Bruxelles.

ZEYEN, Hubert, photographe, boulevard de la Sauvenière, 187.

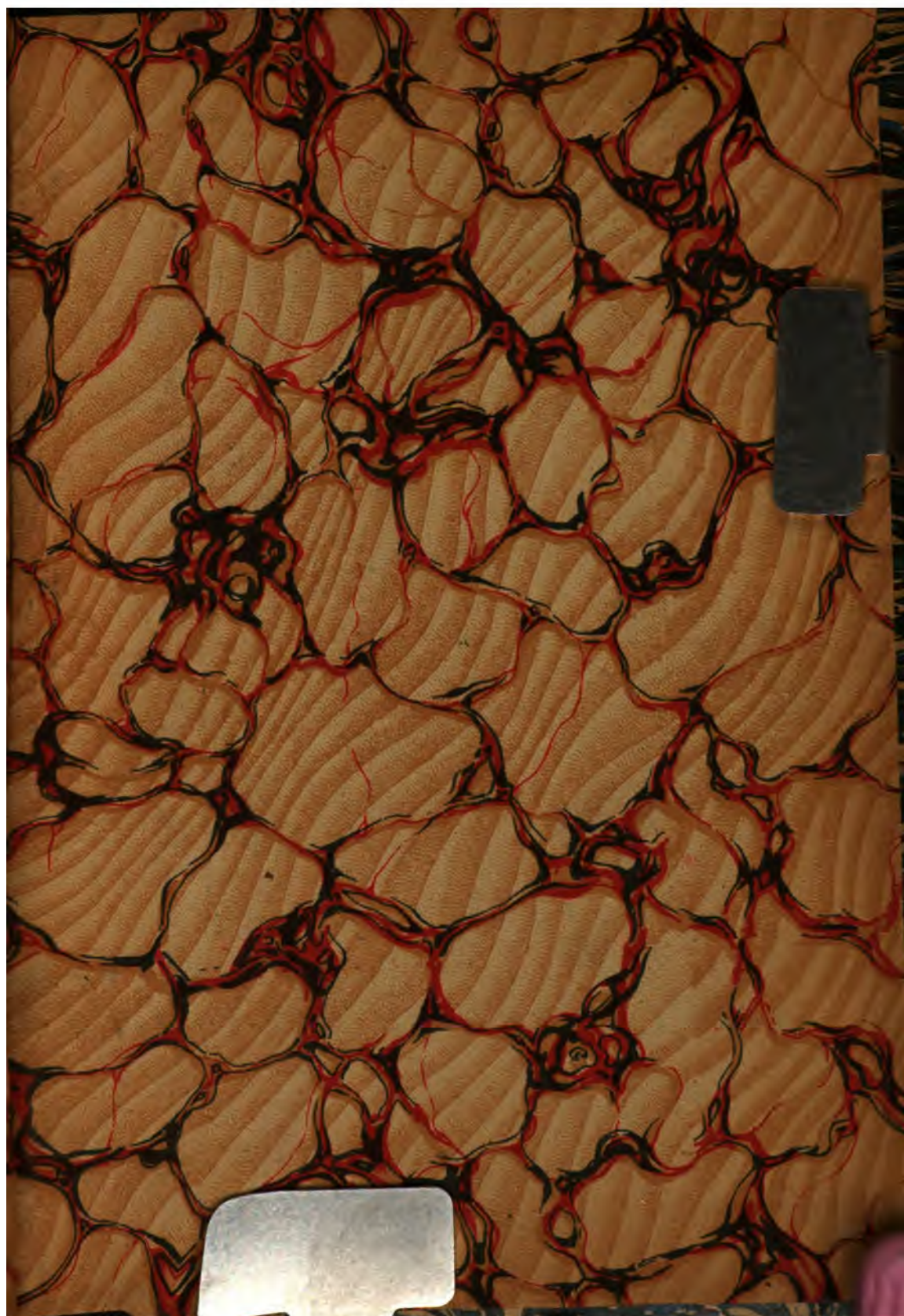
TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Rapport sur le 2 ^e concours de 1895. (Vocabulaires technologiques).	5
Rapport sur le 6 ^e concours de 1895. (Noms de lieux).	7
Rapport sur un mémoire présenté hors concours en 1894.	9
Rapport sur le 18 ^e concours de 1895. (Pièces de vers en général).	11
Lès cense, par Charles Derache.	13
Pitits tavlai, par Charles Derache.	15
Rapport sur le 12 ^e concours de 1895. (Pièces de théâtre en prose).	17
Victoire! comédèye èn ine ake, par Lambert-Joseph Etienne.	31
Rapport sur le 14 ^e concours de 1895. (Satires sur un musée).	71
Rapport sur le 15 ^e concours de 1895. (Scènes populaires).	73
Après l'messe di Mèye-nute, par Joseph Schoenmaekers.	75
Rapport sur le 8 ^e concours de 1895. (Gentilés).	84
Rapport sur le 11 ^e concours de 1895. (Contes en prose).	86
Rapport sur le 13 ^e concours de 1895. (Pièces de théâtre en vers).	87
L'èfant trové, comédie en 4 actes, par Léon Pirsoûl.	93
Rapport sur le 4 ^e concours de 1895. (Mots wallons omis).	183
Le patois Gaumet. — I. Phonétique du Gaumet et du wallon comparés, par Jules Feller.	201
II. Lexique du patois Gaumet, par Edouard Liégeois.	283
Rapport sur le 16 ^e concours de 1895. (Satires et contes).	380
Rapport sur le 17 ^e concours de 1895. (Cramignons et chansons).	382
Nosse jône timps, par Charles Derache.	384
Nosse pitite mame, par Emile Gérard.	391
Chronique de la Société, année 1896.	393
Concours de 1897. Programme.	401
Liste des membres de la Société arrêtée au 12 avril 1897.	407

—

—





Widener Library



3 2044 098 627 516

